Class BL310

Book .L6

PRESENTED BY

1805

TRAITÉ
DE LA
MYTHOLOGIE,
OU
EXPLICATION DE LA FABLE
PAR L'HISTOIRE
ET LES HIÉROGLYPHES DES ÉGYPTIENS,
VÉRITABLE SOURCE DE LA FABLE,

Orné de 116 Gravures en taille douce.

A L'USAGE
des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe.

Par M.r l'Abbé LIONNOIS, Prêtre, premier Principal du ci-devant Collége-Université, et Doyen-né de la Faculté des Arts de l'Université de Nancy.

CINQUIÈME ÉDITION
revue, corrigée et augmentée par l'Auteur.

A NANCY,
Chez HAENER et DELAHAYE, Imprimeurs, rue de la Constitution, n.° 10.

AN XIV. — 1805.

AVIS
DE L'IMPRIMEUR.

BL 310
.L6
1805

L'ACCUEIL favorable que le Public a daigné faire aux quatre Éditions de ce Livre, nous fait espérer que cette cinquième lui sera encore plus agréable. Car, outre les grands changemens que l'Auteur a fait lui-même dans les trois premières parties, il en a ajouté une quatrième non moins intéressante que les précédentes, savoir l'explication des Hiéroglyphes des Egyptiens, véritable source de la Fable, ornée également de figures en taille douce, nécessaires pour l'intelligence des monumens qui nous viennent de l'Égypte, l'une des contrées de l'univers la plus anciennement habitée et la plus fertile. En faisant avec les notions élémentaires, marcher ainsi l'histoire et la Fable, les jeunes gens ne peuvent manquer de trouver dans cette étude un travail utile et amusant, ce qui a toujours été le seul but de l'Auteur.

Gift
John Meigs
N. 28 04.

JUGEMENT
DE L'OUVRAGE,

Par M. SONNINI, Membre de la Société d'Agriculture de Paris, &c., l'un des Éditeurs et continuateurs de l'Histoire naturelle de Buffon.

DEPUIS long-temps les Fables jouent un rôle important dans l'histoire de l'esprit humain. Le merveilleux, en effet, s'allie aisément avec l'obscurité; et la crédulité, nourrit de tout ce qui l'étonne, semble être la disposition la plus habituelle, la qualité la plus précoce de faculté que nous appelons intelligence *ou* raison.

Chaque partie du globe, chaque contrée et chaque peuple a eu ses fables et ses mystéres. Mais les monumens les plus nombreux et les mieux conservés en ce genre, ceux dont nous pouvons le plus aisément retrouver le type et l'origine, dans l'état du ciel ou de la terre, dans l'histoire ou les mœurs connues des peuples qui les avoient adoptés, sont, sans contredit les allégories ou figures symboliques et hiéroglyphiques qui formoient le dépôt des connoissances de l'Égypte primitive, et qui de là passèrent dans la Phénicie, la Grèce et l'Italie, non sans subir d'étranges métamorphoses et de graves altérations. Les Grecs, sur-tout, pour qui un climat favorable, un sol heureux, un caractère vif et léger accélérèrent singuliérement les progrès de la civilisation et le goût de l'élégance et des arts, reçurent sans beaucoup d'étude ni

d'examen les Hiéroglyphes Égyptiens, et ne se donnèrent pas, en général, la peine de percer une écorce que leur délicatesse leur faisoit paroître grossière. Leurs Artistes ne virent dans les figures mythologiques que révéroient Saïs, Thèbes et Memphis, que des caricatures ou des monstres, et ils les rapprochèrent de la forme humaine. Les Poëtes et les Hyérophantes plus instruits, peut-être, et par-là plus coupables, en dérobant les Dieux d'Égypte au secret de leurs sanctuaires, voulurent cacher leur vol et leur plagiat sous des formes nouvelles. L'orgueil national ou particulier leur fit attacher une sorte de gloire à ce que la Grèce n'eût pas ou ne parût pas avoir des divinités d'emprunt; et en voulant naturaliser parmi eux des dieux Astres ou des signes physiques qui, tous, n'avoient pas des rapports exacts avec l'état de la Grèce, ils les changèrent en rois, en héros ou dieux demi-allégoriques et demi-fantastiques; et multiplièrent ainsi dans les avantures dont ils composoient leur histoire, les incohérences, les invraisemblances et les monstruosités. C'est ainsi que la broderie grecque appliquée sur le fond qu'avoit fourni l'Égypte, fit disparoître presqu'entièrement le premier cannevas.

Bientôt d'ailleurs, les Prêtres attentifs à saisir tout ce qui pouvoit assurer leur crédit, sentirent le parti qu'ils pouvoient tirer de la propension que montre le vulgaire à admirer et à craindre ce qu'il comprend le moins. Ils épaissirent en conséquence les voiles déjà presqu'impénétrables dont ils avoient entouré l'idée de la divinité. Ils appelèrent à leur aide l'imagination des Poëtes. La théogonie livrée à leurs écarts, quitta le domaine de la nature,

et se perdit sans règles dans le règne de l'invention et des fictions. La poësie ne fut plus occupée qu'à éblouir les esprits, en leur présentant à travers un prisme éclatant mais trompeur, les objets qui auroient pu révolter la raison. Ces services, sans doute, lui valurent le titre de langage des dieux.

On comprend assez que le premier résultat de ces fraudes pieuses, fut de changer les Sanctuaires, qui d'abord avoient été l'asile des lumières et de la science, en labyrinthes ténébreux, dont le fil, de peur qu'il ne servît aux profanes, avoit été brisé dans la main des ministres eux-mêmes. Mais ce résultat seul devoit être fécond en conséquences, et amener une révolution où les Mystagogues verroient tourner contre eux leurs propres armes, et succomberoient, par cette ignorance, derrière laquelle ils avoient pouvoir de se retrancher, comme à l'abri d'une barrière insurmontable.

En effet, si l'homme est crédule, il est aussi curieux. Son premier mouvement est de plier sous ce qui l'étonne; son second le porte à se relever. L'exemple, la surprise, beaucoup de circonstances étrangères peuvent déterminer l'un, et il n'est souvent qu'accidentel. L'autre est toujours certain, parce qu'il est dicté par la nature, et l'effet nécessaire de cette fierté instinctive qu'elle a gravée dans nos cœurs. Plus on a admiré dans l'enthousiasme, plus on juge avec sérénité dans le calme de la passion. Cette sévérité n'est souvent qu'une vengeance de l'amour propre; quelquefois aussi elle est le cri de l'expérience et l'oracle de la raison.

A mesure que les sciences morales et physiques se

perfectionnèrent, la société savante et polie de la Grèce et de Rome se dégoûta de dogmes qui, pour elles, n'étoient plus qu'absurdes, et que leurs interprètes-mêmes ne pouvoient plus expliquer ni défendre; puisqu'ils avoient été les premiers à en obscurcir la simplicité primitive, et à en adultérer le sens sous des formes étrangères, d'abord étonnantes, mais devenues depuis bisarres et ridicules. Des savans, l'indifférence pour les dieux du polythéisme, passa par degrés jusques dans l'esprit du peuple, qui, averti enfin qu'on le dupoit avec des énigmes sans mots, et prompt à secouer le joug qu'il a trop long-temps porté, couvrit du mépris le plus profond les objets de ses plus aveugles respects.

Ce fut dans ces circonstances favorables que le Christianisme se montra aux peuples fatigués des vices et de la discorde de leurs dieux. Le discrédit des anciens mystères releva la simplicité que les nouveaux offroient comme preuve de leur origine céleste. Ils n'étoient pas d'ailleurs, dépourvus de ce merveilleux qui semble l'attrait le plus déterminant pour émouvoir l'esprit de l'homme, et qui pourroit faire croire au premier coup-d'œil que son esprit ne cherche et n'est disposé qu'à changer d'erreur, si d'ailleurs, le renversement des premières idoles, quelques soient celles qui les remplacent, n'étoit un hommage éclatant rendu à l'amour du vrai, à l'horreur du faux, et ne prouvoit que la recherche de la vérité est un besoin si impérieux pour sa nature, qu'on ne peut parvenir à le tromper, qu'en lui en présentant le fantôme.

On sent que les nouveaux Chrétiens dûrent être les ennemis implacables des fables du paganisme; et que bien

loin de chercher dans les débris des temples, les traces d'un culte originairement plus pur et plus raisonnable, ils ne dûrent être occupés qu'à opposer aux sectateurs des faux dieux, les absurdités, les infamies, enfin tous les moyens d'attaque que leur avoit amassés l'aveugle maladresse des prêtres payens. De là vint que jusqu'à des temps assez modernes, il n'étoit pas permis de voir dans les théogonies anciennes, autre chose que l'ouvrage du démon, et les monumens de la puissance du prince des ténèbres. Cependant le Christianisme vainqueur avoit cessé de poursuivre des adversaires qui n'existoient plus, et les fables antiques purent être impunément l'objet des dissertations et des recherches des savans.

Quelques-uns y ont vu les signes caractéristiques de l'enfance, de la raison et de la naissance des sociétés. Cette opinion montre peu de critique et de jugement. D'autres, par des conjectures aussi malheureuses, ont attribué l'origine des fables à l'altération des anciennes traditions ou histoires, et ont voulu recomposer le tableau des premières annales du monde, en accordant très-gratuitement une vie toute humaine et des avantures réelles et naturelles à cette foule de dieux, de génies et de héros.

Aujourd'hui que les progrès des lumières et des sciences physiques, l'étude des anciens monumens et des communications plus suivies avec les pays qui furent, en des temps reculés, le berceau de la civilisation, ont éclairé la critique et élargi les routes de la vérité, il n'est plus permis de douter que les Hiéroglyphes des Égyptiens n'ayent donné naissance à la Mythologie Grecque, et que

ces mêmes Hiéroglyphes ne fussent primitivement une sorte de calendrier qui peignoit et mettoit presqu'en action l'état du ciel et de la terre, et indiquoit à l'agriculteur des bords du Nil, les époques du travail ou du repos, le retour de certains phénomènes, et ce qu'il avoit à en craindre ou à en espérer.

La multiplicité de ces figures parlantes, *la fréquence et la multiplicité de leur exposition, prouvent, sans réplique, que leur langage étoit entendu de tous. Car il seroit contradictoire de supposer que des symboles aussi publics, ne fussent pas en même temps populaires, et qu'on eût offert constamment avec prodigalité aux yeux de toute une nation les instructions qui lui étoient les plus indispensables, enveloppées dans des énigmes dont la masse du peuple n'auroit pas connu la signification, et auprès desquelles il eût fallu avoir sans cesse attaché un Sphinx ou un Hyérophante, pour en donner le mot aux passants. La plus légère attention sur la marche des idées et la métaphysique des signes, démontre que tout symbole vulgaire est nécessairement la traduction d'une idée familière et très-répandue. Cela posé, il devient évident que le langage hiéroglyphique appartient à une époque et à une nation, où un assez grand nombre de connoissances physiques étoit descendu parmi le peuple, où l'astronomie et l'agriculture avoient fait des progrès très-caractérisés; où enfin la civilisation avoit atteint un degré remarquable de perfection. Mais comment cet état de lumières a-t-il pu se changer en épaisses ténèbres ? Comment la langue des figures a-t-elle cessé d'être entendue? Comment enfin un peuple assez instruit, pour avoir eu un calen-*

drier aussi savant, en a-t-il lui-même changé les signes en objets de ses adorations, en divinités d'autant plus monstrueuses, que les allégories, qui leur avoient donné naissance, étoient moins entendues? Ce résultat même, sans recourir aux causes surnaturelles, n'est pas trop difficile à concevoir ni à expliquer; et plusieurs circonstances connues ou que l'on peut supposer, ont dû nécessairement le préparer et l'amener.

D'abord, bien qu'on puisse douter peut-être, qu'un peuple chez lequel l'on avoit calculé le Zodiaque, et appliqué à l'agriculture, la connoissance des saisons, n'eût d'autre écriture que les hiéroglyphes, d'autre moyen de communiquer ses pensées que de les peindre sous des formes physiques; cependant, il paroît certain ou du moins probable que l'art de figurer les sons et les valeurs de la voix par des caractères simples, en un mot la perfection de l'alphabet et l'usage de l'écriture qui en fut la suite, ne se répandit que plus tard et plus lentement dans la société. Mais dès qu'une fois la facilité et la célérité de cette transmission lui eurent assuré la préférence sur toute autre méthode, elle dût en peu de temps les remplacer toutes, et devenir, comme elle le fut en effet, unique et universelle. Bientôt les figures symboliques furent moins consultées, et le peuple, chez qui toujours les formes du langage doivent être plus rapides à raison de la prestesse de ses sensations et de ses idées, ne tarda pas à adopter exclusivement une écriture, où il trouvoit tracé en peu de lignes, ce qu'il lui importoit de savoir, et à abandonner tout-à-fait, ses anciens oracles, dont la moindre réponse employant beaucoup de figures, occupant beaucoup d'espace,

*ne pouvoit être transmise à l'esprit, qu'au moyen d'un certain degré d'intelligence et d'application. Ainsi les hiéroglyphes tombèrent en désuétude. Alors la société n'eut plus d'intérêt direct à la conservation de ces signes. Alors on dût avoir moins de soin de les disputer au temps. Sa faulx détruisit les uns, les guerres ou d'autres accidents naturels renversèrent les autres. Un petit nombre survécût, ou sur des monumens qui purent braver l'injure des siècles ou des hommes, ou à l'ombre des temples, où les prêtres qui étoient en même temps astronomes, les avoient conservés. Une fois que leur signification primitive fut un secret pour le commun des hommes, il devint dès-lors naturel que les dépositaires de ce secret, y attachassent une importance mystérieuse, et l'altérassent même, en voulant le couvrir d'un rideau plus épais et plus religieux. Alors, en effet, les mystagogues traduisirent les hiéroglyphes en langage figuré. Ils transformèrent en personnages allégoriques des signes déjà allégoriques par eux-mêmes; et ce ne fut qu'en ajoutant ainsi image sur image, et voile sur voile, qu'ils laissèrent tomber dans le sein de leurs plus fidèles initiés, lentement, et comme goute-à-goute, les révélations qu'ils leur promettoient. De là naquirent les histoires d'*Osiris, *d'*Isis, *d'*Horus, *de* Typhon, &c., *leur vie, leurs courses, leurs combats, leurs victoires, leur mort, leur résurrection. Le lever d'une étoile fut la naissance d'un dieu. Les travaux qu'elle annonçoit, les recoltes qu'elle amenoit, furent ses bienfaits. Les phénomènes orageux qui lui étoient liés, devinrent les effets de son caractère malin, ou de sa vengeance. C'est ainsi que les formes et les positions respectives même des hiéroglyphes, furent mé-*

tamorphosées en forme de dieux et en actions naturelles, qui par là même n'en devenoient que plus monstrueuses.

Que ces fables ayent ensuite passé dans le culte public, et en ayent formé à la longue les objets exclusifs, c'est ce qu'il n'est pas plus difficile de comprendre ; puisqu'elles étoient devenues le patrimoine des prêtres, et en quelque sorte leur proprieté. Les peuples d'ailleurs s'étant, dès l'enfance du monde, montrés enclins à diviser la présence de la Cause Suprême, et une portion de la puissance du Grand-Être entre tous les agents de la nature, avoient eux-mêmes élevé les bases du crédit et de l'ascendant que prirent les ministres des temples, en peuplant tout l'univers d'intelligences supérieures et divines, dont l'action se répandoit dans tous les élémens. La superstition et l'ignorance firent le reste. La crédulité se repût des histoires merveilleuses, des drames fantastiques représentés dans l'ombre du sanctuaire. C'est ainsi que les enfans aiment à jouer dans l'obscurité. Il faut d'ailleurs convenir pour l'honneur de l'esprit humain, que la portion grossière seule de la société prenoit toutes ces monstruosités au pied de la lettre, et qu'en général la classe pensante de chaque nation, regardoit les histoires de ses dieux comme des allégories sacrées, les unes physiques, les autres morales, dont les poëtes avoient enveloppé les principaux points de leur doctrine, et dont ils réveloient plus ou moins exactement le sens et les mystères à leurs initiés.

Avec cette clef, la seule propre à nous ouvrir les détours des temples anciens et leurs obscurs souterrains, on sent que l'étude de la Mythologie prend un tout autre

intérêt, que lorsqu'on ne voyoit, ou l'on n'affectoit de voir dans ses monumens que des contes ridicules, et les jeux scandaleux d'une imagination égarée sans règles et sans but dans le pays des fictions. Et quelles idées enfin espéroit-on inculquer à l'enfance, en soumettant à ses premières réflexions le spectacle de la raison humaine en délire? Trop de causes ne nous conduisent-elles pas à l'erreur, sans que nous nous accoutumions encore à fausser notre jugement, en le familiarisant avec des fantômes?

Aujourd'hui du moins, que les travaux heureux d'un assez grand nombre de savans ont dérobé à l'Égypte le fil des labyrinthes sacrés qu'elle avoit elle-même perdu depuis tant de siècles, nous pouvons présenter à la jeunesse, en lui mettant dans les mains les fastes mythologiques, un but raisonnable et un résultat certain.

De tout temps, malgré le voile qui la couvrit, la Mythologie entra nécessairement dans le tableau des connoissances dont se composoit une éducation un peu soignée. Sans elle en effet, il n'étoit plus possible de lire les Poëtes, ni d'étudier les divers monumens des Arts. Le Philosophe qui dans ses recherches analysoit et comparoit les religions, les mœurs, les usages des peuples, ne pouvoit se passer de son flambeau. Aujourd'hui elle a par-dessus ces utilités, l'avantage de présenter à l'astronomie les anciens tableaux du ciel et des phénomènes des saisons, et d'armer l'histoire d'une critique plus exacte, qui a chassé des héros fantastiques du domaine de l'histoire, et posé des limites désormais invariables entre l'époque des faits réels et certains et l'empire des fictions et des fables.

D'après ce qui vient d'être exposé, on peut conclure que la plupart des ouvrages de Mythologie qu'on mettoit précédemment dans les mains des étudiants, sont devenus inutiles ou insuffisans. Un instituteur éclairé et jaloux de transmettre à ses élèves des idées saines et des notions exactes, ne peut plus se contenter de présenter à leur imagination, au risque de l'allumer peut-être, les tableaux souvent trop animés des amours et des passions des dieux, sans leur donner en même temps le correctif de l'explication qui, réduisant toutes ces allégories à des peintures purement physiques et naturelles, paroît propre à tempérer ce que la liberté des images a de dangereux, sans détruire cependant le mérite de la poësie, ni le charme de l'illusion.

La Fable, en effet, même avec les interprétations savantes qui la vengent des mépris et des outrages injustes ou passionnés des esprits prévenus ou superficiels, n'en sera pas moins un magnifique arsenal de beautés poëtiques; et ce seroit se tromper grossièrement que de croire que la richesse des ornemens qu'elle fournissoit aux Poëtes, auroit pu être le résultat des fictions aussi vides de sens qu'on le supposoit vulgairement. Le judicieux Boileau, *cet oracle du Parnasse Français, avoit bien senti, dès l'époque où il écrivoit, que ces ornemens devoient avoir une intention générale et sentie; et c'est ce qu'il a exprimé positivement dans son Art Poëtique, lorsqu'en parlant de la Mythologie, il dit :*

» Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage;
» Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage;
» Chaque vertu devient une divinité.
» Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.

» Ce n'est plus la vapeur qui forme le tonnerre;
» C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
» Un orage terrible aux yeux des matelots,
» C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
» Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
» C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
» Ainsi dans cet amas de nobles fictions,
» Le Poëte s'égaye en mille inventions,
» Orne, élève, embellit, aggrandit toutes choses,
» Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Ainsi donc les traités Mythologiques et les livres élémentaires destinés à donner l'interprétation des Fables, prendront une nouvelle forme et des développemens plus étendus, à mesure que le système d'explication présenté ici, se propagera et se perfectionnera. Déjà quelques ouvrages de ce genre ont été publiés. Le public a distingué et honoré par ses suffrages celui dont M. Hæner *de Nancy, lui offre aujourd'hui la cinquième Édition. La rapidité avec laquelle les précédentes ont été enlevées, atteste le mérite particulier de ce recueil, dont l'Auteur (M.* Lionnois, *ancien et premier Principal du Collége de Nancy), a su concilier avec jugement les dogmes de notre Religion, avec une explication savante et raisonnable des hiéroglyphes des Égyptiens. Ce respectable vieillard que la Ville de Nancy a vu long-temps consacrer tous ses soins à l'éducation publique, donne encore à ses concitoyens une dernière preuve de son zèle, en s'occupant de cette dernière édition de sa Mythologie, la seule qu'il avoue, et à laquelle il a donné toute la perfection qui lui étoit possible. Il n'y a rien oublié de ce qui peut contribuer à rendre complet et approprié à son but un recueil de ce genre, destiné particulièrement à la jeunesse.*

Les dieux de la Grèce et de Rome, tant ceux qui étoient tirés de l'ordre physique, que ceux qui avoient été empruntés de l'ordre moral, en divinisant les vertus et les passions, occupent chacun leur cadre dans cette vaste galerie. Dans la première Partie de son travail, l'Auteur a suivi les écarts de l'imagination des Grecs qui, comme on l'a remarqué plus haut, ajoutèrent aux traditions simples qu'ils avoient reçues de l'Égypte, des accessoires plus ou moins disparates, des ornemens plus ou moins heureusement appropriés à leurs goûts, à leurs arts, à leurs usages, enfin à toutes les variétés que pouvoient apporter dans leur vie civile ou religieuse, la différence des besoins et des idées, et celle du sol et du climat. La guerre de Troyes où figurèrent tant de héros fils des dieux, est trop liée aux monumens Mythologiques, pour en être distraite sans lacune et sans déchirement. Aussi l'Auteur a-t-il consacré à cet événement un chapitre important. Enfin ce qui complète tous ces tableaux, c'est une courte dissertation sur les jeux des anciens qui, faisant partie intégrante de toutes les fêtes publiques, s'offrent, par un rapprochement naturel, comme une suite de l'histoire de leurs divinités et du culte par lequel on les honoroit.

La dernière Partie de l'Ouvrage renferme la théorie de l'explication des figures hiéroglyphiques, et l'application du système de l'Auteur aux dieux de l'Égypte et à ceux de la Grèce qu'il démontre très-lucidement n'en être que les copies. Cette Partie également faite pour satisfaire la raison et le goût, venge entièrement les premiers inventeurs du langage hiéroglyphique, auxquels on

ne peut plus refuser d'avoir laissé à la postérité, un travail ingénieux et savant. Les dieux mêmes qui naquirent du sein de ces figures, devenus, par la suite des temps, des énigmes quelquefois inintelligibles, tout en perdant, par l'interprétation allégorique, le rang et les honneurs qu'ils avoient usurpés, y gagnent au moins le privilége de ne plus révolter l'imagination, sûre de trouver désormais dans leurs monstruosités apparentes, des mystères profonds dont l'esprit s'exerce utilement à soulever les voiles.

Bien que l'exposition de ce système termine cet ouvrage, il semble que dans l'ordre de la génération des idées, il auroit dû être placé à la tête du livre. Aussi nous assure-t-on que telle avoit été l'intention de l'Auteur qui l'avoit proposé à l'Imprimeur, qui se borna d'abord à la premiere Partie dont il avoit fait plusieurs éditions avec succès. Mais comme cette dernière est imprimée séparément à la fin du livre, on conseille aux jeunes étudiants au moins, de s'en pénétrer avant tout, pour lire ensuite avec plus de fruit et d'intérêt les théogonies des anciens, qui, sans cette clef mystérieuse, pourroient ne leur paroître guères plus dignes d'attention que les merveilles des contes Arabes et de toutes les fictions sans fondement et sans but.

Quoiqu'il en soit, au reste, les jeunes gens, et plus encore les Poëtes, les Sculpteurs, les Peintres et tous les amis des Arts, sauront gré à l'Auteur d'avoir ouvert une nouvelle route dans une carrière aussi fréquentée. Ils y suivront avec reconnoissance, un guide qui a étendu le domaine de la raison et de la pensée, sans appauvrir

*les sources de l'imagination, et lui appliqueront ce vers heureux d'*Horace, *qui semble fait pour ce sujet même :*

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Puisse cet hommage vrai et sincère, que ce livre me fournit l'occasion de rendre aux talens, aux travaux assidus et à toutes les vertus sociales de M. Lionnois (1), *lui rappeler avec quelque plaisir le souvenir d'un écrivain qui s'honorera toujours d'être son compatriote !*

Cette nouvelle production des presses de M. Hæner (2), *sera distinguée par les amateurs de la bonne librairie. Elle honore l'établissement Typographique de cet utile Citoyen de Nancy, dont la précieuse activité, le courage*

---

(1) Le S.r Abbé *Lionnois*, ancien et premier Principal du Collége-Université de Nancy, vient de livrer à ses Souscripteurs, le I.er des trois Tomes, de 700 pages chacun, de l'Histoire des Villes vieille et neuve de Nancy, qui font l'admiration des Français et des Étrangers, encore des presses des S.rs Hæner et Delahaye qui continuent le II.e Tome. Cet Ouvrage de plus de deux mille pages, grand in-octavo, que l'on desire depuis long-temps, et que personne n'a osé entreprendre jusqu'ici, est heureusement achevé après 30 ans de veilles et de recherches laborieuses de cet estimable citoyen plein de zèle pour sa Patrie.

(2) Le S.r Henry Hæner ne s'est pas contenté d'établir une Imprimerie, l'une des plus belles et des plus vastes de l'Empire Français, placée dans une cour et sur un jardin charmant avec fontaine et jet-d'eau, entre deux rues les plus fréquentées de la Ville ; mais pour réunir les trois établissemens nécessaires à la Librairie, il s'est rendu propriétaire d'une fonderie en caractères d'impression, dans laquelle se trouvent les poinçons Grecs qui ont formé les caractères des belles éditions des *Elzévirs*, que feu *Didot* père croyoit perdus pour la France, et a établi à une lieue de cette Ville une Papeterie qui, par les nouvelles constructions qne son fils aîné, *Antoine Hœner*, excité par le patriotisme de son père, y a faites, est aujourd'hui très-considerable, et rivalise pour les qualités et les grandeurs, les Papeteries de Hollande, tant par la construction des moulins que pour la fabrication des matières ; sans parler des Papeteries que ce fils entretient à Arches et Archette à deux lieues d'Épinal, où se fabriquent des papiers vélins de la plus grande beauté, lesquels alimentent à Paris les magazins des Fournisseurs du Gouvernement, et ceux des Artistes pour la gravure, le dessin et l'écriture. Par ce moyen

et le désintéressement ont conservé à cette superbe Cité, dans les temps les plus orageux et les moins favorables aux spéculations commerciales, des ateliers et des travaux utiles, qui ont été autant de bienfaits pour la partie nombreuse et peu aisée de sa population.

Signé *Souuiui.*

---

le S.r Hæner père est peut-être le premier et jusqu'ici le seul Imprimeur en France, qui ait réuni dans un seul établissement tous ceux qu'exige la Librairie, lequel placé sur les frontières, devoit, avant la révolution, procurer par son commerce de grands avantages à sa Patrie; s'étant surtout singulièrement attaché à suivre dans sa partie les célèbres *Cusson*, Imprimeurs si distingués de Paris, que le Duc LÉOPOLD avoit attirés à Nancy.

Malgré les pertes que ce zèlé citoyen a éprouvées dans la révolution, dans le dessein de venir au secours de pauvres ouvriers que personne n'occupoit, il a élevé sur des ruines des bâtimens qui ornent aujourd'hui les rues qu'elles défiguroient. Il a établi une manufacture de vaisselles de faïence en cailloutage qui manquoit à Nancy, (et pour laquelle, dans l'exposition des nouvelles inventions de l'an X, il a obtenu une médaille,) et qui fait subsister beaucoup de pères de famille, par le grand debit de ses marchandises, et en particulier de ses fourneaux économiques qui sont fort répandus. Enfin, toujours dans l'intention d'être utile à ses concitoyens, il a formé dans une de ses propriétés à Vic, à 6 lieues de Nancy, une Saline qui emploie un grand nombre d'ouvriers qui y font un sel de la plus grande blancheur et d'une excellente qualité.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR

LA MYTHOLOGIE.

Qu'est-ce que la *Mythologie ?*

C'est la science ou l'explication de la Fable et de ses allégories.

Qu'est-ce que la *Fable ?*

Ce mot qui signifie en général *narration*, s'applique en particulier aux narrations feintes ou ornées de fictions.

Combien y a-t-il de sortes de Fables ?

Il y en a de plusieurs sortes. Car il y en a 1.° d'*Historiques*, qui sont d'anciennes histoires mêlées de fictions; 2.° de *Philosophiques*, que les poëtes ont inventées comme des paraboles propres à envelopper les mystères de la philosophie; comme lorsqu'on dit que l'Océan est le père des fleuves; 3.° d'*Allégoriques*, qui sous une espèce de parabole cachent un sens mystique; 4.° de *Morales*, qui enveloppent quelques préceptes

propres à régler les mœurs, comme sont tous les apologues; 5.° de *Mixtes*, qui sont mêlées d'allégorie et de morale sans avoir rien d'historique, ou qui, avec un fond historique, font allusion à la morale ou à la physique; 6.° d'*Astronomiques*, fondées sur les levers, les couchers ou les divers aspects des astres; 7.° enfin il y en a d'inventées uniquement pour amuser, comme la fable de *Psiché*.

Pourquoi appellez-vous la fable *Histoire poétique?*

Parce qu'elle doit ses principaux ornemens aux fictions des poëtes.

Qu'est-ce donc que l'histoire poétique?

C'est celle qui mêle le vrai au faux; et que les anciens regardoient comme une source inépuisable, où ils croyoient trouver des choses merveilleuses, les plus grands événemens, et les mystères de leur théologie.

Que pensez-vous de cette Histoire?

C'est un tissu d'imaginations bisarres et un amas de faits sans vraisemblance que les poëtes vantèrent pour mettre dans leurs ouvrages une espèce de merveilleux, et qui néanmoins est utile pour

pour entendre les meilleurs écrivains de l'antiquité, et même les poëtes modernes.

L'étude de la Fable n'est donc d'aucune utilité?

Il faut bien se garder d'en avoir cette idée. Les fables que les poëtes ont inventées, sont comme de belles enveloppes qui nous cachent les vérités de l'Histoire ancienne; et quelque défigurées qu'elles soient par le grand nombre d'ornemens qu'ils y ont mêlés, il n'est pas absolument impossible d'y découvrir les faits historiques qu'elles renferment.

Vous croyez-donc que le fond de la Fable est vrai?

Pour la plus grande partie. Et si on ne peut nier que les poëtes n'aient inventé quelquefois jusques aux personnages dont ils font mention, il est aisé de reconnoître ces personnages poëtiques ou allégoriques, comme nous le ferons voir dans cette histoire.

Pourriez-vous donner quelques exemples de ce que vous dites à ce sujet?

Atlas étoit un prince astronome qui se servoit de la sphère pour étudier le mouvement des astres; voilà l'histoire. On a dit qu'il portoit le ciel sur ses épaules; voilà la fiction. Dédale in-

venta l'usage des voiles au lieu de rames dont on se servoit pour les vaisseaux; et il échappa heureusement des mains de Minos qui le tenoit en prison; voilà le fait. Pour nous le transmettre d'une manière ingénieuse, les poëtes ont feint qu'il s'étoit fait des aîles avec lesquelles il s'étoit envolé; expression vive qui marque bien la légèreté des vaisseaux à voiles; voilà l'ornement. Il en est de même de plusieurs autres que nous expliquerons mieux en traitant des Hiéroglyphes des Égyptiens qui sont la source primitive de la Fable.

Mais qu'auront de merveilleux ces histoires ainsi dépouillées de leurs ornemens?

Il est vrai que ces ornemens sont à ces histoires ce qu'est une perspective à une décoration, et qu'il ne faut pas les voir de trop près. En effet, on sera fâché d'apprendre que les dragons qui jettoient du feu par la bouche, les taureaux aux cornes d'airain qui gardoient la toison d'or, n'étoient qu'une fausse clef que Médée donna à Jason pour enlever les trésors de son père, qu'une bonne muraille avec de doubles portes rendoit inaccessibles. Accoutumés à nous former l'idée d'un grand héros, lorsqu'on entend parler d'Hercules, on sera surpris de le voir partageant

de belles actions avec quelques marchands qui trafiquent en divers pays où ils conduisent quelques colonies; de ne voir dans Ganimède qu'un jeune prince enlevé par un roi de Lydie; dans tous les changemens d'Achéloüs, des inondations fréquentes, et dans le combat d'Hercules avec le dieu de ce fleuve, une digue qui fut élevée pour en arrêter les débordemens; dans le monstre affreux qui ravageoit les champs de Troie, les inondations de la mer, et dans Hésione, la récompense de celui qui en arrêteroit le cours. On remarquera que Jupiter ne se changea pas véritablement en pluie d'or, mais qu'il corrompit par ses présens la fidélité de Danaé; que Bellérophon qui combat la Chimère, est ce prince victorieux des Lyciens; Hercules combattant l'Hydre de Lerne, ce héros qui dessèche des marais; Jupiter foudroyant des géans, ce prince qui réprime une sédition; les pommes d'or du jardin des Hespérides, et leur dragon, des oranges que quelques dogues gardoient, &c. Mais la vérité doit paroître plus estimable, quelque simple qu'elle soit, et faire plus de plaisir sans ornemens, que parée de toutes les fictions que les poëtes ont inventées.

Pourquoi les poëtes ont-ils préféré ces fictions à la vérité?

C'est qu'ils cherchoient plutôt à plaire qu'à instruire. S'il falloit flatter ou consoler quelque prince désolé de la perte d'un enfant, ils le plaçoient ou parmi les astres ou parmi les dieux. Ceux qui aimoient les belles lettres, étoient regardés, ou comme les enfans, ou comme les favoris d'Apollon. Le succès justifia leur témérité. On lut leurs ouvrages avec plaisir, et rien n'y plut tant que la fiction. Aussi prirent-ils pour règle de la poétique, de ne jamais rien dire naturellement. Les bergères furent des nymphes ou des nayades; les bergers des satyres ou des faunes; les cavaliers des centaures; ceux qui aimoient la musique, des Apollons; les médecins des Esculapes; les belles voix des Muses; les belles femmes des Vénus; les débauchées des Syrènes ou des Harpies; celles qui aimoient la chasse des Dianes; celles qui étoient impérieuses et vindicatives, des Junons, &c.

Les poëtes n'allèrent-ils pas encore plus loin dans leurs fictions?

Oui. Ils s'attachèrent à contredire ouvertement la vérité; et de peur de se rencontrer avec les historiens, ils changèrent jusqu'au caractère des personnes dont ils parloient. C'est ainsi qu'Homère a fait d'une femme infidelle, la sage et

vertueuse Pénélope; et Virgile, d'Énée, traître à sa patrie, un héros plein de piété. Ce dernier n'a pas fait de difficulté de déshonorer Didon, princesse vertueuse, et de lui ôter le caractère de sa chasteté et de son courage, pour lui donner celui d'une passion honteuse, et d'une lâcheté capable du désespoir. Ils ont fait passer Tantale pour un avare, et l'ont mis de leur chef au milieu du Tartare, où il souffre une peine cruelle proportionnée à son avarice; lui qui a été un prince très-religieux et très-honnête homme, selon les maximes et les mœurs des payens.

L'envie de plaire et de flatter a-t-elle été le seul motif des fictions des poëtes?

Ils y furent aussi souvent réduits par la médiocrité des sujets qu'ils avoient à traiter. Si Homère se fut contenté de dire que pendant l'absence d'Ulysse, tout fut en désordre dans sa famille, son bien dissipé, sa femme et son fils persécutés; qu'il revint enfin, après avoir essuyé quelques dangers, et que par le secours de quelques-uns de ses sujets qui lui étoient demeurés fidelles, il rétablit toutes choses en perdant ses ennemis, il n'auroit point attaché. Mais par les fables qu'il mêle dans sa narration, il a embelli les vérités qu'il vouloit transmettre.

Donnez-nous en des exemples ?

Si les délices du pays des Lytophages retiennent trop les compagnons d'Ulysse, il dit que les fruits de cette île, font oublier leur patrie à ceux qui en mangent ; s'arrêtent-ils à la cour de Circé, pour s'y livrer à la débauche ? il publie que cette prétendue magicienne les avoit changés en pourceaux ; il ne dit pas simplement qu'Ulysse essuya beaucoup de tempêtes ; il y fait intervenir Neptune avec tous les effets de sa colère, pour venger la mort de son fils Polyphême, &c.

Les peintres n'ont-ils pas aussi contribué à ces fictions ?

En travaillant d'après les imaginations des poëtes, ils ont aussi donné cours à plusieurs fables. Et c'est à eux en partie que nous devons l'existence des centaures, des syrènes, des harpies, des nymphes, des satyres et des faunes, qu'ils ont peints sur les portraits qu'en ont faits les poëtes ; et les payens ont pris les idées de leurs dieux, de quelques belles statues ou de tableaux bien faits.

Quelle est l'origine de la Fable en général ?

Quoique nous nous proposions de montrer dans cette histoire que ce sont les Hiéroglyphes des Égyptiens, qui, contre l'intention de ceux

qui les ont inventés, ont donné lieu à la plupart des fables qui ont eu cours dans l'univers entier, nous dirons d'abord avec les mythologues, que la fable a plusieurs sources de son origine. Les principales sont l'histoire sacrée, le ministère des anges, le détail où entre la providence dans le gouvernement du monde, la corruption du cœur humain, et les honneurs qu'on rendoit aux parens, aux inventeurs des arts, aux princes et aux héros.

Comment une histoire aussi bizarre peut-elle tirer son origine de l'histoire sacrée, qui ne contient que la vérité?

Cela paroît d'abord peu vraisemblable. Cependant, c'est à l'histoire sainte qu'elle doit sa première et sa principale origine. La famille de Noé, instruite parfaitement de la religion par ce saint patriarche, conserva quelque temps le culte du vrai Dieu dans toute sa pureté. Mais, lorsqu'après avoir inutilement entrepris la construction de la tour de Babel, elle se fut séparée et répandue en différentes contrées, la diversité de langage et de demeure fut bientôt suivie de l'altération du culte. La vérité qui jusques-là n'avoit été confiée qu'au canal seul de la vive voix, sujet à mille variations, et qui n'étoit point

encore fixée par l'écriture, gardienne sûre des faits, s'obscurcit par un nombre infini de fables dont les dernières augmentèrent beaucoup les ténèbres que les plus anciennes y avoient déjà répandues.

Quelle preuve nous donnerez-vous de ce que vous avancez-là ?

C'est la tradition des grands principes et des grands événemens, qui se conserva parmi tous les peuples, non sans quelque mélange de fictions, mais avec des traces de vérité évidentes et tout-à-fait reconnoissables. De là ce sentiment répandu chez tous les peuples, d'un Dieu souverain, tout-puissant, maître et créateur de l'univers, et ce qui en est une suite, de la nécessité d'un culte extérieur par des cérémonies et des sacrifices. De là le consentement uniforme et général sur certains faits, la création de l'homme par les mains de Dieu même; son état de bonheur et d'innocence, marqué par le siècle d'or, où la terre, sans être arrosée de ses sueurs, ni cultivée par un pénible travail, lui fournissoit tout en abondance; la chûte du même homme, source de tous ses malheurs, suivie d'un déluge de crimes qui attira celui des eaux; le genre-humain sauvé par une arche qui s'arrêta sur une

montagne; et ensuite la propagation du genre-humain par un seul homme et par ses trois fils.

Voilà pour les grands événemens; mais les actions particulières de la fable peuvent-elles avoir la même source?

Oui pour la plupart. Le détail de ces actions particulières étant moins important, et par cette raison, moins connu, fut bientôt altéré par des fictions, comme on le voit clairement dans la famille de Noé.

Pourriez-vous nous en donner des exemples?

Comme Noé fut père de trois enfans, et que les peuples qui en étoient descendus, se répandirent après le déluge, dans les trois différentes parties de la terre, cette histoire a donné lieu à la fable de Saturne, dont les trois enfans, si on en croit les poëtes, partagèrent entre eux l'empire du monde. Cham est le même qu'Ammon ou Jupiter; Japhet connu sous ce nom dans les poëtes, fut aussi adoré sous celui de Neptune, parce qu'il eut en partage les pays maritimes; la postérité de Sem, plus religieuse dans plusieurs de ses descendans, a laissé son nom dans un oubli qui l'a fait prendre pour le dieu des morts ou de l'oubli, qui est le Pluton de la fable.

N'y a-t-il pas encore d'autres exemples aussi sensibles?

Il n'est pas difficile de comprendre que la licence des saturnales vient d'une mémoire peu respectueuse de l'ivresse de Saturne, c'est-à-dire de Noé ; que la sévère punition de celui qui avoit vu la nudité de Noé, a laissé parmi les payens le souvenir de l'indignation de Saturne, qui, selon Callimaque, fit une loi irrévocable, que quiconque auroit une pareille témérité à l'égard des dieux, perdroit aussitôt la vue. Quel rapport ne trouve-t-on pas entre Moyse et Baccus ; et ainsi de beaucoup d'autres ?

Comment le ministère des anges a-t-il pu devenir une source de la fable ?

C'est que Dieu qui a associé les anges à sa nature spirituelle, à son intelligence et à son immortalité, a voulu encore les associer à sa providence dans le gouvernement du monde, soit en ce qui concerne la nature et les élémens, soit en ce qui a rapport à la conduite des peuples. Noé et les patriarches étoient parfaitement instruits de cette vérité qui les intéressoit vivement ; et ils avoient eu soin, sans doute, d'en instruire leurs familles, qui peu-à-peu, perdant les idées plus pures et plus spirituelles d'une divinité cachée et invisible, ne furent plus attentifs qu'aux ministres de ses bienfaits et de sa vengeance.

Qu'a-t-il pu arriver de là?

Il en a pu arriver que les hommes se soient formé l'idée de dieux, dont les uns présidoient aux fruits de la terre, d'autres aux fleuves; ceux-ci à la guerre, ceux-là à la paix, et ainsi de tout le reste; de dieux dont le pouvoir et le ministère étoient bornés à certaines contrées et à certains peuples, mais qui tous étoient soumis à l'autorité d'un Dieu suprême.

Comment la Providence Divine peut-elle avoir donné occasion à la fable?

Les hommes persuadés que cette Divine Providence préside à tous les événemens humains, grands ou petits, et qu'aucun, sans exception, n'échappe à son attention et à ses soins, et effrayés du détail immense où il falloit que la Divinité descendît, ont cru la devoir soulager, en donnant à chaque dieu en particulier une fonction propre et personnelle.

Qu'ont-ils fait pour cela?

Comme le soin de toute la campagne auroit donné trop d'affaires à un dieu seul, ils confièrent les terres à l'un, les montagnes à l'autre; les collines à un troisième, les vallées à un autre encore. St. Augustin compte une douzaine

de divinités différentes, toutes occupées autour d'un chalumeau de blé, dont chacune d'elles, selon sa destination, prend un soin particulier dans les différentes saisons, depuis le premier moment que la semence a été jettée en terre, jusqu'à ce que le blé soit entièrement mûri.

Comment la corruption des hommes a-t-elle contribué à la fable ?

C'est que pour pallier et excuser les désordres les plus affreux, ils attribuèrent à ces divinités qu'ils se proposoient pour modèles, les crimes les plus honteux et les plus horribles, les meurtres, les adultères, les incestes. Il n'y avoit point d'infamie qui ne fût autorisée et même consacrée par le culte qu'on leur rendoit. On chantoit, dans la solemnité de la mère des dieux, des chansons dont la mère d'un comédien auroit rougi; et Scipion Nasica qui fut choisi par le Sénat, comme le plus honnête homme de la République, pour aller recevoir sa statue, auroit été bien fâché que sa mère eût été déesse à ce prix, et eût tenu la place de Cybèle.

Ces horreurs ne révoltoient-elles pas les payens eux-mêmes ?

Les philosophes blâmoient toutes ces cérémonies en secret; mais en public ils se croyoient

obligés de s'y conformer. Sénèque, dans un ouvrage que nous n'avons plus, et dans lequel il invectivoit avec la dernière force contre ces superstitions sacrilèges, déclare cependant que le sage s'y conformera au dehors, pour suivre les lois de l'état, quoiqu'il sache bien qu'un tel culte, loin de plaire aux dieux, n'est capable que de les irriter.

Quelle est selon vous la dernière source de la fable ?

C'est le sentiment d'admiration ou de reconnoissance, qui a porté les hommes à attacher l'idée de divinité à tout ce qui frappoit leur vue, ou qui les touchoit de près, ou qui paroissoit leur procurer quelqu'utilité ; tels que sont le soleil, la lune, les étoiles ; les pères à l'égard de leurs enfans ; les enfans à l'égard de leurs pères ; les personnes qui avoient inventé ou perfectionné les arts utiles au genre-humain ; les héros qui s'étoient distingués à la guerre par un courage extraordinaire ; enfin tous ceux qui, par quelque vertu, ou par quelqu'action éclatante, paroissoient au-dessus du commun des hommes. D'où l'on voit que l'histoire profane aussi bien que la sacrée, a donné lieu à tous ces demi-dieux ou héros que la fable a placés dans le

ciel, en réunissant souvent sur la tête et sous le nom d'un seul, des actions très-séparées pour les temps, pour les lieux et les personnes.

De quelle utilité peut être à des jeunes gens l'étude de la fable ?

Cette étude, si elle est faite avec les précautions et la sagesse que demande la religion, peut avoir de très-grands avantages pour eux. Elle leur apprend d'abord ce qu'ils doivent à J. C. qui les a arrachés de la puissance des ténèbres, pour les faire passer à l'admirable lumière de l'évangile ; ce qu'étoient avant lui, les hommes même les plus sages et les plus réglés ; des adorateurs aveugles du démon ; reconnoissant pour dieux, des animaux, des reptiles, des plantes mêmes ; ne rougissant pas d'adorer un Mars adultère, une Vénus prostituée, une Junon incestueuse, un Jupiter souillé de tous les crimes, et digne par cette raison, de tenir le premier rang parmi ces dieux ; que ce qu'ont été leurs pères, ils le seroient encore, si la lumière de l'évangile n'avoit dissipé leurs ténèbres. Chaque histoire de la fable, chaque circonstance de la vie des dieux doit les remplir, en même temps, de confusion, d'admiration et de reconnoissance.

Quel autre avantage l'étude de la fable peut-elle encore procurer à la religion ?

C'est qu'en découvrant aux jeunes gens les cérémonies absurdes et les maximes impies du paganisme, elle leur inspirera un nouveau respect pour l'auguste majesté de la religion chrétienne, et pour la sainteté de sa morale. Théophile évêque d'Alexandrie, pour achever de décrier l'idolâtrie, dans l'esprit des fidelles, exposa à leurs yeux, tout ce qui se trouva dans l'intérieur d'un temple de faux dieux qu'il avoit fait démolir; des ossemens d'hommes, des membres d'enfans immolés aux démons, et beaucoup d'autres vestiges du culte sacrilège que les payens rendoient à leurs divinités. C'est à-peu-près l'effet que doit produire sur des jeunes gens chrétiens, l'étude de la fable; et c'est-là l'usage qu'en ont fait tous les défenseurs de la religion chrétienne.

Cette étude n'est-elle pas d'une utilité particulière aux jeunes gens ?

Elle leur est d'un grand avantage pour entendre les auteurs Grecs, Latins et même Français dans la lecture desquels ils seroient arrêtés sans cesse, s'ils n'avoient quelque teinture de la fable. On ne parle pas seulement des poëtes, dont

on sait qu'elle est comme le langage naturel. Elle est aussi souvent employée par les orateurs ; et elle leur fournit quelquefois par d'heureuses applications, les traits les plus vifs et les plus éloquents.

N'y a-t-il pas encore quelqu'autre utilité dans l'étude de la fable pour les jeunes gens ?

Tous les jours ils ont devant les yeux des tableaux, des estampes, des tapisseries ou des statues. Ce sont autant d'énigmes pour ceux qui ignorent la fable, qui souvent en est l'explication et le dénouement. Il n'est pas rare que dans les entretiens on parle de ces matières. Si on n'en a pas été instruit, on est forcé de demeurer muet et d'avouer ainsi son ignorance. Toutes ces raisons prouvent assez qu'il n'est pas inutile de s'appliquer à l'étude de la fable.

En combien de parties divisez-vous la fable ?

En trois parties. La première traite des grands dieux ou des principales divinités ; la seconde des demi-dieux ou des héros ; la troisième du culte qu'on rendoit à ces divinités, et des jeux qu'on célébroit en leur honneur. Nous y en ajoutons une quatrième pour les Hiéroglyphes des Égyptiens.

I.re PARTIE.

PRINCIPALES DIVINITÉS DES PAYENS.

PREMIÈRE PARTIE.

OURANOS ET TITÉA.

QUI passoit pour le plus ancien des dieux?

Ouranos, que l'on appelle aussi Uranus ou Cœlus, c'est-à-dire le Ciel. Il étoit fils d'Agmon, et petit-fils de Gomer. Agmon ayant été tué à la chasse, après s'être rendu célèbre par ses conquêtes, ses enfans l'élevèrent au rang des Dieux. Cœlus son fils marchant sur ses traces, se rendit redoutable à ses voisins, et conquit sur eux la Thrace, la Phrygie, l'ile de Crête, et une partie de la Grèce. Encouragé par ces victoires, il passa de l'Asie en Europe, et pénétra jusqu'en Espagne. En passant le détroit qui la sépare de l'Affrique, il parcourut la côte de cette partie du monde, d'où revenant sur ses pas, il alla du côté du nord de l'Europe, dont il soumit tout le pays à sa puissance.

Pourquoi lui a-t-on donné le nom d'Ouranos ou Cœlus?

C'est qu'au milieu de ses conquêtes, ce prince s'appliqua à la science du ciel, à en connoître la nature, et à considérer les révolutions et les mou-

vemens des astres. Et les poëtes, pour ôter l'idée qu'il fut né comme les hommes ordinaires, publièrent qu'il étoit fils du jour, ou de l'air et de la terre.

Comment s'appeloit la femme d'Ouranos?

Titéa ou Titée, qui étoit aussi sa sœur. Il en eût plusieurs enfans, qui prirent de leur mère le nom de Titans; et comme Titéa signifie la terre, on les nomma aussi les enfans de la terre.

Quels sont les plus connus des enfans d'Ouranos et de Titéa?

Ce sont Titan, Océanus, Hypérion, Japet, Saturne, Rhéa ou Cybèle et Thémis. Dès que les fils furent grands, ils cherchèrent à cabaler contre leur père, qui informé de leurs intrigues, les fit arrêter, à l'exception d'Océanus, qui lui demeura toujours fidelle.

Ne recouvrèrent-ils pas leur liberté?

Saturne, le plus jeune de tous, ayant été délivré par Titéa sa mère, trouva le moyen de rendre la liberté à ses frères, et de se saisir de la personne et des états de son père.

Que devint Ouranos après sa défaite?

Réduit à la condition d'un simple particulier, il mourut de chagrin; ou comme on le dit, après avoir été mutilé par Saturne, avec une faulx de diamans que lui donna Titéa sa mère. Le sang qui coula de sa plaie, s'étant mêlé avec l'écume de

la mer, donna naissance à Vénus. Les poëtes donnent aussi la même origine aux Géans ou Titans. (1.re *Figure représentant le Ciel, et les Géans ses enfans.*)

Qu'est-ce qui a donné lieu à la mutilation d'Ouranos ?

C'est une allégorie des poëtes, pour marquer que Saturne avoit débauché le conseil de son père, en obligeant la plupart de ses amis, ou à quitter son parti, ou à se retirer dans les pays étrangers. Titéa sa mère, peu contente de la conduite de son mari, avoit inspiré ce dessein à son fils; et pour en venir à bout, elle lui avoit donné des sommes considérables. Voilà la faulx de diamans qu'elle lui mit en main pour réussir dans son entreprise.

Cette faulx n'a t-elle pas donné son nom au port de Drepane ?

Les poëtes l'ont dit; mais cette histoire n'est fondée que sur la ressemblance de ce port de Sicile, qui est de figure ovale, à celle d'une faulx qu'on appelle *drepane* en grec.

SATURNE.

Qui succéda à Ouranos ?

Saturne, qui après avoir fait mourir son père, s'empara de ses états, et règna après lui.

Titan ne fit-il pas valoir son droit d'aînesse ?

Titan irrité de se voir supplanté par le plus jeune de ses frères, voulut d'abord défendre ses droits,

et venger la mort de son père. Mais Saturne, à l'aide d'une puissante brigue, et par la protection de sa mère Titéa, sut se maintenir, malgré tous les efforts de son frère, et le contraignit à lui céder toutes ses prétentions. C'est après ce traité qu'il prit le titre de roi, et les autres marques de la royauté, la couronne et le diadême; et on prétend qu'il est le premier qui les ait portées.

A quelle condition Titan lui fit-il cette cession ?

A la condition qu'il n'éleveroit aucun enfant mâle, afin qu'après Saturne, il remontât sur le trône, ou en sa place, un de ses enfans.

Saturne fut-il fidelle à cette promesse ?

Pour satisfaire à la condition du traité, ou peut-être, pour éviter l'effet d'un oracle de son père, qui dans le temps qu'il le mutila, lui avoit prédit que ses enfans le traiteroient de même, il dévoroit ses enfans aussitôt que son épouse les mettoit au monde. (*Figure* 2.)

Tous ses enfans furent-ils la victime de sa cruauté ?

Non. Car son épouse ayant eu Jupiter et Junon ensemble, trouva le moyen de sauver Jupiter, en mettant en sa place une pierre que Saturne avala, sans s'appercevoir de la supercherie. Cette pierre fut dans la suite adorée sous le nom du dieu Terme. (*Figure* 2.)

Qui a pu faire attribuer à Saturne une si grande cruauté ?

La crainte qu'il avoit que ses enfans ne le détrônassent comme lui-même avoit détrôné son père, et qui le porta à les tenir enfermés dans d'étroites prisons. Et comme dans les langues Phénicienne et Celtique, le même mot signifie *enfermer* et *dévorer*, Hésiode a mieux aimé le prendre dans ce dernier sens, pour donner à son histoire quelque chose de plus merveilleux.

Comment a-t-on pu imaginer de lui faire avaler une pierre pour un enfant?

C'est la même raison qui y a donné lieu; parce que le mot *eben* signifie également une *pierre* et un *enfant*. En disant tout simplement que Rhéa mit en place de Jupiter un autre enfant que Saturne fit enfermer, ou sacrifier à ses dieux, le poëte n'auroit rien annoncé d'extraordinaire; il a préféré de supposer une pierre, et de la faire dévorer par Saturne.

Par qui Jupiter fut-il élevé?

Rhéa qui s'étoit cachée pour le mettre au monde, dans un antre de l'île de Crête, nommé Dicté, le confia aux nymphes Adrastée et Ida, qu'on appeloit les Mélisses. Elles le firent nourrir par la chèvre Amalthée, qui pour ce service fut placée parmi les astres avec ses deux chevreaux; et elles obtinrent une de ses cornes avec la vertu de produire tout ce qu'elles desireroient. C'est ce qu'on a appelé la corne d'abondance. Quand Jupiter fut plus grand, les Curètes ou Corybantes, qui étoient des prêtres fort savans dans les mystères de la religion, et le

métier des armes, furent chargés de son éducation.

La naissance de Jupiter demeura-t-elle longtemps cachée ?

Point du tout. Malgré les précautions des Corybantes qui en dansant autour de l'antre, où il étoit caché, et en frappant sur leurs boucliers d'airain, tâchoient par ce bruit d'empêcher qu'on n'entendît les cris de cet enfant, Titan en fut informé, et pour s'en venger, il déclara la guerre à Saturne. (*Figure* 3.)

Quelles furent les suites de cette guerre ?

Titan s'étant joint aux autres princes de sa famille, poursuivit si vigoureusement Saturne, qu'il le fit prisonnier avec Rhéa sa femme. Mais Jupiter leva dans la suite une armée, et rétablit Saturne sur son trône. Il lui donna aussi un breuvage qui lui fit vomir tous les enfans qu'il avoit dévorés. (*Figure* 4.)

Voilà une singulière médecine, que peut-elle signifier ?

Rien autre chose, sinon que Saturne débarrassé de son frère Titan, laissa paroître dans le monde ses enfans, que la crainte l'avoit obligé de tenir cachés.

Saturne fut-il reconnoissant du service que Jupiter lui avoit rendu ?

Ce père ingrat, jaloux de la réputation que son fils s'étoit acquise dans la guerre des Titans,

et craignant d'en être détrôné, ne chercha plus qu'à le chagriner, et en vint enfin à une rupture ouverte. Jupiter se retira chez ses anciens amis dans l'île de Crête, ou Saturne le poursuivit avec une puissante armée; mais elle fut défaite, et Jupiter ayant pris son père, le dépouilla de ses états, et l'enferma dans une prison, où il fut attaché avec des chaînes de laine. Il trouva le moyen de s'échapper, et il se retira d'abord dans le Péloponèse, et de-là en Italie, où il fut reçu par Janus, qui gouvernoit cette contrée.

Les poëtes n'ont-ils pas embelli cette histoire?

Ils ont dit que Jupiter avoit chassé du ciel son père, parce qu'il lui avoit ôté ses états; les chaînes de laine signifient la facilité que Jupiter avoit donné dans sa prison à Saturne de s'échapper; enfin la retraite de ce prince en Italie, qui est un lieu bas par rapport à la Grèce, a fourni l'occasion de dire que Jupiter avoit précipité son père dans le tartare.

Que fit Saturne en Italie?

Selon certains poëtes, il y passa le reste de sa vie, et y demeura en paix, n'en sortant qu'un seul jour de l'année. Pour reconnoître l'accueil que lui avoit fait Janus avec lequel, et après lequel il régna, il civilisa ses peuples, les appliqua aux arts et aux sciences, et leur apprit à cultiver la terre.

Pourquoi dites-vous selon certains poëtes?

C'est que d'autres prétendent que Saturne ne

demeura en Italie que peu de temps. Selon ces derniers, ce prince accoutumé à règner, ne put jouir des douceurs de la vie privée. Il ménagea des intelligences avec les Titans ses neveux, qui depuis la mort de leur père s'étoient fait plusieurs établissemens dans la Grèce et dans la Thrace. Saturne les ayant trouvés fort disposés à faire la guerre à Jupiter, dont les grands succès commençoient à leur donner de la jalousie, fit avec eux une puissante ligue. On leva des troupes de tous côtés, et on commença une guerre qui dura dix ans. Jupiter, après différens combats, la termina heureusement à la bataille de Tartèse, qui se donna en Espagne aux environs de Cadiz, où il avoit poursuivi ses ennemis, après les avoir chassés des Gaules. Saturne vaincu fut enfin obligé de se retirer dans l'ile de Sicile, où il mourut de chagrin, ou traité de la même manière qu'il avoit traité son père.

Comment appelle-t-on le règne de Saturne en Italie ?

On l'appelle l'âge d'or. En effet ce prince gouverna ce nouvel état avec tant de justice et de modération, qu'il se fit adorer de ses sujets, et qu'on regarda comme le siècle d'or, le temps de son règne. Il rétablit l'égalité des conditions, et voulut que tous les biens fussent en commun, comme s'il n'y eût eu qu'un seul patrimoine.

Comment conciliez-vous tout cela avec ce que vous avez dit de ce méchant prince ?

Ce qui a donné lieu à ce siècle d'or, c'est que les anciens habitans du pays Latin, menoient une vie sauvage, sans lois et presque sans religion. Janus et Saturne adoucirent la férocité de leurs mœurs, les rassemblèrent dans des villes et des villages, leur donnèrent des lois, et leur firent goûter un bonheur qu'ils ne connoissoient pas auparavant. Les poëtes ont embelli ces particularités de la vie de ces princes, et en ont fait leur siècle d'or, dont ils avoient pris l'idée dans la tradition qui s'étoit conservée que nos premiers pères avoient vécu en commun, et mené une vie heureuse, eu égard aux temps qui suivirent.

N'y avoit-il pas une fête établie en l'honneur de Saturne ?

C'étoit la fête des Saturnales. On la célébroit à Rome vers les calendes de janvier, en mémoire de la liberté que Saturne avoit chaque année de sortir un jour de sa prison. Il n'étoit permis de traiter d'aucune affaire pendant sa durée, ni d'exercer aucun art, excepté celui de la cuisine. Les maîtres donnoient la liberté à leurs esclaves et les servoient. Toutes les distinctions de rang cessoient alors, jusques-là que les esclaves pouvoient impunément dire à leurs maîtres tout ce qu'ils vouloient, et même railler leurs défauts en leur présence.

Saturne n'eut-il pas un fils de Philire?

Il eut le Centaure Chiron, moitié homme et moitié cheval. Ce monstre vivoit dans les montagnes, toujours armé d'un arc, et il devint, par la connoissance des simples, le plus grand médecin de son temps. Il enseigna cet art à Esculape, l'astronomie à Hercule, et il fut le gouverneur d'Achille. Comme il souffroit beaucoup au pied, d'une blessure que lui fit en tombant une flèche d'Hercule, trempée dans le sang de l'Hydre, il désiroit fort de mourir; mais il étoit immortel. Cependant il demanda la mort avec tant d'instance, que les dieux le placèrent dans le ciel parmi les douze signes du Zodiaque; et c'est le sagittaire. (*La 29.e figure de la II.e partie, montre un Centaure.*)

Peut-il jamais y avoir eu un monstre semblable?

Les poëtes ont rempli la Thessalie de ces monstres, qu'ils disoient fils d'Ixion et de la nue, et qu'Hercule chassa de ce pays. Dans la vérité cette imagination est fondée sur ce que les peuples de Thessalie trouvèrent les premiers l'art de dompter les chevaux, et que leurs voisins qui n'avoient jamais vu de cavaliers, les prenant de loin pour des monstres, les nommèrent Centaures ou Hippocentaures, ce qui signifie des monstres moitié hommes et moitié chevaux. On a imaginé aussi pour la même raison, des Onocentaures, c'est-à-dire, des monstres, moitié hommes et moitié ânes.

Comment représentoit-on Saturne?

Ordinairement sous la figure d'un vieillard, tenant une faux à la main, pour marquer que le temps détruit tout ; ou bien pour exprimer qu'il présidoit à l'agriculture qu'il avoit enseignée aux hommes. Quelquefois il a les pieds enchaînés, pour signifier que les semences de la terre, auxquelles il préside, sont liées et comme inanimées jusqu'au temps de sa fête, qu'elles commencent à pousser. On lui met aussi quelquefois en main un serpent qui se mord la queue, pour montrer le cercle perpétuel des vicissitudes du monde ; on lui donne encore un sablier pour la même raison. On le voit quelquefois représenté avec des aîles, pour marquer que rien ne s'envole plus vîte que le temps ; enfin on lui donne des yeux par-devant et par-derrière, pour la grande pénétration qu'on lui a attribuée. (*Figure 6.*)

Qui étoit ce Janus dont vous nous avez parlé?

Il étoit fils d'Apollon et de Creüse, fille d'Erechtée, roi d'Athènes. Il fit voile en Italie, et s'empara d'une partie du pays qui est entre le fleuve Lyris et le Tibre. On l'appella Latium, parce que Saturne s'y cacha, ou Saturnie, à cause du séjour que ce prince y fit en règnant conjointement avec Janus, et même après lui, comme nous l'avons dit.

Comment les Romains regardoient-ils Janus?

Il passoit parmi eux pour le dieu de la paix,

et ils lui avoient érigé un temple qui ne se fermoit jamais, que quand la guerre avoit cessé dans tout l'Empire Romain.

Ce temple fut-il souvent fermé?

Il ne le fut que trois fois; sous Numa qui l'avoit fait bâtir; après la seconde guerre Punique, et après la bataille d'Actium.

Comment représentoit-on Janus?

Différemment chez les différents peuples. Le plus communément, on le représentoit avec deux visages, ayant de la barbe, ou sans barbe; selon les uns, parce qu'il commandoit à deux peuples (celui qu'il avoit amené en Italie, et celui qu'il avoit conquis); ou parce qu'ayant partagé son royaume avec Saturne, il faisoit voir que son état étoit gouverné par les conseils de l'un et de l'autre; selon d'autres, parce que présidant au mois de janvier qui portoit son nom, il regardoit également l'année qui venoit de finir et celle qui commençoit; ou bien parce qu'il avoit la connoissance du passé et du futur. Ceux qui le prenoient pour le soleil, prétendoient qu'on avait voulu marquer le levant et le couchant. (*Figure* 5.)

Ne le représentoit-on pas encore avec quatre faces?

Oui, et alors il désignoit les quatre saisons.

Pourquoi tient-il souvent une clef en main?

C'est qu'il est l'inventeur des serrures, et pour

cette raison, les portes des maisons lui étoient consacrées.

Pourquoi lui met-on aussi quelquefois un bâton ou une verge à la main?

Comme il recevoit bien les voyageurs et les étrangers, on lui a attribué la présidence des grands chemins, désignée par cette verge ou ce bâton.

Les Phéniciens ne le représentoient-ils pas d'une manière singulière?

Comme ils le regardoient comme le monde, ils lui donnoient la figure d'un dragon qui se tourne en cercle, et qui mord sa queue, pour marquer que le monde se nourrit, se soutient, et tourne sur lui-même.

RHÉA OU CYBÈLE.

Qui étoit Rhéa ou Cybèle?

C'étoit, selon les poëtes, la terre même, dont ils firent une déesse, et la mère des dieux; parce que c'est la terre qui donne naissance à toutes choses. Elle étoit fille du ciel et de Titéa, et sœur et femme de Saturne.

D'où vient le nom de Rhéa?

D'un mot grec, qui signifie *couler*, à cause des pluies qui communiquent la fécondité à la terre.

Pourquoi lui a-t-on donné le nom de Cybèle?

Du mont Cybèle sur lequel elle fut exposée après sa naissance, et allaitée par des femelles de léopards et d'autres animaux féroces.

Pourquoi l'a-t-on regardée comme la mère des dieux ?

C'est parce que Cybèle, ayant introduit dans la Phrygie les mystères de la mère des dieux, donna son nom à cette déesse ; ce qui a fait croire dans la suite que Cybèle elle-même étoit la mère des dieux.

Quels autres noms donne-t-on à cette déesse ?

Elle en a un si grand nombre, qu'il seroit trop long de les rapporter tous. On l'appelloit *Maïa*, comme qui diroit terre-mère ; *Vesta*, parce qu'elle est couverte de fleurs ; *floribus vestitur* ; *Métragyrte*, qui signifie la *grande-mère* ; *Pasithée*, la mère des dieux ; ceux *Dyndimène*, *Bérécynthe*, *Idæa*, lui ont été donnés des lieux où elle étoit adorée.

Comment représentoit-on Cybèle ?

Comme une femme robuste et puissante, avec une couronne de tours ou de chêne sur la tête, des clefs à la main, un habit parsemé de fleurs, assise sur un char traîné par des lions. (*Figure* 8.)

Pourquoi la représente-t-on comme une femme robuste ?

Pour marquer la fécondité de la terre.

Pourquoi cette couronne de tours et de villes ?

Pour faire allusion aux villes et aux forteresses qui couvrent la terre.

Pourquoi lui donne-t-on aussi une couronne de chêne ?

Pour faire souvenir les hommes qu'ils s'étoient autrefois nourris de glans, qui sont les fruits de cet arbre.

Que signifient ces clefs que vous lui mettez en main ?

C'est pour marquer qu'en hyver, la terre renferme dans son sein les semences de tous les fruits, qui, au printemps, commencent à pousser ; et alors on peut dire que la terre s'ouvre.

Pourquoi ces fleurs sur sa robe ?

Pour représenter les fleurs dont la terre est émaillée.

Pourquoi des lions traînent-ils son char ?

Pour désigner son empire sur les animaux qu'elle produit et qu'elle nourrit. Quelquefois ces lions sont couchés et tranquilles auprès de cette déesse ; pour apprendre que les terres, même les plus incultes, peuvent devenir fertiles, comme ces animaux naturellement féroces et furieux, paroissent doux et apprivoisés auprès d'elle.

Pourquoi lui voit-on quelquefois un tambour à la main, et des lances auprès d'elle ?

Le bruit des tambours et des lances fait allusion au bruit des instrumens d'airain dont on se servoit pour labourer la terre, avant l'invention du fer.

Qu'avons-nous de plus vraisemblable sur Cybèle?

Elle étoit fille d'un roi de Phrygie. Elle conçut une violente passion pour un jeune homme nommé Atys, que le roi fit mourir pour venger l'honneur de sa famille; ce qui réduisit Cybèle au désespoir. Elle sortit de la maison de son père, et passa ses jours à courir de pays en pays comme une forcenée.

Comment nommoit-on les prêtres de Cybèle?

On les nommoit Corybantes, parce que faisant retentir le bruit des tambours, et frappant leurs boucliers avec des lances, ils dansoient et faisoient plusieurs mouvemens de leurs corps et de leurs têtes. Ils y mêloient des cris et des hurlemens, pour pleurer la mort d'Atys. On les appelloit aussi *Galles*, et le grand-prêtre, *Archigalle*, à cause du fleuve *Gallus* dont l'eau les faisoit entrer en fureur.

N'y avoit-il pas une autre Vesta que Cybèle?

On appelloit Cybèle du nom de Vesta, quand on la regardoit comme le symbole de la terre. Mais il y avoit une autre déesse Vesta qui étoit le symbole du feu, et qui y présidoit. Numa lui avoit fait bâtir un temple à Rome, dont le culte consistoit à garder le feu qui lui étoit consacré, et plusieurs autres choses qu'Énée avoit apportées, comme

comme le Palladium, les dieux pénates, et quelques images des dieux Samotraces, que l'on regardoit comme nécessaires à la conservation de la ville.

A qui le soin de ce feu sacré étoit-il confié ?

A de jeunes vierges qu'on appelloit Vestales. On les choisissoit entre l'âge de six et de dix ans. Il falloit que leur naissance fût sans tache, et leur corps sans défauts. On n'en prit d'abord que quatre; on y en ajouta deux dans la suite. Les dix premières années étoient pour le noviciat. Les dix suivantes, elles faisoient les fonctions de prêtresses; et pendant les dix dernières, elles formoient à leur tour des novices. Après trente ans, il leur étoit libre de sortir, et même de se marier. Mais pendant le temps qu'elles étoient consacrées à la déesse, on exigeoit d'elles une chasteté si sévère, que lorsqu'elles péchoient contre leur vœu, on les enterroit toutes vives. On les punissoit sévèrement aussi, quand le feu sacré venoit à s'éteindre par leur faute. On ne l'éteignoit que le dernier jour de l'an, pour le rallumer le premier jour de mars, qui étoit le premier de l'année. (*Figure 7.*)

JUPITER.

De qui Jupiter étoit-il fils ?

De Saturne et de Rhéa.

Ne succéda-t-il pas à son père Saturne?

Oui. Après l'avoir chassé du ciel, c'est-à-dire de

ses états, il s'en empara, laissant l'empire des eaux à Neptune, et celui des Enfers à Pluton, ses frères. Il se bâtit une forteresse dans la Thessalie, sur le mont Olympe, et s'appliqua à y rendre la justice à ses sujets qui venoient le consulter de toutes parts.

Quels titres donnoit-on à Jupiter?

On le nommoit le roi souverain du ciel, le père des dieux, le maître des hommes.

Jupiter jouit-il paisiblement de son empire?

Nous avons déjà dit que les Titans jaloux de sa puissance, s'unirent à Saturne, pour rétablir leur père sur le trône. Mais après sa retraite, ils s'assemblèrent de nouveau en Thessalie avec les géants, et résolurent d'escalader le ciel, en entassant plusieurs montagnes les unes sur les autres, pour en chasser Jupiter.

Qui étoient ces géants?

Les géants nés du sang que Cœlus répandit sur la terre, par la plaie que lui avoit faite Saturne son fils, étoient des hommes horribles par leur figure, et par la hauteur de leur taille; mais plus horribles encore par leurs vices et leurs déréglemens. Fiers de leurs forces, et ne trouvant rien qui pût leur résister sur la terre, ils conçurent le dessein téméraire de chasser du ciel les dieux dont le culte irritoit leur orgueil. On les vit (*Figure.* 9.) transporter les rochers sur les sommets des montagnes,

pour attaquer jusques sur son trône le maître du ciel et de la terre. Mais Jupiter réduisit en poudre ces monts entassés, et fit sentir à ces orgueilleux enfans de la terre qu'on n'insulte pas impunément les dieux.

Les Titans n'avoient-ils pas raison de se plaindre?

Cela est vrai. Car Jupiter ne devoit la couronne et la vie qu'à la mauvaise foi de sa mère, et peut-être à celle de Saturne lui-même, qui voulut bien fermer les yeux sur la supercherie qu'elle lui faisoit. C'étoit donc avec justice que les Titans se plaignoient de l'usurpation de Saturne et de Jupiter; et s'ils eurent quelque tort, ce fut d'avoir attaqué un prince beaucoup plus puissant qu'eux. Et alors cette fable nous apprend à quoi doit s'attendre tout homme qui s'engage témérairement dans une entreprise, sans avoir consulté ses forces, et calculé les difficultés de l'exécution.

Que fit Jupiter dans cette extrémité?

Il appella tous les dieux à son secours; mais ceux-ci épouvantés par le nombre et par la fureur des Géans, abandonnèrent Jupiter, et se sauvèrent en Egypte, où ils se cachèrent sous différentes formes de plantes et d'animaux; d'où vient le culte que les Egyptiens rendoient aux animaux et aux plantes. C'est dans ce moment d'abandon général que le Géant Typhon trouva le moyen de couper la main à Jupiter. Mais Mercure son fils, la lui ayant

rendue, et secondé de Baccus et d'Hercule, ce souverain maître des dieux remporta la victoire, en lançant tous ses foudres sur ses ennemis. Les uns furent précipités dans les enfers; les autres furent enterrés sous les ruines du mont Ethna. (*Figure.* 9.)

Ne confondez-vous pas les Titans avec les Géans?

C'est que les poëtes les ont confondus, parce qu'ils étoient également braves et généreux, et sans doute d'une taille extraordinaire. Ils ont même donné ces noms de Titans et de Géans à la plupart des princes dont la taille étoit monstrueuse, et les mœurs féroces. C'est-là l'origine de ce grand nombre de fils que l'on donne à Titan.

Quels étoient ces dieux qui accompagnoient Jupiter?

C'étoient les princes de sa cour. Effrayés du grand nombre d'ennemis qui attaquoient Jupiter, ils s'enfuirent ou dans les camps des adversaires, ou ils se retirèrent en Egypte; et on dit qu'ils s'y métamorphosèrent en divers animaux, parce que les vaisseaux sur lesquels ils s'embarquèrent, portoient le nom ou la figure de singes, de crocodiles, de chiens, de lions, &c.

Pourquoi a-t-on imaginé de couper la main à Jupiter, et de la lui faire rendre par son fils Mercure?

Pour marquer que la retraite de ces princes

affoiblit tellement le parti de Jupiter, qu'il souffrit d'abord quelque perte ; mais Mercure lui ayant ramené ces princes avec leurs troupes, et de nouvelles forces conduites par des chefs expérimentés, qu'ils ont appellé Baccus et Hercule, les ennemis furent vaincus.

C'est encore pour quelque raison semblable qu'on a précipité les Géans dans le tartare ?

Cela est vrai, et c'est une suite de la fiction des poëtes. Comme ils avoient donné le nom de Ciel à la forteresse que Jupiter avoit bâtie sur le mont Olympe, pour tenir en bride ses ennemis trop remuans, le lieu où ils furent vaincus, leur donna moyen d'imaginer le tartare, ou les enfers, pour punition de leur rebellion ; parce que le fond de l'Espagne, où se livra le combat, près de Tartèse, étoit alors regardé comme le bout du monde, et un lieu couvert de ténèbres, qu'on prenoit pour l'enfer ; et Pluton même ne passa pour le roi des enfers, que parce qu'il eut ce pays en partage.

N'a t-on pas dit aussi que Neptune tenoit les Titans enfermés dans le tartare ?

Oui, parce qu'étant amiral de la flotte de Jupiter, il leur fermoit tous les passages ?

Quel étoit le plus épouvantable des Géans ?

C'étoit Typhée ou Typhon, fils de Junon qui le fit sortir de la terre. C'est lui dont l'aspect horrible fit fuir les dieux jusqu'en Egypte. Les poëtes lui

donnent pour femme Echidne, moitié femme et moitié serpent, qui fut la mère de la Gorgonne, de Scylla, de Cerbère, du dragon qui gardoit la toison d'or et le jardin des Hespérides, de l'Hydre de Lerne, de la Chimère et du Sphinx.

Une aussi jolie famille devoit avoir un chef d'une rare beauté ; faites-en le portrait ?

Son corps étoit couvert d'écailles comme un crocodile ; de ses épaules sortoient cent têtes de dragons qui touchoient au ciel, et vomissoient le feu et la flamme ; ses bras s'étendoient aux deux bouts du monde, et ses doigts étoient entourés de serpents.

Aucune histoire véritable n'a pu donner lieu à une semblable rêverie, comment a-t-on pu l'imaginer ?

Vous allez en juger. On prétend que Typhon étoit frère d'Osyris, roi d'Égypte. Celui-ci étant allé soumettre des nations éloignées, Typhon profita de son absence pour se faire un parti parmi les grands. Osyris revenu victorieux dans ses états, tâcha de ramener par la douceur cet esprit ambitieux. Mais Typhon en vouloit à son trône et à sa vie.

C'est déjà un monstre d'ingratitude, vint-il à bout de ses desseins ?

Il invita un jour son frère à un festin. Après le repas, il fit apporter un coffre d'un travail admirable,

et proposa aux convives de s'y mesurer, promettant de le donner à celui qui se trouveroit de même grandeur. Osyris s'y étant mis à son tour, les conjurés fermèrent le coffre, et le jettèrent dans le Nil. Après cette action détestable, Typhon s'empara de la couronne.

Jouit-il long-temps du fruit de son crime?

Non. Isis, après avoir pleuré quelque temps son époux, assembla des troupes, et les mit sous la conduite d'Orus son fils, qui livra bataille à l'usurpateur, et lui ôta la vie.

Comment une histoire aussi simple a-t-elle pu être ainsi défigurée?

Tout le monde sait que les Egyptiens écrivoient non-seulement les mystères de leur religion, mais encore leur histoire avec des hiéroglyphes, c'est-à-dire des figures mystérieuses. Comme ils regardoient avec Justice Typhon, comme un tyran d'autant plus exécrable, qu'il les avoit privés d'un prince qui avoit fait leur bonheur, ils l'ont représenté avec des hiéroglyphes capables d'en donner l'idée la plus affreuse.

Pourriez-vous nous expliquer ces hiéroglyphes?

Les écailles qui couvroient son corps, sont un emblême de sa ressemblance avec le crocodile, dont il imitoit la cruauté et les artifices; les cent têtes de dragons marquent la violence et la noirceur de ses desseins, aussi bien que la prudence avec laquelle

il avoit su les conduire; la longueur de ses bras, signifie l'étendue de sa puissance; les serpens de ses doigts désignent sa souplesse et son adresse; sa famille entière composée de monstres, marque les infâmes complices de ses crimes.

Cette histoire n'ayant aucun rapport avec Jupiter, pourquoi les poëtes placent-ils Typhon parmi les Géans?

Pour mettre du merveilleux dans leur narration. Ils ont fait plus. Car après l'avoir précipité dans les enfers, après l'escalade du ciel, ils le ressuscitent toutes les fois qu'il convient à leur dessein. Tantôt ils le représentent comme poursuivant Vénus jusques sur les bords de l'Euphrate, où deux poissons passent cette déesse, avec son fils Cupidon, de l'autre côté de ce fleuve; et pour ce service, ces deux poissons sont mis au nombre des douze signes du zodiaque; tantôt ils le confondent avec Pithon, et le font tuer par Apollon, à coups de flèches. Enfin son histoire est un des sujets les plus embrouillés de la fable.

Quels sont les plus célébres des autres Géans?

Ce sont Briarée ou Egéon, Cottus, Gigès, qui avoient cinquante têtes, cent bras et cent mains, avec lesquelles ils lançoient contre le ciel les plus gros rochers; enfin Encelade, qui étoit d'une grandeur si énorme, qu'écrasé sous le mont Ethna, il tient d'une main le promontoire de Pélore, et de l'autre

celui de Pachin. Les poëtes ont feint que les éruptions de ce volcan venoient des efforts que faisoit ce Géant pour se retourner ; que les roches qui en sortent sont ses entrailles, qu'il lance contre le ciel, respirant encore le feu et la flamme par le soupirail de la montagne ; qu'enfin quand il se remue, pour changer de posture, toute l'ile tremble avec un bruit affreux, et que le ciel se couvre d'une épaisse fumée.

Que pensez-vous de ces Géans ?

Ce n'étoient dans la vérité que des chefs de brigands ou des corsaires, dont on marquoit par ces expressions figurées, la puissance, et le nombre des hommes, ou des vaisseaux qu'ils commandoient. c'est-là tout le mystère de cette multitude de têtes, de bras et de mains qu'on leur attribue.

N'y a-t-il pas eu réellement des Géans?

Les livres de Moyse ne nous permettent pas de douter qu'il n'y ait eu autrefois des hommes d'une taille extraordinaire. Aussi y a-t-il des auteurs qui prétendent que la construction de la tour de Babel, dont l'histoire fut trop fameuse, pour ne s'être pas conservée dans tous les pays du monde, a donné lieu d'embellir l'entreprise des Géans. Ce ridicule dessein étant en effet une espèce d'entreprise contre le ciel.

Jupiter n'eut-il pas d'autres chagrins après la défaite des Géans.

Il en essuya de très-considérables de la part de Promethée, que les uns font fils de Japet et de Clymène, d'autres de Junon et du Géant Eurimédon, d'autres enfin de Thémis.

Quel est le premier que lui donna Promethée ?

Jupiter assistant un jour à un festin, Promethée entreprit de le tromper. Il tua un bœuf, le découpa, et mit d'un côté la chair et les entrailles dans la peau de l'animal ; et de l'autre les os qu'il couvrit de graisse. Il donna le choix des deux parts à Jupiter, qui choisit la plus mauvaise ; ce qui irrita tellement ce souverain maître des dieux, qu'il ôta aux hommes l'usage du feu.

Quel autre chagrin Promethée donna-t-il encore à Jupiter ?

Ayant formé les premiers hommes de terre et d'eau, il monta au ciel avec l'aîde de Minerve ; et s'étant approché du char du soleil, il déroba le feu céleste qu'il porta sur la terre, et dont il anima les hommes qu'il avoit pétris (*Figure* 10.) Ce nouvel attentat acheva d'aigrir Jupiter contre Promethée ; et il résolut de s'en venger sur lui et sur les hommes d'une manière éclatante.

Par qui Jupiter fut-il instruit du grand service que Promethée avoit rendu aux hommes ?

Par les hommes-mêmes qui eurent l'ingratitude de lui déclarer le vol que Promethée avoit fait du feu qui leur étoit si nécessaire. Ce dieu en reconnoissance

de cet avis, leur donna la jeunesse perpétuelle. Ils la chargèrent sur un âne. Mais cette bête s'étant approché d'une fontaine pour se désaltérer, un serpent qui étoit auprès, ne voulut lui permettre de boire, qu'à condition qu'elle lui donneroit tout ce qu'elle portoit. C'est pour cela que les hommes vieillissent, et que le serpent au contraire semble rajeunir, toutes les fois qu'il change de peau.

Quelle vengeance tira Jupiter de Promethée?

Il résolut d'étendre sur tous les hommes le châtiment qu'il méditoit. Il enferma dans une boîte la vieillesse, la guerre, les maladies, les quérelles, les soucis, la chicane, la calomnie, l'envie, en un mot tous les vices et tous les maux qu'il vouloit envoyer sur la terre; et afin de mieux marquer sa vengeance, il voulut se servir, pour affliger les hommes, de celui-là même à qui ils étoient redevables du feu divin qui les animoit.

Comment exécuta-t-il ce dessein?

Comme il falloit user d'artifice pour tromper Promethée, dont le nom signifie *un homme qui prévoit l'avenir*, Jupiter ordonna à Vulcain de former une femme d'argile, et d'employer toute la finesse de son art, pour en faire un objet ravissant. Lorsqu'il eut achevé son ouvrage, Jupiter assembla tous les dieux de l'Olympe, et leur commanda d'enrichir cette femme des dons les plus précieux. De-là le nom de Pandore qui lui fut donné, parce

que les dieux lui avoient prodigué tous leurs dons. (*Figure* 12.)

Comment un ouvrage si beau pouvoit-il servir à la vengeance de Jupiter ?

C'étoit pour y réussir plus sûrement, qu'il l'avoit fait si parfait. Dès que Pandore fut ainsi ornée, il lui remit la boîte fatale qui contenoit tous les maux, et l'envoya sur la terre. Elle alla trouver Promethée qui se défia du présent et ne voulut point la recevoir.

Que devint ce chef-d'œuvre de Vulcain?

Rebutée par Promethée, Pandore se rendit auprès d'Epimethée son frère, qui moins circonspect, et d'ailleurs charmé de la beauté et des perfections de cette femme, l'épousa. Il n'eut pas plutôt ouvert la boîte fatale, que tous les maux en sortirent en foule, et inondèrent toute la terre. Il n'y eut que l'espérance, la dernière ressource des malheureux, qui resta au fond de cette maudite cassette. (*Figure* 13.)

Jupiter fut-il satisfait après cette punition?

Outré que Promethée eût évité le piége qu'il lui avoit dressé, il ordonna à Mercure et à Vulcain de l'attacher avec des anneaux et des chaînes de fer à un rocher sur le mont Caucase, où un vautour, ou un aigle, venoit chaque jour dévorer son foie, qui renaissoit la nuit, pour servir de pâture à l'oiseau carnassier. (*Figure* 11.)

Combien devoit durer le supplice de Promethée?

Il devoit durer trente mille ans. Mais il fut délivré quelque temps après, selon les uns, par Hercule, qui tua le vautour d'un coup de flèche, ou selon d'autres, par Jupiter même, en reconnoissance de ce qu'il lui avoit révélé l'oracle des Parques, qui avoient prédit que le fils de Thétis, que Jupiter vouloit épouser, détrôneroit son père.

Jupiter n'avoit-il pas fait serment que Promethée resteroit ces trente mille ans attaché au rocher?

Cela est vrai au rapport des poëtes; mais pour ne pas violer son serment, il voulut qu'il portât toujours un anneau de fer, où seroit attaché un petit fragment du rocher du Caucase; afin qu'il fût vrai en quelque manière qu'il étoit toujours attaché à cette roche; et c'est-là, disent-ils, l'origine de la première bague.

Quelle est la véritable histoire de Promethée?

Nous avons montré la conduite de Jupiter avec les princes de sa famille. Promethée qui étoit son cousin germain, ne fut pas mieux traité que les autres. Contraint d'abandonner son pays, il se retira chez les Scythes encore sauvages, et adoucit la barbarie de leurs mœurs, leur donna des lois, et leur enseigna l'agriculture et les autres arts nécessaires à la vie. Les avantages qu'ils tirèrent du séjour de Promethée parmi eux, donnèrent lieu de dire qu'il avoit formé l'homme. On ajoute qu'il fut aidé par

Minerve, parce que c'est la déesse des sciences. Selon quelques-uns, cette fable n'est fondée que sur ce que Promethée fut le premier qui fit des statues de terre; et qu'il les forma avec tant d'art, qu'elles paroissoient animées.

Pourquoi lui a-t-on fait dérober le feu du ciel?

On a imaginé cette partie de la fable, parce que Jupiter, pour ôter aux Titans, le moyen de se pourvoir d'armes, fit fermer ou détruire les forges où on les fabriquoit, et que Promethée en établit en Scythie où il s'étoit retiré. Des auteurs veulent que cette fable vient de ce que Promethée apprit aux hommes à tirer du feu d'un caillou.

Quelle raison a fait imaginer le supplice de Promethée?

Comme il se retiroit souvent sur le Caucase, pour y observer les astres, on a dit que Jupiter l'avoit fait attacher sur cette montagne; Mercure, dit-on, fut chargé d'exécuter l'arrêt avec Hercule, sans doute parce que quelque prince ou courtisan habile, soutenu par des troupes, força Promethée à se retirer dans la Scythie, où est le mont Caucase. On ajouta qu'un aigle ou un vautour venoit lui dévorer le foie chaque jour, à cause des continuelles méditations, dont il étoit comme dévoré; ou plutôt, parce que l'ambition et la haine de Jupiter lui donnoient chaque jour de nouveaux sujets de chagrin; ce qu'on exprima, en disant que son foie renaissait toutes les nuits.

Cette histoire ne seroit-elle pas tirée de l'écriture sainte ?

Il y a des auteurs qui le prétendent, et ils donnent à leur raisonnement beaucoup de vraisemblance. Car c'est sous Promethée que les poëtes placent le déluge de Deucalion. Son nom qui signifie prévoyance, fut le caractère éclatant de Noé, qui sauva tout le genre humain dans sa seule famille. On dit que Promethée forma l'homme comme Noé le rétablit ; qu'il vola le feu du ciel, comme Noé le fit descendre du ciel, sur le sacrifice qu'il offrit à Dieu après le déluge. Les poëtes ont attaché Promethée au mont Caucase, qui fait partie des montagnes d'Arménie, où l'arche de Noé s'arrêta ; enfin la particularité de l'oiseau de Promethée, n'est que l'explication du nom de Magog, fils de Japhet, qui en hébreu, signifie un cœur déchiré de chagrin.

Mais vous ne dites rien du bœuf partagé si singulierement par Promethée, que signifie cette partie de la fable ?

Selon Pline, c'est que Promethée est le premier qui se soit avisé de tuer des bœufs, et d'en manger la chair ; selon d'autres, c'est que voulant se moquer de Jupiter qui souffroit qu'on le regardât comme un dieu, et qu'on lui offrît des sacrifices, il étoit bien aise de l'exposer à la risée des convives, en montrant qu'on pouvoit le tromper comme les autres mortels.

Que pensez-vous de Pandore et de son mariage?

Il n'est pas difficile d'y remarquer des traces de la chûte de nos premiers pères, de la séduction d'Adam par Eve sa femme, et des maux qui ont été la juste punition de leur désobéissance. Epimethée étoit le frère de Promethée. Les guerres sanglantes des princes de sa famille, l'obligèrent de se sauver dans les pays étrangers. Il eut de Pandore, Pyrrha qui fut femme de Deucalion. Son nom marque son peu de prévoyance; car il signifie *celui qui connoît les choses, quand elles sont arrivées.* On prétend aussi que son nom est le même que Gog, qui veut dire brûlant; ce qui convient à Epimethée, dont on a voulu marquer la passion pour les femmes, par la fable de Pandore.

Vous nous parlez du déluge de Deucalion, seroit-ce celui de Noé défiguré par les poëtes?

Oui. Le déluge étant un de ces événemens qui ne pouvoient entièrement s'effacer de la mémoire des hommes, on en trouve des traces sensibles dans les historiens et les poëtes payens. Ces derniers l'ont confondu avec celui de Deucalion, qu'ils nous représentent comme ayant couvert toute la terre; et ils nous en font une description qui approche fort de celle du déluge de Noé.

Que disent donc les poëtes du déluge de Deucalion?

Jupiter irrité de voir l'impiété des hommes croître de jour en jour, prit enfin la résolution de les exterminer.

exterminer. Il commanda au ciel, à la mer, aux fleuves et aux fontaines de couvrir la terre de leurs eaux. Bientôt les campagnes les plus élevées furent changées en une vaste mer. Envain les mortels épouvantés cherchèrent un asile sur le sommet des montagnes. L'eau les y poursuivit, et les entraîna avec elle ; et tout le genre humain périt, à l'exception de Deucalion et de Pyrrha, qui, pour leur piété, furent sauvés de ce naufrage. Une barque les porta sur la cime du Parnasse qui ne fut point inondée, et d'où ils descendirent ensuite pour repeupler la terre. (*Figure* 14.)

Qui étoit Deucalion ?

Il étoit fils de Promethée et de Clymène, et mari de Pyrrha fille d'Epimethée et de Pandore. Comme l'un et l'autre avoient vécu dans la crainte des dieux, ils furent épargnés pendant le déluge qui arriva de leur temps.

Que devinrent Deucalion et sa femme après le déluge ?

Ils passèrent quelque temps sur le parnasse, dans de continuelles appréhensions que le déluge qui couvroit le reste de la terre, ne vint encore inonder le lieu où ils étoient. Ils sentirent renaître leurs espérances, lorsqu'ils virent les eaux baisser peu à peu, les montagnes voisines découvrir leurs sommets ; et qu'enfin ils apperçurent les forêts et les villes de la plaine. Ils rendirent graces aux

dieux de leur avoir fait trouver un port dans ce naufrage universel. Mais leur joie dura peu. La nature ne leur offroit plus qu'un spectacle affreux. Manquant des choses les plus nécessaires à la vie, sans espoir d'aucun secours de la part des hommes qui n'existoient plus, ils se représentèrent qu'il ne restoit à celui des deux qui survivroit à l'autre, que la cruelle nécessité de traîner des jours languissans, et d'attendre la mort au milieu des horreurs de la solitude, et privé de tout ce qui peut adoucir l'amertume de ce fatal moment. Il ne leur restoit qu'une seule ressource, et ce fut la piété qui la leur fournit.

Quelle étoit cette ressource?

C'étoit de consulter la volonté des dieux. Près du lieu qui leur avoit servi d'asile, se voyoit un temple de Thémis, que les eaux avoient épargné. Ils s'y rendirent, et se prosternèrent devant l'image de la déesse, lui demandant le remède à leurs maux.

Pourquoi s'adressèrent-ils plutôt à Thémis qu'à toute autre divinité?

Thémis, fille du ciel et de la terre, sœur de Rhéa et des Titans, étoit aussi la tante de Promethée, et grande tante de son fils Deucalion et de Pyrrha sa femme. C'est sans doute cette affinité qui a déterminé les poëtes à les faire recourir à Thémis plutôt qu'à toute autre divinité.

Que lui répondit cette déesse?

Sortez du temple ; couvrez-vous la tête et le visage ; détachez votre ceinture ; et jettez derrière vous les os de votre grand-mère.

Quelle consolation put leur procurer une réponse aussi singulière ?

Bien loin de calmer le trouble qui les agitoit, elle augmenta d'abord leur embarras. Pyrrha, malgré sa piété envers les dieux, ne pouvoit se résoudre à troubler les mânes de son ayeule. Mais après quelque temps de réflexions, Deucalion pénétra le sens de l'oracle.

Quel pouvoit être le sens de cet oracle ?

Deucalion bien persuadé que la déesse ne pouvoit leur commander un crime, dit à sa femme que la terre étoit leur grand-mère, et que ses os étoient les pierres que Thémis leur ordonnoit de jetter. Ils sortirent donc du temple, se voilèrent la tête, délièrent leurs ceintures, et prirent des cailloux qu'ils jettèrent derrière eux.

Que produisirent ces pierres ?

Ces pierres, disent les poëtes, n'eurent pas plutôt touché la terre, qu'elles s'amollirent, s'étendirent, et se changèrent en figures humaines, qui s'animèrent par la chaleur que la terre leur communiqua. Les pierres que jetta Deucalion, produisirent des hommes, et celles de Pyrrha, des femmes. C'est ainsi que le monde fut réparé, et c'est-là la raison qu'ils donnent de la dureté

qui caractérise les mœurs de l'homme, et sa patience dans les travaux.

Qui a donné lieu à cette fable ?

Le mot phénicien *eben*, qui signifie également une pierre et un enfant. Ainsi ces pierres mystérieuses dont il s'agit ici, ne sont autre chose que les enfans de ceux qui s'étoient sauvés du déluge. Et comme Deucalion s'étoit d'abord réfugié avec quelques-uns de ses sujets chez Cranaüs, roi d'Athènes, dont le pays n'étoit pas inondé ; et qu'après que les eaux se furent écoulées, il retourna en Thessalie avec sa suite ; il passa pour le réparateur du genre humain.

Comment Jupiter se comporta-t-il dans la suite?

Rien n'est plus effrayant que l'idée que les poëtes donnent de ce dieu. Après l'avoir représenté comme un dieu tout-puissant, qui du seul mouvement d'un de ses sourcils, faisoit trembler l'Olympe ; ils le dégradent ensuite, en lui attribuant les actions les plus indignes, et les crimes les plus énormes. C'est, selon eux, un adultère, un incestueux, un fils ingrat, un mari infidèle, un emporté et un vindicatif. Ce qui répand d'ailleurs une grande obscurité sur l'histoire de ce dieu, c'est qu'il y en a eu plusieurs du même nom, et qu'on a chargé l'histoire du plus connu, des aventures de tous les autres.

Pourquoi les poëtes ont ils chargé Jupiter de tant d'adultères ?

Pour sauver l'honneur de plusieurs femmes. Lorsqu'une princesse avoit eu quelque foiblesse, les flatteurs ne manquoient pas d'appeller au secours de sa réputation quelque divinité. Et pendant très-long-temps Jupiter y a eu bonne part. Car les poëtes mettent un intervalle de quatre à cinq cents ans entre la première et la dernière de ses intrigues. On attribuoit au dieu quelque métamorphose qui sauvoit l'honneur de la princesse dans l'esprit du peuple crédule ; et par-là ces actions si criminelles en elles-mêmes, bien loin d'être diffamantes, devenoient très-honorables.

Quelle métamorphose Jupiter employa-t-il pour tromper Léda ?

Léda étoit femme de Tyndare, roi d'Œbalie. Jupiter ne pouvant approcher de cette princesse, se métamorphosa en cygne pour la tromper en jouant avec elle sur les bords du fleuve Eurotas, où elle se baignoit. Elle conçut deux œufs, de l'un desquels sortirent Hélène et Clytemnestre ; et de l'autre Castor et Pollux. Nous expliquons cette fable à l'article de Castor et Pollux. (*Figure* 15.)

Comment s'y prit-il pour enlever Europe ?

Cette princesse, fille d'Agénor, roi de Phénicie, et sœur de Cadmus, étoit si belle, qu'on disoit qu'une des compagnes de Junon avoit dérobé un petit pot de fard sur la toilette de cette déesse, pour le donner à Europe. Jupiter, pour s'en

rendre maître, prit la figure d'un taureau, passa la mer, la tenant sur son dos, et l'emporta dans cette partie du monde, à laquelle elle donna son nom. Ce qui signifie qu'un prince ou un corsaire, monté sur un vaisseau qui avoit la forme d'un taureau ou qui en portoit le nom, enleva cette princesse. (*Figure* 16.)

Comment se conduisit-il envers Calisto?

Cette princesse étoit fille de Lycaon, roi d'Arcadie, et nymphe de Diane. Pour s'en faire connoître, Jupiter prit la forme de cette déesse, qui s'étant apperçu dans un bain de la foiblesse de Calisto, la chassa de sa compagnie. Elle se retira dans les bois, et y donna le jour à Arcas. Junon, jalouse de cette nymphe, la métamorphosa ainsi que son fils en ours, et Jupiter les plaça dans le ciel. (*Figure* 17.)

Arcas fut-il aussitôt la victime de la jalousie de Junon?

Non. Car étant devenu grand, des chasseurs le présentèrent à Lycaon son ayeul, qui le reçut avec joie. Mais dans la suite ce prince voulant éprouver la puissance de Jupiter, dans un festin qu'il lui donna, lui fit servir les membres d'Arcas. Jupiter indigné d'une expérience aussi détestable, changea Lycaon en loup, et Arcas en ours, qui fut placé dans le ciel auprès de sa mère. On croit que Calisto est la grande ourse, et Arcas la petite, ou Bootes.

Qui a pu donner l'idée de cette fable ?

Lycaon étoit un prince cruel à l'égard des étrangers qu'il sacrifioit souvent aux dieux : et Pausanias nous apprend que ce festin étoit un sacrifice dans lequel il immola un enfant sur l'autel de Jupiter. Il institua aussi les lupercales, dans lesquelles on offroit des victimes humaines. La cruauté de ce prince, et son nom qui en grec signifie un loup, ont fait imaginer sa métamorphose.

Comment Jupiter s'introduisit-il auprès d'Alcmène ?

Cette princesse étoit fille d'Electrion, roi de Micène. Elle avoit épousé Amphitrion, à condition qu'il vengeroit la mort de son frère, que les Thélébæens avoient fait mourir. Ce prince fit la guerre à ces peuples, et les défit par le moyen de Cométho, fille de Ptérelas leur roi, à qui cette princesse coupa un cheveu d'or, dont dépendoit les destinées de son père. C'est pendant cette guerre que Jupiter prit la forme d'Amphitrion, pour s'introduire jusqu'à son épouse, qui avoit résisté à toutes ses sollicitations, et elle en eut Hercule et Euristhée. (*Figure* 18.)

Qu'arriva-t-il à la naissance d'Hercule ?

Junon ayant appris que Jupiter avoit promis de grandes destinées à Hercule, résolut de retarder sa naissance, et fit venir au monde Euristhée

avant lui, afin qu'en qualité d'aîné, il eût quelqu'empire sur son frère. Sa vengeance n'étant pas satisfaite, elle se déguisa en vieille femme, et se tint assise à la porte d'Alcmène dans une posture extraordinaire. Galantis, servante d'Alcmène, ayant remarqué que pendant que cette déesse tenoit ses genoux embrassés, sa maîtresse qui avoit déjà passé sept jours dans les plus cruelles douleurs, étoit toujours plus éloignée de sa délivrance, soupçonna du mystère dans le fait de cette vieille, et lui dit qu'Alcmène venoit de donner le jour à un beau garçon. Junon se leva aussitôt toute en colère, et la princesse fut délivrée dans l'instant.

Junon ne se vengea-t-elle pas de Galantis?

Ayant appris sa fourberie, elle se jetta sur elle comme pour la dévorer, et elle la métamorphosa en bélette. C'est depuis ce temps, disent les poëtes, que cet animal fut condamné à faire ses petits par la bouche.

Qu'est-ce qui a fait imaginer la fable de la bélette?

La ressemblance des noms; parce que *Galé* en grec signifie une bélette. Quant à sa punition, c'est une allusion à une erreur populaire fondée sur ce que la bélette porte souvent dans la gueule ses petits, qu'elle change continuellement de place.

Que nous direz-vous de Danaé?

Elle étoit d'une rare beauté et fille d'Acrisius, roi d'Argos, et d'Euridice. Ce prince ayant appris qu'il devoit périr de la main de son petit-fils, enferma Danaé sa fille unique dans une chambre souterraine, dont les poëtes ont fait une tour d'airain, et en fit garder l'entrée avec le plus grand soin, pour soustraire cette princesse à la connoissance des hommes.

Ces précautions empêchèrent-elles Jupiter de parvenir jusqu'à cette princesse?

Après avoir inutilement employé diverses ressources, il se métamorphosa en pluie d'or, et vint à bout de ses desseins. Ce qui signifie qu'avec de l'argent il corrompit la fidélité des gardes qui lui donnèrent moyen de parler à Danaé qui devint mère de Persée. (*Figure* 19.)

Jupiter n'est-il pas aussi le père des neuf Muses?

Oui, et il les eut de Mnémosine, déesse de la mémoire, pour laquelle il se changea en berger. (*Figure* 20.)

Jupiter ne se changea-t-il pas en aigle pour enlever Ganimède?

Les poëtes disent qu'il prit cette forme pour enlever ce jeune prince, fils de Tros, roi de Troye, qui étoit d'une rare beauté, afin de lui verser le nectar; fonction qu'il venoit d'ôter à

Hébée. Ils ont aussi publié que l'aigle fournissoit à ce dieu l'ambroisie. Mais tout cela n'est fondé que sur ce que Jupiter portoit cet oiseau dans ses drapeaux. (*Figure* 21.)

Que dit-on de Sémélée?

Sémélée que l'on nomme aussi Thyoné, étoit fille de Cadmus, roi de Thèbes, et fut aimée de Jupiter. Junon qui en fut avertie, prit la figure de Béroé sa nourrice, et lui conseilla d'engager Jupiter à se présenter devant elle dans tout l'éclat de sa majesté, comme il paroissoit devant Junon. Comme il lui avoit promis avec serment de lui accorder ce qu'elle lui demanderoit, et n'ayant pu la faire renoncer à ses prétentions, il descendit dans le palais de la princesse, avec toutes les marques de sa grandeur. Sémélée n'ayant pu résister à la violence du feu céleste, fut consumée avec son palais. Le jeune enfant qu'elle portoit, et qui fut appelé Baccus, auroit eu le même sort si Jupiter ne l'eût caché dans sa cuisse, où il le laissa autant de temps que sa mère auroit dû le porter dans son sein. (*Figure* 59.)

Que pensez-vous de cette fable?

Elle n'a d'autre fondement qu'une intrigue de cette princesse qui éclata, et pour couvrir son honneur, on l'attribua à Jupiter. Et comme elle fut tuée d'un coup de foudre, on a imaginé de la faire visiter par le dieu du tonnerre.

Pourquoi les poëtes mettent-ils Baccus dans la cuisse de Jupiter?

C'est que Baccus, dans son expédition des Indes, se trouvant incommodé de la chaleur excessive qu'il fit alors, quitta les plaines, et se retira dans le sein d'une montagne nommée *meros*, qui signifie la cuisse. Ce qui leur a donné lieu d'embellir ainsi cette histoire. Selon d'autres, on a voulu nous apprendre par cette allégorie, que le vin, dont Baccus est le symbole, doit avoir, pour mûrir, une chaleur modérée, comme est celle de cette partie de notre corps.

De quelle manière représentoit-on Jupiter?

De plusieurs manières, mais la plus ordinaire étoit sous la figure d'un homme majestueux, avec une barbe longue et épaisse, assis sur un trône, tenant le foudre de la main droite, et de l'autre la figure de la victoire; ayant à ses pieds un aigle avec les ailes déployées. (*Figure* 22.)

Ne donne-t-on pas des raisons de cette attitude?

Les mythologues disent que le trône marque par sa stabilité, la sûreté de son empire; le sceptre ou le foudre annonce sa puissance sur les dieux et sur les hommes; la victoire qu'il tient, montre qu'il est toujours victorieux; et l'aigle, qu'il est le maître du ciel et de tous les dieux, comme cet oiseau l'est de l'air et de tous les oiseaux. Quand on le représente à demi-nud, ils

disent que la nudité de la partie supérieure de son corps, annonce qu'il est visible aux esprits célestes, et la partie couverte, fait voir qu'il est caché à ce bas monde.

Quel est le symbole le plus ordinaire de Jupiter?

C'est la foudre. On la figuroit de deux manières. L'une est une espèce de tison flamboyant par les deux bouts, qui en certaines médailles ne montre qu'un bout enflammé ; l'autre est une machine pointue des deux côtés, armée de deux flèches.

Pourquoi les Crétois ôtoient-ils les oreilles à Jupiter, tandis que les Lacédémoniens lui en donnoient quatre?

Les premiers le représentoient sans oreilles, pour marquer que la divinité ne devoit écouter personne en particulier, mais être également propice à tous ; et les autres lui en donnoient quatre, pour qu'il fût plus en état d'entendre les prières de quelque part qu'elles pussent venir.

Ne place-t-on pas souvent la justice à côté de Jupiter?

C'est pour marquer que la divinité ne fait rien que de juste.

Pourquoi lui donne-t-on aussi pour compagnes les graces et les heures?

Pour signifier que ce dieu écoutoit en tout temps gracieusement les vœux des hommes.

Ne représente-t-on pas souvent Jupiter avec un boisseau sur la tête?

Oui, et alors c'étoit Jupiter Sérapis, fort respecté en Egypte.

Ne lui donnoit-on pas aussi des cornes?

C'étoit alors Jupiter Ammon, célèbre par l'oracle qu'il avoit dans la Libie. Les uns disent que c'est parce qu'il fut trouvé entre des moutons et des béliers, après que les géans l'eurent chassé du ciel, ou qu'il se métamorphosa lui-même en bélier, de peur d'être reconnu; d'autres prétendent que c'est parce que Jupiter ne voulant pas se montrer à Hercule qui avoit grande envie de le voir; mais ne pouvant résister à ses instances, s'avisa de couper la tête à un bélier et de l'écorcher; et couvert de la peau de cet animal, il se montra à Hercule. Ce qui a porté les Egyptiens à le représenter avec une tête de bélier.

JUNON ET SES ENFANS.

Qui étoit Junon?

Junon, fille de Saturne et de Rhéa, sœur et femme de Jupiter, étoit regardée comme une des principales divinités du paganisme.

Ne lui donnoit-on pas différents noms?

On l'appelloit *Hera*, c'est-à-dire, la dame par excellence, la reine ou la maîtresse; *Sospita*, parce

qu'elle veilloit à la salubrité de l'air, dont l'intempérie cause les maladies; *Lucine*, parce qu'elle présidoit aux accouchemens ; et alors on la représentoit comme une matrône, tenant de la main droite une coupe, et de la gauche une lance (*figure* 23), ou assise avec un enfant emmailloté sur ses genoux (*figure* 24) ; quelquefois avec une fleur, ou un sceptre, ou un fouet à la main. Ce fouet marquoit l'heureux accouchement; *Juga* et *Pronuba*, parce qu'elle présidoit aux mariages; *Domi-Duca*, parce qu'elle avoit soin de conduire les époux dans leur maison.

D'où lui vient son nom de Junon?

Du mot *Juvans*, qui signifie secourable; parce que les femmes l'invoquoient dans les douleurs de l'enfantement, et en attendoient du soulagement.

Pourquoi Jupiter épousa-t-il sa sœur?

C'est que c'étoit de son temps et dans sa patrie la coutume d'épouser ses propres sœurs; et en se mariant avec Junon, il ne fit qu'imiter la conduite de son père et de son ayeul.

Qu'arriva-t-il à ses nôces?

On dit que Jupiter pour rendre ses nôces plus solemnelles, ordonna à Mercure d'y inviter tous les dieux, tous les hommes et tous les animaux. Il n'y eut que la nymphe *Kélonè*, qui fut assez dédaigneuse pour se moquer de ce mariage, et chercher des prétextes pour n'y pas assister.

Jupiter laissa-t-il cet affront impuni?

Mercure eut ordre de retourner sur la terre; et comme la maison de cette nymphe étoit sur le bord d'un fleuve, il l'y précipita, et changea Kélonè en un animal de même nom, qui depuis ce temps-là est obligé de porter sa maison sur son dos; et pour la punir de ses railleries, il la condamna à un silence éternel.

Quel est cet animal?

C'est la tortue que les Grecs nomment *Kélonè*, et que les anciens regardoient comme le symbole du silence. C'est cette ressemblance des noms qui a donné lieu à la fiction.

Après des nôces aussi brillantes, sans doute que les deux époux vécûrent dans la plus parfaite union?

Jamais ménage ne fut plus mauvais que celui de ces deux divinités; et plus d'une fois on fut obligé de les réconcilier. On prétend même qu'une fois Junon se mit tellement en colère contre son mari, que de dépit elle se retira en Eubée.

Comment Jupiter fit-il revenir sa femme?

Par le conseil de Cithéron, l'homme le plus sage de son temps, il fit faire une statue de bois, l'habilla en femme, la mit sur un charriot attelé d'une paire de bœufs, qu'il fit trainer par toutes les rues de la ville, et publia que c'étoit Platéa fille d'Asopus, qu'il alloit épouser.

Junon fut-elle instruite de cette cérémonie?

Comme elle n'étoit imaginée que pour elle, on eut soin de l'en avertir. Elle partit aussitôt, se rendit dans la ville de Platée, s'approcha du chariot; et dans sa colère, voulant déchirer les habits de la mariée, et peut-être lui imprimer des marques de sa vengeance, elle ne trouva qu'une statue. Charmée de l'aventure, elle pardonna à Jupiter sa tromperie, et se raccommoda de bonne foi avec lui.

N'a-t-on pas consacré cet événement par une fête?

Oui, et cette fête étoit celle des Dédales, c'est-à-dire de la statue de bois; parce qu'anciennement toutes les statues de bois étoient appelées des Dédales.

Junon n'eut-elle pas aussi des torts à l'égard de Jupiter?

Sans parler de sa mauvaise humeur, sa conduite n'étoit guères plus régulière que celle de son mari; et il falloit que cette déesse l'eût bien offensé, lorsque pour la punir, il l'attacha entre le ciel et la terre, avec une chaîne d'or, et deux enclumes attachés à ses pieds, et culbuta d'un coup de pied son fils Vulcain, qui vouloit la dégager. On l'accuse même de plusieurs intrigues avec le géant Eurymédon, et quelques autres.

Quels sont les enfans de Junon?

On lui en donne trois principaux, qui sont Hébée, Mars et Vulcain.

Que

Que nous direz-vous d'Hébée ?

Hébée que Junon conçut en mangeant des laitues, étoit la déesse de la jeunesse. En considération de sa beauté, Jupiter la choisit pour lui verser à boire le nectar. (*Figure* 25.)

Jupiter ne lui ôta-t-il pas cet emploi ?

Cette déesse étant un jour tombée en présence des dieux, eut tant de honte de sa maladresse, qu'elle n'osa plus paroître ; ce qui engagea Jupiter à enlever Ganymède, pour remplir sa place.

Que devint Hébée dans la suite ?

Elle épousa Hercule, à la considération duquel elle rajeunit Iolas, fils d'Iphiclus, pour le service qu'il lui avoit rendu, en brûlant les têtes de l'Hydre de Lerne, à mesure que ce héros les coupoit.

Que nous apprendrez-vous de Mars ?

C'étoit le dieu de la guerre, qui présidoit à tous les combats. Ses chevaux se nommoient la terreur et la crainte ; la fureur et la colère ornoient son casque ; la renommée le devançoit partout où il alloit, et la fureur marchoit devant lui.

Comment Junon conçut-elle un dieu aussi redoutable ?

Piquée de ce que Jupiter avoit mis au monde Pallas, sans sa participation, elle s'en alla vers l'Océan, pour apprendre à en faire autant. Chemin faisant, elle s'assit à la porte du temple de la

déesse Flore, pour se reposer. Flore lui demanda le sujet de son voyage, et lui promit de lui enseigner le secret qu'elle désiroit, à condition de ne jamais le communiquer à personne. Elle lui montra une certaine fleur, qu'il lui suffit de toucher, pour concevoir ce dieu terrible.

Pourquoi les poëtes ont-ils imaginé cette fable?

C'est le caractère féroce de Mars, qui les a obligés de recourir à une semblable fiction, ne pouvant s'imaginer qu'il fût fils d'un prince aussi poli que Jupiter.

Comment représente-t-on Mars?

On le représente armé de pied en cap, c'est-à-dire sous la forme d'un homme armé d'un casque, d'une cotte d'armes, d'une pique et d'un bouclier. (*Figure* 26.) Tantôt il est nud, tantôt on le couvre d'un habit militaire; quelquefois il a sur la poitrine une égide couverte de la tête de Méduse, quelquefois aussi il n'a à la main qu'un bâton de commandement.

Pourquoi voit-on presque toujours un coq à ses pieds ou sur son casque?

C'est que le coq est le symbole de la vigilance qui est si nécessaire aux guerriers, pour ne point se laisser surprendre. D'autres disent que c'est parce qu'il métamorphosa en cet oiseau son favori Alectrion qui, faisant sentinelle pendant qu'il étoit avec

Vénus, le laissa surprendre par Vulcain, mari de cette déesse.

Que sait-on de particulier de Mars?

On lui a attribué une infinité d'aventures, et on a mis sur son compte tout ce qui est arrivé aux illustres guerriers. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est son affaire avec Allirothius, fils de Neptune, laquelle donna lieu au tribunal de l'Aréopage.

Quelle est cette affaire?

Ce jeune prince qui ne plaisoit pas à Alcippe, fille de Mars, eut recours à la violence; ce qui irrita si fort son père, qu'il tua ce jeune téméraire. Neptune désespéré de la mort de son fils, fit appeler Mars en jugement devant les plus graves Athéniens qui déclarèrent Mars innocent. Le lieu où fut porté ce jugement fut appellé l'Aréopage, d'*Arès* et de *Pagos*, comme qui diroit *la roche de Mars*; parce qu'il fut rendu en faveur de Mars sur une hauteur.

Qu'y a-t-il de si merveilleux dans cet événement?

Rien du tout. Mais comme dans ces temps-là, on n'écrivoit guères d'événement, sans l'embellir, on a dit que Mars avoit été absous par le jugement des douze grands dieux; parce que les juges qui travaillèrent à son procès, étoient au nombre de douze, des premières familles d'Athènes. De plus c'est que cet événement a fait une époque considérable dans l'histoire grecque.

Que dit-on de Vulcain ?

Vulcain, que Junon conçut par la seule respiration de l'air, est reconnu dans la fable pour le dieu du feu et des forgerons, et pour forgeron lui-même. Il enseigna tous les usages que les hommes peuvent faire du feu ; et c'est pour cela qu'en général on donne au feu le nom de Vulcain.

Comment le reçut Jupiter?

Comme il étoit fort laid, Jupiter lui donna un coup de pied, et le jetta du haut du ciel sur la terre ; et il se seroit tué immanquablement, sans le secours des habitans de Lemnos, qui le reçurent entre leurs bras ; néanmoins il lui en coûta une jambe dont il demeura toujours boiteux.

N'attribue-t-on pas à une autre cause ce mauvais traitement ?

Les mythologues qui ne sont pas toujours d'accord entr'eux, disent encore que Vulcain s'étoit attiré la colère de Jupiter, pour avoir voulu dégager Junon qu'il avoit suspendue en l'air avec une chaîne d'or, parce qu'elle avoit excité une tempête, pour faire périr Hercule.

Ne dit-on pas que ce fut Junon même qui chassa du ciel Vulcain ?

Cela est vrai, et on ajoute que ce dieu, pour se venger de sa mère, fit une chaise d'or, avec un ressort caché, et l'envoya dans le ciel. Junon qui

ne se défioit pas du présent de son fils, ayant voulu s'y asseoir, y fut prise comme dans un trébuchet; et il fallut que Baccus enivrât Vulcain, pour l'obliger à venir délivrer Junon, qui avoit donné à rire à tous les dieux par cette aventure.

Quels sont les principaux ouvrages qu'on attribue à Vulcain?

On lui a attribué tous les ouvrages qui passoient pour des chefs-d'œuvres dans les pays fabuleux, tels que le palais du soleil dont Ovide fait une si belle description dans ses métamorphoses, les armes d'Achille que décrit Homère, celles d'Enée, dont parle Virgile, le collier d'Hermione, la couronne d'Ariadne, le fameux chien d'airain que Jupiter donna à Europe, et que celle-ci donna à Procis, Pandore, cette femme qui a causé tous les maux qui sont sur la terre, enfin ces cimbales d'airain dont il fit présent à Minerve, qui les donna à Hercule, pour chasser des bois les oiseaux nommés Stymphalides, que ce héros tua à coups de flèches.

Quelle étoit l'occupation de Vulcain sur la terre?

Il s'occupoit à forger des foudres à Jupiter, et à faire ces chefs-d'œuvres de l'art dont nous avons parlé. Il tenoit ses forges dans les iles de Lemnos, de Lépare, et au fond du mont Ethna.

Comment représentoit-on Vulcain?

D'une manière assez uniforme; avec de la barbe,

la chevelure un peu négligée, à demi couvert d'un habit qui ne lui descend qu'au-dessus du genou; portant un bonnet rond et pointu, tenant d'une main un marteau, et de l'autre des tenailles qui serrent un foudre sur une enclume. (*Figure* 27.)

Pourquoi donne-t-on cette forme à son bonnet?

On a dit que ce bonnet désignoit le circuit du ciel, où le feu tient lieu de la partie la plus subtile.

Quels compagnons donne-t-on à Vulcain?

Les Cyclopes, dont les uns étoient enfans du ciel et de la terre, et les autres de Neptune et d'Amphitrite. Ils étoient d'une figure horrible, n'ayant qu'un œil au milieu du front. Apollon les tua tous, pour avoir forgé le foudre avec lequel Jupiter tua Esculape. (*Figure* 27.)

La fable de Vulcain n'est-elle pas tirée de l'écriture sainte?

Le nom et la profession de Tubalcain fils de Lamech et de Sella, inventeur de l'art de travailler le fer et les autres métaux, le font aisément reconnoître peu travesti par la fable sous le nom de Vulcain. Le mot *Sella* en Hébreu, signifie l'action de boiter, ce qui a donné lieu à la fable de son expulsion du ciel. On a établi sa demeure dans les iles de Lemnos, de Lépare, et dans le mont Ethna, parce qu'il y avoit des volcans, où le feu par ses efforts,

faisoit un bruit comme celui que font les forgerons, en frappant sur une enclume.

Qu'attribuoit-on ordinairement à Junon?

Les empires, les royaumes et les richesses; et c'est ce qu'elle offrit à Pâris, s'il vouloit lui adjuger le prix de la beauté. On croyoit aussi qu'elle prenoit un soin particulier des parures et des ornemens des femmes. C'est pour cela que dans ses statues, ses cheveux paroissoient élégamment ajustés.

Comment Junon étoit-elle représentée?

Ordinairement sous la figure d'une femme assise sur un trône, tenant d'une main un sceptre, et de l'autre un fuseau, avec une couronne de rayons sur la tête, et un paôn à ses pieds. (*Figure* 29.)

Quelle raison a fait attacher ces beaux yeux sur la queue du paôn?

Selon les poëtes, ce sont les yeux d'Argus qui en avoit cent, dont cinquante étoient toujours ouverts, quand les cinquante autres dormoient. Junon l'avoit chargé de veiller continuellement sur Io, que Jupiter avoit changée en vache, pour la dérober à la vengeance de son épouse. Elle envoya un ton, (*grosse mouche*) qui piquoit continuellement Io, et la fit errer par-tout. On dit qu'en passant auprès d'Inaque son père, roi de Carie, elle écrivit avec son pied son nom sur le sable, et qu'elle s'en fit reconnoître. Mais dans le moment que ce père infortuné alloit se saisir de sa fille, le ton la piqua si vivement,

qu'elle se jetta dans la mer, et arriva en Egypte. Jupiter touché des maux qu'elle enduroit, chargea Mercure de tuer Argus, ce qu'il fit après l'avoir endormi au son de sa flûte. Junon, pour honorer sa mémoire, prit tous ses yeux, et les répandit sur la queue de l'oiseau qui lui étoit consacré. (*Figure* 28.)

Junon ne chercha-t-elle pas à venger sa mort?

Cette déesse implacable tourna toute sa colère contre l'infortunée Io. Elle présenta à ses yeux une horrible furie qui jetta le trouble et l'épouvante dans son ame, et la poursuivit sans relâche, jusqu'à ce qu'enfin Jupiter s'étant reconcilié avec son épouse, et lui ayant demandé la grace de la malheureuse Io, elle fut rétablie dans sa première forme. L'Egypte l'adora dans la suite sous le nom d'Isis.

Comment expliquez-vous cette fable?

Jupiter Apis, roi d'Argos, étant devenu passionné pour Io, Niobé sa femme, qui s'appeloit aussi Junon, en conçut de la jalousie, et la mit sous la garde de son oncle Argus, à qui les poëtes ont donné cent yeux, à cause de sa vigilance. Apis le fit tuer par son confident; et Io, pour éviter la vengeance de Niobé, s'embarqua sur un vaisseau qui portoit sur sa proue, la figure d'une vache; ce qui a fait publier sa métamorphose.

Quel culte rendoit-on à Junon?

De toutes les divinités du paganisme, il n'y en avoit point dont le culte fut plus solemnel, et plus

généralement répandu que celui de Junon. L'histoire des vengeances qu'elle avoit tirées des personnes qui l'avoient méprisée ou chagrinée, avoit inspiré tant de crainte et de respect, qu'on n'oublioit rien pour l'appaiser, quand on croyoit l'avoir offensée. A Argos on honoroit tellement ses prêtresses, que leur sacerdoce servoit à marquer les principales époques de l'Histoire grecque.

PALLAS OU MINERVE.

QUI étoit Pallas?

Pallas qui est la même que Minerve, étoit regardée dans le Paganisme comme la déesse des arts, des sciences et de la guerre. Elle étoit fille de Jupiter, et la plus noble de ses productions.

Comment les poëtes racontent-ils sa naissance?

Ils disent que Jupiter, après sa victoire sur les Titans, se voyant maître du ciel et de la terre, épousa Métis, qui passoit pour la fille la plus sage qui fut dans le monde. Ayant appris qu'elle alloit mettre au monde une fille d'une sagesse consommée, il la dévora; et quelque temps après, se sentant une grande douleur de tête, il eut recours à Vulcain, qui d'un coup de hache lui fendit le cerveau, d'où sortit Minerve toute armée, et dans un âge même assez avancé; de sorte qu'elle fut en état de secourir son père dans la guerre des Géans, où elle se distingua beaucoup. (*Figure* 30.)

Que pensent les savans de cette fable ?

Il en est qui croyent qu'elle renferme les vérités les plus sublimes de la philosophie, et la parole ou le verbe éternel qui a créé toutes choses ; qu'on a voulu marquer l'égalité de puissance entre cette déesse et son père, en lui donnant l'égide qu'aucun autre dieu ne pouvoit porter que lui ; et que si on a dit qu'elle étoit la déesse des arts et des sciences, c'est qu'elle étoit l'intelligence de son père ; enfin qu'on lui a consacré la chouette, le dragon et le coq, pour marquer sa vigilance, et nous apprendre que la véritable sagesse ne s'endort jamais. D'autres prétendent que cette fable vient d'une fille qui parut sur les bords du lac Triton, et qui se rendit fameuse par les ouvrages de laine ; et comme les beaux arts sont les fruits de l'esprit, on a eu raison de dire qu'elle étoit sortie du cerveau de Jupiter.

Quels autres noms donnoit-on à Minerve ?

Elle en avoit plusieurs qu'elle tiroit, ou de ses qualités, ou des lieux où elle étoit adorée. On l'appeloit la *Musicienne*, à cause de la statue que Démétrius lui avoit faite, où les serpens de la Gorgonne, quand on les frappoit, raisonnoient comme une guitarre ; *Gygantophontis*, à cause du secours qu'elle avoit donné à Jupiter contre les Géans ; *Parthénia*, parce qu'elle avoit conservé sa virginité ; *Cæsia*, parce qu'elle avoit les yeux pers ; *Ippia*, c'est-à-dire cavalière, parce qu'on la croyoit fille de Neptune ;

Athénée, parce qu'on l'adoroit à Athènes, qui avoit pris son nom.

Comment donna-t-elle son nom à Athènes?

On dit que pendant que Cécrops bâtissoit dans la Grèce une ville, Neptune voulut lui donner son nom, et qu'il eut dispute avec Minerve nommée Athénée, qui prétendoit avoir cet honneur. Les douze grands dieux furent choisis pour arbitres de ce différend, et ils réglèrent que celui des deux qui produiroit la chose la plus utile à la ville, lui donneroit son nom. Neptune d'un coup de trident, fit sortir de terre un cheval, et Minerve, un olivier, symbole de la paix; ce qui lui fit adjuger la victoire; et elle donna son nom d'Athénée à la ville de Cécrops. (*Figure* 31.)

Quelle est la cause de cette fable?

Cette fable n'a d'autre fondement que le changement que fit Cranaüs en faisant porter à sa capitale le nom d'Athénée sa fille, au-lieu de celui de Posidonie qu'elle portoit, et qui étoit le nom de Neptune; et comme l'Aréopage autorisa ce changement, on feignit que Neptune avoit été vaincu par le jugement des dieux.

Minerve n'eut-elle pas encore un différend avec Arachnée.

Cette Arachnée fille d'Idmon, de la ville de Colophon, voulut disputer à Minerve la gloire de travailler mieux qu'elle en toile et en tapisserie. Le

défi fut accepté. La déesse voyant l'ouvrage de sa rivale d'une beauté parfaite, lui jetta sa navette à la tête; ce qui piqua si fort Arachnée, qu'elle se pendit de désespoir. Les dieux, par pitié, la changèrent en araignée.

Qui a donné lieu à cette fable?

Le mot *Arach* qui veut dire *filer*; et désigne les toiles que file l'araignée.

Minerve ne fit-elle pas un traitement semblable à Dircée?

Cette femme de Babylone osa préférer sa beauté à celle de cette déesse, qui, pour la punir de son orgueil, la changea en poisson.

Quel étoit l'oiseau consacré à Minerve?

Ce fut d'abord la corneille; mais dans la suite ayant perdu ses bonnes graces, pour lui avoir dit des choses désagréables, le hibou lui fut substitué.

Comment appeloit-on les fêtes que les Athéniens avoient établies en l'honneur de Minerve?

Panathénées. On les divisoit en grandes et petites. Les grandes se célébroient de cinq ans en cinq ans au mois de juin : et les petites tous les ans au mois d'Avril. Les jeux qui accompagnoient ces fêtes étoient la course à pied avec des flambeaux et des torches allumées, la course à cheval, le combat des athlètes, et celui de la musique. Les poëtes aussi y disputoient le prix, et présentoient quatre pièces que l'on appeloit

tétralogies ; on y joignit dans la suite la danse, et ensuite les combats des gladiateurs.

Comment nommoit-on les juges de ces jeux?

Athlotètes. Ils étoient dix en tout, suivant le nombre des tribus d'Athènes, et leur fonction duroit quatre ans.

Quelle récompense donnoit-on au vainqueur?

Une couronne d'olivier, et un vaisseau rempli d'huile dont il pouvoit disposer à son gré, pourvu qu'il ne l'emportât pas en sa maison; et il étoit obligé de donner un repas à ceux qui avoient combattu avec lui.

Quelle procession faisoit-on aux grandes Panathénées?

Celle du Péplus de Minerve qui étoit attaché à un navire que l'on faisoit rouler avec des machines. Les personnes de tous les états et de tous les âges, y assistoient. Les vieillards marchoient les premiers, et portoient un rameau d'olivier à la main; les jeunes filles, des corbeilles; les jeunes gens couronnés de millet, chantoient des cantiques qu'on appelloit *pæan*, pendant que d'autres récitoient des vers d'Homère.

Qu'étoit-ce que le Péplus de Minerve?

C'étoit un robe blanche, sans manche, et toute brodée d'or; sur laquelle étoient représentés les combats et les grandes actions de Minerve, de Jupiter et des héros.

Les Lybiens ne célébroient-ils pas une fête singulière en l'honneur de Minerve?

Oui, et pendant cette fête qui se célébroit tous les ans, les filles se partageoient en deux bandes, et se battoient à coups de pierre et de bâtons; et celles qui mouroient de leurs blessures, étoient regardées comme de fausses vierges.

Comment représentoit-on Minerve?

On la représente le casque en tête, tenant une pique d'une main, et un bouclier de l'autre, avec l'égide sur la poitrine. (*Figure* 33.)

Qu'étoit-ce que l'égide?

L'égide suivant son étymologie, étoit une peau de chèvre qui servoit de cuirasse à Minerve, sur laquelle étoit gravée la tête de Méduse. Mais il y a des auteurs qui sont persuadés que c'est la peau d'un monstre nommé *Égide*, qui vomissoit du feu par la bouche, et ravageoit la Phrygie, la Phénicie, l'Egypte et la Lybie. On dit que Minerve le tua, et en porta la peau sur son bouclier. Elle y avoit aussi fait graver la tête de Gorgonne environnée de serpents; et ce terrible bouclier faisoit trembler ceux qui le regardoient. Anciennement tous les boucliers des dieux s'appelloient *égides*, mais depuis la victoire de Minerve, ce nom fut consacré à son seul bouclier.

Quels sont les arts dont on a attribué l'invention à Minerve?

Outre l'art de la guerre, on lui attribuoit celui de l'architecture, l'art de filer, de faire de la toile, de la tapisserie, et des étoffes de soie et de laine, avec la manière de planter et de cultiver l'olivier, de construire des charriots, et de faire des trompettes et autres instrumens.

N'a-t-on pas confondu Minerve avec Bellone?

Cela est vrai. Mais les anciens les distinguent et disent que Bellone étoit fille de Phorcis et de Céto, sœur de Mars. Les poëtes la dépeignent comme une divinité guerrière, qui préparoit le charriot et les chevaux de Mars, lorsqu'il partoit pour la guerre. On la représentoit armée d'un fouet et d'une torche ardente, excitant les guerriers dans les combats. (*Figure* 34.)

LA VICTOIRE.

Les poëtes n'ont-ils pas encore fait une divinité de la Victoire?

Oui, ils ont érigé cet être imaginaire en divinité, et ils la faisoient fille du Styx et de Pallante, ou de l'Achéron; et ils ajoutent qu'elle assista Minerve dans le combat des Géans. Elle avoit plusieurs temples dans la Grèce et à Rome.

Comment représentoit-on la Victoire?

On la représentoit avec des ailes, volant dans les airs, et tenant dans la main une couronne ou une

palme. Les Egyptiens la représentoient sous la figure d'un aigle, oiseau toujours victorieux dans les combats qu'il a avec les autres. Quelquefois on la voit montée sur un globe, parce qu'elle domine sur toute la terre ; quand on vouloit désigner une bataille navale, on la peignoit montée sur une proue de navire ; et lorsqu'elle tient un taureau par le muffle, elle indique les sacrifices qu'on faisoit après la victoire. (*Figure* 35.)

Qu'arriva-t-il à une victoire de la ville de Rome ?

Ses ailes furent brûlées d'un coup de foudre ; ce qui donna lieu à cette épigramme: *Rome reine du monde, votre gloire ne sauroit périr, puisque la Victoire n'ayant plus d'ailes, ne peut plus s'envoler.*

APOLLON ET LE SOLEIL.

Qui étoit Apollon ?

Apollon, que l'on confond souvent avec le soleil, étoit fils de Jupiter et de Latone, et frère de Diane. On le regardoit comme le dieu de la poësie, de la musique, des arts et des oracles.

Est-ce que vous faites deux divinités différentes d'Apollon et du soleil ?

Oui ; car on n'a jamais cru que le fils de Jupiter et de Latone, qui, chassé du ciel, fut obligé de garder les troupeaux d'Admète, étoit le même que le fils d'Hypérion et de Thya, ce dieu qui éclairoit

éclairoit le monde, cet astre qui portoit par-tout la chaleur et la fécondité, qu'on nomme le soleil; outre que dans les médailles et les monumens, ils sont toujours distingués.

Comment représentoit-on le soleil ?

Sous la figure d'un jeune homme presque nu, n'ayant qu'une espèce de manteau sur les épaules, avec la tête rayonnante, et monté sur un char tiré par quatre chevaux qu'il presse à coups de fouet. Quelquefois il paroît vêtu; et avec les rayons qui environnent sa tête, se voit le boisseau, symbole de Sérapis, qui souvent étoit pris pour le soleil, portant d'une main la corne d'abondance, pour montrer qu'il la procure à l'univers, en le parcourant chaque jour. Quelquefois aussi on le voit sortir d'un antre, monté sur son char, pour marquer le lever de cet astre qui va commencer sa carrière; quelquefois aussi sur ce char, au lieu d'une figure humaine, est une pierre ronde par le bas qui s'élève en pointe. Enfin, on le voit encore la tête environnée de rayons, avec des aîles, les cheveux longs, frisés et bouclés, un trident, un croissant et un instrument de musique. On croit que cette pierre marque le soleil levant; le trident nous apprend qu'il sort de l'océan; le croissant semble annoncer que la lune disparoît quand le soleil se lève; l'instrument de musique désigne l'harmonie du ciel; et les

aîles marquent la rapidité de la course de cet astre. (*Figure* 36.)

Quels noms portent les chevaux du soleil?

Le premier se nomme *Eoüs*, ou le rouge ; il désigne le lever du soleil, dont les rayons alors sont rougeâtres; le second, *Pyroïs*, ou le lumineux, il marque le temps où ces rayons, sortis de l'athmosphère, sont plus clairs, c'est-à-dire, les neuf ou dix heures du matin; le troisième, *Acthon*, le resplendissant; il figure le midi, où la lumière de cet astre est dans toute sa force; le quatrième, *Phlégon*, qui aime la terre; il représente le coucher du soleil, qui semble s'approcher de la terre.

Que dit la fable de Phaëton, fils du soleil?

Phaëton ayant eu un différend avec Epaphus, fils de Jupiter et d'Io, celui-ci lui reprocha qu'il n'étoit pas fils du soleil, comme il s'en vantoit, et que sa mère Clymène n'avoit fait courir ce bruit que pour cacher sa foiblesse. Piqué de ce reproche, Phaëton alla trouver sa mère qui lui ordonna d'aller au palais du soleil, et de lui demander, pour preuve de son origine, la conduite de son char pendant un jour.

Pourriez-vous nous donner la description qu'Ovide fait du palais du soleil?

Ce palais du soleil étoit élevé sur des colonnes magnifiques, il étoit tout brillant de l'or qu'on y voyoit de tous côtés; les rubis et les diamans

y jettoient une lumière qu'on eût prise pour de la flamme. Il étoit couvert d'yvoire, et les portes en étoient d'argent ; et quelque précieuse qu'en fût la matière, l'ouvrage en surpassoit encore le prix. Les mers qui environnent la terre, y avoient été gravées par la main savante de Vulcain. On y voyoit le globe terrestre, et le ciel qui l'enveloppe. On voyoit paroître sur l'eau, les divinités de la mer. La terre y étoit représentée avec les hommes et les villes qu'elle porte, avec les bêtes qui s'y promènent, et les forêts qui la couronnent. On y remarquoit les fleuves et toutes leurs nymphes, et enfin, toutes les autres divinités des bois et des campagnes. On voyoit au-dessus de tout cela la brillante image du ciel, et les douze signes y avoient leur place, ainsi que les heures, six à droite, et six à gauche.

Comment paroissoit le soleil dans un si beau palais ?

Le soleil, vêtu d'une robe d'or, étoit sur un trône reluisant d'émeraudes. Les jours, les mois, les années, les siècles, et les heures également éloignées les unes des autres, y tenoient la gauche et la droite. On y voyoit le printemps, comme un jeune homme demi-nu, la tête couronnée de fleurs, et l'été qui avoit ses mains pleines d'épis. L'automne y paroissoit fouler aux pieds la vendange, et l'hyver chargé de glaçons, y faisoit

voir ses cheveux blancs et hérissés par le froid. Le soleil étoit au milieu, lorsqu'il apperçut Phaëton, qui étoit fort étonné de tant de merveilles.

Le soleil se rendit-il facile à la demande de Phaëton?

Ce jeune homme qui s'étoit contenté de verser beaucoup de larmes, et de se plaindre d'abord des reproches qu'on lui faisoit sur sa naissance, ne demanda qu'en général la preuve de son origine. Le soleil, après l'avoir reconnu pour son fils, jura par le styx, de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit. Comme ce serment étoit irrévocable, Phaëton, instruit par sa mère, lui fit sa demande. Le soleil lui en montra tous les dangers, et employa tous les moyens possibles pour le faire changer de résolution. N'ayant pu l'amener à ses désirs, il fut forcé de lui confier son char, et la conduite de ses chevaux, après lui avoir donné les instructions nécessaires.

Phaëton sut-il profiter des leçons de son père?

Ce jeune téméraire plein d'orgueil, monta dans le char de son père, plus occupé de jouir de son triomphe, que de mettre à exécution les leçons qu'il en avoit reçues. Bientôt les chevaux ne reconnoissant point la voix de leur maître, et ne sentant point leur charge ordinaire, quittèrent l'ordre et la route qu'ils avoient coutume de suivre. Phaëton prit l'épouvante, et ne connoissant

point les chemins, il ne sut de quel côté tourner la bride. Les monstres qu'il voyoit, lui firent perdre ce qui lui restoit de jugement ; et de la crainte qu'il en eut, les rênes qu'il avoit tenues jusques-là, lui échappèrent des mains. Alors les chevaux s'emportèrent indifféremment de part et d'autre dans le ciel, et traînèrent leur char avec eux par des endroits où il n'y avoit point de chemin.

Phaëton acheva-t-il sa course?

Il s'en faut bien. Le feu s'alluma tout-à-coup dans le ciel et sur la terre. De grandes villes furent ruinées, et de grands pays avec leurs peuples furent convertis en cendres. Les montagnes et les forêts furent embrasées ; les fontaines furent taries ; on vit bouillir les eaux des rivières et des fleuves ; les monstres marins étoient à demi-morts au fond de la mer ; et tout alloit périr par un embrasement général, lorsque Jupiter touché des prières de la terre qui avoit imploré son secours, renversa, d'un coup de foudre, le malheureux Phaëton, qui fut noyé dans l'Eridan. (*Figure* 37.)

Que devinrent les sœurs de Phaëton?

Ces filles, qu'on appelle les Héliades, étoient au nombre de trois, Phœbé, Lampétie et Eglé. Elles se livrèrent au plus cruel désespoir. Les nymphes de l'Eridan ayant élevé un tombeau à Phaëton, elles y demeurèrent quatre mois entiers

sans cesser de se plaindre et de pleurer. Les dieux qui en eurent pitié, les changèrent en peupliers. Les larmes qui couloient encore de leurs yeux, se durcirent au soleil, devinrent des grains d'ambre, et en tombant dans le fleuve, furent transportés en Italie, pour être l'ornement des dames. (*Figure* 37.)

Cycnus parent de Phaëton, n'eut-il pas un pareil sort ?

Ce fils de Srenelée, roi de Ligurie, fort attaché à Phaëton, quitta son royaume, pour venir pleurer sur le tombeau de son ami. A force de se plaindre, sa voix s'affoiblit, des plumes prirent la place de ses cheveux, son cou s'étendit, et s'éloigna de ses épaules, ses doigts s'attachèrent, et se joignirent ensemble par une peau rougeâtre ; tout son corps se revêtit de plumes; sa bouche prit la forme d'un bec qui ne se termine pas en pointe ; enfin il fut changé en cigne.

Quelle est l'explication de la fable de Phaëton ?

Quelques-uns disent que c'est l'emblême d'un téméraire qui forme une entreprise au-dessus de ses forces. D'autres pensent que l'embrasement des villes de Sodome et de Gomore a donné lieu à cette fiction. S. Chrisostome prétend que le char du prophète Élie, dont le nom a tant de rapport avec celui d'*Hélios*, que les Grecs donnent au soleil, est le fondement de cette fable. Enfin il y a des

auteurs qui disent que ce Phaëton étoit un prince des Molosses, qui se noya dans le Pô; que s'étant appliqué à l'astronomie, il avoit prédit une grande chaleur qui arriva de son temps, et qui désola son royaume.

Pourquoi a-t-on imaginé les métamorphoses des sœurs de Phaëton, et de son ami Cycnus?

Des auteurs prétendent que ces princesses moururent en effet de regret de la mort de leur frère, sur le Pô, où elles étoient allées pleurer son malheur; et que leur métamorphose n'est qu'un ornement poëtique, ainsi que ce qu'on dit de leurs larmes qui furent changées en ambre, parce qu'il dégoutte des peupliers, une espèce de gomme qui ressemble assez à l'ambre jaune. On doit penser de même du changement de Cycnus, que la ressemblance des noms a fait métamorphoser en cygne.

Pourquoi Apollon tua-t-il le Serpent Python?

Ce serpent qui est le même que Typhon dont nous avons fait la description dans la guerre des Géans, et que les poëtes disent être sorti de la terre par ordre de Junon pour persécuter Latone sa rivale, poursuivit cette infortunée princesse partout. Il avoit cent têtes, et de ses cent bouches sortoient des flammes dévorantes, et des hurlemens si horribles, qu'il effrayoit également les hommes et les dieux. Son corps dont la partie supérieure étoit couverte de plumes, et l'extrémité entortillée de

serpens, étoit si grand, qu'il touchoit le ciel de sa tête. Nous avons déjà dit qu'il fut père de la Gorgonne, de Gérion, de Cerbère, de l'Hydre de Lerne, du Phynx, et de l'aigle qui dévoroit Promethée. Ce fut donc pour venger sa mère qu'Apollon tua ce monstre à coups de flèches; et de sa peau il en couvrit le trépied sur lequel s'asseyoit la pythonisse pour rendre ses oracles. (*Figure* 38.)

Que pensez-vous de ce serpent ?

C'étoit un fameux brigand qui s'étoit établi aux environs de Delphes, où Apollon étoit adoré, et qui incommodoit fort ceux qui alloient lui offrir des sacrifices. Un prêtre de ce dieu en délivra le pays. C'est à ce sujet que l'on établit les jeux Pythiens si connus dans la Grèce.

Que nous direz-vous de ces jeux ?

On les célébroit de quatre ans en quatre ans, et on donnoit pour prix aux vainqueurs, ou des pommes consacrées à Apollon, ou des couronnes de laurier. On s'y exerçoit principalement à chanter, à danser, et à jouer des instrumens.

N'est-ce pas après cette victoire qu'Apollon eut un fils ?

Oui, et ce fut Esculape qu'il tira des flancs de Coronis après l'avoir tuée. Ce dieu qui aimoit cette nymphe fille de Phlégias, roi d'un canton de la Bœotie, fut averti par le corbeau qui étoit son oiseau favori, qu'elle aimoit un jeune homme appelé

Ischis. Ce qui piqua tellement Apollon qu'il les tua l'un et l'autre d'un coup de flèche. Il se repentit bientôt de sa vengeance, et pour punir le corbeau qui l'avoit informé de cette infidélité, il le changea de blanc qu'il étoit, en noir. (*Figure* 39.)

Quel est le but de cette fable?

C'est d'apprendre qu'il y a des choses que les grands veulent bien savoir, mais qu'on ne peut leur apprendre sans s'exposer à perdre leur faveur.

A qui ce dieu confia-t-il l'éducation d'Esculape?

Au Centaure Chiron, qui lui apprit tous les secrets de la médecine. Il fit de si grands progrès dans cette science, qu'il en devint la divinité tutélaire. Il étoit adoré à Epidaure sous la forme d'un serpent, symbole de la prudence si nécessaire aux médecins. (*Figure* 39.)

Pourquoi Esculape encourut-il la disgrace de Jupiter?

Esculape ayant par la force de ses remèdes, rendu la vie à Hippolyte fils de Thésée, Jupiter fut si irrité de ce qu'il usurpoit son droit de ressusciter les morts, qu'il le tua d'un coup de foudre.

Quelle vengeance tira Apollon de la mort d'Esculape?

Ne pouvant se venger de Jupiter, il tua les Cyclopes qui avoient forgé les foudres dont Esculape avoit été frappé.

Apollon ne fut-il pas puni pour cette vengeance ?

Jupiter le bannit du ciel, et le priva de la divinité pour un temps.

Où se retira Apollon après sa disgrace ?

En Thessalie, où, pour gagner sa vie, il fut contraint de garder les troupeaux d'Admète qui en étoit roi.

N'est-ce pas dans ce temps-là qu'on place l'aventure de Battus avec Mercure ?

Précisément. Pendant qu'Apollon ne songeoit qu'à se divertir au son de sa flûte, ses vaches auxquelles il prenoit peu garde, passèrent jusques dans les plaines de Pyle. Mercure qui les vit, les poussa dans les forêts, afin de les y cacher. Personne n'avoit été témoin de ce larcin qu'un vieux paysan, nommé Battus qui gardoit la charrue de Nélée. Mercure pour l'engager au secret, lui donna la plus belle vache de ce troupeau, et il promit de ne rien dire à personne, assurant qu'une pierre qu'il montroit découvriroit plutôt que lui, ce qui lui avoit été confié. Ce Dieu revint peu après, sous une autre forme, et avec une autre voix, et lui demanda s'il n'avoit pas vu passer quelques vaches, lui promettant pour se service un bœuf et une vache. Le bon homme qui vit doubler la récompense, lui dit que les vaches étoient autour des montagnes. Mercure indigné le changea en une pierre dure qu'on appelle pierre de touche, et qui tient de la nature

de Battus, en ce qu'aucun métal ne peut la toucher, sans découvrir ce qu'il est.

Qu'ont voulu nous apprendre les poëtes dans cette fable?

Battus est l'image de ces hommes doubles qui se livrent à quiconque veut les acheter, et qui sont enfin punis de leur infidélité et de leur avarice. Ils ont aussi voulu nous apprendre à nous défier des personnes inconnues, et à craindre ceux qui nous font des offres excessives; parce que selon toute apparence, ils veulent ou exiger de nous des choses criminelles, ou nous engager dans des entreprises dangereuses, ou enfin qu'ils ont des intentions contraires à nos intérêts, de quelque manière que ce puisse être.

Apollon ne travailla-t-il pas aux murs de Troie?

Ce dieu et Neptune errans sur la terre, voulurent éprouver la fidélité de Laomédon qui commençoit à élever les murs de la ville de Troie. Ils convinrent avec lui d'un certain prix et travaillèrent à faire des briques avec Eaque, de peur que cette ville ne pût être prise un jour, si des dieux seuls eussent eu part à sa construction. L'ouvrage achevé, le roi qui les prenoit pour des maçons ordinaires, leur refusa le prix stipulé; et alla même jusqu'à les menacer de leur faire couper les oreilles, et d'envoyer Apollon pieds et poingts liés dans les pays lointains, pour l'y faire vendre comme esclave.

Cette manière de payer ses dettes en grand seigneur réussit-elle au roi Troyen ?

Apollon envoya la peste dans son royaume, et Neptune un monstre qui y causa d'étranges ravages. L'oracle consulté répondit qu'il falloit, pour réparer l'injure faite aux dieux, exposer à ce monstre marin la fille du roi nommée Hésione. Hercule s'offrit pour la délivrer, à condition qu'on la lui donneroit en mariage. Le roi fut encore infidelle à sa promesse, et Hercule après l'avoir tué, donna Hésione à Télamon, qui l'emmena dans la Thrace.

Pourquoi a-t-on fait de Neptune et d'Apollon des maçons ?

C'est que Laomédon avoit voué à ces dieux une certaine somme, pour être employée en sacrifices en leur honneur; mais ayant été attaqué par les Mysiens, il appliqua cet argent à construire les murailles de Troie. Delà on a dit que ces divinités avoient fait cet ouvrage, et qu'elles avoient été frustrées de leur salaire; ou bien pour expliquer d'une manière merveilleuse ce qui est nécessaire dans toute sorte d'édifice, c'est-à-dire, Neptune ou l'eau pour lier le mortier et les pierres, et Apollon, ou la chaleur du soleil pour durcir ce qu'on a maçonné. Le reste n'est que pour embellir la fable.

Qu'arriva-t-il encore à Apollon pendant son exil ?

Il devint amoureux de la nymphe Daphné, fille

du fleuve Pénée. Cette nymphe qui ne l'aimoit pas, voulant un jour se dérober à ses poursuites, implora le secours de son père ; et dans l'instant elle fut changée en laurier. Apollon voulut que cet arbrisseau lui fut consacré. (*Figure* 40.)

Quelle est l'explication de cette fable?

Quelque prince, du nombre de ceux à qui l'amour des belles-lettres avoit fait donner le nom d'Apollon, poursuivant un jour Daphné fille de Péné roi de Thessalie, cette princesse prit la fuite ; et la terre s'étant trouvée molle au bord d'un fleuve, elle y enfonça, et périt aux yeux de son persécuteur. Quelque temps après, il sortit un laurier au même endroit, ce qui fit inventer la fable de la métamorphose, ou plutôt l'étymologie du mot Daphné, qui en grec signifie un laurier.

Que nous direz-vous de Leucothoé?

Elle étoit fille d'Orcam, roi des Perses. Elle effaçoit la beauté de sa mère Eurynome, comme sa mère effaçoit celle des autres femmes de son temps.

Apollon n'en devint-il pas amoureux?

Apollon ou le soleil arrêtoit sur elle seule les regards qu'il doit à l'univers. On le voyoit se lever plus matin qu'à l'ordinaire, et se coucher plus tard dans le sein des flots. En s'arrêtant à contempler cette beauté, il rendoit les jours plus longs qu'ils ne devoient l'être. Quelquefois le trouble de son ame passoit jusqu'à la lumière qui l'environne. Il

pâlissoit, et cet obscurcissement soudain répandoit l'épouvante sur la terre. Une nuit il entra dans l'appartement de cette princesse, qui filoit avec douze de ses suivantes ; il prit la figure de sa mère Eurynome, puis se faisant connoître pour le dieu de la lumière, il la porta à favoriser ses desseins.

Clytie ne traversa-t-elle pas cette intrigue?

Cette fille de l'Océan et de Thétis, avoit aussi été aimée du Soleil. Jalouse du bonheur de Leucothoé, elle révéla à son père Orcam, la conduite de sa fille. Ce roi transporté de fureur, la fit enterrer vive, et ordonna qu'on jettât sur son corps un monceau de sable.

Le Soleil ne prit-il pas le soin de la venger?

Tout ce qu'il put faire, fut d'entrouvrir la terre par la force de ses rayons, afin de laisser à cette malheureuse princesse la liberté de respirer. Mais il n'en étoit plus temps; le poids de la terre l'avoit déjà étouffée. Il tâcha envain de la ranimer par sa chaleur; et voyant que le destin s'opposoit à ses efforts, il s'abandonna à sa douleur, arrosa de nectar le corps de Leucothoé, et la terre qui l'environnoit. Ce corps amolli par cette liqueur céleste, poussa des racines tout autour, et perçant la terre qui le couvroit, forma l'arbre qui porte l'encens. (*Figure* 41.)

Apollon se reconcilia-t-il avec Clytie?

Il ne la regarda plus qu'avec mépris. Le désespoir

de se voir abandonnée, la fit tomber dans une langueur mortelle. La compagnie des autres nymphes lui devint insupportable. Couchée nuit et jour sur la terre, sans habits, et les cheveux épars, elle n'avoit pour toute nourriture que ses larmes, et la rosée du ciel. Elle demeura neuf jours entiers dans cet état, sans se lever, les yeux sans cesse arrêtés sur le soleil, jusqu'à la fin de sa course. Enfin son corps s'attacha à la terre; et au lieu du visage de la nymphe, on vit paroître une fleur qui se tourne toujours du côté du soleil; de sorte que dans son changement même elle lui donne encore des marques de son attachement. (*Figure* 41.)

Qui a donné lieu à la fable de Leucothoé?

On dit qu'Orcam fut le premier qui fit planter dans son royaume l'arbre qui porte l'encens, qu'on appelloit Leucothoé. Ce qui a fait dire qu'il en étoit le père, et qu'il avoit fait enterrer sa fille toute vive. On a feint qu'Apollon en étoit devenu amoureux, parce que l'encens étoit d'un grand usage dans la médecine dont ce dieu passoit pour l'inventeur.

Quel sujet peut avoir la fable de Clytie?

On prétend que l'héliotrope ou le tourne-sol, planté auprès de l'arbre qui porte l'encens, le fait mourir, et meurt lui-même bientôt après. Cette propriété, si elle étoit bien prouvée, expliqueroit parfaitement la jalousie de Clytie, et la mort funeste de Leucothoé.

N'attribue-t-on pas à cette fable un sens moral?

Il y des auteurs qui regardent cette fable comme le tableau des désordres que cause la jalousie; passion également funeste à ceux qui en sont les objets, et à ceux qui s'y livrent.

Que savez-vous d'Hyacinthe favori d'Apollon?

Ce jeune homme étoit fils de Piérus et de Clio. Il fut passionnément aimé d'Apollon et de Zéphire. Ce dernier piqué de le voir un jour jouer au palet avec Apollon, poussa le palet à la tête d'Hyacinthe et le tua. Apollon le changea en une fleur qui porte son nom. Ce qui est fondé sur ce que le soleil par sa chaleur modérée fait naître les fleurs, comme il les détruit par sa chaleur excessive. (*Figure* 42.)

Apollon n'aima-t-il pas encore Cyparisse?

Ce jeune homme qui, à une rare beauté, joignoit de grands talens pour la poésie et les beaux arts, fut éperdument aimé de ce dieu. Ayant tué par mégarde un cerf qu'il élevoit, il se donna la mort. Apollon le métamorphosa en cyprès, et voulut que dans la suite cet arbre fût le symbole de la tristesse. (*Figure* 42.)

Que pensez-vous de cette fable?

C'est un jeu de l'imagination des poëtes, fondé ou sur la nature du cyprès, dont les branches sans feuilles, ou sans ornement, ne présentent rien que de lugubre; ou sur l'usage des anciens qui en environnoient les maisons et les tombeaux des morts;

ou

ou enfin sur la ressemblance du mot, qui en grec signifie un cyprès.

Apollon ne fit-il pas un présent singulier à Mydas ?

Ce Mydas étoit fils de Gordius pauvre laboureur de Phrygie, qui en devint roi d'une manière assez singulière, et qui succéda à son père. Il fut célébre par sa stupidité, son avarice et ses richesses. Pour donner une preuve de cette première qualité, les poëtes ont feint que ce prince se plaisoit beaucoup dans la compagnie de Pan qui n'avoit d'autre palais que des grottes sauvages, et les antres des montagnes. Il jouoit souvent de la flute parmi des troupes de nymphes qui étoient charmées de son harmonie. Il conçut tant de vanité des applaudissemens qu'elles lui donnoient, qu'il eut la hardiesse de mépriser les airs d'Apollon, et de défier avec sa flute, la lyre de ce dieu. Le vieux Tmole fut choisi pour juge, et accorda la victoire à Apollon. Tous ceux qui étoient présens furent du même avis, excepté Mydas. Apollon, pour s'en moquer, et faire rire les autres, ne put souffrir que des oreilles si brutales conservassent une forme humaine. Il les fit allonger, il les couvrit d'un poil grison, en un mot il en fit des oreilles d'âne. (*Figure* 44.)

Que fit Mydas pour couvrir ce défaut ?

Pour couvrir cette honteuse difformité, il portoit une longue tiare qui couvroit ses oreilles. Mais son

barbier les avoit vues, en coupant ses cheveux. Comme il n'osoit découvrir ce ridicule de son maître, et que cependant il ne pouvoit le taire, il alla dans un lieu retiré faire un trou en terre, dit tout bas dans ce trou l'aventure des oreilles de Mydas, et le recouvrit de terre, comme pour enterrer sa parole. Il crût en cet endroit peu-après, comme une forêt de roseaux, qui trahirent celui qui les avoit semés, pour ainsi dire avec sa voix. Car au moindre vent qui commença à les agiter, ils rendirent les paroles que l'on avoit mises en terre; et l'on apprit par ce moyen que les oreilles de Mydas étoient des oreilles d'âne. Ce qui n'a été inventé que pour apprendre aux grands que leurs défauts parviennent à la connoissance du public, quelque soin qu'ils prennent de les couvrir. (*Figure* 44.)

Baccus ne fit-il pas à Mydas un présent plus avantageux?

Ce dieu, pour récompenser la bonne réception qu'il avoit faite à Silène son père nourricier, lui accorda le don de changer en or tout ce qu'il toucheroit. Mais il ne fut pas longtemps sans se repentir d'avoir obtenu de cette divinité ce qu'il croyoit le plus excellent de tous les dons. Car l'heure des repas étant arrivée, tout ce qu'on servit sur la table, se convertit en ce précieux métal. De sorte qu'il fut justement chatié de l'amour qu'il avoit pour l'or, par l'or même qui lui devint odieux. Il demanda avec instance de lui ôter un présent qui

alloit le priver de la vie, et lui rendre ses richesses inutiles. Baccus lui ordonna de se laver dans le Pactole. La vertu qu'il avoit, passa de son corps dans les eaux de ce fleuve; et ses sablons devinrent des grains d'or.

Quel est le fondement de cette fable?

On dit que Mydas étant au berceau, des fourmis lui avoient mis des grains de blé dans la bouche, ce que les augures avoient regardé comme un présage des biens immenses qu'il devoit posséder; et que ce prince fit un si mauvais emploi de ses richesses, que pour exprimer sa sottise, les poëtes avoient inventé ces particularités. Mais ce que Plutarque raconte de Pythias paroît y avoir donné lieu. Ce prince uniquement occupé du soin de faire travailler aux mines, négligeoit celui de l'agriculture; de sorte que son royaume étoit menacé de la famine, faute de gens qui cultivassent la terre. Son épouse qui prévoyoit le mal, sans pouvoir l'empêcher, s'avisa de cet expédient. Pendant un voyage de son mari, elle ramassa autant d'or qu'elle en put trouver, le fit mettre en œuvre; et le prince à son retour, trouva des tables, des lits, des meubles d'or massif. Le roi fut charmé de la magnificence de la princesse, et ne cessoit de la louer. Il se mit à table; mais les viandes, le pain, les fruits, tout étoit d'or. Comme il mouroit de faim, il s'ennuya bientot de cette incommode magnificence, et dit à la princesse que ces mets étoient beaux, mais qu'on ne dînoit

pas avec de l'or. C'étoit-là qu'elle l'attendoit. Elle lui fit comprendre que l'état dont il se plaignoit étoit celui où tous ses sujets se trouveroient dans peu; que ne labourant plus la terre, la disette étoit inévitable. Il goûta cet avis, et ayant renvoyé le peuple à la campagne, il n'en retint que la cinquantième partie pour les mines.

Pourquoi avez-vous dit que Gordius devint roi de Phrygie d'une manière singulière?

C'est que ce bon homme ne s'attendoit à rien moins qu'à être roi. Un jour un aigle vint se percher sur le joug de ses bœufs, et y demeura jusqu'au soir. Étonné de ce prodige il alla consulter les Telmessiens célébres par la science de la divination, et apprit d'une jeune fille qu'il rencontra, qu'il devoit sacrifier à Jupiter sous le nom de souverain. Il obéit, épousa son oracle, et en eut Mydas. Peu-après, les Phrygiens déchirés par des divisions domestiques, apprirent des devins qu'elles cesseroient, lorsqu'ils auroient reçu un roi qui leur viendroit sur un char. Gordius arrivoit alors avec sa famille dans l'équipage marqué par les interprètes de la volonté des dieux. Sur le champ il fut salué roi, et en reconnoissance de cette faveur qu'il croyoit devoir à Jupiter, il lui consacra son char.

N'est-ce pas ce char si fameux par le nœud gordien?

C'est celui-là même qui est devenu si fameux dans la suite, par la manière adroite dont on avoit

fait le nœud qui attachoit le joug au timon, et par la tradition ancienne qui promettoit l'empire de l'Asie à celui qui le dénoueroit. Alexandre résolut de terminer cette grande aventure; mais n'y pouvant réussir, *qu'importe*, dit-il, *de quelle manière on dénoue ce nœud*; et en même temps il le coupa d'un coup de sabre. Il fit ensuite publier que l'oracle étoit accompli; ce qu'un orage qui arriva la nuit suivante, servit à confirmer.

Qui étoit ce dieu Pan qui osa défier Apollon?

Les uns le font fils du ciel et de Vesta; les autres fils de Mercure et de Pénélope; quelques-uns le confondent avec Priape, d'autres avec Faune et Sylvain. C'étoit une des premières divinités des Arcadiens. Ils l'honoroient comme le dieu des troupeaux. Les Egyptiens l'adoroient sous la figure d'un bouc; et dans la province de Mendés, il y avoit un bouc qui lui étoit consacré, et après la mort duquel tout le pays étoit en deuil, comme à Memphis, après la mort d'Apis.

Comment représentoit-on le dieu Pan?

Souvent sous la forme d'un bouc; (*Figure* 44) mais plus ordinairement comme un satyre, avec un visage enflammé, des cornes sur la tête, des rides sur le front, et la partie inférieure du corps, semblable à celle d'un bouc, à cause de la fable qui disoit que Pan conseilla aux dieux de prendre la figure de différens animaux pour se dérober à la

furie des Géans, et qu'il prit lui-même celle d'une chèvre (*Voyez la figure* 85 *de la II.e partie.*)

Qu'a-t-on voulu signifier par la figure et l'habillement de ce dieu ?

Pan est le symbole de l'univers, ou de ce *Tout* dont il porte le nom ; car c'est ce que *Pan* signifie en grec. La partie de son corps qui a la figure humaine depuis la ceinture en haut, représente le ciel, et cette ame, qui, selon les poëtes, gouverne le monde. La rougeur de son visage est l'emblême de la région du feu élémentaire. Ses rides marquent les divers changemens de l'air et des saisons. Ses cheveux, sont les rayons du soleil, et ses cornes, la lune. La peau de panthère qu'on lui met quelquefois sur les épaules, représente les étoiles du firmament. La partie inférieure de son corps hérissée de poil, désigne la terre avec les arbres et les plantes dont elle est couverte. Ses deux jambes sont la figure des deux hémisphères qui composent le globe terrestre. Ses pieds de corne marquent la stabilité de la terre. Les sept chalumeaux joints ensemble sont le symbole des sept planettes ; l'harmonie des sept tons, celles de leur cours et de leurs révolutions ; et son souffle, l'esprit vivifiant qui anime ces astres. Il tient quelquefois à la main un baton recourbé, pour marquer l'année, ou la révolution des temps. Enfin on lui attribue une complexion amoureuse, pour dépeindre

le penchant qui porte tous les êtres à la multiplication de leur espèce.

N'est-ce pas de ce dieu que vient le mot de *terreur panique*?

Porphire dit que cette divinité étoit un des génies attachés au service de Baccus, qu'il suivit dans toutes ses expéditions des Indes; qu'elle se montroit quelquefois aux laboureurs, et qu'elle leur causoit de si grandes frayeurs, que plusieurs en mouroient; d'où vient ce mot de *terreur panique*, pour exprimer une grande crainte.

Pan ne devint-il pas passionné pour la nymphe Syrinx?

Cette nymphe la plus belle des Hamadriades d'Arcadie, fille du fleuve Ladon, avoit plusieurs fois méprisé les vœux des satyres, et des autres divinités des champs et des forêts. Attachée au culte de Diane, elle voulut comme elle conserver sa virginité. Elle avoit les mêmes inclinations; elle l'imitoit dans son habillement, et on l'eût prise aisément pour cette déesse, si son arc qui étoit de corne, eût été d'or, comme celui de la fille de Latone. Pan la rencontra un jour à la descente du mont Licée, et conçut pour cette nymphe une violente passion. Syrinx insensible à son amour, se mit à fuir. Arrivée au bord du Ladon, et ne pouvant passer les eaux de ce fleuve, elle pria les nayades ses sœurs de lui faire prendre une autre forme; et elle fut changée en roseaux. Pan voulant la saisir,

n'embrassa que ces fragiles arbrisseaux, dont il composa la flute qui porte le nom de cette nymphe.

Quelle est la cause de cette fable ?

Pan a toujours été regardé comme l'inventeur de la flute à sept tuyaux, que les Grecs nomment *Syrinx*. Il avoit sans doute remarqué qu'en soufflant dans des roseaux on en tiroit une espèce de son, et que leur inégalité, soit en longueur, soit en grosseur, formoit des tons différents. Peut-être même qu'il prit dans le Ladon les roseaux dont il forma la première flute, et comme il se plaisoit à jouer de cet instrument qu'il avoit inventé, on a dit qu'il étoit amoureux de la nymphe Syrinx.

Marsias ne fut-il pas bien plus malheureux que Mydas ?

Oh ! bien plus malheureux. Ce satyre qui mit le premier en musique les hymnes consacrées aux dieux, et qui suivit Cybèle dans tous ses voyages, osa disputer à Apollon le prix de la musique. Ce dieu n'employa d'abord que sa lyre; et les airs mélodieux que Marsias joua sur sa flute alloient lui faire adjuger la victoire, lorsqu'Apollon s'avisa d'unir sa voix au son de l'instrument qu'il touchoit, et effaça son rival par ce moyen. Celui-ci refusa de se rendre, prétendant qu'il ne s'agissoit dans leur dispute, que de comparer la flute et la lyre, pour savoir qui des deux plairoit davantage. Il fallut donc recommencer le concert, et Apollon l'emporta de

beaucoup. Indigné de l'orgueil opiniâtre de son rival, il le fit écorcher, selon la convention de leur défi. (*Figure* 43.)

Qu'est-ce qui a fait inventer cette fable?

La mort d'un fameux musicien qui fut tué près du fleuve Marsias qui coule ses eaux dans la Phrygie près de Célénes.

Pourquoi Apollon tua-t-il les enfans de Niobé?

Niobé fille de Tantale, et femme d'Amphion, ayant eu quatorze enfans, piquée de ce qu'on ne lui avoit point érigé d'autel, couroit à travers les rues de Thèbes, pour faire cesser les sacrifices qu'on offroit à Latone. Cette déesse, pour se venger, implora le secours d'Apollon et de Diane, qui ayant découvert dans les plaines voisines de cette ville les enfans de Niobé, qui y faisoient leurs exercices, les tuèrent à coups de flèches. Ces malheureuses victimes demeurèrent neuf jours entiers étendues sur la poussière, et noyées dans leur sang, sans que personne leur rendît les honneurs de la sépulture; car leur père infortuné s'étoit percé le sein d'un coup d'épée; et le fils de Latone avoit changé en pierre tous les habitans de Thèbes. Mais le dixième jour, ils les enterrèrent eux - mêmes. Niobé fut emportée par un tourbillon de vent sur le mont Sypile; et là, quoique changée en rocher, monument éternel de la vengeance des dieux, elle fond encore en larmes. (*Figure* 45.)

Quelle histoire est cachée sous cette fable?

Celle d'une peste cruelle qui ravageoit la Béotie, et qui fit périr tous les enfans de cette princesse. Comme on attribue les maladies contagieuses aux influences des astres, et aux exhalaisons de la terre produites par la chaleur immodérée du soleil, on a dit qu'Apollon et Diane avoient tué les enfans de Niobé à coups de flèches. Et parce que cette princesse s'étoit peut-être glorifiée de sa fécondité, on a imaginé la circonstance du mépris qu'elle avoit fait de Latone, qui s'ajustoit fort heureusement avec le reste de la fiction. D'ailleurs les poëtes attribuent ordinairement à Apollon les morts subites des hommes, et à Diane celles des femmes.

Pourquoi ont-ils changé Niobé en rocher?

Pour faire entendre que l'affliction la rendit muette et immobile; ce qui est le caractère des grandes douleurs. D'ailleurs le séjour de Thèbes étant devenu odieux à cette princesse, après la perte de sa famille, elle alla finir ses jours à Sypile, sa patrie, où sur une montagne étoit une roche qui de loin ressembloit à une femme accablée de douleur. Il n'en fallut pas davantage, pour dire que Niobé y avoit été transportée par un coup de vent, et qu'elle y pleuroit encore ses enfans.

Pourquoi a-t-on aussi pétrifié les Thébains?

On a imaginé cette métamorphose, parce que ces princes étant morts de la peste, et personne

n'osant leur rendre les derniers devoirs, chacun pensant à sa propre conservation, les prêtres furent obligés de les enterrer eux-mêmes.

Qu'est-ce qui a rendu Apollon si célébre dans le paganisme?

Les oracles qu'il rendoit en plusieurs endroits, et sur-tout à Delphes, où il avoit un temple magnifique.

Comment Apollon étoit-il dépeint?

Sous la figure d'un jeune homme, la tête rayonnante, une lyre à la main, et à ses pieds des instrumens pour les arts.

L'AURORE.

L'AURORE n'étoit-elle pas fille du Soleil?

Oui, et de la Lune. C'est elle qui préside à la naissance du jour, elle ouvre les portes du ciel, et annonce tous les matins le retour de son père. On la représente dans un palais de vermeil, habillée et traînée sur un char de ce métal.

Quel fut son époux?

Titon fils de Laomédon et frère de Priam, prince d'une beauté parfaite. L'ayant enlevé au ciel dans son char, elle en fit son époux. Comme il étoit mortel, et craignant le destin fatal qui devoit les séparer un jour, elle alla trouver les Parques, qui

fléchies par ses prières, accordèrent à Titon l'immortalité.

Jouirent-ils long-temps de ce bienfait?

Ils goutèrent pendant quelque temps toutes les douceurs de l'amitié. Mais Titon commençant à sentir les incommodités de la vieillesse, l'Aurore s'apperçut trop tard qu'elle avoit oublié de demander pour lui le don de ne vieillir jamais. Ses infirmités qui augmentoient chaque jour, lui rendirent enfin la vie odieuse. Sensible à ses maux, elle chercha les moyens de les soulager, sans s'exposer à le perdre pour jamais. Elle le changea en cigale. Titon n'eut plus alors qu'à changer de peau, pour reprendre toute la vigueur de la jeunesse.

Donnez-nous l'explication de cette fable?

On prétend que la cigale se nourrit de la rosée qui tombe avant le lever du soleil, et on sait que les poëtes appellent la rosée les pleurs de l'Aurore. Voilà la cause des amours de cette déesse pour Titon. Quant à sa métamorphose, on dit que ce prince parvint à une extrême vieillesse, et qu'il avoit trouvé l'art d'entretenir sa vigueur par le moyen de certains remèdes; ce qui a fait dire qu'il rajeunissoit comme la cigale; ou peut-être qu'ayant le défaut ordinaire aux vieillards, d'être grand parleur, on l'a comparé à cet insecte.

Quels enfans eut l'Aurore de Titon?

Deux, Memnon célébre par la statue de ce nom,

et Emathion qui donna son nom à une province de la Macédoine.

Que dit-on de Memnon ?

Ce jeune prince voyant la ville de Troie assiégée par les Grecs, accourut au secours de son oncle Priam. Il se signala d'abord par la défaite de plusieurs ennemis de marque ; mais enfin il périt par la main d'Achille. L'Aurore ne pouvant soutenir la vue du corps de son fils étendu sur le bucher, où les Troyens alloient lui rendre les derniers devoirs, alla se jetter aux pieds de Jupiter, et lui demanda pour son fils des honneurs qui pussent le distinguer, et adoucir sa douleur ; et elle en fut favorablement écoutée.

Que fit Jupiter pour cette déesse ?

Le bucher qu'on avoit déjà allumé s'écroula ; on en vit sortir d'épais tourbillons de fumée qui obscurcirent l'air. La cendre répandue dans les airs s'étant rassemblée, forma un corps qui emprunta du feu la forme, la couleur et la vie ; et sa légèreté lui fournit des ailes. Cette masse n'étoit d'abord qu'une figure imparfaite d'oiseau ; mais bientôt elle devint un oiseau véritable, qui se mit à battre des ailes. Un nombre infini d'oiseaux pareils sortirent des mêmes cendres. Ils firent trois fois le tour du bûcher ; trois fois ils jettèrent des cris lugubres. A la quatrième ils se séparèrent en deux bandes ; et se battirent à coups de becs et de serres avec tant

de furie, qu'ils tombèrent sans vie sur la cendre dont ils venoient de sortir ; montrant par-là qu'ils devoient la vie à un homme rempli de courage. C'est de lui qu'ils prirent le nom de Memnonides. Chaque année ils reviennent au même endroit, et recommençant leur combat, ils s'immolent aux mânes de ce héros.

Qui a donné lieu à cette fable ?

Memnon ayant été tué par Achille, on lui fit de superbes funérailles. Tandis qu'on brûloit son corps, il arriva qu'une volée d'oiseaux de passage parut au-dessus du bûcher. C'en fut assez pour publier qu'ils étoient nés de ses cendres. On a ajouté le reste pour embellir l'histoire.

Qu'étoit-ce que la statue de Memnon dont on parle tant ?

Cette statue élevée sur le tombeau de Memnon étoit faite d'une pierre noire des montagnes d'Ethiopie. Lorsque les premiers rayons du soleil venoient à la frapper, elle sembloit s'animer, et rendoit un son doux et harmonieux. Mais quand cet astre étoit près d'achever sa course, elle faisoit entendre une espèce de gémissement, comme si elle eût été affligée de son absence.

Qui pouvoit opérer cet effet dans cette statue ?

On attribue le son qu'elle rendoit à une espèce d'instrument à ressort qui y étoit renfermé, et dont les cordes relachées par l'humidité de la nuit, venant

à se tendre par la chaleur du soleil, faisoient, en se rompant, un bruit semblable à celui d'une corde de viole qui se casse. Ce fut Cambyse qui fit briser cette statue depuis la tête jusqu'au milieu du corps, pour découvrir le mystère. Cette statue qui avoit les pieds réunis en masse, étoit celle de l'Horus des Egyptiens qui avertissoit les laboureurs de ce qu'ils avoient à faire chaque jour de l'année. Il n'avoit rien à leur dire pour la nuit; ses leçons n'étoient donc que pour régler ce qu'il falloit faire à chaque lever du soleil. On en prit occasion de dire, en plaisantant, ensuite fort sérieusement, que c'étoit une statue parlante, et que sa voix se faisoit entendre au lever du soleil.

DIANE.

QUE nous apprennent les poëtes de Diane?

Diane déesse de la chasse, étoit fille de Jupiter et de Latone, et sœur d'Apollon.

N'avoit-elle pas d'autres noms?

Elle ne portoit le nom de Diane que sur la terre; et alors elle étoit considérée comme la déesse de la chasse; dans le ciel, on la nommoit la *Lune* ou *Phœbée*, et *Hécate* ou *Proserpine* dans les enfers.

Par quelle vertu s'est-elle particulièrement distinguée?

Par sa chasteté. Son amour pour cette vertu étoit

si grand, qu'elle métamorphosa en cerf Actéon qui l'avoit vue dans un bain. Elle avoit à sa suite une troupe de nymphes toutes plus belles les unes que les autres, et n'en souffroit point qu'elles ne fussent aussi chastes qu'elle. Nous avons vu qu'elle chassa de sa compagnie Calisto, qui s'étoit laissée gagner par Jupiter.

Qui étoit Actéon ?

Il étoit fils d'Autonoé fille de Cadmus, roi de Thèbes, et d'Aristé, qui se rendit fameux, pour avoir appris à nourrir les abeilles, à cultiver les oliviers, et à faire du fromage; il avoit été l'élève de Chiron, qui l'avoit rendu habile chasseur.

Comment se fit la métamorphose d'Actéon?

Diane irritée qu'un mortel l'ait apperçue dans un état peu modeste, n'eut pas plutôt prononcé sa malédiction sur lui, qu'à l'instant un bois de cerf s'éleva sur sa tête; son cou s'allongea, ses oreilles s'étendirent en pointe, ses mains et ses bras devinrent des pieds et des jambes, et son corps se couvrit d'un poil tacheté. Une timidité le saisit, il prit la fuite, et s'étonna de sa légèreté. Étant venu près d'un ruisseau, il y vit sa tête, et les cornes dont elle étoit chargée. Il voulut crier, et il ne put prononcer une seule parole.

Que devint-il dans la suite?

Pendant qu'il délibéroit s'il retourneroit au palais de son père, ou s'il se tiendroit caché dans les

les forêts, ses chiens arrivèrent. Dès qu'ils l'eurent apperçu, ils se mirent à le poursuivre à travers les montagnes et les rochers les plus impraticables. Mais enfin la meute des chiens l'ayant arrêté, le mit en pièces, malgré ses gémissemens et ses larmes ; et la vengeance de Diane ne fut assouvie, que lorsqu'il eut perdu la vie par une infinité de blessures. (*Figure.* 47.)

Qu'a-t-on voulu représenter sous cette fable ?

Actéon dévoré par ses chiens, est l'emblême d'un homme que sa passion pour la chasse engage à des dépenses excessives qui le ruinent. Quelques auteurs prétendent que ce prince fut véritablement déchiré par ses chiens, qui étoient devenus enragés.

Cette déesse ne se passionna-t-elle pas pour Endymion ?

Ce berger fameux par sa beauté, étoit fils d'Ethlius, premier roi d'Elide, qui devoit le jour à Jupiter, et à Protogénie. Ayant voulu faire injure à Junon dans le ciel, où il avoit été admis, Jupiter, pour le punir de son audace, le condamna à un sommeil perpétuel. La lune, en faisant le tour de la terre, l'apperçut sur le mont Latmus, où Jupiter l'avoit fait transporter. Elle l'aima, et ne pouvant le posséder, on dit qu'elle descendoit toutes les nuits sur la montagne, afin de soulager ses peines, par le plaisir de voir celui qui les causoit.

Cette fable ne contient-elle pas quelque mystère ?

On dit qu'Endymion ayant été chassé de son royaume, pour avoir été vaincu dans les jeux olympiques, se retira dans la Carie sur le mont Latmus, où il s'appliqua à l'étude des astres, et qu'il y fit de si grands progrès, qu'on prétend qu'il est le premier qui ait décrit avec exactitude le cours de la lune. C'est-là le fondement de la fable de ses amours avec Diane. Sa vie retirée, et ses longues méditations ont fait dire qu'il étoit plongé dans un sommeil continuel; et l'on ajoute que ce sommeil dura trente années, parce qu'il employa ce temps à faire ses observations.

Pourquoi Diane envoya-t-elle le fameux sanglier de Calydon?

Pour se venger de l'injure que lui avoit faite Œnée, roi de Calydon, en l'oubliant dans un sacrifice qu'il fit aux dieux, en reconnoissance d'une abondante recolte qu'ils lui avoient donnée.

Quelle peinture font les poëtes de cet horrible sanglier?

Ses yeux, à leur rapport, étoit rouges et étincelans; sa hure et son dos paroissoient hérissés de dards; l'écume bouillonnante qui sortoit de sa gueule, lui blanchissoit les épaules; ses défenses étoient aussi grandes que des dents d'éléphant; et le souffle qui sortoit de son gosier, brûloit l'herbe et les fleurs. Il n'épargnoit ni les champs, ni les vignes, ni les oliviers. Les bergers, les chiens, les taureaux mêmes les plus furieux, ne pouvoient garantir les

troupeaux de sa rage. Chacun fuyoit, et à peine se croyoit-on en sureté dans les villes.

Qui délivra le pays de ce funeste animal?

Ce fut Méléagre fils d'Œnée, et d'Althée son épouse. Il se mit à la tête d'une troupe de jeune noblesse animée, comme lui, du desir de la gloire. Atalante, fille de Jasius roi d'Arcadie, princesse d'une rare beauté, et qui aimoit la chasse, voulut aussi avoir part à l'honneur d'une entreprise si périlleuse. Déjà plusieurs des jeunes héros après avoir inutilement lancé leurs dards sur l'animal furieux, avoient été dangereusement blessés, lorsqu'Atalante l'atteignit d'un coup de flèche au-dessous de l'oreille. Les jeunes gens honteux de se voir surpasser par une femme, s'animèrent mutuellement; mais ils lancèrent leurs traits avec tant de confusion, qu'ils s'embarrassèrent les uns les autres. Méléagre qui vouloit plaire à Atalante, et lui accorder tout l'honneur de la chasse, blessa au dos le sanglier d'un second coup de flèche; et tandis que le monstre redoublant de rage, et vomissant le sang avec l'écume, cherchoit à arracher le dard qui étoit demeuré dans la plaie, Méléagre lui passa son épée au travers du corps. Après lui avoir coupé la tête, et l'avoir dépouillé, il fit hommage de la hure et de la peau à Athalante, partageant ainsi avec elle les honneurs de la victoire.

Ce partage ne fit-il pas des mécontens?

Les deux oncles de Méléagre, frères d'Althée sa mère, en furent si irrités, qu'ils arrachèrent à la princesse la dépouille de l'animal. Méléagre outré de cet affront fait à une personne qu'il chérissoit, se jetta sur eux, et sans leur donner le temps de se mettre en défense, les perça tous deux de son épée.

Cet emportement du jeune Prince ne déplut-il pas à sa mère?

Comme elle alloit au temple, pour rendre graces aux dieux de la victoire de son fils, elle rencontra ceux qui emportoient les corps de ses frères. Alors elle jetta un grand cri, et se couvrant d'une robe de deuil, elle remplit toute la ville de gémissemens et de plaintes. Mais quand elle eut appris que son fils étoit le meurtrier de ses oncles, ses larmes cessèrent de couler, et son cœur se livra tout entier à la vengeance.

Que fit-elle pour se satisfaire?

Il faut savoir qu'à la naissance de Méléagre, les Parques qui y assistoient, avoient mis au feu un morceau de bois, auquel elles avoient attaché la vie de ce prince; et en commençant à filer ses jours, elles avoient déclaré qu'ils dureroient autant que ce tison. Dès qu'elles furent sorties, Althée le retira du feu, et l'ayant éteint, elle l'enferma soigneusement, afin de conserver la vie de son fils. Après la mort de ses frères, elle le prit, et fit allumer du feu pour l'y jetter. Quatre fois elle s'approcha

de la flamme, et quatre fois l'amour maternel lui retint le bras. Tantôt l'horreur du crime qu'elle alloit commettre, la fit pâlir; tantôt son visage s'enflamma de colère, et son air devint farouche et menaçant. Mais enfin les sentimens de la sœur l'emportèrent sur ceux de la mère. Elle prit le tison fatal, et le jetta au milieu des flammes. A mesure que le bois se consumoit, Méléagre, qui étoit absent, se sentit dévorer par un feu dont il ignoroit la cause. Son courage lui fit d'abord surmonter ses douleurs; mais à la fin il tomba dans une langueur mortelle; et il mourut dans le moment même que le tison acheva de se consumer.

Quelle fut la fin de cette méchante mère?

Victime du désespoir où l'avoit réduite un si grand crime, elle s'arma d'un poignard, et s'immola aux mânes de son fils.

Que pensez-vous du sanglier de cette fable?

C'étoit un fameux brigand contre lequel on assembla la noblesse des environs. La vengeance de Diane n'est qu'un ornement que les poëtes y ont ajouté, pour montrer qu'Énée n'aimoit point la chasse, et ne s'attachoit qu'à l'agriculture, n'offrant de présens qu'aux dieux auxquels il attribuoit la fertilité de son pays.

Pourquoi a-t-on imaginé ce tison magique pour faire mourir Méléagre?

Pour couvrir l'atrocité du crime d'Althée qui empoisonna son fils, pour venger la mort de ses deux frères qu'il avoit tués.

Comment représentoit-on Diane ?

Le plus souvent assise sur un char traîné par des biches, armée d'un arc et d'un carquois rempli de flèches, ayant sur le front un croissant. Elle avoit à Ephèse un temple qui a été mis au nombre des sept merveilles du monde. (*Figure* 48.)

Ne la représente-t-on pas encore différemment ?

A cause de ses trois noms, on la trouve aussi quelquefois représentée avec trois têtes, dont la droite est une tête de cheval, la gauche, celle d'un chien, et celle du milieu, la tête d'un sanglier, et selon quelques-uns, d'un homme. C'est de-là que lui est venu le nom de *Triformis* et de *Triple Hécate.*

LES MUSES.

QUE dit-on des Muses qui accompagnoient Apollon ?

Rien n'est plus connu dans les poëtes que les Muses qu'ils invoquoient dans tous leurs ouvrages, et rien en même temps n'est plus obscur que ce que la mythologie rapporte à leur sujet. Car les anciens varient sur leur origine, sur leurs attributs, et sur leur nombre même. Le plus ordinairement néanmoins, on les fait filles de Jupiter et de

Mnémosine, et elles présidoient aux sciences et aux arts.

Quelle étoit leur occupation dans l'Olympe?

Elles y chantoient les merveilles des dieux, et sur-tout de Jupiter leur père. Elles connoissoient le passé, le présent et l'avenir; et rien ne réjouissoit tant la cour céleste, que leurs voix et leurs concerts.

Combien comptez-vous de ces déesses?

On n'en comptoit d'abord que trois, sur ce principe, que les Muses désignant le chant, qui ne s'exécute que de trois manières, ou avec la voix, ou avec les instrumens à vent, ou avec ceux qu'on touche des mains, il ne pouvoit y en avoir que trois. On en compte cependant neuf, qui sont *Clio*, *Euterpe*, *Thalie*, *Melpomène*, *Therpsicore*, *Erato*, *Polymnie*, *Uranie et Calliope.*

Quelle raison a fait admettre ce nombre de neuf Muses?

S.t Augustin rapporte d'après Varron, qu'en une ville qu'on croit être Sicyone, on avoit employé trois habiles ouvriers à faire chacun les trois statues des Muses que l'on admettoit alors, dans le dessein de consacrer les trois plus belles; mais qu'on les trouva si bien faites, qu'on les prit toutes neuf, pour les consacrer dans le temple d'Apollon.

Qu'est-ce qui a fait imaginer les Muses aux poëtes ?

Ces déesses si fameuses parmi les Grecs, étoient, selon Diodore de Sicile, d'habiles chanteuses, qu'Osiris menoit avec lui dans ses conquêtes, et auxquelles il avait donné pour chef Apollon, l'un de ses généraux ; ce qui a fait donner au dieu de ce nom, l'office de conducteur des Muses. Selon certains auteurs, la fable des muses vient des concerts que Jupiter avoit établis en Crête. Ils étoient composés de neuf filles, qui formoient son académie royale de musique. Et ce dieu, disent-ils, n'a passé pour le père des Muses, que parce qu'il fut le premier parmi les Grecs, qui, à l'imitation de Jubal, avoit un concert réglé ; et on a donné à ces chanteuses, Mnémosine ou la mémoire pour mère, parce que c'est elle qui fournit la matière des vers et des poëmes.

Pourquoi ces déesses, qui ne devoient pas être méchantes, changèrent-elles les filles de Piérus en pies ?

Ces filles, que l'on nomme du nom de leur père, les Piérides, osèrent défier les Muses à qui chanteroit le mieux. Ayant été vaincues par ces déesses, elles furent métamorphosées en pies. Cette fable a été imaginée pour apprendre que Piérus mauvais poëte, avoit composé plusieurs ouvrages peu avantageux aux dieux, et un, entr'autres,

qui déshonoroit les Muses; et c'est-là l'origine du combat des Muses avec les filles, c'est-à-dire, les ouvrages de Piérus; on les a changées en pies, parce que ses filles, c'est-à-dire, ses ouvrages, étoient remplis d'un verbiage ennuyeux et dégoutant.

Comment représentoit-on Clio?

Clio, la première des muses, qui prend son nom de la gloire, ou de la renommée, présidoit à l'histoire. On la représentoit sous la figure d'une jeune fille couronnée de laurier, tenant en sa main droite une trompette ou une guittarre, ou un plectre au lieu d'archet, et un livre en sa gauche, parce qu'on lui attribue aussi l'invention de la guittarre. (*Figure* 49.)

Comment représentoit-on Euterpe?

Euterpe, ou la réjouissante, qui présidoit à la musique, se représentoit comme une jeune fille couronnée de fleurs, tenant des papiers de musique, une flûte, des haut-bois, et autres instrumens de musique auprès d'elle (*Figure* 50.)

Thalie, la florissante, qui présidoit à la comédie, et à la poësie lyrique, étoit représentée sous la figure d'une jeune fille couronnée de lierre, tenant un masque à sa main, et chaussée avec des brodequins. (*Figure* 51.)

Melpomène, ou l'attrayante, déesse de la tragédie, se représentoit sous la figure d'une jeune fille, avec un air sérieux, superbement vêtue, chaussée

d'un cothurne, tenant des sceptres et des couronnes d'une main, et un poignard de l'autre. (*Figure* 52.)

Terpsicore, la divertissante, déesse de la danse et aussi de la musique, se représentoit comme une fille qui danse, couronnée de guirlandes, tenant une harpe, et ayant autour d'elle des instrumens de musique. (*Figure* 53.)

Erato, l'aimable, qui présidoit aussi à la poësie lyrique, étoit représentée sous la figure d'une jeune personne enjouée, couronnée de myrthe et de roses, tenant d'une main une lyre, un archet de l'autre, et à côté d'elle un petit Cupidon aîlé, avec son arc et son carquois. (*Figure* 54.)

Polimnie, déesse de la rhétorique, étoit représentée avec une couronne de perles, habillée en blanc, toujours la main droite en action pour haranguer, et tenant de la gauche un sceptre. (*Figure* 55.)

Uranie, ou la céleste, déesse de l'astronomie, se représentoit comme une jeune fille vêtue d'une robe couleur d'azur, couronnée d'étoiles, soutenant un globe avec les deux mains, et ayant autour d'elle des instrumens de mathématiques. (*Figure* 56.)

Calliope, la doucereuse, déesse de l'éloquence et de la poësie lyrique, étoit représentée sous la forme d'une jeune fille couronnée de laurier, ornée de guirlandes, avec un air majestueux, tenant en sa main droite une trompette, en sa

gauche, un livre, et trois autres auprès d'elle, qui sont l'Ilyade, l'Odissée et l'Énéide. (*Figure* 57.)

Ne représente-t-on pas quelquefois les Muses avec des aîles?

Ces déesses s'étant retirées, disent les poëtes, chez Piréné, roi de Thrace, lorsqu'elles retournoient au Parnasse, ce tyran les enferma, et voulut leur faire violence. Elles demandèrent aux dieux, et en obtinrent des aîles pour se sauver. Piréné monta sur une haute tour, d'où il se jetta en l'air, pour voler après elle, mais il tomba, et se cassa la tête.

Quel est le fondement de cette fable?

Elle a été imaginée pour rendre odieux ce tyran, qui avoit détruit les académies, ou les Muses, c'est-à-dire, les sciences étoient enseignées.

Où étoit la demeure ordinaire des Muses?

Sur les monts Parnasse, Hélicon, Pyérius, et le Pinde. Plusieurs fontaines, comme l'Hippocrène, Castalie, et le fleuve Permesse, leur étoient consacrées.

Quelle est l'origine de la fontaine d'Hippocrène?

Elle fut formée par un coup de pied que donna en naissant, le cheval Pégase, et elle fut consacrée à Apollon et aux Muses.

Qu'étoit-ce que ce cheval Pégase?

C'étoit un cheval aîlé, qui naquit du sang de

Méduse, lorsque Persée coupa la tête à cette Gorgone. C'est de ce cheval que ce héros se servit pour délivrer Andromède. (*Figure* 58.)

BACCUS.

A qui attribue-t-on la naissance de Baccus?

Nous avons déjà dit que c'étoit à Jupiter et à Sémélée, fille de Cadmus, roi de Thèbes. Junon, jalouse de l'inclination que Jupiter avoit pour cette princesse, prit la figure de Béroée, nourrice de sa rivale, pour lui inspirer des soupçons sur l'honneur que lui faisoit ce dieu. Elle lui fit entendre que s'il étoit en effet Jupiter, il ne se déguiseroit pas sous la figure d'un homme mortel: que le moyen de s'en instruire, étoit de lui proposer de paroître devant elle avec la même majesté qu'il faisoit éclater devant Junon. Sémélée ayant suivi le conseil de la fausse Béroée, Jupiter lui accorda quoiqu'avec peine, ce qu'elle désiroit. Mais au moment qu'il parut, le foudre dont il étoit armé, mit le feu au palais, et l'infortunée princesse fut brûlée. De peur que Baccus qu'elle portoit dans son sein, ne périt avec elle, Jupiter le mit dans sa cuisse, où il le garda jusqu'à ce qu'il fût à terme; ou selon quelques auteurs, Mercure le retira des flammes, et le porta à Nysus, qui le fit élever dans les antres du mont Nysa en Arabie.

Qui eut soin de Baccus après sa naissance?

Rien n'est plus surprenant que le grand nombre de nourrices que les poëtes donnent à ce personnage, dont ils ont fait un dieu. Selon Ovide, Jupiter le mit secrètement entre les mains d'Ino sa tante, qui fut sa première nourrice; mais peu constant dans ses narrations, il le fait nourrir ensuite par les Hyades. D'autres prétendent que les Heures furent ses nourrices. Apollonius veut que Mercure le porta, par ordre de Jupiter, dans l'île d'Eubée, pour le donner à Macris, fille d'Aristée; et que Junon ne pouvant souffrir que le fils de sa rivale fût élevé dans une île qui lui étoit consacrée, en avoit chassé la jeune nourrice qui l'avoit élevé dans un antre du pays des Phéaciens. Enfin, d'autres assurent avec plus de vraisemblance que Baccus étoit né en Égypte, qu'il fut élevé à Nysa, ville de l'Arabie heureuse, où son père l'avoit envoyé.

Qu'est-ce qui a donné lieu à cette fable?

C'est que Sémélée ayant eu quelqu'intrigue, on voulut, pour sauver son honneur, la mettre sur le compte de Jupiter. Selon certains auteurs, Cadmus, irrité contre sa fille, l'exposa sur la mer avec son fils. Ils s'arrêtèrent sur les rivages d'Orcate, ancienne ville de Laconie, où l'on trouva Sémélée morte dans une espèce de coffre, où elle avoit été enfermée, et on l'enterra avec beaucoup de magnificence. Selon d'autres, elle

fut frappée de la foudre, ce qui joint avec le bruit qu'on avoit fait courir de son inclination pour Jupiter, donna lieu à la fable que nous venons de rapporter. Quant à ce qu'on dit de Baccus caché dans la cuisse de Jupiter, cette circonstance n'est fondée que sur l'équivoque d'un mot grec, qui signifie également *la cuisse* et une *montagne*. Ainsi au lieu de dire que Baccus avoit été nourri sur le mont Nysa, où son père l'avoit envoyé à quelques paysans, pour le dérober à la fureur de son épouse, on a mieux aimé dire qu'il avoit été porté dans la cuisse de Jupiter; les Grecs prenant toujours de deux sens celui qui avoit quelque chose de merveilleux.

Que devint Baccus dans la suite?

Devenu grand, il fit la conquête des Indes; il alla ensuite en Égypte, où il enseigna l'agriculture aux hommes; planta le premier, la vigne; et fut adoré par-tout comme le dieu du vin. Il n'y eut que les Scythes qui refusèrent de lui rendre les honneurs divins, pour avoir trouvé l'usage d'une boisson qui met souvent les hommes au rang des bêtes.

Comment les poëtes racontent-ils les conquêtes de Baccus?

Ils disent qu'ayant levé une armée composée d'hommes et de femmes, il partit pour les Indes; que ses soldats au lieu de boucliers et de lances,

portoient des tambours et des thyrses ; que tout céda à la frayeur qu'inspira cette armée tumultueuse, et qu'il fut reçu par-tout comme une divinité ; parce que c'étoit moins pour imposer des lois aux vaincus, que pour leur apprendre plusieurs choses nécessaires à la vie, et sur-tout la culture de la vigne.

A qui a-t-on appliqué l'histoire de Baccus ?

Il en est qui l'ont appliqué à Noé, qui fut l'inventeur de la vigne ; d'autres à Osiris, roi d'Égypte, qui pénétra dans les Indes ; d'autres enfin, à Moyse.

Quel rapport peut-il y avoir entre Moyse et Baccus ?

Selon ces auteurs, Moyse est né en Égypte comme Baccus ; le premier fut exposé sur le Nil, les poëtes disent la même chose du second ; et l'un et l'autre tirent leur nom de ce qu'ils ont été sauvés des eaux, car on appelle Baccus *Mysas*. Celui-ci fut élevé dans une montagne d'Arabie, nommée Nysa, et c'est dans ce pays que Moyse a passé quarante ans. Le poëte Nonnus parle de la fuite de Baccus vers les eaux de la mer rouge ; il ne se peut rien de plus précis pour Moyse. L'armée de ce dieu, selon Diodore, composée d'hommes et de femmes, traversa l'Arabie pour aller aux Indes ; celle du législateur, remplie de femmes et d'enfans, passa le désert pour aller dans

la Palestine, qui étoit dans l'Asie. Les cornes qu'on donne à Baccus, ne font-elles pas allusion aux rayons de lumière qui brilloient sur la tête de Moyse ? Le mont Nysa n'est-il pas le même que Syna, par la transposition d'une seule lettre ?

N'y ajoute-t-on pas encore des rapports aussi frappans ?

Oui, et c'est le père Thomassin. Baccus armé de son thyrse, défait les géans, selon Nonnus ; Moyse n'est-il pas obligé de combattre les descendans d'Énac, reste des géans ? et sa verge est l'instrument de ses miracles. Le législateur traverse la mer rouge ; et on raconte la même merveille d'une nymphe de Baccus. Jupiter envoie Iris à Baccus, pour lui ordonner d'aller détruire une nation impie dans les Indes ; et Dieu ordonne à Moyse d'aller dans la Palestine abolir les abominations d'un peuple idolâtre. Caleb, dont le nom approche de celui d'un chien, fut le fidelle compagnon de Moyse. Les poëtes disent que Pan avoit donné à Baccus un chien pour l'accompagner dans ses voyages. Moyse et Josué arrêtent le soleil ; on le dit formellement de Baccus. Enfin le législateur fait sortir une fontaine d'un rocher ; le conquérant en frappant la terre de son thyrse, en fait sortir des torrents de vin.

Comment appelloit-on les fêtes de Baccus ?

Baccanales ou *Orgies*. Le jour destiné à ces fêtes, les hommes et les femmes couronnés de lierre, les

les cheveux épars, presque nus, couroient à travers les rues, criant comme des forcenés, *Evohe Bacche*, etc. Au milieu de cette troupe, on voyoit des gens yvres, vêtus en Satyres, en Faunes, et en Sylénes, faisant des grimaces et des contorsions où la pudeur étoit peu ménagée. Venoit ensuite une troupe montée sur des ânes, qui étoit suivie de Faunes, de Baccantes, de Naïades, et de Tityres, qui faisoient retentir toute la ville de leurs hurlemens. Après cette troupe tumultueuse, on portoit les statues de la victoire, et des autels en forme de seps de vignes, couronnés de lierre, et sur lesquels fumoit l'encens. Puis on voyoit paroître plusieurs chariots chargés de thyrses, d'armes, de couronnes, de tonneaux, de cruches et d'autres vases, de trépieds et de vans. De jeunes filles suivoient ces chariots, et portoient les corbeilles mystérieuses, environnées de deux serpens, et pour cela on les nommoit *Cistophores*. Les *Phallophores* les suivoient avec un chœur d'Ityphallores, habillés en Faunes, contrefaisant des personnes yvres, et chantant en l'honneur de Baccus, des cantiques dignes de leurs fonctions. Cette procession étoit fermée par une troupe de Baccantes qui étoient les prêtresses de ce dieu. Elles étoient couronnées de lierre entrelassé de branches d'ifs et de serpens.

Que signifient toutes ces choses qu'on portoit dans ces cérémonies?

Le lierre qui se trouvoit par-tout, étoit spécialement consacré à Baccus ; et cette plante qui est toujours verte, marquoit la jeunesse de ce dieu qu'on disoit ne point vieillir, c'est-à-dire, l'état permanent du soleil dans la même force et la même fécondité. Les serpens dont la corbeille étoit environnée, et que plusieurs des assistans portoient sur eux, ou en baudrier, ou dans leur sein, étant des animaux dont la jeunesse se renouvelle chaque année, en changeant de peau, signifioient la même chose. Le van mystique marquoit que ce prince avoit enseigné l'art de l'agriculture, et la manière de nettoyer les blés. Les armes apprenoient qu'avec la douceur Baccus avoit employé la force dans la conquête des Indes.

Qu'étoit-ce que le thyrse dont vous avez parlé?

C'étoit une espèce de lance ou de bâton couvert de feuilles de vignes et de lierre mêlées ensemble, ayant au bout une pointe en forme de pomme de pin. On dit que les femmes que ce prince avoit emmenées avec lui, attaquèrent les Indiens avec cette arme, dont ils ne se défioient point, n'appercevant que le lierre et le pampre qui cachoient de véritables piques.

Comment souffroit-on de pareilles fêtes où il y avoit de si grands désordres?

Tout cela étoit autorisé par la religion des peuples idolâtres qui croyoient honorer leurs

dieux par ces infamies. Le désordre fut porté si loin, que sous le consulat de Posthumius, l'an de Rome 568, le sénat rendit un édit qui menaçoit de mort ceux qui célébreroient ces fêtes à l'avenir; et il fut publié et affiché par-tout l'empire avec une solemnité extraordinaire.

N'y avoit-il pas encore d'autres fêtes en l'honneur de Baccus?

Il y avoit encore les Ascolies dans l'Attique. Les paysans s'assembloient et sautoient à cloche-pied au milieu de plusieurs vessies enflées et graissées d'huile. Ceux qui tomboient devenoient un sujet de risée pour les autres.

Quels noms donnoit-on à Baccus?

On lui en donnoit un grand nombre, outre ceux qu'il avoit des lieux où il étoit adoré. Il est vraisemblable qu'on lui donna celui de *Baccus*, à cause des pleurs et des hurlemens des Baccantes. On l'appeloit *Bimater*, pour marquer qu'il avoit eu en quelque manière, deux mères; *Dionysius*, à cause de Jupiter son père, et du mont Nysa, où il avoit été élevé; *Liber*, à cause de la liberté et de la joie que procure le vin; *Licœus*, parce qu'il chasse le chagrin; *Evan*, à cause du lierre qui lui est consacré; *Læneus* ou *Torcularius*, pour les pressoirs qu'il avoit inventés; *Biformis*, parce qu'on le représentoit tantôt comme un enfant, tantôt comme un homme barbu; *Triambé*, parce

qu'il avoit triomphé trois fois ; *Dithyrambus*, parce qu'ayant été mis en pièces par les géans, Cérès rassembla ses membres épars, et lui rendit la vie ; *Psilas*, d'un mot grec, qui signifie la pointe de l'aîle d'un oiseau, pour marquer que l'homme est emporté et soutenu par une pointe de vin, comme un oiseau dans l'air par les aîles ; *Bicorniger*, pour les cornes qu'il portoit à la tête, symbole des rayons du soleil que ce dieu représentoit ; enfin, *Corymbifer*, pour faire allusion aux grains de lierre, nommés Corymbes, dont sa couronne étoit quelquefois garnie.

Baccus ne descendit-il pas aux enfers ?

Les poëtes l'y font descendre pour en retirer sa mère ; c'est-à-dire, qu'il fit l'apothéose de cette princesse, qu'il retira pour ainsi dire des enfers, pour la placer dans le ciel, où elle fut mise au nombre des déesses, sous le nom de Thionée.

Une divinité aussi gaie et qui aimoit autant la liberté, ne devoit faire aucun mal à personne, qu'en pensez-vous ?

S'il y eut jamais un dieu vindicatif et cruel, on ne peut se dissimuler que ce ne soit Baccus, tel que les poëtes l'ont dépeint. Pour le prouver, il suffira de rapporter les châtimens qu'il exerça contre Lycurgue, Arruntius, Penthée, les Minéides, et des mariniers qui avoient voulu l'enlever.

Qui étoit Licurgue ?

Il étoit roi de Thrace, et fils de Dryas, fille de Faune, qui passoit pour la déesse de la pudeur et de la modestie. Il fut l'un des plus grands ennemis de Baccus. Un jour ayant poursuivi les nourrices de ce dieu, sur le mont Nysa, et les ayant frappées de sa hache, elles jettèrent à bas leurs thyrses, Baccus se jetta lui-même dans la mer, où il se seroit noyé sans le secours de Téthys, qui le reçut dans son sein tout tremblant de peur, par la terreur que cet homme lui avoit imprimée. Mais les dieux irrités en tirèrent vengeance, et le fils de Saturne, à la prière de Baccus, aveugla Lycurgue, qui mourut peu après, haï de tous les dieux immortels.

Qu'ont voulu nous représenter les poëtes sous cette fable?

Selon le père Hardouin, Lycurgue est un prince qui défend le vin à ses sujets; on appelle Lycurgue, un homme qui fait des actions de loup, qui ravage la campagne, et qui fait du dégât comme les loups; il étoit fils de Dryas, c'est-à-dire, qu'il avoit le cœur dur comme un chêne; les nourrices de Baccus, qui jettèrent bas leurs thyrses, sont les seps ou les pieds de vigne qui furent déracinés; comme on craignoit qu'il n'exterminât aussi le vin des caves, on l'offrit à Téthys, c'est-à-dire, qu'on le vendit à des gens de mer qui lui firent très-bon accueil. Il arriva enfin que ce prince mourut, et à la mort on perd la vue et

la vie; il étoit haï de tous les dieux; c'est-à-dire, qu'il n'avoit aucune bonne qualité.

Est-ce ainsi que Plutarque explique cette fable?

Il n'y cherche pas tant de rafinement. Il dit que Lycurgue ayant entrepris de faire arracher les vignes qui étoient dans la Thrace, où il régnoit, et ayant voulu mettre la main à l'œuvre, il se coupa les deux jambes; ce qui fut regardé comme l'effet de la vengeance des dieux.

Que nous direz-vous d'Aruntius?

C'étoit un simple particulier de Toscane, ennemi de Baccus, c'est-à-dire, du vin, liqueur dont les personnes sages se sont toujours défiées. Cependant ce dieu l'en punit, en le plongeant dans une yvresse qui éteignit tellement sa raison, qu'il fit le plus grand outrage à sa fille Médulline, qui l'enyvra de nouveau, et le tua ensuite pour venger son honneur. Ce qui montre les funestes effets du vin, qui trouble la raison, et porte ceux qui s'y livrent, aux crimes les plus opposés à la nature.

Qui étoit Penthée?

C'étoit un roi de Thèbes, fils d'Echion et d'Agavé, fille de Cadmus et d'Hermione. Il méprisoit si fort Baccus, qu'au-lieu d'aller au-devant de ce dieu, qui passoit par ses états, il commanda qu'on le lui amenât pieds et mains liés. Baccus prit la forme d'Acète, l'un de ses pilotes; et lorsqu'il fut en prison, il en sortit sans être vu, et

inspira une telle fureur à la famille de ce roi, que ses propres sœurs l'accablèrent de coups, ses tantes lui déchirèrent les mains avec les dents, et sa mère même lui arracha la tête. Ce qui remplit de frayeur les Thébains, qui rendirent de plus grands honneurs à cette divinité, pour éviter son ressentiment.

Que croyez-vous de cette fable?

Ce prince ayant eu la curiosité de voir par lui-même ce qui se passoit dans les orgies, eut tant d'horreur des infamies qui s'y commettoient, qu'il fit défense de les célébrer dans ses états. Les prêtres de Baccus irrités de cette défense, engagèrent les Baccantes à mettre en pièces ce prince infortuné, et publièrent que c'étoit par la volonté de ce dieu qui avoit voulu punir cet ennemi de son culte.

Pourquoi les Minéides éprouvèrent-elles la vengeance de Baccus?

Ces filles de Minée Thébain, peu touchées du châtiment que Baccus avoit exercé contre leur roi Penthée, affectèrent par mépris, de travailler à la tapisserie le jour destiné aux fêtes de cette divinité. Ce fils de Jupiter pour se venger d'elles, les changea en chauve-souris, et leur ouvrage en lierre. Apparemment que quelques filles considérables de Thèbes, ayant fait paroître leur mépris pour le culte de Baccus, les prêtres les ayant fait

périr secrètement, publièrent qu'elles avoient été changées en ces oiseaux qui se cachent avec tant de soin.

Qu'arriva-t-il à ces nautonniers dont vous nous avez parlé?

Acète, capitaine d'un vaisseau Tyrien, ayant débarqué dans l'ile de Chio pour y passer la nuit, fut fort surpris de voir au moment du départ, l'un de ses compagnons amener un enfant d'une beauté merveilleuse qu'il avoit trouvé sur le bord de la mer, et dont il espéroit tirer une grosse rançon. Acète qui reconnut Baccus dans cet enfant, voulut s'opposer à ce sacrilège ; mais il ne fut point écouté. Il fut même maltraité par ses compagnons qui l'obligèrent de mettre à la voile. Alors Baccus, pour se faire reconnoître, arrêta en pleine mer le vaisseau, qui se chargea de feuilles de vignes, de lierre et de grappes de raisin. Il parut lui-même couronné de raisins, tenant à la main son thyrse, et ayant autour de lui des tigres, des lynx et des panthères. Cette vue glaça d'effroi les nautonniers qui se jettèrent dans la mer, où ils furent changés en dauphins. Il n'y eut qu'Acète d'épargné, et Baccus en fit son grand sacrificateur.

Quel peut être le fondement de cette fable?

Une aventure qui arriva à des marchands Phéniciens qui, portant du vin en Italie, firent naufrage ; ou selon Bochart, parce que ces mar-

chands, qui étoient Tyriens, avoient sur leur vaisseau la figure d'un poisson de mer, nommé marsouin, qui ressemble assez au dauphin; ce qui a fait dire qu'ils avoient été changés en dauphins.

Pourquoi la panthère étoit-elle consacrée à Baccus?

C'est que cet animal est fort chaud, ce qui convient au vin; ou parce que Baccus étant l'Osiris des Egyptiens, qui étoit le symbole du soleil, la panthère marquoit par ses taches les étoiles; ou enfin, parce que ce héros portoit, suivant l'usage de ces temps, la peau de cet animal.

La pie ne lui étoit-elle pas aussi consacrée?

Oui, parce que dans les triomphes dont il étoit l'inventeur, on avoit permission de parler avec une licence effrénée, et d'insulter même aux vainqueurs, en leur reprochant leurs défauts.

Comment représentoit-on Baccus?

Ordinairement sous la figure d'un jeune homme sans barbe, quoiqu'il y ait aussi le Baccus barbu; souvent en enfant couronné de lierre ou de pampre, et il est le premier des dieux qui ait porté une couronne, tenant le thyrse d'une main, de l'autre des grappes de raisins, et quelquefois une corne qui étoit un vase à boire. Quelquefois on le représentoit nu, ou les épaules couvertes d'une peau de panthère, ou sur les épaules de Pan, ou entre les bras de Silène, qui étoit son père nourricier. On le voit aussi assis ou sur un tonneau, ou sur

un globe céleste, couvert d'étoiles, et c'est alors le soleil ou Osiris; de même que quand il paroît avec des flèches, qui marquent les rayons de cet astre. Il a quelquefois des cornes à la tête, parce qu'il s'étoit couvert, dans ses voyages, de la peau d'un bouc. Enfin on représente encore ce dieu ou sous la forme d'un vieillard, ou sur un char traîné par des tigres, des panthères ou des lions. (*Figure* 61.)

Comment a-t-on pu le représenter sous des formes si opposées de jeune homme et de vieillard?

Les poëtes l'ont représenté comme un jeune homme, pour marquer la joie des festins, dont le vin fait la base essentielle; et ils lui ont donné la forme d'un vieillard, parce que le vin pris sans modération, use la santé, et nous rend comme les vieillards incapables de garder un secret.

Ne met-on pas aussi le caducée en main à Baccus?

Oui, pour apprendre qu'il avoit préféré la paix à la guerre; et qu'il avoit réconcilié Jupiter avec Junon dans le temps de leurs plus grandes brouilleries.

Quelle fut l'épouse de Baccus?

Ariadne, fille de Minos, roi de Crète, que Thésée avoit abandonnée sur un rocher de l'île de Naxos. Ce dieu l'ayant trouvée déplorant son malheur, l'épousa. On en voit la cérémonie dans

un bas relief de la vigne Montalte. Sur un char, tiré par des Centaures, sont Baccus et Ariadne. Le cortège qui les suit est magnifique. D'abord on voit des joueurs de flûtes et de tymbales de l'un et de l'autre sexe, qui paroissent à la tête de la troupe. Un éléphant qui vient après, désigne la conquête des Indes. Il est ceint d'un ruban comme les victimes destinées aux sacrifices. Silène, monté sur un âne, et yvre à son ordinaire, vient ensuite, accompagné de Faunes, de Satyres et de Nymphes qui portent des pots, des vaisseaux à boire, des pampres, des grappes de raisins et des thyrses.

MERCURE.

Quel rang tenoit Mercure parmi les dieux?

Mercure, fils de Jupiter et de Maya, l'une des Pleyades, fille d'Atlas et de Pléyone, étoit le dieu le plus occupé de tout l'Olympe ; jamais il n'étoit en repos. Messager, embassadeur et confident des autres dieux, il les servoit avec un zèle infatigable, même dans des emplois peu honnêtes. Il avoit soin de toutes leurs entreprises ; il gouvernoit les affaires qui regardoient la guerre ou la paix ; il présidoit aux jeux et aux assemblées ; il écoutoit les harangues publiques et y répondoit. C'étoit lui qui étoit chargé de conduire les ames des morts dans les enfers, et de les ramener. Tantôt on le voit accompagner Junon, ou pour la garder, ou pour

veiller à sa conduite ; tantôt Jupiter le charge d'entamer quelqu'intrigue avec quelque nouvelle maîtresse ; ici il transporte Castor et Pollux à Pallène ; là, il accompagne le char de Pluton, lorsqu'il enlève Proserpine. Embarrassés de la querelle mue entre trois déesses, au sujet de la beauté, les dieux l'envoient avec elles au berger Pâris. Enfin il passoit pour le dieu de l'éloquence, des voyageurs, des marchands, et même des filoux.

Que sait-on de certain au sujet de Mercure?

Il y a eu plusieurs Mercures, dont l'un étoit fort éloquent, l'autre négociant, celui-ci bon politique, celui-là navigateur ou voyageur, etc. ; et dans la suite on a attribué toutes ces qualités au seul fils de Jupiter et de Maya.

Quel est le plus fameux de tous ces Mercures?

C'est Mercure Trismégiste, ou trois fois très-grand, roi d'Egypte, qui vivoit peu après Moyse. Il s'appliqua à faire fleurir les arts et le commerce dans toute l'Egypte ; apprit aux Egyptiens la manière de mesurer leurs terres, dont les limites étoient souvent dérangées par les accroissemens du Nil ; il inventa les premiers caractères des lettres, et fut l'auteur des anciens livres qui concernoient la religion, pour lesquels les Egyptiens avoient tant de vénération.

Que nous direz-vous de celui qui étoit fils de Jupiter et de Maya.

Après la mort de son père, il eut pour son partage l'Italie, les Gaules et l'Espagne, où il fut maître absolu après la mort de son oncle Pluton, et les Mauritanies après celle de son grand-père Atlas. C'étoit un prince fin, artificieux et dissimulé. Il voyagea en Egypte pour s'instruire dans les mœurs et les coutumes de cet ancien peuple, et sur-tout dans la science de la magie, où il excella dans la suite. Aussi fut-il regardé comme l'augure et le devin des princes Titans, qui le consultoient souvent; et c'est ce qui l'a fait appeler l'interprête des dieux. Jupiter l'employa dans plusieurs négociations pendant les guerres qu'il eut avec les princes de sa famille; c'est ce qui l'a fait passer pour le messager des dieux. Comme il les racommoda souvent ensemble, on l'a pris pour le dieu de la paix et des alliances.

D'où vient le nom de Mercure?

D'un mot latin qui signifie marchandise. On lui a donné ce nom, parce qu'il inventa l'art de vendre par poids et par mesure ce qui se débite en détail pour y gagner; et c'est pour cela que les marchands le prirent pour leur patron.

Pourquoi le regarde-t-on comme le dieu des voleurs et des filoux?

C'est qu'on prétend qu'il favorisoit les tromperies qui s'exercent dans le commerce. Du moins est-il vrai qu'il avoit donné en ce genre des preuves de

son talent, comme nous le voyons dans l'histoire de Battus; et nous apprenons de Lucien qu'étant encore enfant, il avoit volé le trident de Neptune, les flèches d'Apollon, l'épée de Mars, la ceinture de Vénus; fables fondées sur ce qu'il étoit habile navigateur, adroit à tirer de l'arc, brave dans les combats, et qu'il joignoit à toutes ces qualités, toutes les graces et tous les agréments du discours.

Quels autres noms donnoit-on encore à Mercure?

Il en avoit un grand nombre. Nous ne donnerons ici que les principaux. On le nommoit 1.° *Triceps*, c'est-à-dire, dieu à trois têtes, à cause de sa triple puissance parmi les dieux du ciel, de la terre et des enfers; 2.° *Hermes*, c'est-à-dire, interprête; 3.° *Cyllenius*, de la montagne de Cyllène où il étoit né; 4.° *Camillus*, c'est-à-dire, messager des dieux; 5.° *Vialis*, parce qu'il avoit la surintendance des chemins, et qu'on y plaçoit des statues qui n'avoient ni pieds ni mains. On les appeloit *Hermæ*, et on leur a donné le nom de bustes en français.

Quel nom lui donnoient les Gaulois?

Ils l'honoroient sous le nom de *Theutatès*, et lui offroient des victimes humaines. Ils le regardoient comme l'inventeur de tous les beaux arts.

Quel culte rendoit-on à Mercure?

On lui offroit les langues des victimes, pour marquer par-là l'éloquence de ce dieu. On lui pré-

sentoit par la même raison du miel et du lait. On lui immoloit aussi quelquefois des veaux et des coqs.

Comment représentoit-on Mercure ?

Comme il étoit le dieu des marchands et des voleurs, on le peignoit ordinairement la bourse à la main ; en qualité de grand négociateur des dieux et des hommes, il portoit le caducée, symbole de la paix ; les ailes qu'on met sur son bonnet, à ses pieds, et à son caducée, marquoient sa promptitude à exécuter les ordres des dieux, et surtout celui de conduire en enfer ou aux champs élisés les ames des morts. La vigilance que tant de devoirs demandent, lui ont fait donner un coq pour symbole. Si on voit à ses pieds une tortue c'est qu'il passoit pour l'inventeur d'un instrument de musique appelé *Testudo* ou la *Tortue*. On le représentoit comme un jeune homme, beau de visage, d'une taille dégagée, tantôt nu, tantôt avec un manteau sur les épaules, qui ne le couvre qu'à demi.

Qu'est-ce que le caducée que vous lui mettez en main ?

C'est une baguette entortillée par un bout de deux serpens, dont le corps se replie en deux demi-cercles, tandis que la tête passe au-delà de la baguette.

Quelle raison ont eue les poëtes d'attacher ces deux serpens à la baguette de Mercure ?

On a débité à ce sujet bien des conjectures. Athénagore dit que Jupiter étant devenu passionné pour Maya, elle se changea en couleuvre, et qu'aussitôt le dieu prit la figure d'un serpent; et que ce sont ces deux mêmes insectes que Mercure porte sur son caducée. Selon d'autres auteurs, Mercure ayant trouvé deux serpens qui se battoient, avoit appaisé leur furie en les frappant de sa baguette, à laquelle il les avoit entortillés; et c'est pour cela, ajoutent-ils, que le caducée a toujours été regardé depuis comme le symbole de la paix. Mais sans y chercher du mystère, il est croyable que les ambassadeurs et les envoyés portant toujours une branche d'olivier en forme de baguette, on en a donné une semblable à Mercure, le grand ambassadeur des dieux; et qu'on y a joint les deux serpens, comme le symbole de la prudence qui doit toujours accompagner les négociations.

Pourquoi lui mettoit-on une chaîne d'or dans la bouche?

Cette chaîne d'or qui sortoit de sa bouche, et s'attachoit aux oreilles de ceux qui l'écoutoient, marquoit la force de son éloquence qui enchaînoit les cœurs et les esprits par sa douceur.

Pourquoi le peignoit-on avec la moitié du visage claire, et l'autre moitié noire et sombre?

C'est qu'il conduisoit les ames dans les enfers, et qu'il

qu'il étoit tantôt dans le ciel ou sur la terre, et tantôt dans le royaume de Pluton.

Pourquoi les Egyptiens lui donnoient-ils une tête de chien?

C'étoit pour marquer sa vigilance et sa sagacité.

Mercure n'encourut-il pas la disgrace de Jupiter?

Oui, malgré les services qu'il avoit rendus à ce dieu, il perdit ses bonnes graces et fut chassé de l'Olympe. C'est pendant ce temps-là qu'il vola à Apollon ses troupeaux, ses armes et sa lyre dont il se servit pour endormir et tuer Argus qui gardoit la vache Io.

Mercure ne fut-il pas aimé de Vénus?

Oui, et il en eut un fils que les Naïades élevèrent dans les cavernes du mont Ida, et l'appellèrent Hermaphrodite des noms de ses père et mère, parce qu'il portoit sur son visage tous les traits de l'un et de l'autre.

Qu'arriva-t-il à cet enfant?

Ayant rencontré un jour la nymphe Salmacis qui présidoit à une fontaine de la Carie, dont les eaux étoient de la plus grande pureté, cette nymphe charmée de la beauté de cet enfant, l'embrassa étroitement, et demanda aux dieux de n'en être jamais séparée. Sa prière fut exaucée, et leurs corps confondus en un, n'eurent plus que le même visage. Hermaphrodite se voyant moitié homme et moitié

femme, demanda à son père et à sa mère que tous ceux qui viendroient se baigner dans cette fontaine, n'en sortissent qu'après avoir changé de sèxe. Mercure et Vénus lui accordèrent sa demande, et donnèrent à cette fontaine cette vertu qui l'a rendue si fameuse.

Quel est le fondement de cette fable ?

Cette fontaine étoit véritablement dans la Carie près d'Halicarnasse, à côté d'un temple consacré à Vénus et à Mercure. Une colonie de Grecs, ayant chassé les Cariens d'Halicarnasse, ceux-ci se retirèrent sur les montagnes, d'où ils incommodoient les vainqueurs par leurs fréquentes excursions. Un Grec de la colonie s'avisa de mettre à profit la bonté de l'eau de la fontaine. Il y fit bâtir une bonne hôtellerie, où les passans étoient bien traités. Les Cariens s'y rendirent en foule. Le commerce qu'ils eurent avec les Grecs, les accoutuma insensiblement à leurs manières ; et le bon accueil qu'ils y reçurent ayant adouci leurs mœurs, on publia que cette eau avoit la vertu d'amollir le courage et de changer les hommes en femmes.

Pourquoi Mercure changea-t-il Aglaure en statue de pierre ?

Ce dieu étant devenu passionné pour Hersé, fille de Cécrops, roi d'Athènes, dans une fête solemnelle qui se faisoit en l'honneur de Minerve, tacha de mettre dans ses intérêts Aglaure, sœur de Hersé.

Elle lui promit en effet de l'aider de tout son pouvoir, moyennant une somme d'argent. Mais Minerve ne pouvant souffrir un commerce si honteux, ordonna à l'envie de la rendre jalouse de sa sœur. Mercure ne pouvant supporter les obstacles qu'elle faisoit naître sans cesse, la changea en rocher; c'est-à-dire, qu'à force d'argent il l'engagea à garder le silence, et à ne pas plus parler de ses intrigues qu'une pierre.

Mercure ne se fit-il pas encore aimer de Chione?

Cette princesse fille de Dédalion prince cruel, frère de Ceix roi de Trachine en Thessalie, étoit d'une rare beauté. Pour la séduire, Mercure employa la vertu de son caducée qui l'endormit, et il en eut Autolique, à qui il apprit le métier de voleur, avec le pouvoir de prendre différentes formes, et d'en donner à ses larcins. Ce qui signifie qu'il étoit un filou fort adroit, et aux ruses duquel il étoit difficile d'échapper.

Que devint cette princesse?

Fière de sa beauté, elle osa la préférer à celle de Diane, qui pour la punir de son orgueil, lui perça la langue d'un coup de flèche, dont elle mourut. Son père, au désespoir de sa mort, se précipita du haut d'un rocher; mais Apollon le soutint en l'air, et le changea en épervier.

Que croyez-vous de cette fable?

Que le fond en est vrai, et orné par les poëtes;

c'est-à-dire, que Chione fut aimée d'un roi de qui elle eut un fils prudent, artificieux et dissimulé comme son père; que Dédalion étoit un prince ambitieux, qui ne pouvoit se tenir en repos, ni y laisser les autres; c'est ce qui l'a fait changer en épervier, oiseau féroce, et qui ne vit que de rapines.

Qu'étoit-ce que Ceix dont vous venez de rappeler le nom?

Ceix, comme Dédalion, étoit fils de l'étoile du matin, que les Grecs nomment Phosphore, et les Latins *Lucifer*. Il avoit épousé la belle Alcyone, fille d'Eole, non le dieu des vents, mais fils d'Hellen descendu de Deucalion. Jamais époux ne s'aimèrent plus tendrement, et la mort seule sembloit pouvoir les séparer. Cependant Ceix, troublé par de funestes présages depuis la mort de son frère Dédalion, et de sa nièce Chione, résolut d'aller consulter à Claros l'oracle d'Apollon. Alcyone n'oublia rien pour le détourner de ce voyage, ou pour obtenir du moins la permission de l'accompagner. Mais ses larmes, ses soupirs, son désespoir, tout fut inutile. Il partit, après lui avoir promis d'être de retour dans deux mois. Cependant à peine eut-il quitté le rivage, qu'une tempête affreuse lui fit trouver la mort dans le sein des flots. Alcyone faisoit tous les jours des sacrifices aux dieux pour son retour. Junon, dont elle imploroit sur-tout la protection, ne pouvant souffrir plus long-temps qu'on

lui offrît des vœux pour une personne qui n'étoit plus, ordonna au dieu du sommeil d'instruire Alcyone par un songe, du sort de son époux. La princesse se réveilla en sursaut, et dans son désespoir, elle courut sur le bord de la mer, pour voir du moins encore une fois l'endroit d'où Ceix étoit parti. Tandis qu'elle rappeloit en sa mémoire tout ce qui s'étoit passé le jour de leur séparation, et que répendant un torrent de larmes, elle s'arrachoit les cheveux, et se meurtrissoit le visage, elle découvrit de loin sur la mer, un objet qui la frappa, et qui ressembloit à un cadavre. Bientôt le flot l'ayant rapproché, elle reconnut le corps de son mari. Transportée de douleur, elle s'élança dans l'eau pour l'embrasser. Mais les dieux touchés de son désespoir, rendirent la vie à son époux, et les métamorphosèrent l'un et l'autre en alcyons. Ils s'aimèrent avec la même tendresse sous cette nouvelle forme, et méritèrent d'être pris pour le symbole de l'amour conjugal ; et l'on dit que pendant les sept jours qu'Alcyone couve ses œufs dans un nid flottant, Eole tient les vents enchaînés, la mer est calme, et la navigation sûre et tranquille.

Qu'est-ce que l'Alcyon ?

C'est un oiseau un peu plus gros que le moineau : on l'appelle aujourd'hui *martinet pêcheur*. Il hante la mer et les marais. Son plumage est bleu, mêlé de verd, de blanc et de rouge. Il ne se montre guères que vers les deux solstices. Alors il vole

autour des navires, sans s'y arrêter long-temps; car il se retire incontinent dans ses trous. Sept jours avant le solstice d'hyver, il bâtit son nid, et les sept jours d'après, il fait ses œufs et les couve. Ces jours-là s'appellent Alcyoniens. On dit que pendant ce temps-là la mer de Sicile se rend calme et navigable, et que les autres mers sont beaucoup moins orageuses qu'à l'ordinaire. Les nids de cet oiseau sont admirables. Ils ont la figure d'une boule, l'entrée un peu élevée et fort étroite, et ressemble à de grandes éponges. Il n'est pas possible de couper ces nids avec des haches, ni avec quelqu'instrument de fer que ce soit. Il faut les briser en frappant dessus, comme on brise l'écume de la mer quand elle est sèche. On n'a pu découvrir de quelle matière ils sont faits. On croit qu'ils sont composés d'arrêtes, parce que cet oiseau se nourrit de poissons, et qu'il se tient près des rivières.

Quelle est l'origine de cette métamorphose ?

La ressemblance des noms, et le reste est purement historique. Car il est certain que Ceix étoit un roi des Trachiniens qui avoit épousé Alcyone. Ce prince ayant fait naufrage en allant à Claros consulter l'oracle d'Apollon, Alcyone en mourut de douleur, ou se précipita dans la mer.

Mercure ne fut-il pas encore chargé du supplice d'Ixion ?

Oui, mais avant de rapporter ce supplice, il faut savoir l'histoire d'Ixion.

Qui étoit donc cet Ixion ?

C'étoit un roi des Lapithes, dans la Thessalie, qui avoit épousé Dia, fille de Déïoné, à qui il promit des présens considérables pour avoir sa fille en mariage. Comme il différoit d'accomplir sa promesse, Déïoné fit enlever ses chevaux qui paissoient à la campagne. Ixion dissimula son ressentiment, et invita Déïoné à un festin. Ce prince qui fut d'abord reçu magnifiquement, ne fut pas plutôt entré dans la salle où le banquet étoit préparé, que mettant le pied sur une trape qui couvroit une fosse remplie de bois et de charbons allumés, il y fut consumé dans un instant. Après ce crime, Ixion déchiré par ses remords, implora le secours des princes ses voisins, pour se faire expier. Aucun d'eux n'ayant voulu lui rendre cet office, ni lui accorder même les droits de l'hospitalité, il erra long-temps sans trouver d'asile. Mais enfin Jupiter touché de son repentir, le reçut dans le ciel, et lui permit de s'asseoir à la table des dieux.

Sans doute qu'il fut fort reconnoissant d'une aussi grande faveur?

Point du tout. Il poussa l'ingratitude jusqu'à oser lever les yeux sur l'épouse même de Jupiter, et entreprit de lui faire violence. Jupiter à qui Junon s'en plaignit, ne pouvant se persuader que l'audace d'un mortel pût aller jusqu'à ce point, convint avec son épouse qu'elle lui promettroit une entrevue

secrète ; et ayant fait paroître à la place de la déesse une nuée qui lui ressembloit parfaitement, Ixion trompé par ce fantôme, ne permit plus à Jupiter de douter de son crime. Quoique cet attentat méritât les plus sévères châtimens, Jupiter se contenta de le chasser de sa cour, et de le renvoyer sur la terre. Mais ayant appris qu'il se vantoit hautement de l'avoir deshonoré, il le précipita d'un coup de foudre dans le tartare, où Mercure l'attacha avec des serpens, à une roue qui tourne sans cesse.

Quelle a pu être la cause de cette fable ?

Ixion ayant en effet fait périr par le feu son beau-père, et sollicité en vain la pitié de plusieurs rois, eut le bonheur d'en trouver un qui le reçut à sa cour, et lui promit de l'expier. Ce prince s'étant apperçu qu'il cherchoit à plaire à la reine, et voulant s'assurer de son ingratitude, engagea sa femme à lui promettre un entretien secret, et à mettre à sa place une esclave qui s'appelloit Nuée. Voilà ce qui a fait le fond de cette fable. Peut-être aussi qu'Ixion périt d'un coup de foudre, ce qui a donné lieu de dire que Jupiter l'avoit précipité dans les enfers, et a fait imaginer le supplice des serpents qui le rongent sur la roue, symbole des remords que doit lui procurer le souvenir de son ingratitude.

Cette fable n'a-t-elle pas encore été le fondement d'une autre ?

Les poëtes ont encore imaginé que du commerce d'Ixion avec la Nuée, naquirent les Centaures,

monstres demi-hommes et demi-chevaux ; parce que ce fut sous le règne de ce prince que les Thessaliens commencèrent parmi les Grecs à dompter des chevaux, et à s'en servir dans les combats.

Sur quoi est fondée l'histoire de Mercure?

Le savant Bochart croit qu'elle n'a été composée que sur celle de Canaan. Selon lui, l'un et l'autre ont passé pour fils de Jupiter, ou d'Ammon, qui étoit le même que Cam. Le dieu a pris son nom des marchandises, et Canaan en hébreu signifie la même chose. Un pareil motif qui a fait dire que Canaan étoit le serviteur de ses frères, a fait dire aussi que Mercure étoit le messager des dieux. On n'a donné à ce dieu le soin des chemins, que parce que les Phéniciens ou Cananéens sortis de Canaan, voyagèrent beaucoup, et établirent partout des colonies; les aîles de ce dieu, sont les voiles des vaisseaux des Phéniciens. Mercure n'a passé pour le dieu de l'éloquence, et on n'a dit qu'il avoit inventé les lettres, que parce que les Phéniciens en portèrent l'usage dans l'occident. D'autres croyent au contraire que Mercure est le même que Moyse, et comparent la verge miraculeuse de ce législateur, au caducée de ce dieu. Enfin il y a des auteurs qui prétendent que Mercure n'est autre qu'Eliezer; mais cette discussion nous meneroit trop loin.

IRIS OU L'ARC-EN-CIEL.

QUE dit la fable d'Iris ou de l'Arc-en-ciel?

Comme Mercure étoit le messager des dieux, Iris en étoit la messagère. Junon employoit Iris pour l'envoyer sur la terre, comme Jupiter se servoit du ministère de Mercure. Les Grecs ont fait de l'Arc-en-ciel, une jeune personne vêtue d'un habit de différentes couleurs, assise auprès du trône de Junon, et prête à exécuter ses ordres. Elle lui étoit tellement attachée, qu'elle ne la quittoit jamais. Quand elle avoit besoin de repos, elle s'appuyoit contre le trône de la déesse. Son emploi le plus important étoit d'aller couper le cheveu fatal des femmes qui alloient mourir. Comme cependant elle n'étoit pas toujours occupée à de semblables emplois, elle avoit soin, dans ses moments de repos, de l'appartement de sa maîtresse, dont elle faisoit le lit. Lorsque Junon revenoit des enfers dans l'Olympe, c'étoit Iris qui la purifioit avec des parfums. Telle est l'idée que les poëtes donnent de cette déesse; idée qui n'a pour fondement que la physique, en considérant Junon comme l'air grossier où se forme le météore de l'Arc-en-ciel.

De qui Iris étoit-elle fille?

Les poëtes la font fille de Thaumas, nom tiré d'un mot grec qui signifie *j'admire*; ce qui marque

bien la qualité du météore qu'on a voulu décrire, n'y ayant rien de plus merveilleux que cet Arc que forment les goutes d'eau d'un nuage opposé au soleil. Ils lui donnent pour mère *Electre*, qui veut dire *splendeur du soleil*, et pour sœur *Aello*, qui signifie *Tempête*; ce qui lui convient parfaitement; puisqu'il faut en effet, pour former ce météore, que le soleil luise, et que le temps soit disposé à la pluie ou à l'orage.

VÉNUS, CUPIDON ou l'AMOUR, ANTEROS ou le CONTRE-AMOUR, PRIAPE, l'HYMEN ou l'HYMENÉE et les TROIS GRACES.

QUI étoit Vénus?

Il y a tant de variété chez les Anciens au sujet de cette déesse, qu'on est obligé d'admettre plusieurs Vénus, parmi lesquelles quatre sur-tout sont très-célèbres. La première étoit fille du Ciel et de la lumière. C'étoit la Vénus céleste qui présidoit aux chastes amours. La seconde fut formée de l'écume de la mer mêlée avec le sang qui coula de la plaie que Saturne fit à Ouranos son père, et qui fut mère de Cupidon. C'est ainsi que les poëtes font naître aux environs de Cythère la plus belle des déesses. Les fleurs naissoient sous ses pas; et accompagnée de Cupidon son fils, des jeux, des ris, et de tout l'attirail de l'amour, elle fit également la joie et le bonheur des hommes et des dieux. La

troisième étoit fille de Jupiter et de Dionée. C'est elle qui fut donnée pour épouse à Vulcain, et qui eut de Mars *Anteros*, ou le contre-amour. Enfin la quatrième étoit Astartée, née à Tyr en Phénicie, et qui épousa Adonis.

D'ou vient le nom de Vénus ?

On prétend qu'il vient de *Vener*, qui en langue Celtique veut dire *belle*. On l'a donné à la plupart des belles femmes qui se sont rendues fameuses par leurs intrigues autant que par leur beauté ; et on a chargé la déesse de presque toutes les galanteries éclatantes.

Quel nom les Grecs donnoient-ils à Vénus ?

Comme ceux qui portèrent le culte de cette déesse dans la Grèce étoient venus par mer, les Grecs qui cherchoient à mettre du merveilleux partout, dirent qu'elle étoit sortie de la mer, et lui donnèrent le nom d'*Aphrodite* qui signifie écume. Ce qui aura sans doute donné lieu à ce que leurs poëtes ont débité dans la suite de l'origine de cette déesse.

Qui eut soin de l'éducation de Vénus ?

Jupiter en chargea les heures ses filles, qui la portèrent aussitôt dans le ciel, où les dieux la trouvèrent si belle qu'ils voulurent l'épouser, et la nommèrent déesse de l'amour. On prétend même que dès que Pallas l'eût apperçue, elle tint à Junon ce discours : Cédons, cédons, ô Junon, à cette déesse naissante tout le prix de la beauté.

Quel fut l'époux de Vénus ?

Vulcain le plus difforme des dieux, en récompense des foudres qu'il avoit forgés à Jupiter contre les géans.

Comment se conduisit-elle avec son époux?

Cette déesse ne pouvant souffrir son mari à cause de sa laideur, se deshonora par ses galanteries avec Mars, Mercure et Adonis. Vulcain l'ayant surprise avec Mars, les enferma dans une petite grille imperceptible et appela ensuite tous les dieux qui se moquèrent de lui. Elle aima aussi Anchise prince troyen qu'elle épousa, et dont elle eut Enée. Enfin il n'y a rien de plus abominable que toutes les débauches que les poëtes racontent de cette infame déesse. Baccus étoit son écuyer; elle présidoit aux mariages et aux commerces de galanterie; et pour cela on lui donnoit une ceinture mystérieuse nommée le Ceste de Vénus, qui la rendoit non-seulement aimable, mais qui avoit le don de rallumer les feux d'une passion éteinte.

Quel culte rendoit-on à cette déesse?

Comme elle favorisoit les passions les plus infames, on l'honoroit d'une manière digne d'elle. Ses temples ouverts à la prostitution, apprirent au monde corrompu, que pour reconnoître dignement cette abominable déesse, il ne falloit avoir aucune pudeur. Amathonte, Cythère, Paphos, Gnide, Idalie, et

les autres lieux consacrés spécialement à Vénus, se distinguèrent par les désordres les plus horribles.

Que lui offroit-on en sacrifice ?

Dans quelques endroits on ne faisoit brûler que de l'encens sur ses autels ; ailleurs on lui offroit des pastilles où il entroit de la chair de moineau ; dans d'autres endroits on lui offroit une chèvre blanche. Parmi les fleurs, la rose étoit consacrée particulièrement à cette déesse, parce que cette fleur avoit été teinte du sang d'Adonis, qu'une de ses épines avoit blessé ; le myrthe lui étoit aussi dédié, parce qu'il vient ordinairement sur le bord de l'eau, où cette déesse avoit pris naissance. Les cygnes et les moineaux lui étoient spécialement consacrés, mais sur-tout les colombes à cause de la fable qui dit que Vénus jouant un jour avec Cupidon, ce petit dieu voulut parier de cueillir plus de fleurs qu'elle, et que là dessus, une nymphe, nommée *Péristère*, ayant aidé la déesse, elle gagna la gageure, dont Cupidon fut si irrité, qu'il changea la nymphe en colombe. Ce qui n'est fondé que sur l'équivoque du nom de cette nymphe qui veut dire une colombe.

Les femmes ne lui offroient-elles pas aussi leur chevelure ?

C'étoit un usage parmi elles de faire cette offrande à cette déesse dans les momens critiques, comme le fit Bérénice femme de Ptolémée Evergète, qui se

coupa les cheveux, et les offrit à Vénus, selon le vœu qu'elle avoit fait pour la prospérité des armes de son mari.

Comment cette chevelure a-t-elle été mise au nombre des astres ?

Ptolémée fort sensible à cette marque de tendresse de sa femme, alla au temple de la déesse, et voulut y voir cette chevelure qui y avoit été attachée. Mais on fut fort surpris de ne l'y plus trouver. Le roi entra dans une grande colère contre les prêtres qui ne l'avoient pas gardée avec plus de soin. Un astrologue nommé Conon ayant été consulté, répondit que Vénus l'avoit placée dans le ciel, et l'avoit changée en étoile. On le crut, et on donna à sept étoiles qu'on venoit de découvrir près de la queue du lion, le nom de la chevelure de Bérénice, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Quels noms donnoit-on à Vénus?

Ses noms sont tirés des lieux où elle étoit honorée, comme ceux de *Cythérée*, de *Paphienne*, de *Gnidienne*, &c. On l'appelloit aussi *Uranie* ou *Céleste*, parce qu'on croyoit qu'elle étoit tombée à Paphos un jour de sa fête, sous la forme d'une étoile; *Populaire*, pour la distinguer de la *Vénus céleste*; *Verticordie*, parce qu'elle tournoit les cœurs vers l'amour, ou en détournoit; *Myrtie*, à cause du myrthe qui lui étoit consacré; *Dionée*, du nom de sa mère; *Migonitis*, parce qu'elle présidoit aux

mariages ; *Callipige*, à cause de sa beauté. Ceux qui lui attribuoient les deux sèxes, la représentoient avec de la barbe, et la nommoient *Barbata* et *Mascula*, &c. Enfin elle avoit différents noms selon les diverses idées des peuples chez qui elle étoit adorée.

Comment représentoit-on Vénus?

D'une infinité de manières différentes ; ou tenant un globe céleste à la main, pour marquer la Vénus Uranie ou céleste ; ou armée ainsi qu'elle paroît sur quelques médailles ; ou assise sur un dauphin, ayant un pigeon sur son giron ; ou avec Adonis accompagné de ses chiens ; ou avec l'Amour et les trois graces ; mais plus souvent encore sortant de la mer assise sur une coquille portée par deux Tritons ; ou sur un char tiré par deux chevaux marins, ou par un bouc, accompagné de Néréides et d'amours montés sur des Dauphins. Une seule de ces Néréides qui tient une guitarre à la main, est montée sur un centaure marin. Son char est aussi quelquefois tiré par des cygnes ou par des colombes, oiseaux qui lui étoient consacrés. On la voit encore appuyée sur un Triton, ayant un bouclier à la main sur lequel est représentée une tête ; ou montée sur des chevaux marins, paroissant parcourir les ondes de la mer, la tête couverte d'un voile que les vents enflent, et Cupidon nageant à ses côtés. Une rame aux pieds de la déesse semble désigner la

la Vénus marine. Quand elle tient une corne d'abondance, elle marque les biens que produit le commerce de la mer.

Quelles sont les plus célèbres statues de Vénus?

La plus belle est sans doute la Vénus de Médicis à Florence. Les plus singulières sont celles qui semblent être faites pour ce vers de Térence : *Sine Cerere et Baccho friget Venus*, et celle de Maffei, où cette déesse accompagnée de deux Cupidons, et couronnée d'épis de blé, tient un thyrse environné de feuilles et de grappes de raisins; et comme elle porte à la main trois flèches, elle semble dire qu'elle lance plus sûrement ses traits quand Cérès et Baccus sont de la partie. Les torches allumées que portent Vénus et Cupidon dans un monument de Boissart, marquent les feux que l'une et l'autre divinité allument dans les cœurs.

Quels enfans la fable donne-t-elle à Vénus?

Une infinité, dont les plus connus sont Cupidon ou l'Amour, Antéros ou le Contr'Amour, Priape, l'Hymen et les trois Graces.

Que nous direz-vous de Cupidon ou de l'Amour?

Il ne faut pas regarder l'Amour comme un personnage réel, mais comme un être qui n'a d'autre origine que l'imagination des poëtes. Cependant ils n'ont pas manqué de lui donner des parents, n'étant jamais en défaut en fait de généalogies. Cicéron admettoit trois Cupidons; le premier étoit fils de

Mercure et de Diane ; le second, de Mercure et de Vénus ; et le troisième, qu'il appelle le Contre-Amour, de Mars et de la troisième Vénus. Mais les poëtes les confondent ordinairement même avec celui qu'ils font fils de Porus, qui ayant un peu trop bu à un festin que les dieux donnoient, s'étoit endormi à la porte de la salle, et de Penie ou de la Pauvreté, qui étoit venue là pour recueillir les restes du festin. Dès qu'il fut né, Jupiter, qui connut à sa physionomie tous les troubles qu'il causeroit, voulut obliger sa mère de s'en défaire. Pour le dérober à la colère de Jupiter, elle le cacha dans les bois, où il suça le lait des bêtes féroces. Aussitôt qu'il put manier l'arc, il s'en fit un de frêne, et des flèches de cyprès, et il s'apprit sur les bêtes à tirer sur les hommes. Il changea depuis son arc et son carquois en d'autres d'or.

Comment représentoit-on l'Amour ou Cupidon ?

On le peignoit d'abord comme un jeune enfant aveugle, ou les yeux couverts d'un bandeau, un carquois rempli de flèches sur l'épaule, et un arc à la main ; ou sautant, dansant, jouant, badinant, montant sur des arbres. On le peint dans l'air, sur terre, sur mer, et quelquefois dans le feu. Il va sur des animaux, conduit des chariots, touche des instrumens ; en un mot, on lui fait faire toute sorte de personnages, et on lui donne toujours des aîles de couleur d'azur, pourpre et or. Il n'est pas rare

de le voir jouer avec sa mère Vénus. Quelquefois elle tient son carquois élevé en l'air ; Cupidon tâche de l'attraper en sautant, et tient déjà une flèche. Ailleurs elle le tient entre ses bras ; quelquefois il donne du cor assis devant sa mère qui lui montre une flèche. Tantôt un pied en l'air, il paroît méditer quelque ruse ; tantôt endormi, ayant l'arc et le carquois à ses pieds ; quelquefois le casque en tête, la pique sur l'épaule, et le bouclier au bras, il marche d'un air triomphant, comme pour marquer que Mars désarmé se livre à l'amour. Nous ne finirions pas si nous voulions suivre l'imagination des poëtes, des peintres et des sculpteurs qui se sont donné un libre essort, au sujet d'un dieu auquel on croyoit que le ciel, la terre, la mer, et l'empire des morts même étoient soumis.

Cupidon ou l'Amour ne devint-il pas lui-même amoureux?

Apulée le rend amoureux de Psyché. C'étoit, dit-il, la plus jeune et la plus belle de trois filles qu'avoient un roi et une reine. La nature sembloit s'être surpassée en la formant. Le bruit de sa beauté s'étant répandu de tous côtés, on venoit en foule à la cour de son père pour l'admirer. Vénus, jalouse de cette beauté naissante, ordonna à Cupidon de blesser Psyché d'une de ses flèches, et de la porter à aimer un objet indigne de ses charmes. Mais il ne l'eut pas plutôt vue, qu'il en devint lui-même éperduement amoureux.

Qu'arriva-t-il à Psyché de cette passion de l'Amour?

Malgré sa beauté, personne n'osoit aspirer au bonheur de l'avoir pour épouse, tandis que ses sœurs moins belles furent mariées à des souverains. On consulta l'oracle d'Apollon sur la destinée de cette jeune princesse. Il répondit qu'elle ne devoit point espérer un époux mortel, mais un dieu redoutable aux autres dieux, et à l'enfer même; et il ajouta qu'il falloit exposer cette jeune princesse sur une haute montagne au bord d'un précipice, parée de funèbres ornemens. On obéit, et Psyché ne fut pas plutôt dans le lieu que l'oracle avoit indiqué, qu'un Zéphyr la porta au milieu d'un bois, où étoit un palais superbe brillant d'or et d'argent, et dont le pavé étoit de pierres précieuses. Le palais paroissoit inhabité; mais elle entendit des voix qui l'invitoient à y demeurer. A des repas également superbes et délicats, succédoient des concerts et une musique charmante. La nuit, l'époux qui lui étoit destiné, venoit, et la quittoit avant le jour, de peur d'être apperçu; ce qui dura plusieurs jours de suite.

Les parents de Psyché furent-ils instruits de son bonheur?

Inquiets du sort de leur fille, ils envoyèrent ses sœurs pour la chercher. L'Amour informé de cette démarche, défendit d'abord à Psyché de voir ses sœurs. Mais la trouvant triste et rêveuse, il lui permit

enfin de leur parler, à condition qu'elle ne suivroit pas leur conseil. Le même Zéphyr qui l'avoit conduite dans ce lieu enchanté, y amena ses sœurs à qui elle fit part de son bonheur. Ces deux princesses jalouses résolurent de la perdre, et ayant appris d'elle qu'elle ne voyoit pas son mari, elles lui rappellèrent l'oracle d'Apollon, et lui dirent que son époux étoit sans doute un serpent qui enfin la feroit périr malheureusement. Psyché effrayée de ce discours leur demanda ce qu'elle devoit faire; et elles lui conseillèrent de tenir dans un lieu caché une lampe allumée avec un rasoir; et que quand le monstre seroit endormi, de se servir de la lampe pour le voir, et du rasoir pour lui couper la tête.

Psyché suivit-elle le conseil de ses sœurs?

Ouï; mais au lieu d'un monstre, elle fut fort étonnée de voir l'Amour endormi, qu'un teint vermeil, des aîles flottantes, et une chevelure blonde lui firent connoître. Désespérée d'avoir douté de son bonheur, elle vouloit se plonger dans le sein le fer dont elle avoit voulu égorger son mari. Cependant en considérant l'arc de Cupidon et son carquois, elle se blessa au doigt en éprouvant la pointe d'une de ses flèches, et laissa tomber une goute d'huile de sa lampe sur l'épaule de l'Amour qui se réveilla. Aussitôt il prend son vol. Psyché l'arrête par le pied; mais Cupidon l'emporte, et la laisse enfin tomber. Puis s'arrêtant sur un cyprès, il lui reproche amèrement son peu de confiance, et disparoît à ses

yeux. Vénus qui fut averti que son fils souffroit de cruelles douleurs, chercha Psyché pour la punir de sa témérité.

Quelle peine lui imposa cette déesse?

Après avoir imploré inutilement la protection de Cérès et de Junon, Psyché résolut d'aller trouver Vénus même, espérant de voir auprès d'elle son fils, et de faire sa paix. Elle la rencontra en effet. Mais cette fière déesse monta aussitôt dans l'olympe, et pria Jupiter d'envoyer Mercure chercher Psyché par toute la terre, et de la lui amener, n'ayant pas voulu elle-même l'arrêter lorsqu'elle s'étoit présentée devant elle en suppliante. Pendant que Mercure cherche cette infortunée, elle rencontre la Coutume, l'une des suivantes de Vénus, qui la traînant par les cheveux, la mène à cette déesse. Cette divinité irritée lui arrache les cheveux, lui déchire sa robe, lui donne des coups sur la tête; et ayant ensuite formé un gros monceau de grains, mêlé de froment, d'orge, de millet, de pavots, de pois-chiches, de lentilles et de fèves, elle lui ordonne de séparer tous ces grains avant la nuit; lui laissant pour compagnes deux de ses suivantes, la Tristesse et la Sollicitude. Psyché demeuroit interdite et immobile, lorsque d'officieuses fourmis séparèrent les grains, et la tirèrent d'embarras.

Vénus fut-elle satisfaite de la soumission de Psyché?

Il s'en faut bien. Elle commanda de lui apporter

un flocon d'une laine dorée de certains moutons qui paissoient au-delà d'une rivière, dans des lieux inaccessibles. Un roseau lui ayant appris le moyen d'avoir ce flocon, elle le porta à la déesse, qui la chargea de lui remplir une urne d'une eau noire qui couloit d'une fontaine gardée par des dragons. Un aigle prit l'urne, la remplit de cette eau, et la mit entre les mains de Psyché pour la rendre à Vénus qui fit succéder à tant de travaux un ordre encore plus difficile à exécuter. Elle se plaint d'avoir perdu une partie de ses attraits en pansant la plaie de son fils, et ordonne à sa malheureuse épouse d'aller dans le royaume de Pluton, demander à Proserpine une boëte où fussent quelques-uns de ses charmes. Une voix qui se fit entendre, apprit à Psyché tout ce qu'elle devoit faire pour aller aux enfers et en rapporter la fameuse boëte qu'on lui avoit défendu d'ouvrir. La curiosité et le désir d'y prendre quelque chose pour elle de la beauté qu'elle renfermoit, la portèrent à voir ce qu'elle contenoit; mais elle n'y trouva qu'une vapeur infernale et soporifique qui la fit tomber endormie à terre.

Sans doute que quelque divinité favorable vint à son secours?

Ce fut l'Amour lui-même qui, guéri de sa plaie, sortit par la fenêtre du palais de sa mère, pour secourir sa chère Psyché. L'ayant trouvée endormie, il l'éveilla de la pointe d'une flèche, remit la vapeur dans la boëte, et lui dit de la porter à sa mère. Cupidon alla au ciel trouver Jupiter qui fit assembler les dieux, et

ordonna que Vénus ne s'opposeroit plus à son mariage. Ainsi Psyché fut reçue en la compagnie des dieux, but de l'ambrosie, et devint immortelle. On prépara le festin nuptial. Chaque dieu y joua son rolle, et Vénus même y dansa. Quelque temps après Psyché mit au monde une fille qu'on appella la Volupté.

Que pensez-vous de cette fable ?

Cette fable qui est entièrement allégorique, marque les maux que la Cupidité, figurée par l'amour, cause à l'ame sous le symbole de Psyché. Il seroit inutile d'en expliquer toutes les circonstances qui ne sont que le fruit de l'imagination de ceux qui l'ont inventée. Il suffit de dire que les anciens représentoient Psyché avec des aîles de papillon, et que le papillon et l'ame, en grec, s'appelloient *Psyché*.

Après nous avoir parlé de Cupidon ou de l'Amour dites-nous ce que vous savez de son frère Anteros ou Contre-Amour ?

Les anciens disent que Vénus se plaignant à Thémis de ce que l'Amour son fils demeuroit toujours enfant, cette déesse lui répondit qu'il le seroit tant qu'il n'auroit pas de compagnon. Il n'en fallut pas davantage pour engager cette déesse à lui donner Anteros pour frère. Cependant l'Amour n'en devint pas plus grand. Lui et son frère demeurèrent toujours enfans, et on les trouve partout représentés avec des aîles et un carquois, des

flèches et un baudrier. Antéros partagea les honneurs divins avec sa mère et son frère, et eut des autels qui lui étoient consacrés.

Que dit-on de Priape?

Priape, fruit des amours de Baccus et de Vénus, passoit pour le dieu des jardins. Junon jalouse de cette déesse, fit tant par ses enchantemens, qu'elle rendit monstrueux et tout contrefait le fils qu'elle portoit dans son sein. Vénus l'ayant mis au monde, l'éloigna de sa présence, et le fit élever à Lampsaque, dont il prit le nom de Lampsacénien. Devenu dans la suite la terreur des maris, il fut chassé de cette ville. Mais les habitans affligés d'une maladie secrète, le rappelèrent, et il fut depuis l'objet d'une vénération publique. On lui fit bâtir un temple, et on lui rendit un culte accompagné d'infamies qui font horreur, dans lesquelles l'âne lui étoit immolé. Ses statues étaient dans tous les jardins.

Comment ce dieu étoit-il représenté?

On le représentoit toujours avec une barbe et une chevelure fort négligée, tenant une faucille à la main. Dans un bas relief qui représente la principale fête de Priape, la prêtresse arrose la statue de ce dieu, pendant que d'autres femmes lui présentent des paniers remplis de fruits, et des vases pleins de vin; comme au dieu des jardins et de la campagne. D'autres dansent en jouant d'un instrument

semblable à un cerceau. Deux jouent de la flûte, une autre tient un sistre, et une quatrième, vêtue en baccante, porte un enfant sur ses épaules. Enfin quatre autres sont occupées au sacrifice de l'âne qu'on lui offroit, et dont le sang coule dans un bassin.

Qui étoit le dieu Hymen ou Hyménée?

C'étoit celui qui présidoit aux mariages. On le représentoit sous la figure d'un jeune homme couronné de fleurs, sur-tout de marjolaine, tenant de la main droite un flambeau, de la gauche un voile couleur de feu, ou plutôt d'un jaune clair.

Les Romains n'invoquoient-ils pas ce dieu sous un autre nom?

C'étoit sous le nom de *Thalassius*, qui étoit le mot que Romulus avoit donné à ses soldats pour l'enlèvement des Sabines. Quelques auteurs prétendent néanmoins que ce mot n'étoit qu'une exhortation aux mariées d'aimer le travail, qui consiste à filer de la laine, ce que les Grecs appellent *Thalassia.*

Les Romains n'avoient-ils pas encore d'autres dieux qu'ils invoquoient dans les mariages?

Celui qui présidoit à l'union des époux, se nommoit *Jugatinus*; ils nommoient *Domiducus*, celui qui étoit chargé de les conduire dans la maison qu'ils devoient habiter; *Prema*, la déesse qui les aidoit dans le mariage; *Virginiensis*, celle qui ôtoit

la ceinture de la mariée ; enfin ils avoient une infinité de déesses pour cet engagement honorable, dont les noms seuls feroient frémir la pudeur.

Que nous direz-vous des Graces ?

Parmi le grand nombre de divinités inventées par les anciens, il n'y en avoit pas de plus agréables que les Graces, puisque c'étoit d'elles que les autres empruntoient leurs charmes. Elles donnoient à tout ce dernier agrément qui embellit toutes les autres perfections, et sur-tout le don de plaire, sans lequel tous les autres sont inutiles. Tous les états, tous les âges leur adressoient des vœux, et leur présentoient de l'encens. Quelques-uns les croyent filles de Jupiter et de Junon ; mais l'opinion la plus généralement reçue les attribue à Baccus et à Vénus.

Quel est le nombre des Graces ?

Quoique plusieurs n'en admettent que deux, et quelques-uns quatre, la plupart des poëtes fixent leur nombre à trois, et les nomment *Églé*, *Thalie* et *Euphrosine*. On les habilloit de gaze dans les premiers temps, pour apprendre que si quelquefois on appelle l'art au secours de la nature, on ne doit employer les ornements étrangers que sobrement et avec retenue. Mais on les représenta aussi toutes nues, pour marquer que rien n'est plus aimable que la simple nature. On les peignoit jeunes, parce qu'on a toujours regardé les agrémens comme le

partage de la jeunesse. Enfin pour la même raison on les représentoit dans l'attitude de personnes qui dansent d'un air riant, et se tenant par la main. Quelquefois l'une tenoit une rose, l'autre une branche de myrthe, et la troisième un dé à jouer; parce que le myrthe et la rose étoient particulièrement consacrés à Vénus et aux Graces; et le dé marque le penchant que la jeunesse (âge que les Graces aiment par préférence) a pour les jeux et pour les ris.

Pourquoi les anciens représentoient-ils assez ordinairement les Graces au milieu des plus laids des Satyres ?

Cet usage et celui de mettre dans des statues de Satyres qui s'ouvroient et se fermoient à volonté, de petites figures de Graces, étoient pour marquer qu'il ne falloit pas juger des hommes sur l'apparence; que les défauts de la figure peuvent se réparer par les agréments de l'esprit; et qu'assez souvent un extérieur disgracié cache de grandes qualités intérieures.

Que demandoit-on à ces déesses ?

La bonne grace, la gaieté, l'égalité de l'humeur, la libéralité, l'éloquence, la sagesse et la gratitude; jusques-là que dans presque toutes les langues on se sert de leurs noms, pour exprimer et la reconnoissance et les bienfaits.

Quelles allégories n'a-t-on pas trouvées à ce sujet, dans le nom et les attributs de ces déesses?

Comme on les appeloit d'abord *Carites*, mot grec qui signifie *joie*, on a voulu marquer que l'on doit également se faire un plaisir et de rendre de bons offices, et de connoître ceux qu'on a reçus. Elles étoient jeunes, pour apprendre que la mémoire d'un bienfait ne doit jamais vieillir; vives et légères, pour faire connoître qu'il faut obliger promptement, et qu'un bienfait ne doit point se faire attendre. Aussi disoit-on qu'une grace qui vient lentement cesse d'être grace. On les disoit vierges, pour donner à entendre qu'en faisant du bien, on doit avoir des vues pures, sans quoi on corrompt le bienfait. Elles se tenoient par la main, ce qui signifioit que l'on doit par des bienfaits réciproques serrer les nœuds qui nous attachent les uns aux autres. Enfin elles dansoient en rond, pour apprendre qu'il doit y avoir entre les hommes une circulation de bienfaits, et que par le moyen de la reconnoissance, le bienfait doit naturellement retourner au lieu d'où il est parti.

Qui étoit cet Adonis qu'on donne pour époux à Vénus?

C'étoit, selon Ovide, un jeune homme d'une grande beauté, fils de Cynirre et de Myrrha sa fille. Cette princesse, obligée de se dérober à la colère de son père, se retira en Arabie, où les dieux touchés de

ses malheurs et de son repentir, la changèrent en l'arbre qui porte le parfum précieux auquel elle a donné son nom. Ce fut ainsi qu'elle mit au monde le jeune Adonis, que les nymphes du voisinage reçurent en naissant, et nourrirent dans les antres de l'Arabie. Devenu grand, il fut aimé de Vénus qui préféra sa conquête à celle des dieux mêmes, et abandonna le séjour de Cythère, d'Amathonte et de Paphos, pour le suivre dans les forêts du mont Liban, où il alloit chasser. Mars, jaloux de la préférence que cette déesse donnoit à ce jeune prince, employa pour se venger le secours de Diane, qui suscita un sanglier qui ôta la vie à Adonis. Vénus ayant appris cet accident, se livra à la plus vive douleur, et monta au ciel pour obtenir son retour des enfers; mais Proserpine refusa de le rendre. Jupiter embarrassé d'une affaire si difficile, s'en remit à la décision de la muse Calliope, qui crut contenter les deux déesses, en le leur rendant alternativement; de sorte que depuis ce temps il demeura chaque année six mois sur la terre auprès de Vénus, et six mois dans les enfers auprès de Proserpine.

Quel culte rendoit-on à Adonis?

Pendant ses fêtes qui duroient huit jours, chacun prenoit le deuil, et se livroit à la douleur et à l'affliction. On n'entendoit de tous côtés que pleurs et gémissemens. Les femmes qui étoient les ministres

de ce culte, se rasoient la tête, et se frappoient la poitrine, en courant les rues. Les femmes les plus distinguées de la ville, tenoient à la main des corbeilles pleines de gâteaux, des boëtes de parfums, des fleurs, des branches d'arbres et toute sorte de fruits. La pompe étoit fermée par d'autres dames qui portoient de riches tapis, sur lesquels étoient deux lits en broderie d'or et d'argent, l'un pour Vénus, et l'autre pour Adonis. On y voyoit la statue de ce jeune prince avec une paleur mortelle sur le visage, qui n'effaçoit pas les charmes qui l'avoient rendu si aimable. Cette procession marchoit ainsi au bruit des trompettes et de toute sorte d'instrumens qui accompagnoient la voix des musiciens. Au dernier jour de la fête, le deuil se changeoit en joie, et chacun se réjouissoit comme si Adonis étoit ressuscité.

Quel peut-être le sens de cette fable ?

Des auteurs prétendent que Cynirre grand-père d'Adonis ayant bu un jour avec excès, s'endormit d'une manière indécente. Myrrha, femme d'Ammon son fils, accompagnée de son fils Adonis, l'ayant vu en cet état, en avertit son mari, qui en parla à son père. Celui-ci en fut si piqué, qu'il combla de malédictions sa belle-fille et son petit-fils, et c'est là le fondement de l'inceste de Myrrha. Cette princesse chargée des malédictions de son père, se retira en Arabie, où elle demeura quelque-temps.

L'éducation d'Adonis dans ce pays, et le nom de *Mor* qu'il portoit, et qui parmi les Arabes signifioit de la myrrhe, ont donné lieu à sa métamorphose en arbre. Adonis alla ensuite en Égypte où il fut aimé de la reine Astarté ou Isis, qui l'épousa. Ayant été blessé à l'aîne par un sanglier dans les bois du mont Liban, où il chassoit, Astarté qui crut sa blessure mortelle, fit paroître tant de douleur qu'il fut pleuré comme mort dans l'Égypte et dans la Phénicie. Cependant il guérit, et la joie succéda à la tristesse. Ce qui a donné lieu d'imaginer le débat entre les deux déesses, et cette joie qui succédoit dans les fêtes à la plus grande douleur.

DES DIEUX DE LA MER,

DES FLEUVES ET DES FONTAINES, etc.

LES Eaux n'avoient-elles pas leurs Divinités particulières ?

Comme les besoins de la vie avoient fait inventer une infinité de Dieux, et avoient porté les premiers payens à diviniser presque toutes les parties du monde, principalement les quatre éléments, l'eau devint une de leurs principales divinités. Ils la regardoient comme le premier principe de toutes choses. Elle rendoit la nature féconde, nourrissoit les plantes et les arbres; sans elle, la terre sèche,

sèche, brûlée et sans aucun suc, demeureroit stérile, et ne présenteroit qu'un désert affreux. Ils rendirent à l'Océan, aux autres mers, et aux fleuves, un culte religieux. Ils regardèrent Neptune comme un dieu animé qui y présidoit. Il en fut de même de chaque fleuve, de chaque fontaine, et de tout autre amas d'eau qui avoit son dieu particulier, ou une nymphe, ou une naïade. Ils poussoient la superstition jusqu'à n'oser y cracher, s'y moucher, s'y laver les mains, y jetter ou y faire la moindre ordure, ni s'en servir pour éteindre le feu.

Les poëtes, par leurs fictions, ne contribuèrent-ils pas à l'idolâtrie qui avoit l'eau pour objet?

Oui. Comme ils ne parloient des fleuves, des rivières et des fontaines que comme d'autant de dieux; qu'ils les peignoient et les représentoient dans leurs ouvrages, comme si véritablement ils les avoient vus; qu'ils les faisoient sortir de leurs grottes humides pour apparoître à leurs héros, et leur prédire leurs destinées; qu'ils en racontoient les amours et les combats, on prit à la lettre ces fictions; et on ne regarda plus les fleuves et les fontaines que comme des divinités animées. De là le nombre prodigieux de dieux et de déesses des eaux; nombre qui surpasse celui du ciel et des autres parties de l'univers. Nous ne parlerons ici que des plus connus.

L'OCÉAN ET THÉTYS.

QUI passoit pour la principale divinité des eaux?

L'Océan, parce qu'en effet il les contient toutes dans son sein, et qu'il les distribue aux autres mers, aux fleuves et aux fontaines. Il étoit fils du Ciel et de la Terre.

Que signifie le mot Océan?

Il signifie *mère nourrice*, d'où vient qu'on l'a dit le père non-seulement des dieux, mais de tous les êtres; ce qui est vrai en ce sens, que l'eau contribue plus seule à la production et à la nourriture des corps, que tout le reste de la nature. En effet, suivant les expériences faites par les anciens et les modernes, un arbre et une plante consument dans leurs accroissements plusieurs milliers de portions d'eau, contre une de terre.

Que signifient ces fêtes et cette bonne chère que les poëtes font faire tous les ans pendant douze jours chez l'Océan à tous les dieux?

Ils ont voulu transmettre à la postérité la coutume de certains peuples qui habitoient les bords de l'Océan Atlantique. Ces peuples célébroient dans une certaine saison de l'année des fêtes solemnelles, pendant lesquelles ils portoient en procession les statues de leurs dieux, leur offroient des sacrifices,

et faisoient de grands festins, ce qui duroit douze jours.

Quelle fut l'épouse de l'Océan?

Les poëtes lui donnent Thétys sa sœur; pour marquer que l'Océan par ses eaux, épure, lave et réunit toutes choses.

Thétys ne rendit-elle pas un grand service à Jupiter?

La fable nous apprend que ce maître du tonnère, ayant été lié et garotté par les autres Dieux, Thétys, avec l'aide d'Egéon, le remit en liberté; ce qui signifie sans doute que cette princesse se servit de ce géant, pour délivrer son parent de quelque péril, ou lui faire éviter les embûches des autres Titans avec lesquels il étoit brouillé.

Comment représentoit-on l'Océan?

Sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes de la mer, avec une pique à la main, et ayant près de lui un monstre marin qu'on ne connoît pas.

Quels enfans eut l'Océan de Thétys?

Il eut d'abord Nérée et Doris qui donnèrent naissance à cinquante filles appellées Néréïdes ou nymphes de la mer. Leurs noms presque tous tirés de la langue grecque conviennent parfaitement à des divinités de la mer, puisqu'ils expriment les flots, les vagues, les tempêtes, la bonace, les rades, les

îles, les ports, etc. Il eut aussi Amphitrite l'épouse de Neptune, et Protée.

Que sait-on de Nérée?

C'étoit un prince qui s'étoit rendu fameux sur la mer, et qui avoit si fort perfectionné la navigation, qu'on venoit le consulter de toutes parts sur les dangers des voyages maritimes. Ce qui lui a fait attribuer la connoissance de l'avenir, et l'invention de l'hydromancie, ou de la science de prédire l'avenir par le moyen de l'eau. C'est aussi cette raison qui l'a fait mettre au nombre des Dieux de la mer. On le représentoit sous la figure d'un devin. On ajoute qu'il faisoit son séjour dans la mer Égée, où il étoit environné des Néréïdes qui le divertissoient par leurs chants et par leurs danses.

Que direz-vous des Néréïdes?

On donna d'abord ce nom à des princesses qui habitoient dans quelques îles, ou sur les côtes de la mer, ou qui se rendirent fameuses par l'établissement du commerce ou de la navigation. On les transporta ensuite non-seulement à quelques personnages poétiques, et dont l'existence n'est due qu'à des étymologies conformes aux qualités de leurs noms; mais aussi à certains poissons qui ont la partie supérieure du corps à-peu-près semblable à celui d'une femme.

Comment représentoit-on les Néréïdes?

Comme de jeunes filles portées sur des dauphins ou des chevaux marins, tenant ordinairement d'une main le trident de Neptune, et de l'autre un dauphin, et quelquefois une victoire ou une couronne. On les trouve cependant quelquefois moitié hommes et moitié poissons.

Que dit-on de Protée?

Rien n'est plus célèbre que ce dieu marin. Il parcouroit les mers sur un char attelé de chevaux marins; sa pénétration s'étendoit sur le passé, sur le présent, et sur l'avenir. Il avoit reçu ce don de Neptune, pour récompense du soin qu'il prenoit de nourrir sous les eaux les monstres qui composent le troupeau du dieu des mers. Il avoit aussi le pouvoir de changer de corps, et de prendre toutes les formes qu'il vouloit. Il parut en spectre devant Tmolus et Télégone, géants d'une cruauté inouie, qui faisoient mourir tous ceux qui venoient loger chez eux, et les épouvanta si fort qu'ils cessèrent leur barbarie.

Qu'est-ce qui a donné lieu à tout ce que les poëtes ont dit de Protée?

Protée étoit un prince sage et prévoyant qui régnoit en Égypte. Sa prévoyance qui lui faisoit éviter tous les dangers, pouvoit lui tenir lieu du don qu'on lui accorde de prédire l'avenir. Comme il étoit très-difficile d'apprendre ses secrets, on a eu raison de dire qu'il falloit le lier : il étoit d'ailleurs extrê-

mement fier, et paroissoit peu en public. Il n'étoit permis à personne de se trouver en son chemin : il n'y avoit qu'un petit nombre de gros seigneurs qui pouvoient l'approcher ; et ce sont-là les gros poissons dont on le fait ordinairement accompagner. C'étoit sur le midi qu'il sortoit de son palais que les poëtes appellent la caverne : il alloit prendre sur le bord de la mer la fraîcheur du nord, couvert peut-être d'un parasol, qu'ils nomment un nuage. On le voyoit quelquefois au milieu de ses soldats, comme un pasteur au milieu de ses troupeaux ; il en savoit le nombre et les noms, et en faisoit souvent la revue. Voilà pourquoi on dit qu'il comptoit tous les jours ses troupeaux sur l'heure du midi. Prompt et vif jusqu'à l'excès, on pouvoit dire qu'il étoit tout de feu ; et maître de sa passion, il paroissoit un moment après plus souple et plus coulant que l'eau.

NEPTUNE ET AMPHITRITE.

Qui étoit Neptune ?

Comme il avoit plu aux poëtes de diviniser la mer, ou le grand amas d'eaux qui environne toute la terre, sous le nom d'Océan, ils divinisèrent aussi la mer intérieure, comme la Méditerranée et les autres mers particulières sous le nom de Neptune. Ils le font fils de Saturne et de Rhéa. Sa mère le sauva de la fureur de son père, comme elle avoit

sauvé Jupiter, et le donna à des bergers pour l'élever. L'empire des eaux lui échut dans le partage de l'univers. Ils le représentoient sous la figure d'un homme âgé, traîné dans une conque ou vaste coquille par des chevaux marins, ayant à la main au lieu d'un sceptre un trident. Les Tritons lui servoient d'escorte, et annonçoient sa venue avec des trompettes faites de coquilles marines.

Pourquoi donne-t-on le trident à Neptune?

Selon quelques auteurs, c'est pour marquer par ses trois pointes la qualité des trois sortes d'eaux qui se trouvent sur la terre : celles de la mer qui sont salées ; celles des rivières et des fontaines d'eau douce, et celle des étangs qui tiennent un peu des unes et des autres. D'autres croyent que le trident étoit une espèce de sceptre dont les rois se servoient autrefois.

Qu'étoient-ce que ces Tritons dont est composée l'escorte de Neptune?

C'étoient des dieux marins de la race de Neptune et d'Amphitrite, qu'on représentoit moitié hommes et moitié poissons, avec une chevelure d'herbe marine, le reste du corps couvert de petites écailles, des nageoires au-dessous de l'oreille, une bouche large, des dents de bêtes féroces, des yeux bleus, les mains et les doigts couverts d'écailles, et des nageoires au lieu de pieds, sur la poitrine et sur le ventre. Le premier des Tritons

que quelques-uns font fils de Neptune et de Célœno, étoit trompette de ce dieu. Il en sonna dans la guerre que les dieux eurent à soutenir contre les géans, qui épouvantés de ce son extraordinaire, prirent la fuite, et laissèrent aux dieux la victoire. Les Tritons étoient protecteurs de la navigation.

Que dit l'histoire de Neptune?

C'étoit un des princes Titans, qui dans le partage que les trois frères firent de leur vaste empire, eut pour son lot la mer, les îles et tous les lieux qui en sont proches. C'est pourquoi il fut regardé comme le dieu de la mer. On prétend qu'il est le premier qui s'embarqua sur la mer avec l'appareil d'une armée navale. Saturne lui avoit donné le commandement de sa flotte, avec laquelle il arrêta les entreprises des princes Titans, et empêcha les établissemens qu'ils vouloient faire dans quelques îles; et lorsque Jupiter son frère qu'il servit toujours très-fidellement, eut obligé ses ennemis à se retirer dans les pays occidentaux, il les y serra de si près qu'ils ne purent jamais en sortir; ce qui donna lieu à la fable qui dit que Neptune tenoit les Titans enfermés dans l'enfer, et les empêchoit de remuer.

N'y a-t-il pas eu plusieurs Neptunes?

Les poëtes ont donné ce nom à la plûpart des princes inconnus qui venoient par mer s'établir dans quelque nouveau pays, ou qui s'étoient rendus célèbres par l'établissement du commerce. De là tant

d'histoires sur le compte de Neptune, tant de femmes, tant d'enfans qu'on donne à ce dieu, tant de métamorphoses et tant d'enlèvemens qu'on lui attribue.

Quelle fut la principale femme de Neptune ?

C'est Amphitrite, fille de l'Océan et de Doris. Ne pouvant engager cette princesse à l'épouser, les poëtes disent que Neptune lui envoya un dauphin qui joua si bien son personnage, qu'il l'obligea enfin à consentir à devenir l'épouse de ce dieu de la mer, et qu'en récompense il placa ce dauphin parmi les astres. Ce qui marque l'intrigue de quelque confident habile qui régla tous les articles du mariage de son maître, et qui s'attira par là beaucoup de considération auprès de lui.

Comment représentoit-on Amphitrite ?

Sur un char en forme de coquille d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, traîné par deux dauphins, ou par des chevaux marins, tenant d'une main un sceptre d'or, et de l'autre portant sur ses genoux le petit dieu Palémon pendant à sa mamelle. Des Tritons conduisent ses chevaux, tandis qu'une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nagent derrière son char.

Quels sont les plus connus des enfans de Neptune ?

Outre les Tritons qu'il eut d'Amphitrite son épouse,

il eut de Lybie, fille d'Epaphus et de Memphys, Bélus et Agénor ; d'Amymome, fille de Danaüs, Nauplius, qui fut l'un des Argonautes ; de la fille de Cercyon, le fameux Cercyon que Thésée tua ; de Tyrofille de Salmonée, Pélias, qui nourri par une jument, devint le plus cruel de tous les hommes ; de Théophane qu'il métamorphosa en brebis, le fameux bélier de la toison d'or ; et d'Iphémédie, femme du géant Alocus, pour laquelle il prit la forme du fleuve Enipe, Ephialte et Otus. On dit encore qu'il se changea en cheval pour séduire Cérès ; en dauphin pour Mélantho ; en chien pour Bisaltée ; en taureau, pour une fille d'Eole, et en oiseau pour Méduse ; ce qui signifie que ceux qui prirent le nom de ce dieu, enlevèrent des princesses ou sur des chevaux, ou sur des vaisseaux qui portoient pour enseignes les animaux dont on vient de parler.

Ne dit-on pas que Neptune fut chassé du ciel ?

Il en fut chassé avec Apollon, pour avoir voulu conspirer contre Jupiter. Ce fut pendant cet exil que ces deux divinités aidèrent Laomédon à relever les murailles de Troye. Mais ce prince ayant refusé de payer le prix dont il étoit convenu, Apollon affligea le pays d'une peste, et Neptune envoya un monstre qui devoit dévorer Hésione fille de ce roi, qu'Hercules délivra. Ce qui signifie que les murailles de Troye étoient si bien bâties, et les digues contre

les inondations de la mer, si fortes, qu'on publia que le dieu de la mer les avoit construites. Mais comme rien ne résiste au temps et aux tempêtes, ces ouvrages ayant été détruits dans la suite, on dit que Neptune se vengeoit de la perfidie de Laomédon, qui effectivement avoit employé l'argent qu'il avoit trouvé dans le temple de ce dieu, pour élever ces digues, et ne l'y avoit pas remis.

Les Tarentins ne rendoient-ils pas un culte particulier à Taras fils de Neptune?

Comme ils croyoient que le fils de ce Taras avoit jetté les fondements de leur ville, ils reconnoissoient son père pour un dieu marin, et le représentoient monté sur un dauphin, et tenant ordinairement le trident de Neptune, ou la massue d'Hercule, symbole de la force; ou une chouette pour désigner Minerve, protectrice des Tarentins; ou une corne d'abondance, pour signifier la bonté du pays; ou enfin, un pot à deux anses et une grape de raisin avec le tyrse de Baccus, symbole de l'abondance du vin chez les Tarentins.

PHORCYS ou PHORCUS, SARON, PORTUNUS, MATUTA, GLAUCUS ET ÉGÉON.

Qui étoit Phorcys ou Phorcus?

Les poëtes en font un dieu marin, fils de Pontus et de la Terre, qui eut de Céto son épouse les trois

Grèes, savoir Péphrédo, Enio et Dinon; et ils ajoutent que leurs cheveux blanchirent au moment de leur naissance; voulant nous apprendre par là que les flots blanchissent quand ils sont agités. Ils lui donnent aussi pour filles les Gorgones dont nous parlerons dans l'histoire de Persée.

Que nous direz-vous de Saron?

Il étoit regardé comme le dieu particulier des matelots. Dans la vérité, c'étoit un roi de Corinthe qui bâtit un temple à Diane, qui de son nom fut appelée *Diane Saronide*. Ce prince qui aimoit passionnément la chasse, se noya en poursuivant un cerf qui s'étoit jetté dans la mer. Son corps fut inhumé dans le parvis du temple qu'il avoit fait construire, et les poëtes en ont fait un dieu marin.

Quelle étoit la fonction de Portunus et de Matuta?

Portunus, dieu marin, présidoit aux ports de la mer. Son premier nom étoit Mélicerte. Athamas son père, roi de Thèbes en Béotie, étant devenu furieux, tua un de ses fils nommé Léarque, et Ino mère de ce jeune prince, fuyant avec son autre fils Mélicerte, se précipita avec lui dans la mer. Ils furent l'un et l'autre changés en dieux marins; Mélicerte sous le nom de Palémon ou Portunus, et Ino sous celui de Leucothoé ou de Matuta. Celle-ci fut sur-tout honorée à Ténédos, où l'on porta la superstition jusqu'à lui offrir des enfans en sacrifice.

Corinthe, Glaucus institua en son honneur les jeux Isthmiques. Il n'y a dans cette fable que l'apothéose de ces deux personnages qui soit de l'invention des poëtes.

Cette déesse Matuta n'avoit-elle pas un temple à Rome?

Oui, les Dames Romaines y alloient offrir leurs vœux pour les enfans de leurs frères, n'osant pas la prier pour les leurs, parce qu'elle avoit été trop malheureuse en enfans. Il n'étoit pas permis aux femmes esclaves d'entrer dans ce temple, et on les battoit impitoyablement, lorsqu'on les y trouvoit.

Que savez-vous de Glaucus?

C'étoit un célèbre pécheur de la ville d'Anthédon en Béotie, lequel ayant mis sur l'herbe les poissons qu'il avoit pris, s'apperçut qu'ils se donnoient de grands mouvemens, et se jettoient dans la mer. Il ne douta pas que cette herbe n'eût une vertu particulière. Il en goûta et fut changé en dieu marin.

Ne raconte-t-on pas autrement cette fable?

Nicandre dit que Glaucus ayant pris un lièvre sur une montagne d'Etolie, le porta sur le bord d'une fontaine; et que l'ayant couvert d'une certaine herbe qu'il trouva près de-là, l'animal qui étoit mort, se ranima. Sur quoi Glaucus ayant voulu goûter de cette herbe, il n'en eût pas plutôt avalé, qu'il se

jetta dans la mer. Les dieux qui l'habitent le reçurent parmi eux, et prièrent l'Océan et Téthys de le dépouiller de tout ce qu'il avoit de mortel. Ces deux divinités le purifièrent, en lui faisant répéter neuf fois des paroles mystérieuses, et en lui ordonnant de se plonger dans cent rivières. A l'instant on vit cent sources s'ouvrir, et former des fleuves qui lui passèrent sur la tête.

Quel changement se fit alors dans Glaucus?

Il se trouva tout différent de ce qu'il avoit été soit pour le corps, soit pour l'esprit. Il apperçut alors pour la première fois cette barbe verte et cette longue chevelure qui flotte sur l'eau, ces larges épaules, ces bras bleuâtres faits d'une manière propre à nager, sa poitrine couverte d'herbe marine, et le reste de son corps se terminer en queue de poisson qui lui tient lieu de cuisses et de jambes.

Que disent encore les anciens de Glaucus?

Qu'ayant entrepris d'enlever Ariadne que Thésée avoit abandonnée dans l'isle de Naxos, Baccus, pour le punir, le lia avec des sarmens, et le tint quelque-temps attaché à un cep de vigne; que dans le combat naval qui fut donné entre Jason et les Tyréniens, il fut le seul qui ne reçut point de blessure; mais que changé en dieu marin, il parut au fond de la mer, où il ne fut apperçu que par Jason. On ajoute encore qu'il demeuroit dans une

même île avec les Néréides, et qu'il y prédisoit l'avenir comme elles ; qu'il fut aimé d'une de ces nymphes nommée Europie, et d'Idné fille de Scyllus et de Scione ; enfin qu'il enleva Simé avec laquelle il passa en Asie, et s'arrêta dans une île déserte, à laquelle il donna le nom de sa femme.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette fable ?

Glaucus étoit un habile pêcheur, et un nageur excellent qui demeuroit quelquefois si longtemps sous l'eau, qu'on le croyoit perdu ; et reparoissant ensuite, il publioit qu'il venoit de s'entretenir avec les dieux de la mer, dont il racontoit des choses merveilleuses. Mais enfin il se noya ; et comme ses impostures lui avoient acquis beaucoup de considération, le peuple se persuada que les dieux marins l'avoient reçu parmi eux, et l'honora comme tel.

Que sait-on d'Égéon ?

Peu de chose. Homère ne le regarde que comme un géant. Mais Ovide en fait un dieu de la mer. Il étoit fils de Pontus et de la Terre, ou selon d'autres, du Ciel et de la Terre. Il habitoit dans la mer, d'où il secourut les Titans. Neptune le vainquit et le précipita dans la mer.

DES NYMPHES, DRYADES, AMADRYADES, NAPÉES, etc.

POURQUOI mettez-vous au nombre des divinités de la mer les Dryades, Amadryades, etc.?

C'est que tirant leur origine de l'eau, nous avons cru ne devoir pas les séparer, mais les ranger toutes parmi les divinités de la mer.

Qu'étoient-ce que ces nymphes dont il est si souvent parlé dans les poëtes?

En général, c'étoient parmi les payens les divinités des bois, des montagnes, des fleuves et des fontaines, ce qui leur a fait donner plusieurs noms. Celles qui habitoient sur la terre retenoient le nom de *Nymphes :* celles qui gardoient les fleuves et les fontaines, étoient appelées *Naïades :* on nommoit *Limniades* celles qui habitoient les étangs et les marais : celles qui présidoient aux bocages, *Napées :* celles qui se plaisoient dans les bois, *Dryades*, ou *Amadryades*, si elles étoient attachées à quelqu'arbre particulier, et celles-ci naissoient et mouroient avec lui; celles qui étoient sur les montagnes, *Oréades*, et celles enfin qui habitoient la mer, *Néréïdes*. On leur offroit en sacrifice du lait, de l'huile et du miel; et on leur immoloit quelquefois des chèvres.

Quelle

Quelle est l'origine de toutes ces nymphes ?

Hésiode les fait naître de l'écume de la mer, comme Vénus ; et d'autres disent qu'elles étoient les mères des fleuves, filles des eaux et de l'Océan. Mais il est croyable que l'idée de ces nymphes est venue de l'opinion où l'on étoit anciennement que les ames des morts erroient autour des tombeaux où leurs corps étoient enterrés, ou dans les lieux qu'elles avoient habités pendant leur séjour dans ce monde. Il est vrai que dans la suite on a pris pour des nymphes, jusqu'à de simples bergères, et des dames illustres, dont on apprenoit quelqu'aventure extraordinaire.

Pourriez-vous nous en donner quelques exemples?

Quand une princesse étoit enlevée à la chasse, ou qu'elle périssoit dans les bois, la ressource ordinaire des flatteurs étoit de dire que Diane, ou quelqu'autre divinité favorable, l'avoit changée en nymphe. On racontoit la même chose de celles qui par désespoir se retiroient dans les bois pour y pleurer leurs malheurs. Car, si elles mouroient auprès de quelque fontaine, on ne manquoit pas de dire qu'elles en étoient devenues les nymphes, et on donnoit à la fontaine le nom de la princesse, ainsi qu'il arriva au sujet de la prétendue Égérie, célèbre nymphe que Numa Pompilius alloit souvent consulter dans la forêt d'Aricie.

Quelle est cette histoire?

Ce prince, pour persuader au peuple Romain que le culte religieux qu'il avoit dessein d'établir, étoit divin, publia qu'une nymphe lui en dictoit les cérémonies, et il inventa son commerce avec Égérie. Après la mort de ce roi des Romains, on alla chercher cette prétendue nymphe, et n'ayant trouvé qu'une fontaine dans l'endroit où Numa se retiroit, on s'imagina que la nymphe avoit été changée en fontaine. On peut juger par cet exemple, de toutes les autres fables qu'on a débitées au sujet des nymphes ou des Naïades.

ÉOLE ET LES VENTS.

ÉOLE ne passe-t-il pas encore pour un dieu de la mer ?

Oui, parce qu'il passoit pour le dieu des vents et des tempêtes. Ce prince, fils d'Hippotus, et que son mérite a fait passer pour fils de Jupiter, vivoit du temps de la guerre de Troye, et régnoit sur les îles Éoliennes, situées au nord de la Sicile, qui sont celles où Vulcain tenoit ses forges. Comme il recevoit bien les étrangers, il leur donnoit de bons avis sur les dangers de la navigation. Il s'appliquoit sur-tout à observer les vents par l'inspection de la fumée qui sortoit des antres de Lipara, et se mit en état de prédire souvent quel vent devoit souffler pendant plusieurs jours. Plusieurs marins se trouvèrent bien de ses conseils, et

sa réputation alla si loin qu'on le regarda comme le roi des vents, leur maître et leur surintendant.

Quels enfans donne-t-on à Éole ?

On lui en donne douze, six filles et six garçons, qui se marièrent les uns avec les autres, quoique quelques-uns les fassent fils d'Astrée et de l'Aurore. (Ce sont les douze principaux vents qui se mêlent souvent dans les orages.) Cet Astrée étoit un des Titans qui avoient fait la guerre aux dieux : il étoit bien juste de lui donner des enfans aussi turbulents que lui. La superstition payenne alla jusqu'à les adorer, et on n'entreprenoit pas de voyage sur mer, qu'on ne sacrifiât aux vents et aux tempêtes.

Comment représentoit-on les vents ?

Comme de jeunes hommes avec des aîles, dont les uns soufflent, et les autres versent de l'eau.

Combien distingue-t-on de vents dans la marine?

Trente-deux, dont les quatre principaux sont Borée, ou le vent du Nord ; Auster, ou le vent du midi ; Eurus, qui vient de l'orient ; et Zéphyre, qui souffle de l'occident. Ce dernier est le plus agréable, et le plus propre à la fécondité de la terre.

Quelle est la nymphe qu'enleva Borée ?

C'est Orithie, fille d'Erectée roi d'Athènes, qui lui avoit été refusée. Il l'emporta en Thrace, et il en eut Calaïs et Zétès, qui firent le voyage de

la Colchide avec les Argonautes, et délivrèrent Phinée des harpies. Ces deux frères avoient des aîles qui leur crûrent en même temps que les cheveux. Ils furent tués par Hercules, parce qu'ils s'étoient opposés à ce que le vaisseau des Argonautes retournât d'où il venoit, pour reprendre ce héros. Cette fable n'est qu'une allégorie pour apprendre le malheur arrivé à la fille du roi d'Athènes mariée à Borée roi de Thrace, que le vent fit tomber dans la mer.

LES SIRÈNES.

QUE disent les poëtes des Sirènes?

Ils les représentent comme de belles personnes qui habitoient des rochers escarpés sur le bord de la mer, où ayant attiré les passants par la beauté de leur chant, elles les faisoient périr. Tous ceux qui avoient l'imprudence de les écouter, enchantés par les charmes de leurs voix, étoient retenus dans une vaste prairie, où l'on ne voyoit que monceaux d'ossements de morts et que cadavres que le soleil achevoit de sécher. Leur métamorphose en oiseaux vient de ce que Proserpine ayant été enlevée par Pluton, les sirènes, après l'avoir cherchée inutilement par toute la terre, prièrent les dieux de leur donner des aîles, afin qu'elles pussent aussi la chercher sur la mer. Leurs vœux furent exaucés, et il leur vint des aîles et des pieds d'oiseaux. Mais

elles conservèrent leurs visages et leur voix. C'est-à-dire, qu'elles équipèrent un vaisseau à voile pour chercher Proserpine. Les uns veulent qu'elles étoient filles du fleuve Achélous, et de la nymphe Calliope; d'autres prétendent qu'elles sortirent du sang de la plaie qu'Hercules fit au dieu de ce fleuve, en lui arrachant une corne. On en compte ordinairement trois : *Leucosie*, *Ligie* et *Parthénope*.

Qu'étoient-ce dans la vérité que ces Sirènes?

C'étoient trois courtisanes qui habitoient trois îles appellées de leur nom Syrénuses. Elles attiroient par leur beauté et par leur chant les étrangers qui se perdoient auprès d'elles par la mollesse et la dépense.

Comment Ulysse évita-t-il les embuches de ces Sirènes?

En bouchant les oreilles de ses compagnons avec de la cire, et se faisant attacher au mât de son vaisseau. Ce qui leur causa tant de désespoir qu'elles se précipitèrent dans la mer, où elles furent changées en poissons, de la ceinture au bas du corps.

LES DIVINITÉS DE LA TERRE.

La terre n'avoit-elle pas encore ses divinités particulières?

Le paganisme peu content d'avoir rempli le ciel et la mer de dieux et de déesses, en avoit encore

peuplé toute la terre. La Terre elle-même étoit une divinité, et toutes ses parties avoient leurs dieux particuliers. Ainsi les bois avoient leurs Dryades, leurs Amadryades, leurs Satyres, etc. Les montagnes, leurs Oréades; les blés, les jardins et les campagnes, une infinité de dieux particuliers qui y présidoient, et qui veilloient à la conservation des fruits; les maisons leurs Lares et leurs Pénates; et chacun de ces dieux avoit ses fonctions marquées, ses honneurs et son culte.

Tous ces dieux étoient-ils animés?

Quoiqu'il soit vrai que la plûpart de ces dieux n'étoient que des êtres physiques, que la crainte ou le besoin avoit fait inventer, on ne peut nier cependant qu'il n'y en ait quelques-uns qu'on peut regarder comme des dieux animés. C'étoient des hommes illustres, qui s'étoient distingués ou dans la culture des champs et des jardins, ou par quelqu'invention utile au labourage, et qui pour cela avoient reçu les honneurs de l'apothéose.

DÉMOGORGON.

QUI mettez-vous à la tête des divinités de la terre?

Nous mettons avec raison à la tête de ces divinités Démogorgon, puisqu'il en étoit le génie, comme son nom le signifie. C'étoit un vieillard

crasseux, couvert de mousse, pâle et défiguré, qui habitoit dans les entrailles de la terre avec l'Éternité et le Cahos. S'ennuyant, dit-on, dans cette triste solitude, il fit une petite boule sur laquelle il s'assit, et s'étant enlevé en l'air, il environna toute la terre, et forma ainsi le ciel. Ayant passé par hasard sur les monts Acro-Cérauniens qui jettoient des flammes, il en tira de la boue enflammée, qu'il envoya dans le ciel pour éclairer tout le monde, et forma ainsi le Soleil qu'il donna en mariage à la Terre, d'où naquirent le Tartare et la Nuit, etc. Son nom étoit si formidable, qu'il n'étoit pas permis de le prononcer.

Quels enfans la fable attribue-t-elle à Démogorgon ?

Le premier de ses enfans fut la Discorde litigieuse. Démogorgon troublé dans son antre par les douleurs que sentoit le Cahos, lui ouvrit le ventre, et en tira la Discorde, qui sortit du fond de la terre, pour venir habiter sa superficie. Il en tira de même Pan, les trois Parques, puis le Ciel, Python, la Terre et enfin l'Érèbe.

Que signifient toutes ces rêveries ?

Ce n'est autre chose qu'une fable physique, sous l'enveloppe de laquelle les anciens ont renfermé d'une manière fort grossière le mystère de la création du monde, qu'une tradition défigurée leur avoit appris. Et il est aisé de conjecturer comment elle

s'est introduite. Les Arcadiens ayant vû que la terre produisoit d'elle-même des fleurs et des fruits; qu'elle formoit des fontaines, des ruisseaux et des rivières, qu'elle jettoit souvent des feux et des flammes, et qu'elle étoit sujette à des tremblements, s'imaginèrent qu'elle étoit animée, et donnèrent à la divinité qu'ils crurent y présider, le nom de Démogorgon. Les philosophes n'entendoient d'abord par-là que cette force végétative, qui donne la vie aux plantes; mais le peuple s'imagina que c'étoit un véritable dieu, résidant aux entrailles de la terre, et auquel il offrit des sacrifices.

LA TERRE.

Sous quels noms la Terre étoit-elle adorée?

Comme les anciens ne reconnoissoient rien après le Cahos, de plus ancien que le Ciel et la Terre, cette dernière a été une de leurs principales divinités. Ils lui donnèrent différents noms; le premier est celui de *Titea*, ce qui veut dire boue, terre; ils l'ont aussi nommée *Rhéa;* souvent ils la confondent avec Diane, Cérès et Proserpine; enfin *Ops*, *Tellus*, *Vesta*, *Bona Dea*, *Cybelle*, la *Grand-mère*, étoient aussi d'autres noms qu'on donnoit à la Terre. On la représentoit quelquefois sous la figure d'un globe, ou sous les attributs des déesses avec lesquelles on la confondoit, et dont nous avons parlé.

CÉRÈS.

Cérès n'étoit-elle pas une des principales divinités de la terre.

Oui. Elle étoit fille de Saturne et de Cybèle, et déesse de l'agriculture. Elle voyagea longtemps avec Baccus pour enseigner cet art si utile aux hommes. Elle eut de Jupiter Proserpine que Pluton enleva pour en faire son épouse. Elle apprit à Triptolême la manière de labourer la terre, et se chargea du soin d'élever secrètement son fils Deïphon. Elle le nourrissoit de son lait pour le rendre immortel. Mais elle le laissa brûler par l'indiscrétion de Méganire qui entra dans le moment que cette déesse, pour le purifier de toute humanité, le faisoit passer par les flammes. Cette mère alarmée d'un tel spectacle, troubla par ses cris les mystères de Cérès, qui monta aussitôt sur son char, et abandonna son nourrisson.

Qu'y a-t-il de vrai dans tout ce que vous dites de Cérès?

Cérès étoit une reine de Sicile, dont le règne fut recommandable par le soin qu'elle prit d'enseigner à son peuple l'art de cultiver la terre et de semer le blé. Elle établit aussi plusieurs loix sur la police et la propriété des terres, afin que chacun pût recueillir, sans être troublé, le blé qu'il

avoit semé. C'est ce qui a fait toujours regarder cette reine comme la déesse du blé et de la terre.

Quel est l'événement le plus considérable de l'histoire de Cérès ?

C'est l'enlèvement de Proserpine sa fille, dont nous parlerons à l'article de Pluton.

Qu'étoient-ce que les mystères Éleusiens ?

C'étoient des fêtes consacrées à l'honneur de Cérès, qui se célébroient à Éleusis, au mois d'août, après la récolte des blés. Il y avoit les grands et les petits mystères ?

Comment se faisoit-on initier à ces mystères ?

On n'y admettoit personne qui ne fût capable du plus grand secret. Après diverses épreuves pendant plusieurs jours, on faisoit entrer, la nuit dans le temple, le candidat, après lui avoir fait laver les mains à l'entrée, et l'avoir couronné de myrthe. On ouvroit ensuite une cassette où étoient les loix de Cérès et les cérémonies de ses mystères ; et après lui en avoir fait la lecture, on les lui faisoit transcrire. Un léger repas en mémoire de celui que la déesse avoit fait chez Baubo, succédoit à cette cérémonie ; après quoi on le faisoit entrer dans le sanctuaire, dont le prêtre tiroit le voile, et tout étoit alors dans une grande obscurité. Un moment après, une vive lumière lui faisoit paroître devant les yeux la statue de Cérès magnifiquement ornée ; et tandis

qu'il la considéroit attentivement, la lumière disparoissoit encore, et tout étoit de nouveau couvert de profondes ténèbres. Les éclats de tonnerre qui se faisoient entendre, la foudre qui tomboit au milieu du sanctuaire, et mille figures monstrueuses qui paroissoient de tous côtés, remplissoient de crainte et de frayeur le récipiendaire. Mais un moment après le calme succédoit, et l'on appercevoit dans un grand jour une prairie agréable, où l'on alloit danser et se réjouir. C'étoit là où dans la joie et les plaisirs on révéloit tous les secrets des mystères.

Quelle vengeance Cérès tira-t-elle d'Érésicthon ?

Érésicthon, fils de Tropius, avoit eu l'audace de couper plusieurs pieds d'arbres dans une forêt consacrée à Cérès. Cette déesse l'en punit par une faim qu'il ne pouvoit assouvir. Métra, sa fille, pour le secourir, pria les dieux de lui donner la vertu de se transformer à son gré comme Protée. Elle l'obtint. Son père la vendoit pour de l'argent; ensuite elle reprenoit une nouvelle forme, et il la revendoit de nouveau. Cette ruse ne pouvant encore suffire à sa voracité, il se dévora lui-même, en mangeant ses membres les uns après les autres.

Qu'ont voulu nous apprendre les poëtes sous cette fable ?

La prodigalité d'Érésicthon qui épuisa ses biens par ses débauches, et que la charité ingénieuse de sa fille ne put arrêter.

Comment représentoit-on Cérès ?

Voici comme on la trouve représentée d'après tous les attributs que donnoient les anciens à cette déesse. Elle est élevée sur un brancard, porté par quatre vierges qui président aux mystères Éleusiens. Elle tient d'une main une faucille, et de l'autre des épis dont elle est couronnée. Elle présente des mamelles pleines de lait, pour marquer qu'elle est la nourrice des hommes. Une troupe de paysans lui rend hommage, les uns en lui offrant des gerbes de blé, les autres en lui immolant un pourceau, animal nuisible aux blés. Quelquefois on lui met un flambeau à la main, pour marquer qu'elle chercha nuit et jour sa fille Proserpine.

LE DIEU TERME.

Que dites-vous du Dieu Terme ?

Numa Pompilius voyant que les loix établies pour la sûreté des bornes qui distinguoient les propriétés, n'étoient pas un frein capable d'arrêter la cupidité, persuada au peuple qu'il y avoit un dieu protecteur des limites, et vengeur des usurpations. Il lui fit même bâtir un temple sur le mont Tarpéïen, institua des fêtes et des sacrifices en son honneur, et en régla les cérémonies. Pour rendre la supposition plus vraisemblable, il fit représenter le nouveau dieu, sous la figure d'une pierre que l'on publia être la même que celle que Saturne

avoit dévorée au lieu de Jupiter. Cependant on peignit dans la suite le dieu Terme avec une tête humaine placée sur une borne pyramidale.

Qu'offroit-on en sacrifice au Dieu Terme?

D'abord on ne lui offrit que du vin, du lait, des fruits et quelques gâteaux de farine nouvelle. Dans la suite on lui immola des agneaux et de jeunes truies, dont les deux familles de ceux qui sacrifioient, faisoient un repas près de la borne, où l'on chantoit les louanges de la divinité qui les assembloit. Le jour de sa fête que l'on appelloit *Terminalis*, les deux particuliers dont les terres se touchoient, venant de chaque côté orner la borne d'une guirlande, lui offroient leurs présents, et l'oignoient ensuite d'une huile préparée sur le lieu même. Ensuite ils se livroient à la joie, et faisoient leur repas.

FLORE.

Que dit-on de la déesse Flore?

Selon la fable, c'étoit une nymphe nommée Chloris, qui étant mariée avec le Zéphyre, avoit reçu de son époux pour son douaire, l'empire de toutes les fleurs. On la représentoit ornée de guirlandes, et auprès d'elle des corbeilles pleines de fleurs.

Qu'y a-t-il de vrai dans l'histoire de Flore?

C'étoit une femme de mauvaise vie, qui, ayant

gagné beaucoup de bien tant par son mariage avec Tartutius, homme riche et puissant, que par son commerce avec d'autres hommes, nomma son héritier le sénat Romain, qui pour lui en témoigner sa reconnoissance, fit inscrire son nom dans les fastes, et célébrer des fêtes en son honneur. Mais la honte et de la succession et d'une telle fête, porta le sénat à mettre cette courtisanne au nombre des dieux, et à feindre qu'elle étoit la déesse des fleurs. C'est pour elle que furent établis les jeux floraux où l'on commettoit des infamies dignes de la déesse en l'honneur de qui ils avoient été institués.

VERTOMNE ET POMONE.

Qu'y a-t-il de particulier sur Vertomne et Pomone ?

La fable en fait le dieu et la déesse des jardins. Si on en croit les poëtes, Pomone étoit une belle nymphe dont tous les dieux de la campagne disputoient la conquête. Son adresse à cultiver les jardins, sur-tout les arbres fruitiers, autant que sa beauté et ses agréments leur avoient inspiré une singulière amitié pour elle.

Que fit Vertomne pour lui plaire ?

Il prit différentes figures, tantôt celle d'un laboureur, tantôt celle d'un moissonneur, tantôt celle d'un vigneron, enfin celle d'une vieille femme. Après lui avoir donné mille louanges sur ses char-

mes et sur ses talents, il l'engagea à devenir son épouse.

Que signifient ces métamorphoses de Vertomne ?

Elles sont le symbole de l'année et de ses variations. Ainsi ces diverses formes qu'il prit, nous représentent les différentes saisons de l'année.

Vertomne étoit-il seulement une divinité champêtre ?

Les Romains le regardoient encore comme le dieu des marchands, et il avoit, comme Mercure, un temple et une statue au marché.

Comment représentoit-on Vertomne ?

Sous la figure d'un jeune homme, avec une couronne d'herbes de différentes espèces, et un habit qui ne le couvre qu'à demi, tenant de la main gauche des fruits, et de la droite une corne d'abondance. Il y a une image de ce dieu, où il paroît entièrement vêtu, ayant de la barbe, et portant sur son habit la dépouille de quelqu'animal, sur le repli de laquelle sont des fruits de plusieurs espèces.

Sous quelle figure peignoit-on Pomone ?

Comme une jeune personne, tantôt assise sur un panier rempli de fruits, ou ayant elle-même sur son giron des pommes ou des branches de pommiers, d'où elle avoit pris le nom de Pomone; tantôt avec une serpe à une main et un rameau à

l'autre, telle que la peint Ovide, qui dit que cette déesse étoit une des plus actives Amadryades, qui cultivoit avec beaucoup de soin les jardins et les arbres fruitiers.

PALÈS, et QUELQUES AUTRES DIVINITÉS CHAMPÊTRES.

N'y avoit-il pas encore d'autres divinités champêtres ?

Il y en avoit un si grand nombre que la liste entière ne pourroit être que fort ennuyeuse. Nous nous contenterons d'en nommer les plus considérables. *Palès* étoit proprement la divinité des bergers, la tutrice et la conservatrice des troupeaux; *Mellona* avoit soin des abeilles et du miel qu'on en retiroit; *Seia* et *Segetia* avoient soin des blés, la première dans le temps qu'ils étoient encore dans la terre, et la seconde au temps de la moisson, comme *Tutilina* en avoit soin lorsqu'ils étoient dans les greniers ; *Robigus* étoit invoqué pour la conservation des blés qu'il préservoit de la rouille ; *Bonus Eventus*, le bon *succès*, passoit aussi pour un dieu champêtre. On le représentoit tenant une coupe de la main droite, et de la gauche un épi de blé et un pavot. *Populonia*, que l'on supplioit de détourner la grêle et la foudre ; *Pilumnus* et *Picumnus* frères, étoient adorés l'un pour avoir inventé l'usage de fumer les terres d'où il fut surnommé *Sterquilinus* ;

et

et l'autre pour avoir appris à moudre le blé. *Hippona* étoit la déesse des Juments et des écuries ; *Rusina* présidoit aux campagnes. Enfin, les Romains avoient une déesse *Fructusée* qu'ils invoquoient pour faire une bonne recolte ; *Nielle*, pour empêcher la nielle dans les blés; un dieu *Nodotus* pour présider aux nœuds du tuyau de l'épi; la déesse Volutina, pour l'enveloppe de l'épi; *Patelene*, pour l'épi qui commence à s'ouvrir; *Hostiline*, quand la barbe de l'épi et l'épi sont à niveau; *Lacturce*, quand le grain étoit en lait ; *Maturne*, quand il étoit mûr; et *Runcine* quand on le coupoit, etc.

Comment célébroit-on les fêtes de Palès ?

On faisoit brûler de grands amas de paille, sur lesquels on sautoit. On n'y tuoit point d'animaux, et les purifications se faisoient avec de la fumée de sang de cheval, et avec les cendres d'un veau qui avoit été tiré d'une vache immolée, ou avec des cendres de fèves. Après avoir sauté autour de ce feu, les bergers offroient en sacrifice du lait, du fromage, du vin cuit, et des gâteaux de millet. Fête vraiment pastorale, et telle qu'elle convenoit à la déesse des bergers et des troupeaux.

Qu'étoient-ce que les Satyres et les Faunes ?

C'étoient autant de dieux ou plutôt de demi-dieux, que les payens s'imaginoient habiter dans les forêts ou sur les montagnes, et qu'ils représentoient comme de petits hommes fort velus, avec des cornes à la tête, des pieds de chèvre, et une queue

derrière le dos. On les nommoit indifféremment Pans ou Ægipans, ou Satyres, ou Sylènes; avec cette différence que les Sylènes étoient des Satyres avancés en âge. Ils tiroient leur origine de Baccus et de la naïade Nicée fille de Sangar, qu'il avoit enivrée en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle buvoit ordinairement.

Comment a-t-on pu imaginer des monstres semblables?

Quoique plusieurs auteurs ayent cru que ces Satyres étoient véritablement des hommes, il est plus vraisemblable que l'introduction des Satyres dans le monde poétique, est venu de ce qu'on a vu quelquefois dans les bois de gros singes ressemblans assez à des hommes velus; ou peut-être des barbares ressemblans de loin à des singes; ou enfin parce que des bergers couverts de peaux de chèvres, ou quelques prêtres de Baccus, ont souvent contrefait les Satyres pour séduire d'innocentes bergères. De là cette opinion que les bois étoient remplis de ces divinités malfaisantes. Les bergères tremblèrent pour leur honneur, et les bergers pour leurs troupeaux; ce qui fit qu'on chercha à les appaiser par des sacrifices et par les offrandes des premiers fruits, ou des prémices des troupeaux. Les poëtes inventèrent à ce sujet mille contes, et les peintres donnèrent cours à ces fables, en peignant Pan et les Satyres comme des hommes.

Que nous direz-vous en particulier de Faune ?

Il étoit fils de Picus roi d'Italie, quoique pour sa bravoure et sa sagesse quelques-uns le fassent fils de Mars. Comme il s'appliqua pendant son règne à cultiver la terre, on le mit après sa mort au rang des divinités champêtres, et on le représenta avec tout l'équipage des Satyres. On prétend même qu'il rendoit des oracles ; fable qui n'est fondée que sur l'étimologie de son nom qui vient d'un mot grec qui signifie *parler*.

La femme de Faune n'est-elle pas aussi une déesse ?

Fatua, femme de Faune, qui en eut *Sterquilinus* que les Romains mirent au nombre des dieux pour leur avoir enseigné à fumer les terres, étoit si attachée à son mari, qu'après sa mort elle se tint dans son appartement le reste de sa vie, sans parler à aucun homme. Elle prédisoit l'avenir aux femmes, comme Faune en usoit à l'égard des hommes. Tant de bonnes qualités la firent mettre au rang des divinités, et on l'appela la *Bonne Déesse*. Les dames Romaines célébroient ses fêtes pendant la nuit, et dans des lieux dont l'entrée étoit absolument interdite aux hommes.

Faune n'eut-il pas un autre fils qui fut mis au nombre des divinités champêtres ?

C'est *Sylvanus* qui passoit pour le dieu des forêts, comme le porte son nom. On le représente tantôt

comme un Satyre, et même quelquefois avec la moitié du corps d'une chèvre; tantôt avec une forme toute humaine, presque toujours avec une branche de cyprès, pour l'amitié qu'il avoit pour le jeune Cyparis qui fut changé en cet arbre. Néanmoins la pomme de pin, une serpe qu'il tient à la main, une couronne grossièrement faite, et un chien, parent quelques-unes des figures de ce dieu, sur lesquelles il paroît tantôt nu, tantôt couvert d'un habit rustique qui lui pend jusqu'aux genoux.

Picus père de Faune n'étoit-il pas lui-même une divinité?

Picus étoit un prince accompli qui se distingua par ses talents. Comme il périt à la chasse dans un âge peu avancé, et qu'on ne trouva point son corps, on publia qu'il avoit été changé en Pivert, oiseau dont le nom latin est le même que le sien. Pour donner quelque créance à cette fable, on ajouta que Circé ayant rencontré ce prince dans un bois où elle venoit cueillir des herbes pour ses opérations magiques, et l'ayant trouvé insensible à la tendresse qu'elle se sentit pour lui, l'avoit frappé de sa baguette, et qu'aussitôt son corps fut couvert de plumes et qu'il disparut. On le mit à l'instant au nombre des dieux.

Que devint son épouse?

Cette épouse qui s'appelloit *Canente*, désolée de la perte de son mari qu'elle aimoit tendrement, se

retira dans une solitude, où elle mourut peu après; et à l'aide de son nom qui vient du verbe *canere* chanter, on publia qu'elle avoit été changée en voix; ou bien, parce qu'elle s'évapora, pour ainsi dire en regrets.

N'y avoit-il pas un Sylène distingué de tous les autres ?

Quoiqu'en général les vieux Satyres fussent appellés Sylènes, il y en avoit cependant un qui ne portoit pas d'autre nom. Il tiroit son origine d'une nymphe, et fut le père nourricier de Baccus, qu'il suivoit partout monté sur un âne, sur lequel il se soutient à peine, ayant l'air d'un homme ivre et qui cuve son vin. Cependant les anciens en font un philosophe profond, dont la sagesse égaloit les lumières; et son ivresse n'étoit que mystérieuse, pour signifier qu'il étoit profondément enseveli dans ses spéculations.

Comment Sylène tomba-t-il entre les mains de Midas ?

Midas informé des rares talents de Sylène, souhaitoit depuis longtemps de s'entretenir avec lui. Baccus qui avoit abandonné la Thrace, où les Baccantes venoient de déchirer Penthée, étoit venu dans la Lydie aux environs du mont Tmolus, où il croissoit d'excellent vin. Sylène qui rodoit dans le pays, s'arrêtoit souvent près d'une fontaine pour cuver son vin, et se reposer de ses fatigues. L'occasion

parut favorable à Midas, qui fit jetter du vin dans cette fontaine, et mit quelques paysans en embuscade. Sylène but un jour de ce vin avec excès, et les paysans qui le virent ivre, se jettèrent sur lui, le lièrent avec des guirlandes de fleurs, et le menèrent ainsi à Midas.

Quel traitement lui fit ce prince ?

Il reçut Sylène avec de grandes marques de respect, et après avoir célébré avec lui les orgies pendant dix jours, et l'avoir entendu discourir sur plusieurs matières, il le remena à Baccus. Ce dieu charmé de revoir son père nourricier, accorda pour récompense à Midas le fameux présent dont nous avons parlé, de convertir en or tout ce qu'il toucheroit.

Les anciens n'avoient-ils pas encore des dieux Lares et Pénates ?

Comme les payens croyoient que chaque homme et chaque femme avoit son génie particulier, ils en admettoient aussi pour chaque maison, pour chaque ville, et en général pour toute la campagne; et pendant que ceux des hommes et des femmes retenoient le nom de Génies, ceux des maisons étoient appellés Lares, et ceux des villes et des lieux particuliers, Pénates. Cependant on confondoit souvent ces derniers les uns avec les autres.

Qu'étoient-ce que les dieux Lares ?

Ovide les fait fils de Mercure et de Lara fille

d'Almont. L'indiscrète Lara ayant fait confidence à Junon des intrigues de Jupiter, ce dieu lui coupa la langue, et chargea Mercure de la conduire en enfer. C'est dans ce temps que ce conducteur en eut des jumaux qui furent appellés *Lares*, et présidèrent, selon les uns aux maisons, selon d'autres ils étoient les gardiens des rues et des chemins.

Comment représentoit-on les dieux Lares?

On les représentoit sous la figure d'hommes et de femmes que l'on plaçoit sur des poteaux, et même sous la figure de chiens, parce que ces animaux sont les gardiens des maisons et même des champs.

Où plaçoit-on les dieux Lares?

Derrière les portes; et on étoit persuadé qu'ils éloignoient des maisons tout ce qui auroit pu nuire, sur-tout les *Lémures*, génies qui ne savoient faire que du mal. On leur faisoit des sacrifices, on les ornoit de guirlandes, et il y avoit toujours dans les grandes maisons, un domestique uniquement occupé à leur service. Lorsque les enfans étoient dans l'âge de quitter la bulle, ils la pendoient au cou des dieux Lares, et les esclaves qui recevoient la liberté en faisoient de même de leurs chaînes.

Ces dieux n'avoient-ils pas des noms différents?

Quand ils présidoient aux bâtiments publics, ils étoient appellés *Lares publici*; *Familiares*, pour les

maisons de chaque particulier; *Viales*, pour les chemins; *Compitales*, pour les carrefours; *Rurales*, pour les champs, etc. Ce mot *Lare* vient du Toscan *Lars*, qui veut dire chef ou conducteur.

Comment représentoit-on les dieux Pénates?

La figure des dieux Pénates étoit quelquefois la simple représentation de quelque dieu, d'un génie, d'un héros ou demi-dieu, ou enfin de quelqu'ancêtre célèbre. Souvent c'étoient des figures Panthées, c'est-à-dire de celles qui portoient les symboles de plusieurs divinités.

Qu'étoit-ce que le Génie de chaque particulier?

Les poëtes disent que c'étoit Agdistis, monstre homme et femme tout ensemble, que Jupiter eut de la pierre Agdus, qui fournit toutes celles que Deucalion et Pyrrha jettèrent par-dessus leurs têtes pour repeupler la terre, après que Jupiter l'eût métamorphosée en femme. Chaque homme et chaque femme avoit deux Génies; l'un heureux et l'autre malheureux, qui présidoient à sa naissance, et qui veilloient sur ses destinées. Le bon Génie procuroit toute sorte de félicités, et on imputoit à l'autre tout ce qui arrivoit de mal; de sorte que le sort de chacun dépendoit de la supériorité d'un Génie sur l'autre. Ceux des femmes se nommoient *Junones*.

Comment représentoit-on ces Génies?

Sous la figure d'un jeune homme tenant d'une

main un vaisseau à boire, et de l'autre une corne d'abondance, et quelquefois sous la forme d'un serpent. C'est de là qu'est venue la coutume des peintres, de représenter une nation ou une ville sous la figure d'un Génie ou d'une femme, tenant les armes de la nation ou de la ville.

Ne confondoit-on pas les dieux Lares avec les Manes?

Oui, et alors on disoit qu'ils étoient fils de Mania. L'origine même de ces dieux n'est fondée que sur l'opinion où étoient les anciens, que les manes des ancêtres se plaisoient encore après leur mort à demeurer dans leurs maisons, où souvent on les faisoit enterrer, et où on gardoit leurs portraits. Car après les avoir regardés comme des personnes illustres, on leur rendit des hommages et des respects; ensuite on implora leur assistance, et on leur établit un culte et des cérémonies.

DIVINITÉS INFERNALES.

LES ENFERS.

QUELLE Idée les anciens avoient-ils des Enfers?

Ils croyoient que c'étoit des lieux souterrains, où les ombres, c'est-à-dire, les ames des morts avoient leur rendez-vous commun.

En combien de parties les Enfers étoient-ils divisés?

En deux principales; le Tartare, où les scélérats étoient tourmentés; et les Champs Élisés qui étoient le lieu destiné aux gens de bien.

Faites-nous la description du Tartare?

Selon Virgile, le Tartare est une affreuse prison d'une profondeur épouvantable, environnée des marais bourbeux du Cocyte, et du fleuve Phlégéton qui roule autour des torrents de flammes. Trois enceintes de murailles avec des portes d'airain, rendent ce lieu inaccessible. Tysiphone, la plus méchante des trois Furies, veille à la porte, et empêche que personne n'en sorte. Radamante, juge de ces tristes lieux, oblige les malheureux qui y sont, à confesser leurs crimes les plus secrets, et les livre ensuite aux trois Furies, pour être punis selon leurs fautes. C'est-là qu'on trouve les Titans qui entreprirent de détrôner Jupiter; Ixion, qui s'étoit vanté d'avoir deshonoré ce maître des dieux; Thésée, qui entreprit d'enlever Proserpine; Tantale, qui voulut tromper les divinités célestes; les Danaïdes, qui égorgèrent leurs maris; Sisyphe, qui révéla les secrets des dieux, enfin tous les illustres coupables qui y souffrent des tourments proportionnés à leurs crimes.

Faites-nous aussi la description des Champs Élisés?

C'étoient des îles fortunées, où les ames de ceux

qui avoient bien vécu pendant cette vie, jouissoient d'une paix et d'une tranquillité profonde, et des plaisirs les plus innocents. Figurez-vous des lieux enchantés où se trouve en abondance tout ce qui peut rendre heureux; des bois toujours verds, des prairies charmantes, entrecoupées de fontaines et de ruisseaux qui y coulent avec un doux murmure, un air pur et sain avec une chaleur modérée, des oiseaux qui chantent éternellement dans d'agréables bocages, un printemps perpétuel, d'autres astres. Telle est l'idée que les poëtes donnent du séjour des bienheureux, ou des Champs Élisés, qu'ils appeloient quelquefois le royaume d'Adraste.

Quelles étoient les occupations de ces ames fortunées ?

Comme les descriptions que font les poëtes des Champs Élisés, n'étoient que le fruit de leur imagination, chacun d'eux y fait trouver des occupations et des plaisirs conformes à ses Inclinations. Tibulle voluptueux y fait régner la joie et les plaisirs des sens. Virgile plus chaste n'y admet que des jeux innocents et des occupations dignes des héros qui y habitent. Quelques-uns y ont joint le plaisir de la bonne chère, et parlent de festins continuels, pendant qu'ils disent qu'il n'y avoit rien de si maigre que les repas qu'Hécate donnoit en enfer. Ce qui prouve que la partie de l'homme qui habitoit ces lieux, avoit, pour s'y conserver, besoin de nourriture.

Ces ames étoient-elles pêle-mêle les unes avec les autres?

Point du tout. On divisoit l'Enfer en sept demeures principales. La première à l'entrée, étoit pour les enfants morts en naissant; la seconde étoit occupée par ceux à qui on avoit imputé de faux crimes, et qui avoient été injustement condamnés; dans la troisième étoient ceux qu'un destin barbare avoit forcés de se donner la mort; qui tout innocents qu'ils étoient, se voyant accablés du poids des misères de la vie, l'avoient prise en horreur, et s'étoient détachés de leurs ames, comme d'un fardeau qui les importunoit; la quatrième, qu'on peut appeller *le Champ des larmes*, étoit le séjour de ceux qui pendant leur vie avoient éprouvé les rigueurs de l'amour; la cinquième étoit destinée aux héros; la sixième étoit l'affreuse prison du Tartare; la septième enfin étoit le séjour des bienheureux, ou les Champs Élisés.

Qui assignoit la place à chacune de ces ames?

Minos, qui tenoit l'urne fatale. Il évoquoit les ombres auprès de lui, s'informoit de leurs crimes, examinoit leur vie, pesoit le mérite de leurs actions, et les envoyoit chacune dans le lieu qui lui convenoit.

Il y avoit donc un tribunal dans les Enfers pour juger ces ames?

Les poëtes mêmes étoient persuadés qu'il y avoit

eu dans tous les temps une loi établie pour juger tous les hommes, afin de leur faire recevoir la récompense ou le châtiment de leurs actions. Ils ajoutent que sous le règne de Saturne, et dans les premières années de celui de Jupiter, ce jugement se prononçoit à l'instant même qui précédoit la mort: ce qui donnoit lieu à de criantes injustices. Les rois encore environnés de toute la pompe de leur dignité, éblouissoient les juges qui les déclaroient innocents; les pauvres, au contraire, que la calomnie poursuivoit jusqu'au dernier tribunal, étoient condamnés. On fit tant de plaintes à Jupiter, qu'enfin il fixa le jugement au moment même qui suit la mort.

Quels furent les juges de ce tribunal?

Radamante et Éaque, tous deux fils de Jupiter, furent établis juges; le premier pour les Asiatiques, le second pour les Européens, et Minos au-dessus d'eux, pour décider souverainement en cas d'obscurité et d'incertitude. Leur tribunal étoit placé dans le champ de la vérité, où le mensonge et la calomnie ne pouvoient pénétrer.

Quelle étoit la marque de supériorité de Minos?

Il tenoit d'une main un sceptre, et de l'autre l'urne fatale où étoit renfermé le sort de tous les mortels.

A qui étoit confié le soin de mettre à exécution les sentences prononcées contre les coupables?

Aux Furies, que les uns font naître du sang d'Ouranos, d'autres de Saturne et de la Terre; quelques-uns de la Discorde, et quelques autres de la Nuit et de l'Achéron, ou de Pluton et de Proserpine; tant il y avoit de conformité dans les principes des divers auteurs qui nous ont transmis ces rêveries. Elles étoient chargées de châtier dans l'autre monde ceux qui avoient mené une vie déréglée dans celui-ci. Mais dès cette vie même elles poursuivoient les scélérats par des remords qui ne leur donnoient aucun repos, et par des visions effrayantes qui leur faisoient souvent perdre le sens.

Combien compte-t-on de Furies?

Ordinairement trois, *Tisiphone*, *Mégère* et *Alecto*; noms qui signifient, rage, carnage, envie.

Virgile ne partage-t-il pas leurs fonctions?

Selon ce prince des poëtes, Tisiphone étoit employée pour les maladies contagieuses, Alecto pour les désordres de la guerre, et Mégère pour faire mourir quelqu'un.

Ces Furies n'étoient-elles pas adorées?

Elles avoient des temples dans plusieurs endroits, et on les adoroit comme des divinités infernales. On leur sacrifioit des brebis pleines, et on leur offroit des couronnes et des guirlandes de fleurs de

narcisse, à cause du malheur arrivé au jeune prince qui portoit ce nom. Leurs temples étoient un asyle assuré pour ceux qui s'y retiroient.

Comment représentoit-on les Furies?

Dans les premiers temps leurs statues n'avoient rien de différent de celles des autres divinités, et c'est le poëte Eschile qui les fit paroître le premier dans une de ses tragédies avec cet air hideux et ces serpens qui les rendirent si redoutables, que la première représentation de sa pièce devint funeste à un grand nombre de spectateurs. Depuis ce temps on ne les représenta qu'avec un visage triste et un air effrayant, des habits noirs et ensanglantés, ayant au lieu de cheveux des serpens entortillés autour de leur tête, une torche ardente à une main, et un fouet de serpents à l'autre; et pour compagnes la Terreur, la Rage, la Paleur et la Mort.

Qui a donné lieu à la fable des Furies?

Le dogme défiguré de la religion qui nous apprend qu'il doit y avoir après cette vie des récompenses et des châtimens. Peut-être aussi qu'une connoissance confuse de la chûte des anges et de leur punition, a fait inventer les Furies qui sont elles-mêmes des démons destinés à tourmenter les coupables.

Quels sont les fleuves dont les poëtes ont environné les enfers?

Le Cocythe, l'Achéron, le Styx, le Flégéton et le fleuve Léthée.

Qu'étoit-ce que le Cocythe ?

Le *Cocythe* qui signifie *pleurs*, *gémissemens*, environnoit le Tartare. C'étoit un marais bourbeux formé des larmes des méchants.

Que dit-on de l'Achéron ?

L'*Achéron* qui veut dire *angoisse* ou *hurlement*, est un fleuve d'Épire dont l'eau est amère et mal saine. C'est cette raison qui l'a fait placer dans les enfers. Les ombres le passoient sans retour. On le fait fils de Cérès, ou de Titan et de la Terre, que la crainte qu'il eut des géants fit descendre jusques dans l'enfer, pour se dérober à leur fureur; quoique des auteurs le font précipiter dans ce lieu d'horreur par Jupiter, parce que son eau avoit servi à étancher la soif des Titans; fondés sur ce que ce fleuve demeure longtemps caché dans la terre qui étoit la mère des Titans.

Que savez-vous du Styx.

Ce n'est proprement qu'une fontaine d'Arcadie qui forme ensuite un ruisseau dont l'eau est mortelle aux hommes et aux animaux. Elle brise les vaisseaux de verre et de porcelaine, et tous les autres, excepté ceux de corne de pied de cheval. Selon les poëtes le *Styx* dont le nom signifie l'*Eau du silence*, faisoit neuf fois le tour des enfers. Les

dieux

dieux avoient tant de respect pour lui, que quand ils avoient juré par ses eaux, ils ne pouvoient violer leur serment sans s'exposer à une punition très-rigoureuse.

Quelle étoit cette punition?

Jupiter ordonnoit à Iris de présenter aux dieux parjures une coupe pleine de l'eau empoisonnée de cette fontaine, et il les éloignoit de sa table et de sa conversation pendant un an; il les privoit même de la divinité pour neuf ans, comme si c'eût été une charge dont il suspendoit les fonctions.

Pourquoi ce respect si religieux pour ce fleuve?

C'est, disent les poëtes, parce que la Victoire qu'on croyoit fille du Styx, avoit donné du secours aux dieux contre les géants, ce qui avoit obligé Jupiter, par reconnoissance, d'ordonner que le serment fait par le Styx seroit inviolable. Ce qui n'est appuyé que sur ce qu'on se servoit anciennement de l'eau du Styx pour faire les épreuves des coupables et des innocents, comme les juifs se servoient de l'eau de jalousie.

Qu'étoit-ce que le Flégéton?

Le *Flégéton*, qui veut dire *brûlant*, au lieu d'eau, ne rouloit que des flammes, dont il environnoit le Tartare.

Que dites-vous du fleuve Léthé?

Le fleuve Léthé ou d'oubli étoit celui dont les

ombres buvoient des eaux, pour oublier entièrement le passé.

Qui étoit chargé de faire passer aux ombres ces fleuves?

Un nautonnier célèbre nommé Caron. Il étoit fils d'Érèbe et de la Nuit. Son nom signifie colère. Aussi dit-on qu'il étoit d'une humeur triste et sévère, et qu'il n'avoit aucun égard ni pour les dignités, ni pour les richesses. Il passoit indistinctement toutes les ombres, excepté celles qui avoient été privées des honneurs de la sépulture; et il falloit qu'elles errassent cent ans sur le rivage, avant de les admettre dans sa barque.

Quel portrait fait Virgile de Caron?

Toute sa personne, dit ce poëte, inspire de l'horreur. Son menton est hérissé d'une barbe blanche et touffue; ses yeux sont pleins de feu; son corps n'est couvert que de quelques haillons noués qui lui pendent sur les épaules. Il est vieux, mais sa vieillesse est verte et vigoureuse: lui seul fait toute la manœuvre de sa barque. Il tend les voiles, il manie la perche et la rame, et conduit sa nacelle d'un bord à l'autre.

Ce vieillard n'étoit-il pas intéressé?

On étoit si persuadé qu'il ne passoit personne *gratis*, que pour ne pas exposer les ombres des morts à un refus de sa part, on mettoit sous la

langue du défunt une pièce de monnoie pour le droit de passage autrement dit naulage. On dit même qu'il exerçoit en cela une petite tyrannie, exigeant cette capitation même des enfans des rois. Les Hermoniens seuls s'en dispensoient, parce qu'ils se croyoient si près de l'enfer, qu'ils ne pensoient pas qu'il fût nécessaire de rien payer pour le voyage. Mais le bonhomme n'y perdoit rien; car on mettoit dans la bouche de leurs rois jusqu'à trois pièces d'or. Il falloit outre ce tribut une attestation de vie et de mœurs, signée en bonne forme du grand prêtre.

Donnez-en un modèle?

Moi soussigné Anicius Sextus pontife, j'atteste que N. a été de bonnes vie et mœurs; que ses manes soient en paix.

Quel étoit le gardien des enfers?

C'étoit Cerbère chien à trois têtes et à trois gueules; au lieu de poil, son cou étoit environné de couleuvres. C'étoit à lui qu'étoit confiée la garde du palais de Pluton, dont il ne laissoit sortir personne. Il naquit du géant Typhon et de Chidna. Orphée allant chercher Euridice, l'endormit au son de sa lyre; Hercules l'enchaîna et s'en fit suivre, lorsqu'il descendit dans les enfers pour en retirer Alceste. On dit qu'en passant par la Thessalie, ce chien vomit un venin qui empoisonna toutes les herbes; ce qui n'est qu'une fiction des poëtes, pour dire que ce pays abondoit en herbes venimeuses.

D'où vient la fable de Cerbère ?

De la coutume des Égyptiens qui faisoient garder les tombeaux par des dogues, de peur que les bêtes féroces ne déterrassent les corps.

LES DIEUX DE L'ENFER.

PLUTON, PROSERPINE.

Qui avoit le premier rang entre les divinités infernales ?

Pluton, fils de Saturne et de Rhéa, frère de Jupiter et de Neptune, qui échappa comme eux à la cruauté de son père. Dans le partage du monde, il eut l'Italie et l'Espagne. Et comme ces lieux sont fort bas par rapport à la Grèce, où Jupiter avoit établi son empire; ou plutôt parce qu'il fit travailler aux mines d'or et d'argent qui étoient fort communes en Espagne, on a dit qu'il étoit roi des morts et des enfers; parce que ceux qui travaillent aux mines sont obligés de creuser bien avant dans la terre, et pour ainsi dire jusqu'aux enfers, et que d'ailleurs ils y meurent ordinairement. C'est aussi ce qui l'a fait passer pour le dieu des richesses, et lui a fait donner le nom de Pluton, au lieu de celui d'Agésilaüs qu'il portoit; ce qui l'a fait confondre souvent avec Plutus le dieu des richesses.

Quels autres noms donnoit-on à Pluton ?

Tous les noms qu'on lui donnoit avoient rapport à sa qualité de dieu des morts. Les Latins l'appeloient *Sumanus*, dieu des manes ; les Sabins *Soranus*, qui a l'intendance des cercueils ; d'autres *Orcus* ou *Argus*, comme pressant à la mort ; *Februus*, à cause des lustrations qu'on faisoit dans les cérémonies funèbres ; *Dis* ou *Dives*, parce qu'il présidoit aux richesses enfermées dans le sein de la terre. Si on lui met quelquefois à la main des clefs au lieu de sceptre, c'est pour signifier qu'il est maître d'un royaume dont on ne revient jamais. Les sacrifices qu'on lui offroit de brebis noires, faisoient aussi allusion à la mort. Enfin, on lui consacroit tout ce qui étoit de mauvais augure. C'est pour cela que les Romains lui avoient dédié le second mois de l'année, et le second jour de ce mois ; parce que selon eux, le nombre de deux étoit de tous les nombres le plus malheureux, désignant le mauvais principe, et par-conséquent le désordre et la confusion.

Quelle fut l'épouse de Pluton?

Pluton se voyant rebuté de toutes les déesses, à cause de sa difformité et de l'obscurité de son royaume, s'en plaignit à Jupiter son frère. Voyant que ses plaintes étoient inutiles, il résolut de se procurer une épouse. Un jour qu'épouvanté jusques dans le fond des enfers par les tremblements de terre que

causoient dans la Sicile, les mouvements que se donnoit Typhée, pour se délivrer du pesant fardeau du mont Etna qui l'accabloit, il visita ce pays, pour voir s'il ne se faisoit point quelqu'ouverture qui pénétrât jusques dans son royaume, et ne fit appercevoir la lumière aux ombres; et il s'arrêta sur le mont Érix. Il y apperçut Proserpine, fille de Cérès, qui se promenoit dans les prairies d'Enna, cueillant des fleurs avec quelques filles de sa suite, et les Syrènes qui l'accompagnoient. Pluton l'enleva, et partit dans le moment sur son char attelé de quatre chevaux, prenant le chemin des enfers, malgré les remontrances de Minerve qui entreprit inutilement de le détourner de ce dessein. Arrivé près de Syracuse, il rencontra la nymphe Cyanée, qui lui fit beaucoup de reproches de sa violence; mais d'un coup de trident le dieu s'ouvrit un chemin qui le conduisit dans son royaume, et la nymphe désolée fut changée en fontaine.

Cérès ne se plaignit-elle pas de cet enlèvement?

Informée du malheur de sa fille, cette mère désolée se mit en devoir de la chercher par mer et par terre. Un jour qu'elle étoit accablée de lassitude, elle frappa à la porte d'une cabane, d'où sortit une vieille femme nommé Baubo. Elle y but avec tant d'avidité le breuvage qui lui fut présenté, qu'un jeune enfant qui étoit présent éclata de rire. Cérès piquée de cette indiscrétion, jetta sur cet

enfant ce qui restoit dans le vase, et incontinent il fut changé en lézard. La déesse alla ensuite près du lac de Syracuse, où elle apperçut le voile de sa fille qui flottoit sur l'eau. Elle apprit bientôt d'Arétuse, nymphe d'une fontaine dont les eaux, pour venir de l'Élide dans la Sicile, passent sous le fond de la mer, que Pluton avoit enlevé sa fille; ajoutant, pour diminuer sa douleur, qu'elle étoit reine et épouse du dieu des enfers.

Cérès fut-elle tranquille après cette découverte?

Il s'en faut bien. Elle monta aussitôt sur son char, et arriva dans l'olympe, où elle se jetta au pied du trône de Jupiter, lui redemandant sa fille, qui étoit aussi celle de ce dieu. Jupiter, après lui avoir vanté les avantages de l'alliance de Pluton, ne pouvant fléchir son courroux, promit de lui rendre sa fille, si elle avoit gardé une exacte abstinence dans les enfers; mais que si elle y avoit mangé la moindre chose, le Destin s'opposoit à son retour. Il se trouva qu'elle avoit mangé quelques graines de grenades, en se promenant dans les champs élisés. Ascalaphe étoit le seul qui l'eût vue; il en fit la cour à son maître; et tout ce que put faire Jupiter fut d'ordonner que Proserpine demeureroit six mois avec son mari, et six mois avec sa mère. Cérès indignée de l'indiscrétion d'Ascalaphe, l'arrosa de l'eau du Styx, et il fut changé à l'instant en hibou.

Ce jugement satisfit-il Cérès?

Oui, et elle ne songea plus qu'à réparer les maux que la stérilité et la famine avoient causés pendant ses courses. Elle alla à Éleusis, où elle apprit à Triptolème l'agriculture, et lui prêta son char pour aller par toute la terre apprendre à ses habitans un art si nécessaire. Après avoir parcouru l'Europe et l'Asie, Triptolème arriva dans la Scythie, à la cour de Lyncus. Ce tyran jaloux de la préférence que la déesse avoit donnée à ce prince, voulut l'assassiner. Mais au moment qu'il alloit le percer, il fut changé en linx, animal qui est le symbole de la cruauté.

Que doit-on penser de l'enlèvement de Proserpine?

Selon quelques mythologues, c'est une allégorie qui a rapport à l'agriculture. Proserpine est la vertu des semences cachées dans la terre. Pluton est le soleil qui fait son cours au-dessous de la terre; c'est le solstice d'hyver. C'est pour cela que l'on dit qu'il enlève Proserpine que Cérès va chercher lorsqu'elle est sous la terre. Il en est de même du partage que Jupiter fait des temps que cette déesse doit demeurer chez son mari et chez sa mère, qui signifie que le grain après avoir demeuré six mois en terre, paroît sur sa surface, croît et mûrit. D'autres veulent au contraire que Proserpine fille de Cérès, reine de Sicile, fut réellement enlevée par Pluton, ou Aidonée roi d'Épire, parce qu'elle lui avoit été refusée par sa mère.

Que peut-il y avoir de vrai dans la métamorphose d'Ascalaphe ?

Cet Ascalaphe étoit sans doute un courtisan qui avoit conseillé à son maître l'enlèvement de Proserpine, et qui fit ce qu'il put pour l'engager à ne pas la rendre à Cérès. On l'a changé en hibou, pour exprimer un homme haïssable, qui ne se sert de son crédit auprès des rois, que pour leur conseiller de mauvaises actions.

Pourquoi Cyane qui reprochoit à Pluton sa violence, fut-elle changée en fontaine ?

Cette circonstance a été ajoutée pour embellir la fable, parce que ce fut près de cette fontaine qui coule aux environs de Syracuse, que les émissaires de Pluton s'embarquèrent, et qu'il étoit important de ne pas laisser ignorer cet endroit intéressant pour l'histoire.

Les poëtes ne disent-ils pas des choses singulières de la nymphe Arétuse dont vous avez parlé?

C'étoit une fille de Nérée et de Doris, et compagne de Diane. Les poëtes disent qu'Alphée, chasseur de profession, ayant vu cette nymphe se baigner dans un ruisseau, résolut d'en faire son épouse ; mais que pour se dérober à ses poursuites, elle se mit à courir à travers les champs, les montagnes, les rochers, et les lieux les plus sauvages, et arriva dans l'Élide. Ils ajoutent qu'Aré-

tuse accablée de fatigue, implora le secours de Diane, qui d'abord la couvrit d'un épais nuage, et la changea ensuite en fontaine. Elle métamorphosa aussi Alphée en fleuve, qui voyant la terre entr'ouverte pour donner un passage à la nymphe, ne voulut point l'abandonner, et la poursuivit à travers les abymes les plus profonds. Ce fut alors qu'Ortygie, qui est une île au-dessus de la Sicile au milieu de la mer, vit paroître leurs eaux confondues ensemble.

Qu'est-ce qui a donné lieu à toutes ces rêveries?

Les Phéniciens étant venus s'établir en Sicile, voyant la fontaine d'Arétuse environnée de saules, la nommèrent d'un mot grec qui signifie *la fontaine des saules*. La ressemblance des noms fit croire aux Grecs qui arrivèrent en Sicile longtemps après les Phéniciens, que cette fontaine tiroit sa source du fleuve Alphée qui coule dans l'Élide; et ce fut sur ce fondement qu'ils imaginèrent la fable des amours du dieu du fleuve avec la nymphe Arétuse. De là ce trajet immense qu'on fait faire à ce fleuve pour venir mêler ses eaux avec celle de cette fontaine. De là cette autre fable que l'on a débitée que l'eau de la fontaine d'Arétuse sentoit le fumier, lorsqu'on célébroit les jeux olympiques dans l'Élide, et qu'un jour on trouva dans cette fontaine une coupe qui étoit tombée dans l'Alphée.

Pourquoi les anciens attribuoient-ils aux eaux de ce fleuve une qualité singulière?

C'est qu'il passoit dans leur esprit pour être de tous les fleuves le plus agréable à Jupiter; parce que chaque année, le 19 Mars, les devins apportoient de la cendre du Prytanée, qu'ils délayoient dans de l'eau du fleuve Alphée, pour en faire une espèce de mortier dont ils enduisoient l'autel de Jupiter Olympien.

Qu'étoit-ce que ce Prytanée?

C'étoit le siège des juges de la police d'Athènes. Il y avoit un autel sur lequel on entretenoit un feu perpétuel en l'honneur de Vesta. Ce n'étoit pas des vierges qui en avoient soin comme à Rome, mais des veuves qu'on appelloit Prytanitides.

Comment Cérès fut-elle assez vindicative pour exercer une si cruelle vengeance sur l'enfant qui avoit ri de sa gloutonnerie?

C'est une allégorie qui contient une instruction salutaire. Cet enfant qui se nommoit Stelle, fut changé en lésard, animal dont les blessures, sans être mortelles, ne laissent pas de faire beaucoup de mal; pour nous apprendre que quoique les railleries ne tuent pas comme les médisances, elles déplaisent extrêmement, et attirent souvent l'aversion générale sur leurs auteurs; sur-tout quand elles s'adressent à une personne malheureuse qui est tombée

d'un rang élevé dans la misère, aux disgraces de laquelle c'est un crime odieux d'insulter, puisqu'un enfant même en fut puni avec tant de sévérité.

Que sait-on encore de Pluton?

Peu de chose, et cela n'est point étonnant. Un dieu qui régnoit dans les enfers ne devoit guères être connu des hommes. Cependant on ajoute qu'il fut un jour blessé d'un coup de flèche par Hercule, et que ce pauvre dieu en porta les douleurs cuisantes jusques chez les morts; qu'enfin il eut le dépit de se laisser attraper sottement par un homme, savoir par Sisyphe.

Comment cela arriva-t-il?

Sisyphe, avant de mourir, avoit chargé son épouse de laisser son corps sans sépulture. Quoiqu'elle ignorât la cause de cet ordre extraordinaire, elle ne laissa pas d'obéir. Sysiphe, au milieu de ses supplices, feignit d'être indigné du peu de cas qu'on faisoit de lui après sa mort; et fit des plaintes amères de son épouse à Pluton, lui demandant la permission de retourner un moment sur la terre pour se venger, avec promesse de revenir le même jour. Pluton le crut, et Sisyphe partit; mais il n'eut garde de revenir. Il fallut que Mercure allât le rechercher, et le ramenât par force dans les enfers.

Quel étoit le supplice de Sisyphe dans les enfers?

Il y étoit condamné à un travail sans fin. Courbé sous le poids d'un rocher qu'il tachoit de pousser sur le sommet d'une montagne, il s'efforçoit d'y grimper avec les pieds et les mains. Lorsqu'après des peines infinies il étoit presque parvenu à la cime, une force invisible le repoussoit, et cette énorme pierre retomboit en roulant jusques dans la plaine. Il la reprenoit aussitôt, et recommençoit son travail. Des torrents de sueur couloient de tous ses membres, et sa tête élevoit des tourbillons de poussière, en poussant son rocher contre le mont.

Quel crime lui avoit mérité ce supplice ?

Il y a bien de l'apparence que les poëtes ne l'ont imaginé que pour varier les supplices des criminels qu'ils ont placés dans les enfers. Ils en donnent cependant pour cause l'indiscrétion qu'eut Sisyphe de découvrir au fleuve Asope le lieu où Jupiter avoit caché sa fille Égine, que ce maître des dieux avoit enlevée. Dans la vérité, c'étoit un secrétaire d'un roi de Troye, qui fut puni très-rigoureusement, pour avoir révélé les secrets du conseil.

Comment représentoit-on Pluton ?

On le représentoit tantôt avec son sceptre ou bâton à deux pointes, à la différence de celui de Neptune qui en avoit trois ; tantôt assis sur un trône, tenant un sceptre ou une pique de la main gauche, et de la droite donnant à manger à Cerbère. Quelquefois il a le boisseau sur la tête, parce

que Sérapis, dont le boisseau est le symbole, étoit le même chez les Égyptiens, que Pluton chez les Grecs. Enfin, on le voit sur des médailles, avec un diadême et son sceptre à deux fourches, ou enlevant Proserpine, sur un char derrière lequel est Cupidon, ce qui est la manière la plus ordinaire de représenter cette déesse.

N'a-t-on pas confondu Pluton avec Plutus?

Cela est vrai; mais le plus grand nombre des anciens les a toujours distingués. Tout le monde convient que le premier étoit fils de Saturne et de Rhéa, et que Plutus devoit le jour à Cérès et à Jasion. Il passoit pour le dieu des richesses. Les poëtes disoient qu'il étoit boiteux en arrivant chez les mortels, et qu'il prenoit des aîles en s'en retournant; pour marquer la peine qu'on a d'amasser des richesses, et la facilité avec laquelle on les perd. Ils le faisoient aveugle comme l'Amour, parce que souvent il combloit de biens les plus indignes, et laissoit dans l'indigence ceux qui avoient le plus de mérite.

Plutus n'eut-il pas un frère?

C'étoit Philomèlus, fils comme Plutus de Cérès et de Jasion. Mais ils se ressemblèrent peu. Plutus ne faisoit aucune part de ses grandes richesses à son frère, qui vendit le peu de biens qu'il avoit, en acheta deux bœufs, avec lesquels il fut le premier qui laboura la terre. Cérès charmée de cette invention

de son fils, le plaça parmi les astres, où il forme le Bootes, ou l'Artophylax.

Pourquoi a-t-on placé Plutus parmi les divinités infernales?

C'est parce que nous allons chercher les richesses, dit Pline, jusqu'au sein des ombres, et qu'elles nous conduisent au sombre royaume des morts, ou des enfers. *Et plût à Dieu*, s'écrioit le poëte Timocréon, en apostrophant ce dieu, *que tu fusses toujours demeuré dans ce triste séjour, et qu'on ne t'eût jamais vu ni sur la terre, ni sur la mer.*

Que nous direz-vous des Parques?

C'étoient de toutes les divinités du paganisme celles qui avoient le pouvoir le plus absolu. Maîtresses du sort des hommes, elles en régloient les destinées, et tout ce qui arrivoit dans le monde, étoit soumis à leur empire.

Quel est l'origine de leur nom?

Le nom de Parques vient du mot latin *partus*, qui signifie enfantement, parce qu'elles présidoient à la naissance des hommes; quoiqu'il y ait des auteurs qui prétendent que ce nom ne leur fut donné que par une contre-vérité, parce qu'elles ne font grace à personne, *quod nemini parcant*; comme on a nommé les Furies, Euménides ou bienfaisantes.

De qui étoient-elles filles?

Les uns les font naître de la Nuit et de l'Érèbe,

pour montrer l'obscurité impénétrable de notre sort. Les autres attribuent leur naissance à Jupiter et à Thémis fille du ciel; enfin, quelques-uns les font naître de la mer.

Quel étoit le nombre des Parques ?

On en compte trois, dont les noms font allusion aux emplois qu'on leur attribuoit. *Clotho* la plus jeune, dont le nom signifie *filer*, présidoit au moment de la naissance des hommes, et tenoit la quenouille à laquelle étoit attaché le fil fatal de leurs jours; *Lachésis*, dont le nom veut dire *jetter au sort*, filoit tous les événements de la vie des mortels; et *Atropos* la plus âgée, dont le nom signifie *immuable, qu'on ne peut changer*, parce qu'elle n'étoit retenue par aucune considération, quand le moment de la mort étoit arrivé. Elle coupoit avec des ciseaux le fil des jours, et en terminoit ainsi le cours.

Quel culte rendoit-on à ces divinités ?

Il sembleroit d'abord que le pouvoir absolu qu'on avoit donné aux Parques, auroit dû leur faire rendre le culte le plus solemnel. Cependant elles paroissoient de toutes les déesses les plus négligées. Sans doute qu'étant regardées comme inéxorables, on ne crut pas qu'il fut nécessaire de se mettre en dépense pour les honorer. Elles avoient néanmoins quelques temples dans la Grèce, et on voyoit leurs statues en plusieurs endroits.

Comment représentoit-on les Parques ?

Ordinairement

Ordinairement sous la figure de trois femmes accablées de vieillesse, pour marquer l'éternité des décrets divins. Clotho vêtue d'une robe de différentes couleurs portoit sur la tête une couronne de sept étoiles, et tenoit à la main en forme de sceptre une quenouille qui descendoit du ciel en terre, pour marquer son empire sur tout l'univers, dont elle régloit les destinées. La robe de Lachésis étoit parsemée d'étoiles sans nombre, et elle avoit près d'elle une infinité de fuseaux, pour représenter le nombre des mortels qui naissent sur la terre; et Atropos étoit vêtue de noir, avoit des ciseaux à la main, avec un nombre de pelotons de file plus ou moins garnis, pour marquer la longueur ou la briéveté de la vie de ceux dont ils contenoient les destinées. Quelques-uns les font boiteuses, pour faire voir l'inégalité des événements de la vie, et cette alternative de biens et de maux qu'éprouvent les hommes sur la terre. On leur donne aussi quelquefois des aîles, pour faire allusion à la rapidité du temps qui s'envole et passe comme un songe; on les place dans un antre affreux, pour signifier l'obscurité qui couvre nos destinées.

De qui les parques étoient-elles les ministres?

Du Destin, cette divinité aveugle qui régloit toutes choses par une puissance dont elle ne pouvoit ni prévenir ni empêcher les effets. Les cieux, la terre, l'enfer et la mer étoient sous son empire,

et rien ne pouvoit changer ce qu'il avoit résolu. Les destinées de toutes choses étoient écrites de toute éternité dans un lieu où les dieux alloient les consulter; et celles des rois étoient gravées sur le diamant.

Qui a fait inventer cette divinité aveugle?

L'ignorance des philosophes, qui ne pouvant concilier le pouvoir absolu d'un premier être, avec la liberté de l'homme, se partagèrent entr'eux. Les uns nièrent absolument la providence, et pour sauver la liberté, ils prétendirent que le Destin n'étoit qu'une divinité chimérique; les autres établirent la providence sur les ruines de la liberté; et n'osant refuser au premier principe, la connoissance et le soin de l'avenir, qu'ils ne crurent pas pouvoir subsister, si nous étions les maîtres de nos actions, ils conclurent que tout arrivoit dans le monde par une nécessité inévitable, et formèrent là-dessus leur *Fatum* qui est le Destin.

Que disent donc les poëtes du Destin?

Ils le font fils du Cahos, et le représentent sous la figure d'une déesse, parce qu'ils croyoient les dieux de l'un et de l'autre sexe. Il avoit le globe du monde sous ses pieds, et tenoit en sa main un vase qui étoit l'urne fatale où étoient renfermés tous les noms des mortels.

Pourquoi place-t-on Némésis parmi les divinités infernales?

Parce qu'elle veilloit à la punition des coupables, non-seulement en ce monde, qu'elle parcouroit avec une sollicitude incroyable pour les découvrir et les punir, mais aussi dans l'autre, où elle les châtioit avec la dernière rigueur. C'est pour cela qu'on la représentoit avec des aîles, quelquefois même avec un gouvernail et une roue, pour nous apprendre qu'elle poursuivoit les coupables par mer et par terre. Fille de la Justice, elle étoit préposée pour venger l'impiété, et en même temps pour récompenser les bonnes actions.

Quelle idée les payens avoient-ils des Dieux Manes ?

Quoique la fonction de ces Dieux fût de veiller à la conservation des tombeaux, où les payens croyoient qu'ils faisoient leur séjour, on les place néanmoins parmi les divinités infernales ; parce qu'ils y avoient soin aussi des Ombres de ceux dont ils gardoient les cadavres dans le lieu de leur sépulture, et Pluton étoit leur maître. Cependant les anciens n'en avoient pas une idée bien nette, puisqu'ils donnoient le nom de *Manes* aux Ombres même des morts, et qu'ils les confondoient aussi avec les dieux *Lares*, et quelquefois avec les *Lemures*.

En quelle considération étoient les Dieux Manes chez les Payens ?

La crainte autant que le respect leur inspiroit

une extrême vénération pour ces divinités, et ils ne manquoient jamais de leur recommander les morts. De là cette formule ordinaire qu'on trouve sur les tombeaux anciens D. M. qui signifie *Diis Manibus*, aux Dieux Manes ; de là ces libations fréquentes qu'on y faisoit, et qui avoient pour objet non-seulement les Ombres des morts, mais aussi les Dieux Manes qui les gardoient. On les invoquoit aussi dans les sacrifices publics, parce qu'on les croyoit auteurs des biens et des maux. Le bruit et le son de l'airain et du fer leur étoient si insupportables, qu'ils les mettoient en fuite.

Quelle est l'origine des Dieux Manes ?

L'opinion où les anciens étoient que le monde étoit rempli de génies, qu'il y en avoit pour les vivans et pour les morts, que les uns étoient bons et les autres mauvais, que les premiers s'appeloient *Lares familiers*, et les seconds *Lemures* ou *Lares*, comme nous l'avons dit précédemment.

Que pouvoient dire les poëtes de la Nuit?

Ils la faisoient fille du Cahos, et elle passoit pour la plus ancienne de toutes les divinités, puisqu'il est vrai que les ténèbres ont précédé la lumière. Aussi Orphée dit-il qu'elle étoit la mère des dieux et des hommes.

Comment représentoient-ils la Nuit ?

Les uns la faisoient paroître montée sur un char,

précédée par les astres du firmament ; d'autres lui donnoient des aîles, pour marquer la rapidité de sa course ; mais depuis Euripide on représente cette déesse couverte d'un grand voile noir parsemé d'étoiles, parcourant sur son char la vaste étendue des cieux ; ou sans char, avec son voile parsemé d'étoiles qui voltige au gré des vents, pendant qu'elle s'approche de la terre pour éteindre la torche qu'elle tient à la main.

Les poëtes n'ont-ils pas attribué des enfans à la Nuit ?

Comme elle n'étoit qu'une divinité physique, ou plutôt qu'elle n'étoit qu'un néant, puisque les ténèbres ne sont qu'une simple privation de lumière, ils lui donnèrent des enfans de la même espèce, qu'ils disoient qu'elle avoit eu de l'Érèbe ; savoir la *Crainte*, la *Douleur*, l'*Envie*, le *Travail*, le *Destin*, la *Vieillesse*, l'*Amour*, la *Mort*, les *Ténèbres*, la *Misère*, les *Parques*, les *Hespérides*, les *Songes* ou le *Sommeil* lui-même.

Les anciens ne reconnoissoient-ils pas aussi un Dieu de la nuit ?

Oui, et c'étoit le dieu Lunus, qu'ils représentoient avec le bonnet phrygien recourbé sur le devant ; ou debout, en habit militaire, la pique à la main droite, et tenant de la gauche une Victoire ; ayant à ses pieds un coq, dont le chant avertit pendant la nuit du retour de la lumière. Il y avoit encore un autre dieu de la nuit, nommé Noctu-

lius, qui n'est connu que par une inscription trouvée à Brest sur une statue qui le représente sous la figure d'un jeune homme vêtu à-peu-près comme Atys, éteignant son flambeau, et ayant à ses pieds une chouette, oiseau nocturne.

Quelle idée les anciens avoient-ils du Sommeil?

Ils le faisoient fils de la Nuit, frère et l'image de la Mort, le roi des dieux, des hommes, et de tout ce qui respire sur la terre. Ils plaçoient son palais à l'entrée des enfers dans une caverne profonde, où les rayons du soleil ne pénétrent jamais. Ce palais a deux portes, l'une qui est de corne, donne issue aux songes véritables, l'autre qui est d'ivoire, sert à envoyer sur la terre les songes vains et trompeurs.

Que vouloient-ils faire entendre par ces deux portes?

Selon quelques-uns la porte de corne représente l'œil qui a presque la couleur de la corne, et qui est enveloppé d'une tunique que l'on nomme la cornée; c'est par elle que les poëtes font sortir les songes vrais, parce que les yeux ne trompent point; au lieu que la bouche qui à cause des dents est représentée par la porte d'ivoire est le canal du mensonge et de l'imposture.

Comment représentoit-on le Dieu du sommeil?

Comme un jeune homme avec de grandes aîles,

tenant d'une main un bouquet de pavots, et de l'autre sa baguette assoupissante; ou comme un enfant enseveli dans un profond sommeil, tenant d'une main quelques pavots, et appuyant sa tête sur d'autres, et auprès de lui un grand vase rempli de quelque liqueur narcotique ou assoupissante.

Quelle est enfin la dernière divinité des enfers?

C'est la Mort, fille de la Nuit, et sœur du Sommeil, étant elle-même le grand sommeil, le sommeil éternel. C'étoit la plus implacable de toutes les déesses. On la représentoit comme n'ayant que les os, avec une robe noire, parsemée d'étoiles, et des aîles, et tenant quelquefois une faux.

De quelques Divinités particulières.

Outre ces Dieux dont vous avez parlé, n'y avoit-il pas encore des divinités particulières?

Les payens en ont encore reconnu un nombre considérable, car ils érigoient en divinités les vertus et les passions, les biens et les maux, en un mot, ils faisoient des dieux de presque tout ce qui leur venoit à l'esprit; ce qui en rend le détail pour ainsi dire impossible. Les Romains seuls avoient un si grand nombre de dieux, que Varron le fait monter à trente mille, et le philosophe Bruxilus à deux cent quatre-vingt mille; ce qui a fait dire à Pétrone : *l'Italie est maintenant si sacrée,*

qu'il est plus aisé d'y trouver un dieu qu'un homme. Nous nous contenterons de rapporter les plus connues.

VERTUS ÉRIGÉES EN DIVINITÉS.

QU'ÉTOIT-CE que la Félicité ?

C'étoit une divinité allégorique que les Grecs adoroient sous le nom d'Endemonia et de Macaria, et à laquelle les Romains firent bâtir assez tard un temple à Rome. On la voit souvent sur leurs médailles sous la figure d'une femme assise sur un trône, tenant un caducée d'une main, et une corne d'abondance de l'autre ; ou debout, tenant une pique au lieu d'une corne, avec une de ces légendes : *Felicitas publica*, ou *Felicitas Augusti*, ou *Felicitas temporum.*

L'Espérance ne fut-elle pas aussi érigée en divinité ?

Cette dernière ressource de l'homme malheureux qui resta au fond de la boëte de Pandore, lorsque l'indiscret Épiméthée en fit l'ouverture, ne pouvoit manquer d'avoir ses adorateurs et ses temples. On la voit sur les médailles des Empereurs, tantôt avec ces mots : *Spes publica*, *Spes Populi Romani* ; tantôt avec une corne d'abondance, ou avec des fleurs et des fruits, ou une ruche à miel, etc. ; ensorte qu'on la prendroit pour Cérès. Tous ces

symboles marquent les biens qu'on en attendoit. On la trouve aussi souvent tenant une main appuyée sur l'autel que Marcus-Aurelius-Pacorus lui avoit dédié.

Que dites-vous de l'Éternité ?

Comme l'Espérance la plus solide est celle qui a pour objet l'éternité, les Romains en firent une de leurs divinités. Mais on ne trouve ni temples, ni autels de cette déesse. On la voit seulement sur plusieurs médailles, sous la figure d'une femme, avec ces mots : *Æternitas*, ou *Æternitas Augusti*, tenant de la main la tête d'un soleil rayonnant, et celle de la lune, ou un phénix, ou un globe, ou un éléphant, ou quelques autres symboles qu'on croyoit la désigner; le soleil et la lune, parce qu'on pensoit que leur cours ne finiroit jamais ; l'éléphant à cause de sa longue vie; le phénix, parce qu'on disoit que cet oiseau fabuleux renaissoit de ses cendres, et étoit immortel; enfin le globe, parce que c'est un corps qui n'a aucunes bornes.

Quel portrait Claudien fait-il de l'Éternité ?

Selon cet auteur, cette déesse se tenoit dans une caverne, dont les mortels n'osoient approcher même par la pensée. C'est là, dit-il, que la poudreuse mère des années fait son séjour. C'est de son immense sein que sortent les temps, et c'est à elle qu'ils retournent. Il n'y a rien qu'elle ne consume, et dont elle ne voie la fin. Sa forme est celle d'un

dragon dont les écailles brillent toujours du même éclat, et qui se repliant sur lui-même, va mordre sa queue, et finit ainsi où il avoit commencé.

Les anciens ne rendirent-ils pas un culte particulier à la Vertu et à l'Honneur ?

Les philosophes, les orateurs et les poëtes avoient fait si souvent l'éloge de la Vertu, qui seule rendoit l'homme heureux, qu'il étoit bien difficile que de l'admiration qu'ils inspiroient pour elle, on ne passât bientôt à l'adoration. On la divinisa en effet. On rapporta que Marcellus voulant faire bâtir des dépouilles des Siciliens un temple à la Vertu et à l'Honneur, consulta les pontifes, qui l'en empêchèrent, sous prétexte qu'un même temple ne pouvoit pas contenir ces deux divinités. Ainsi il en fit élever deux proche l'un de l'autre, de manière qu'on passoit par celui de la Vertu, pour arriver à celui de l'Honneur; pour apprendre aux hommes qu'ils ne pouvoient acquérir le véritable honneur que par la pratique de la vertu. On sacrifioit à l'Honneur tête découverte, comme on se découvre aussi à la rencontre de ceux qui par leurs vertus se sont acquis quelqu'honneur dans le monde; et tous les ans au mois de juillet les Chevaliers Romains étoient obligés de passer par le temple de l'Honneur pour se rendre au Capitole.

Comment pouvoit-on représenter la Vertu?

Sous la figure d'une vénérable matrone appuyée

contre un cippe ou une colonne, quoiqu'on la voie aussi sur des médailles sous la figure d'un homme barbu. Lucien dit que la Fortune maltraita si fort cette déesse, qu'elle n'osa plus paroître devant le trône de Jupiter. Allégorie ingénieuse qui apprend que les gens vertueux sont ordinairement persécutés.

Quelle idée avoient les anciens de la Vérité?

Ils la faisoient fille du Temps ou de Saturne qu'ils regardoient comme le plus juste des rois, et la mère de la Vertu. Ils la représentoient comme une jeune vierge couverte d'un habit dont la blancheur imitoit celle de la neige.

Les Romains ne confondoient-ils pas la Concorde et la Paix?

Quoiqu'elles semblent ne représenter qu'une même idée, ils en firent néanmoins des déesses différentes, qui avoient chacune leur temple séparé. On invoquoit la Concorde pour l'union des familles, des époux, des citoyens, et son pouvoir étoit pour ainsi dire renfermé dans la ville et dans les maisons; mais celui de la Paix s'étendoit dans tout l'empire. Aussi ses temples étoient-ils des plus magnifiques. Ils la représentoient sous la figure d'une femme couronnée de laurier, d'olivier, ou de bouquets de roses, tenant d'une main le caducée, et de l'autre des épis, symbole de l'abondance qu'elle procure.

On lui donne aussi quelquefois pour compagnes Vénus et les Graces.

En quelle vénération étoit la Foi chez les Romains ?

La Foi ou la Fidélité étoit parmi eux une divinité qui présidoit à la sûreté dans le commerce et dans les promesses. Le serment qu'on faisoit par elle, en la prenant à témoin de ses engagements, étoit de tous le plus inviolable. On la représentoit sous la figure de deux femmes qui se donnent la main.

Que pensoient les Romains de la Pudeur ou de la Pudicité ?

Cette vertu étoit trop essentielle au beau sèxe pour qu'ils n'en ayent pas fait une divinité. Aussi avoit-elle dans leur ville des temples et des autels sur lesquels on lui offroit des sacrifices. Mais comme si les grands devoient avoir d'autres dieux que le peuple, ils distinguoient la Pudicité des Dames Patriciennes, d'avec celle des Plébéïennes.

Qui a pu donner lieu à cette distinction ?

Une querelle de femmes. Virginie de famille patricienne ayant épousé un plébéïen nommé Volumnius, qui fut néanmoins consul dans la suite, sa sœur indignée de cette alliance, se joignit aux autres matrones, qui ne voulurent plus permettre qu'elle participât aux mystères de la déesse, et la

chassèrent de son temple. Virginie fit construire une chapelle dans la même rue où étoit le temple de la déesse dont on l'avoit exclue, et la dédia à la Pudicité des plébéïennes, où les femmes qui n'étoient point de l'ordre sénatorial s'assemblèrent depuis, pour sacrifier à cette déesse.

Comment représentoit-on la Pudicité ?

Sous la figure d'une femme voilée, ou qui semble porter la main droite et le doigt indice vers le visage, pour marquer qu'elle n'a aucun sujet de rougir.

Le Silence ne fut-il pas aussi adoré par les Romains ?

Le Silence, ou l'art de se taire à propos, vertu plus grande et plus rare qu'on ne le croit ordinairement, ne pouvoit manquer de devenir une divinité chez des peuples qui en faisoient de tout. On célébroit ses fêtes à Rome le 21 décembre, dans le temple de la Volupté ; pour montrer sans doute que qui sait dissimuler ses chagrins, et encore plus les vaincre, est arrivé à cet état de tranquillité où l'ame semble ne rien souhaiter, en quoi quelques philosophes faisoient consister la véritable volupté.

Comment représentoit-on le Silence ?

Sous la figure d'une femme qui porte un doigt à la bouche ; quelquefois elle a sur la tête le bois-

seau de Sérapis, et tient à la main la massue d'Hercules, pendant qu'elle a à ses deux côtés les bonnets de Castor et Pollux, surmontés des deux étoiles de ces deux dieux.

Quelle idée avoit-on de la Providence ?

Quoique les payens regardassent la Providence comme un attribut de la divinité, comme on le voit par plusieurs médailles, sur lesquelles on lit : *Providentia Deorum*, cependant ils en faisoient une divinité particulière ; et ils la représentoient sous la figure d'une femme appuyée sur une colonne, tenant de la main gauche la corne d'abondance, et de la droite un bâton avec lequel elle montre un globe, pour faire voir que tous les biens viennent d'elle, et qu'elle étend ses soins sur tout l'univers.

Que nous direz-vous de Thémis ou de la Justice?

Thémis ou la Justice étoit la fille de Jupiter et d'Astrée. Elle quitta la terre, pour se retirer avec sa mère dans le ciel, lorsque l'âge de fer eut succédé aux deux premiers âges. On la représentoit sous la figure d'une jeune fille, tenant d'une main une balance égale des deux côtés, et de l'autre une épée nue, avec un bandeau sur les yeux. On la voit aussi assise sur une pierre quarrée, prête à prescrire des peines pour le vice, et des récompenses pour la vertu.

Ne confond-t-on pas la Justice avec l'Équité ?

C'étoient encore deux divinités différentes de Thémis; et les Grecs et les Romains les représentoient différemment sur leurs médailles et dans les monuments qu'ils leur consacroient; l'une sous la figure d'une femme assise tenant une tasse d'une main, et de l'autre son sceptre; l'Équité avec une épée à une main, et une balance à l'autre.

La Clémence n'étoit-elle pas aussi une divinité?

Oui, et elle avoit son temple à Rome, comme on le voit sur une médaille de Jules-César. Elle se trouve aussi sur d'autres médailles avec ses symboles, qui sont un rameau, la patère et la pique.

Les Prières étoient-elles regardées comme des divinités?

Assurément. Elles étoient filles de Jupiter, mais filles plaintives, qu'on rebutoit plus souvent qu'on ne les écoutoit. On les représentoit sous la figure de personnes boiteuses, ridées, ayant les yeux baissés, rempantes et humiliées.

Comment représentoit-on l'Amitié?

Comme une jeune femme, ayant la tête découverte, vêtue d'un habit grossier, au bas duquel étoient écrits ces mots : *La mort et la vie*, pendant qu'on lisoit sur son front ces autres mots : *l'été et l'hyver*. Elle avoit la poitrine découverte jusqu'à l'endroit du cœur, où elle portoit la main; et on y voyoit ces mots : *de loin et de près*. Symboles qui

marquoient que l'amitié ne vieillit point; qu'elle est égale dans toutes les saisons, dans la présence comme dans l'absence, à la vie et à la mort; qu'elle s'expose à tout pour servir un ami, et qu'elle n'a rien de caché pour lui.

De quelle manière se représentoit la Liberté?

Sous la figure d'une femme avec un chapeau à la main; car le chapeau étoit le symbole de la liberté. Les Romains lui bâtirent plusieurs temples, et lui élevèrent un grand nombre de statues.

Qu'étoit-ce que la Nécessité?

C'étoit la mère de la Fortune. Elle étoit désignée par de longues chevilles et des coins qu'elle tenoit dans ses mains de bronze.

Est-ce que la Fortune étoit aussi une divinité?

Comme les hommes ont toujours fait beaucoup de cas des biens de ce monde, il n'est pas étonnant qu'ils ayent adoré la Fortune; et encore aujourd'hui qu'on ne lui immole plus de victimes, il n'est pas rare de trouver des gens qui lui sacrifient l'honneur et la probité. Bupalus fameux sculpteur, est le premier qui ait fait de cette déesse une statue qui la représentoit avec l'étoile polaire sur la tête, et tenant de la main gauche une corne d'abondance, pour montrer son pouvoir sur l'univers à qui elle distribue tous les biens. On la voit aussi accompagnée de l'Amour avec ses aîles, pour donner

à

à entendre qu'en amour la fortune fait plus que la beauté ; ou tenant Plutus entre ses bras sous la forme d'un enfant ; idée assez ingénieuse qui fait de la Fortune, la nourrice et la mère du dieu des richesses ; ou avec un gouvernail, ou un timon, ou une roue ou un globe, marques de son pouvoir, ou de son inconstance. Quelquefois elle est couronnée par la Victoire, pour marquer quelqu'heureux événement d'un Empereur ; on la voit encore sous la figure d'un homme âgé, avec de la barbe, tenant d'une main un vase, et de l'autre un gouvernail, avec cette inscription : *Fortunæ barbatæ* ; ce qui ne doit pas étonner, les payens donnant souvent les deux sexes à leurs divinités.

Quelle étoit la manière la plus ordinaire de représenter la Fortune ?

Sous la figure d'une femme aveugle et chauve, avec des aîles aux deux pieds, l'un posé sur une roue qui tourne avec vîtesse, et l'autre en l'air.

Comment appelez-vous trois déesses qu'on voit sur des médailles de quelques empereurs, tenant des balances et une corne d'abondance, avec un monceau d'argent auprès d'elles ?

Ce sont les déesses de la Monnoie, qui représentent les métaux d'or, d'argent et de cuivre qui servent à sa fabrique.

N'y avoit-il pas aussi le déesse Pecunia ?

Comme le symbole le plus ancien qui ait paru sur la monnoie, étoit qu'elqu'animal, *pecus*, les Latins lui donnèrent le nom de *Pecunia*. On ne tarda pas de faire de ce mot là même une déesse qu'on invoquoit pour s'en procurer en abondance.

La ville de Rome ne fut-elle pas aussi adorée?

Les Romains à qui elle devoit son origine, ne négligèrent rien pour l'honorer. Temples, sacrifices, fêtes annuelles, tout fut employé à cet effet. On la voit sur les médailles avec sa tête couronnée de tours, tenant de la main une Victoire; ou comme une grande femme assise sur un roc, ayant des trophées d'armes à ses pieds, et la tête couronnée d'un casque. Quand elle a près d'elle des moutons et une chèvre, cela marque la tranquillité et la paix dont jouissoient les peuples qu'on avoit conquis; lorsqu'elle est accompagnée d'un berger et de la louve qui alaita Remus et Romulus, elle désigne son origine, et Faustulus qui prit soin de ces deux jeunes princes. Enfin d'autres monuments nous montrent Rome triomphante couronnée par la Victoire, avec quelques autres symboles.

DES ÊTRES MAUVAIS, DES PASSIONS ET DES VICES ÉRIGÉS EN DIVINITÉS.

Vous avez dit que les payens avoient divinisé des êtres mauvais, des passions et des vices, com-

ment ont-ils pu se laisser aller à cet excès de folie ?

La crainte des maux étant plus vive que l'espérance des biens, on ne doit pas être étonné qu'ayant adoré des dieux dont ils attendoient quelques bienfaits, ils ayent rendu le même culte à ceux qui pouvoient leur faire du mal. De là ces temples élevés à la sainte Fièvre, à la Tempête, à la Paresse, à la Violence, et à une infinité d'autres qu'il est inutile de rapporter ici.

Que pensoient les anciens de l'Envie?

Les Grecs en avoient fait un dieu, parce que son nom étoit masculin en leur langue, et les Romains une déesse, pour une raison contraire. Elle habitoit dans un antre horrible, où, pour entretenir sa rage et sa fureur, elle se nourrissoit de vipères. La paleur couvroit son visage. Elle avoit le corps entièrement décharné, le regard sombre et farouche, les dents noires et malpropres, le cœur abreuvé de fiel, et la langue couverte d'un affreux venin. Livrée à des soins inquiets, jamais elle ne rioit qu'à la vue des maux qu'elle causoit. Le sommeil n'appesantissoit pas ses paupières. Tout ce qui arrivoit d'heureux aux autres l'affligeoit, et elle faisoit consister toute sa joie à les faire souffrir. Les anciens la comparoient à l'anguille, persuadés qu'ils étoient que ce poisson portoit envie aux autres.

Que dites-vous de la Fraude ?

Elle avoit aussi rang parmi les divinités, avec ses temples et ses autels. On la dépeignoit avec la phisionomie d'un homme de bien, le corps d'un serpent, dont la peau représentoit différentes couleurs, pendant que la partie inférieure se terminoit en queue de scorpion. On ajoute qu'elle nageoit dans les eaux du Cocyte, et qu'on n'en appercevoit que la tête.

Comment les anciens regardoient-ils la Discorde?

La Discorde qu'on nomme aussi Até, fille de Jupiter, que ce dieu chassa du ciel, pour avoir inspiré à Junon le dessein de faire naître Euristhée avant Hercules, étoit dans une singulière vénération parmi les anciens, à cause des maux qu'ils en appréhendoient. On la représentoit coëffée de serpents, tenant une torche ardente d'une main, une couleuvre ou un poignard de l'autre, le teint livide, les yeux égarés et enflammés, la bouche écumante, les mains ensanglantées, avec un habit en désordre et déchiré. On lui attribuoit les guerres, les querelles des particuliers, les brouilleries dans les ménages, et les dissentions dans les familles. C'est cette déesse qui offensée de n'avoir pas été invitée aux nôces de Pélée et de Thétys, jetta cette fameuse pomme d'or, qui fut la cause de la ruine de Troie.

Comment pouvoit-on représenter la Crainte et la Paleur, divinités des Romains?

On les voit représentées sur deux médailles de la famille Hostilia ; l'une est une tête avec des cheveux hérissés, le visage élevé, la bouche ouverte, et un regard troublé, ce qui marque bien la crainte ; l'autre offre une face maigre et allongée, les cheveux abbatus, et un regard fixe, qui est le véritable portrait de la Paleur.

Pourquoi la Renommée est-elle placée parmi les êtres mauvais ?

La Renommée étoit fille de la Terre, qui pour se venger des dieux, et en particulier de Jupiter qui avoit foudroyé les Titans ses enfans, avoit fait sortir de son sein ce monstre, pour divulguer leurs crimes, et les apprendre à tout l'univers ; car elle n'épargnoit ni les dieux ni les hommes. Virgile la représente volant dans les airs, avec une trompette en sa bouche, ayant autant d'yeux, d'oreilles, de bouches et de langues que de plumes.

Quel étoit le dieu des festins et de la joie ?

Comme les festins et la bonne chère ont toujours fait une des plus sérieuses occupations de bien des gens, il falloit bien établir une divinité qui y présidât, puisqu'il y en avoit pour toutes les actions de la vie. *Comus* étoit donc le dieu des festins et de la joie. On le peignoit comme étant à la porte de la chambre de deux jeunes époux, qui communique à une salle où se donnent le festin et le bal, jeune et rempli de vin, dormant debout, et avançant

la tête couronnée de roses. Il paroît appuyé de la main gauche sur un pieu, dont le sommeil lui fait lâcher prise ; et comme il chancelle, la torche allumée qu'il tient de la droite, semble lui tomber de la main.

Quelle étoit la fonction du dieu Momus?

Momus fils de la Nuit et du Sommeil, étoit le dieu de la raillerie et des bons mots. Satyrique jusqu'à l'excès, il ne laissoit rien échapper, et Jupiter et les autres dieux étoient l'objet de ses plus sanglantes railleries. Il trouvoit à redire que les dieux, en formant l'homme, ne lui eussent pas fait une petite porte à la poitrine, afin qu'on pût voir dans son cœur ce qu'il pensoit.

Qui passoit pour le dieu de la médecine?

Esculape, fils d'Apollon et de Coronis, comme nous l'avons dit. Il fit de si grands progrès dans la connoissance des simples par le moyen desquelles il guérissoit toute sorte de maladies, qu'il passa pour l'inventeur et le dieu de la médecine.

Comment représentoit-on Esculape?

Sous la figure d'un homme grave, couvert d'un manteau, tenant assez souvent un bâton à la main, lequel est ordinairement entortillé d'un serpent, symbole de la prudence qui est d'un si grand secours dans la médecine; quelquefois il tient d'une main une patère, et un serpent de l'autre. On le

voit aussi appuyé sur un cippe entortillé encore d'un serpent. Le coq, animal consacré à ce dieu, et dont la vigilance marque celle que doivent avoir les médecins, se trouve souvent aux pieds de ses statues, et quelquefois il en a un à la main.

Comment nommez-vous cette jeune femme qui accompagne quelquefois Esculape?

C'est sa fille Hygiéa. Elle tient d'une main un serpent, et de l'autre une patère. Quelquefois le serpent boit dans la patère, et quelquefois il entortille tout le corps de cette femme qui participoit aux honneurs de son père, avec ses sœurs. Les femmes de Sycione lui dédioient leur chevelure, et les Romains la regardoient comme le salut de l'empire.

Quelle fut l'épouse d'Esculape?

Ce fut Epione, qui lui donna Macaon et Podalire, célèbres médecins qui suivirent les Grecs à la guerre de Troye. Le premier eut part comme son père aux honneurs divins.

N'y a-t-il pas encore un autre dieu de la médecine?

C'est Télesphore, dieu des convalescents. On le représentoit comme un jeune enfant, vêtu d'une longue robe qui lui couvre tout le corps, sans

laisser paroître les bras. Il a sur la tête une espèce de capuchon qui ne laisse appercevoir que le visage ; sans doute pour avertir que les convalescents doivent se tenir bien couverts.

SECONDE PARTIE.

DES DEMI-DIEUX ou DES HÉROS.

QUELLE est la seconde partie de la fable ou de l'histoire poétique ?

C'est celle des Demi-Dieux ou des Héros.

D'où vient le mot de Héros ?

Du nom de Junon qui en grec signifie *Hera*, *la maîtresse*, *la souveraine*; ce qui fit donner à l'un de ses fils le nom de héros.

Qu'entendez-vous par ces héros de l'antiquité ?

Ce sont des personnages illustres qui par leurs belles actions ont paru le plus approcher de la divinité. On a aussi donné ce nom à ceux qui prétendoient être descendus de quelques dieux.

Comment appelle-t-on le temps auquel ont vécu ces héros ?

Les temps héroïques, qui s'étendent depuis Ogigès qui gouvernoit l'Attique vers l'an du monde 2204, cent vingt ans après Abraham, jusqu'à l'établissement des Olympiades, où commencent les temps historiques.

Par qui commencerez-vous l'histoire de ces héros ?

Par Persée qui vivoit cent-cinquante ans avant la prise de Troye.

PERSÉE.

De qui Persée étoit-il fils ?

De Jupiter et de Danaé. Acrisius, roi d'Argos et père de cette princesse, averti par un oracle qu'il périroit de la main de l'enfant qui naîtroit d'elle, la fit enfermer dans une tour d'airain, ou dans une chambre souterraine qui étoit comme une cage de fer, dont il fit garder soigneusement l'entrée. Mais Jupiter changé en pluie d'or trompa sa vigilance, et Danaé, quelque temps après, mit au monde Persée, comme nous l'avons dit en parlant des métamorphoses de Jupiter.

A quel danger Persée fut-il exposé après sa naissance ?

Aussitôt qu'Acrisius en fut informé, il le fit mettre avec Danaé dans une barque sur la mer, les abandonnant à la merci des vents et des flots.

Comment échappèrent-t-ils à ce danger?

La barque fut heureusement poussée sur la côte de Sériphe, l'une des Cyclades, dans la mer Égée, où régnoit Polidecte, qui épousa Danaé, et prit soin de Persée.

Que devint Persée quand il fut grand ?

Il donna de l'ombrage à Polidecte qui chercha

un prétexte pour l'éloigner. Il feignit qu'il prenoit en mariage une princesse de la Grèce, et qu'il vouloit avoir pour le festin qu'il préparoit à cet effet, tout ce qu'il y avoit de plus rare au monde. Il y invita les princes des îles voisines, les priant d'apporter ce qu'il y avoit de meilleur dans leur pays. Et pour rendre le voyage de Persée plus long, il lui ordonna d'aller chercher la tête de Méduse, l'une des Gorgones.

Qu'étoient-ce que les Gorgones ?

C'étoient trois sœurs filles de Phorcus et de Céto, monstre marin, nommées Steno, Euryalé et Méduse. Cette dernière étoit mortelle, et les deux autres n'étoient sujettes ni à la vieillesse ni à la mort. Elles vinrent au monde avec des cheveux blancs, ce qui les fit appeler vieilles. Neptune ayant profané le temple de Minerve avec Méduse, et cette Gorgone ayant osé préférer ses cheveux à ceux de cette déesse, Minerve changea ceux de cette téméraire mortelle en serpents. Depuis ce moment tous ceux qui avoient le malheur de la regarder étoient transformés en pierres. Retirée dans le fond de son palais, elle se reposoit sur ses sœurs du soin du gouvernement.

Comment Persée osa-t-il entreprendre de combattre un monstre si dangereux ?

Tous les dieux s'empressèrent de le favoriser dans une entreprise si périlleuse. Mercure lui donna ses

aîles et son épée, Pluton, son casque qui rendoit invisible, et Minerve qui lui avoit prêté son miroir ou son égide, voulut l'accompagner elle-même dans cette expédition.

Avec ces secours eut-il un heureux succès?

Les deux sœurs de Méduse n'ayant à elles deux qu'un œil, dont elles se servoient tour-à-tour, Persée s'en saisit adroitement, dans le temps que l'une le passoit à l'autre. Il pénétra ensuite sans obstacle jusqu'au palais de Méduse, par des routes détournées remplies de rochers et de précipices. Les figures d'hommes et de bêtes féroces que l'aspect de Méduse avoit pétrifiés, redoubloient l'horreur de ces lieux. Heureusement Méduse et ses serpents étoient alors plongés dans un assoupissement profond. Persée conduit par Minerve, s'approcha de cette dangereuse fille, sans la regarder, et ayant placé son bouclier qui étoit l'égide de cette déesse, de manière qu'il put lui réfléchir l'image de la Gorgone, il profita de son sommeil pour lui couper la tête. Du sang qui en coula, naquirent le cheval Pégase, Crysaor père de Géryon, et cette multitude de serpents dont l'Affrique est remplie. Après sa victoire, Persée plaça cette tête affreuse dans l'égide.

Qu'y a-t-il de vrai dans la fable des Gorgones?

Jamais il n'y a eu plus de contradiction entre les historiens que sur ce sujet. On en a fait des héroïnes, des animaux sauvages et féroces, des filles

économes et laborieuses, des prodiges de beauté, des monstres de laideur, des modèles de sagesse, des courtisannes scandaleuses, et même des cavales.

Que pensez-vous vous-même de cette fable?

Phorcus possédoit trois îles au-delà des colonnes d'Hercules, que quelques-uns croyent être celles du Cap-Verd, et fit fondre pour Minerve une statue d'or haute de quatre coudées. C'est-là la Gorgone, parce que les Cyrénéens donnent ce nom à Minerve. Phorcus mourut avant d'avoir consacré cette statue avec les cérémonies accoutumées, laissant trois filles qui se vouèrent au célibat, et eurent chacune une île en partage. Elles mirent la statue d'or qu'elles ne voulurent point diviser, dans un trésor commun. Comme elles n'avoient qu'un seul ministre, homme fidelle et éclairé, dont elles se servoient pour l'administration de leurs biens, et qui pour cette raison passoit souvent d'une île à l'autre, on a dit qu'elles n'avoient qu'un œil qu'elles se prêtoient mutuellement.

Comment a-t-on imaginé le reste de la fable?

Le voici. Persée, fugitif d'Argos, couroit alors les mers et pilloit les côtes. Il entendit parler de la statue d'or, et forma le dessein de l'enlever. Il surprit le ministre des Gorgones dans un trajet où l'intérêt de ses maîtresses l'avoit engagé; ce qui a fait dire qu'il avoit volé leur œil, dans le temps que l'une le donnoit à l'autre. Elles furent incon-

solables de la perte d'un homme qui leur étoit si nécessaire. Persée promit de le leur rendre, si elles vouloient lui livrer la Gorgone. Méduse seule s'y opposa ; c'est pour cela que Persée la tua, et rendit aux deux autres sœurs leur ministre. Le héros mit en pièces la Gorgone, c'est-à-dire la statue de Minerve, dont il attacha la tête à la proue de son vaisseau, auquel il donna aussi le nom de Gorgone. Comme la vue de cette dépouille, et l'éclat de cette expédition répandoient la terreur sur son passage, et tenoient devant lui les hommes dans une espèce d'inaction, on s'avisa de dire qu'avec cette tête il changeoit ses ennemis en rochers. Persée favorisoit lui-même ces bruits qui contribuoient à la rapidité de ses conquêtes.

Que signifient les armes qui lui furent données par les dieux ?

C'est une pure allégorie. Les aîles de Mercure signifient un bon vaisseau à voiles, dont Persée se servit pour aller sur les côtes d'Afrique ; le casque de Pluton, le secret qu'il mit dans son entreprise, et le bouclier de Minerve, la prudence avec laquelle il s'y conduisit.

Pourquoi a-t-on fait naître du sang de Méduse, ces autres serpents, et même le corail ?

C'est encore une allégorie ingénieuse pour marquer que Persée trouva dans l'île qu'habitoit Méduse, un vaisseau bon voilier sur lequel il s'embarqua pour

d'autres conquêtes ; et ces autres serpents font allusion aux monstres dont l'Afrique étoit alors remplie. Quant à ce qu'on ajoute que le corail fut formé aussi du sang de cette princesse, c'est pour apprendre qu'après la défaite des Gorgones, les Grecs eurent la liberté d'en aller pêcher aux îles qu'elles habitoient.

Mais pourquoi a-t-on imaginé de pétrifier ceux qui regardoient les Gorgones ?

Selon les uns c'étoient de si belles filles, que par les impressions qu'elles faisoient sur les spectateurs, elles les changeoient en rochers: et ils ne leur donnent des cheveux de serpents, que parce qu'elles avoient la prudence de ces animaux qui en sont le symbole. Selon d'autres elles étoient si laides, que leur vue pétrifioit, pour ainsi dire, ceux qui les regardoient.

Où alla Persée après cette expédition ?

Il se rendit chez Polydecte qui ne le vit qu'avec peine échappé à un si grand danger. Un jour que ce roi vouloit au milieu d'un festin attenter à l'honneur de Danaé, Persée lui présenta la tête de Méduse qui le pétrifia avec tous ses sujets. C'est-à-dire que ce roi s'étant enfui avec ses sujets, Persée fit publier qu'il les avoit changés en pierres, et menaça du même sort tous ceux qui lui résisteroient.

Polydecte fut-il le seul que Persée changea en pierre ?

Non. Atlas roi de Mauritanie éprouva aussi le même sort.

Qui étoit cet Atlas ?

Fils du Ciel et de la Terre, il surpassoit tous les autres hommes par l'énorme hauteur de sa taille. Son empire s'étendoit jusqu'aux dernières régions de l'Occident, et jusqu'à cette mer où les chevaux du Soleil vont se délasser après leur carrière. Mille troupeaux dont il étoit le maître, paissoient dans ces vastes campagnes. Rien n'égaloit la magnificence de ses jardins, dont les branches, les feuilles et les fruits des arbres étoient d'or.

Qu'est-ce qui lui attira cette punition de la part de Persée ?

Ce héros, en traversant les airs, craignit d'être surpris par la nuit. Il s'arrêta dans les états d'Atlas, à qui il demanda comme fils de Jupiter l'hospitalité pour une nuit. Thémis avoit autrefois prédit à ce roi que ses arbres seroient dépouillés de leurs fruits par un fils de ce dieu. Pour les conserver, il avoit défendu de recevoir aucun étranger dans son royaume; et après avoir fait environner ses jardins de hautes murailles, il les avoit mis sous la garde d'un effroyable dragon. Persée n'eut pas plutôt déclaré sa naissance, qu'il se rappela l'oracle, et craignant de le voir accomplir, Atlas reçut ce héros avec la dernière dureté. Il joignit même la violence aux menaces, et voulut le chasser. Persée ne pouvant le fléchir,

et

et se sentant trop foible pour resister à la force d'un si redoutable ennemi, découvrit la tête de Méduse qui le changea en montagne; et son corps s'accrut tellement sous cette forme, qu'il servit enfin d'appui à la voute céleste.

Quel mystère peut être caché sous cette fable?

Cela veut dire qu'Atlas ayant refusé de recevoir Persée dans ses états, ce héros lui fit la guerre, et l'obligea de se retirer dans les montagnes, où il s'appliqua à l'astronomie; ce qui a fait dire aux poëtes qu'il portoit le ciel sur ses épaules. On lui attribue aussi l'invention de la sphère et de la navigation.

Hercules n'aida-t-il pas Atlas à porter le ciel?

Les poëtes l'ont dit aussi, pour marquer qu'il le secourut dans des guerres qu'Atlas eut à soutenir, ou qu'Atlas apprit à Hercules l'astrologie, et qu'il sut profiter des observations de son disciple.

Quelles filles donne-t-on à Atlas?

On dit qu'il eut de Pleïone son épouse, sept filles qui furent appelées les Pléïades. Ce qui n'est fondé que sur ce qu'Atlas découvrit le premier certaines étoiles auxquelles on donna le nom de ses filles. On ajoute que Jupiter les plaça dans le ciel, pour les garantir des poursuites d'Orion; parce que ce signe qui est à la queue du taureau, semble poursuivre les Pléïades qui sont à la tête.

Atlas n'eut-il pas d'autres filles que les Pléïades?

On lui donne encore les Hyades; ainsi nommées d'Hyas leur frère qui mourut de la piqûre d'un serpent. Ses sœurs en furent tellement affligées, qu'elles en moururent de douleur. Après leur mort, elles furent changées en cette constellation qui porte leur nom.

Quelle entreprise fit le plus d'honneur à Persée?

C'est la délivrance d'Andromède. Voici quelle en fut l'occasion. Cassiopée sa mère, femme de Céphé roi d'Éthiopie, ayant osé préférer sa beauté à celle des Néréïdes, et même de Junon, cette déesse et ces nymphes irritées, firent sortir de la mer un monstre horrible, dont les ravages répandirent l'épouvante sur toute la côte. L'oracle d'Apollon ordonna aux habitans qui le consultèrent, d'exposer tous les ans une jeune fille à la fureur de ce monstre, pour appaiser le courroux des dieux. Ils obéirent; et déjà plusieurs victimes choisies par le sort, avoient été immolées, lorsqu'enfin Andromède elle-même se vit réduite à expier le crime de sa mère.

Comment Persée parvint-il à la délivrer?

Déjà elle avoit été conduite sur le rivage et attachée à un rocher; déjà elle s'occupoit de l'affreuse image du monstre qui devoit la dévorer, lorsque Persée parut dans les airs, monté sur le cheval Pégase. Il apperçut cette princesse; et frappé de

l'éclat de sa beauté, il s'approcha d'elle, et lui demanda la cause des chaînes qu'elle portoit. Touché de pitié, et ayant obtenu de ses parents qui étoient sur le rivage, la promesse de l'épouser, s'il la délivroit, il se prépara à combattre le monstre qui parut à l'instant. Persée s'élança aussitôt dans les airs, et lui présenta la redoutable égide; puis fondant sur lui, il le perça de plusieurs coups d'épée. Tous les spectateurs firent éclater leur joie; Céphé et Cassiopée coururent au devant du vainqueur, et le reconnurent pour leur défenseur et pour leur gendre.

Personne ne troubla-t-il pas la joie de ce mariage?

Pendant qu'on célébroit le festin nuptial, Phiné à qui Andromède avoit été promise, entra dans la salle avec une suite de gens armés, et commença un combat très-sanglant. Persée même y auroit succombé, s'il n'avoit eu recours à la tête de Méduse, dont la vue pétrifia Phiné et ses compagnons.

Quelle est l'explication de cette fable?

Les côtes d'Éthiopie étoient infestées par un prince ou un corsaire cruel. Pour l'obliger à cesser ses pirateries, on lui promit Andromède en mariage. Mais Persée le combattit, le tua, et obtint la princesse pour prix de sa victoire. Phiné qui n'avoit pu réussir à détruire le corsaire, voulut s'opposer au mariage de son rival. Mais la crainte que lui

inspira la valeur de Persée, l'ayant obligé à renoncer à ses prétentions, on publia que ce héros l'avoit pétrifié.

Où se retira Persée après ses expéditions?

Acrisius ne pouvant plus résister à l'envie de voir son petit-fils qui s'étoit fait une si grande réputation, l'engagea à se rendre auprès de lui, et alla même jusqu'à Larisse pour le recevoir. Persée qui étoit à la fleur de son âge, et qui se glorifioit d'avoir inventé le jeu du palet, voulut faire preuve de son adresse devant toute la ville. Mais le malheur voulut qu'ayant jetté son palet de toute sa force, il en atteignit Acrisius qui mourut aussitôt. Alors il quitta ce séjour qui lui étoit devenu insupportable, et alla avec Andromède et Danaé bâtir la ville de Mycène, où il régna paisiblement. Après sa mort il fut honoré comme un demi-dieu.

BELLÉROPHON.

Qui étoit Bellérophon?

Il étoit fils de Glaucus roi de Corinthe. Il porta d'abord le nom d'Hipponoüs, mais ayant tué son frère Beller, on lui donna le nom de Bellérophon, qui signifie *meurtrier de Beller.* Obligé de quitter Corinthe, il se retira à la cour de Prétus, roi d'Argos qui le reçut fort bien. Antée femme de ce prince l'ayant trouvé insensible à sa tendresse,

l'accusa d'avoir voulu lui faire violence. Le roi n'osant blesser les droits de l'hospitalité, l'envoya à Iobate roi de Lycie, et père d'Antée, le chargeant de remettre à ce prince des lettres de sa part.

Que contenoient ces lettres ?

Prétus marquoit à son beau-père l'injure que lui avoit faite son hôte, et le prioit de le faire mourir. C'est de là qu'on a appelées *lettres de Bellérophon*, celles qui contiennent quelque chose de désavantageux à celui qui les porte.

Quelle fut la réception qu'Iobate fit à Bellérophon ?

Ce roi le reçut magnifiquement, et avec toutes les démonstrations d'une joie véritable. Pendant neuf jours il le régala, et chaque jour il immola aux dieux un taureau, pour les remercier de son arrivée. Mais le dixième jour il lui demanda les lettres du roi son gendre, et il ne les eut pas plutôt lues, qu'il ordonna à Bellérophon d'aller combattre la Chimère, espérant qu'il périroit dans cette entreprise.

Qu'étoit-ce que la Chimère ?

C'étoit un monstre épouvantable qui n'étoit pas de race humaine, mais divine. Elle avoit la tête d'un lion, la queue d'un dragon, et le corps d'une chèvre. De sa gueule béante elle vomissoit des tourbillons de flammes et de feux.

Bellérophon détruisit-il ce monstre affreux ?

Les dieux vinrent à son secours, et lui envoyèrent le cheval Pégase. Avec ce coursier aîlé, il combattit la Chimère et la tua.

Iobate fut-il satisfait de l'obéissance de Bellérophon ?

Non. Il l'envoya d'abord contre les Solymes et les Amazones qu'il défit ; ensuite voulant le perdre, il choisit les plus braves des Lyciens, et les mit en embuscade ; mais Bellérophon les tua tous ; enfin Iobate reconnoissant que ce jeune héros étoit de la race des dieux, le retint, et lui donna Philonoée sa fille en mariage, et la moitié de son royaume pour dot. Il en eut trois enfans, Isandre, Hippolocus et Laodamie. C'est de cette dernière que Jupiter fut père du vaillant Sarpédon.

Antée approuva-t-elle la conduite de son père ?

Cette méchante femme, au désespoir de n'avoir pu se venger, finit ses jours par le poison.

Qu'est-ce qui a donné lieu à imaginer la Chimère ?

C'est la multitude de lions, de chèvres sauvages et de serpents qui remplissoient les montagnes de la Lycie, et qui rendoient le pays désert. Bellérophon leur donna la chasse et les extermina. Sur le sommet d'une de ces montagnes étoit un volcan

qui ne s'éteignoit jamais; ce sont là les tourbillons de flammes et de feu que ce monstre vomissoit.

Quelle fut la fin de Bellérophon ?

Après tant de belles actions, il voulut s'élever jusqu'au ciel. Mais Pégase se sentant piquer d'un taon que Jupiter envoya pour punir cet audacieux, le précipita dans une plaine de Cilicie; où privé de la vue et de tout secours humain, il ne trouva la mort qu'après avoir mené longtemps une vie errante et misérable.

Que signifie cette chûte de Bellérophon ?

C'est une métaphore qui apprend qu'enflé de ses succès, ce jeune téméraire s'engagea dans quelqu'entreprise qui fut cause de sa perte.

HERCULES.

De qui Hercules étoit-il fils ?

Hercules qu'on appelle aussi Alcide, du nom d'Alcée son ayeul, eut pour père Jupiter, et pour mère Alcmène, femme d'Amphitrion. Jupiter, pour tromper cette princesse, se déguisa, dit-on, sous la figure de son mari pendant la guerre de Troye.

Que fit Junon contre ce héros avant sa naissance ?

Cette déesse qui savoit que Jupiter avoit fait serment que le premier des deux enfans qui naîtrait d'Alcmène commanderoit à l'autre, fit naître Euristhée le premier, et voulut exterminer Hercules

dès son berceau, en envoyant deux serpents horribles pour l'étouffer. Mais ce jeune enfant les écrasa, et montra dès-lors qu'il étoit vraiment fils de Jupiter.

Junon fut-elle toujours opposée à Hercules?

Pallas, à la prière de Jupiter, parvint à adoucir pendant quelque temps cette implacable déesse, qui se chargea même d'alaiter Hercules. C'est dans ce temps que quelques gouttes de lait qui tombèrent de son sein, formèrent dans le ciel ce qu'on a depuis appelé la voie lactée. Mais sa haine se réveilla bientôt après, et elle lui suscita un cruel ennemi pour le faire périr.

Quel fut cet ennemi?

C'est Euristhée son frère, roi de Mycène, qui craignant d'en être détrôné, l'exposa sans cesse au danger de perdre la vie, en le chargeant d'entreprises au-dessus de la force ordinaire des hommes, et c'est ce qu'on appelle les douze travaux d'Hercules.

Pourquoi se tenoit-il à la cour de ce prince?

Il s'en étoit d'abord éloigné, et avoit épousé Mégare fille de Créon roi de Thèbes, qui la lui avoit accordée en reconnoissance des services qu'il en avoit reçus dans la guerre qu'il fit à Erginus roi des Miniens. Mais ayant tué dans un accès de fureur qui le prit plusieurs fois pendant sa vie, les

trois enfants qu'il avoit eu de cette princesse, il fut obligé de quitter la cour de Créon. Il consulta l'oracle de Delphes, qui lui ordonna de passer à Mycène, et lui déclara qu'en suivant les ordres de son frère, il obtiendroit l'immortalité. Ce fut pour se conformer à cet ordre des dieux, que ce héros entreprit ces douze travaux qui l'ont rendu si célèbre par les embellissements des poëtes.

Quel est le premier des travaux d'Hercules?

C'est sa victoire sur le lion de la forêt de Némée. Il étoit tombé, disent les poëtes, du Ciel de la Lune, et il avoit la peau si dure, que rien ne pouvoit le percer. Hercules le poursuivit, et l'ayant atteint dans une grotte d'où il ne pouvoit échapper, il l'étrangla. Depuis ce temps il porta toujours la peau de cet animal, comme une marque de sa victoire. C'est ainsi que les poëtes racontent la chasse qu'Hercules donna à un lion d'une grandeur extraordinaire, qu'il tua. Ils publièrent même que ce lion avoit été placé parmi les astres.

Quel est le second des travaux d'Hercules?

C'est la défaite de l'Hydre de Lerne près d'Argos. C'étoit un dragon épouvantable qui avoit la forme d'un serpent, des griffes de dragon, le dos couvert d'écailles; et sept têtes qui vomissoient le feu et le souffre. Elle étoit fille de Typhon et d'Échidne, et sœur de la Gorgone, de Cerbère, du dragon qui gardoit la toison d'or, de la Chimère,

du Sphinx, et du dragon des Hespérides. Elle tuoit de son haleine tous les hommes qui l'approchoient, et en soufflant sur les traces de ceux qui avoient passé près d'elle, tandis qu'elle dormoit, elle les faisoit mourir dans les plus cruels tourments.

Comment Hercules put-il vaincre cette Hydre?

Armé de sa seule massue, et accompagné d'Iolas, fils d'Iphiclus, il alla la chercher dans le fond de son marais. Le monstre le voyant approcher, s'élança sur lui avec furie, et le couvrit d'un tourbillon de fumée et de flammes. Le héros l'attendit la massue levée, et du premier coup abattit une de ses têtes. A l'instant deux têtes nouvelles prirent la place de celle qui avoit été coupée, et le sang de la plaie, en tombant sur la terre, y enfanta des scorpions et des serpents. Hercules, sans s'effrayer, redoubla ses coups, et ne fit qu'augmenter la fureur de cet effroyable animal. A mesure qu'il lui coupoit quelques-unes de ses têtes, il en renaissoit d'autres à la place, et ce qui auroit dû le faire périr, ne servant qu'à accroître ses forces, l'invincible fils de Jupiter auroit infailliblement succombé sans le secours d'Iolas?

Quel secours pouvoit lui porter Iolas?

Le seul moyen d'empêcher les têtes du dragon de se reproduire, étoit d'arrêter le sang qui couloit des blessures. Iolas y réussit, en y portant le feu avec un tison ardent; et le monstre accablé

de coups, tomba enfin sans vie aux pieds de son vainqueur.

Junon ne voulut-elle pas lui nuire dans cette occasion ?

Cette déesse le voyant prêt à triompher, envoya un cancre marin qui le piqua au pied; mais Hercules l'écrasa, et il fut placé dans le ciel. C'est le signe du mois de juin nommé l'écrevisse.

Quelle est l'explication de cette fable ?

Selon les uns, le marais de Lerne étoit rempli de serpents, qui se multiplioient malgré les soins qu'on prenoit pour les détruire. Hercules avec le secours de ses amis, mit le feu aux roseaux dont ce marais étoit couvert, et détruisit par ce moyen les serpents. Selon d'autres, il ne fit que dessécher le marais, d'où sortoient auparavant plusieurs torrents qui inondoient la campagne. Il y en a d'autres qui veulent que l'Hydre étoit une retraite de brigands, dont Hercules tua un bon nombre ; mais que paroissant se reproduire à mesure qu'on les détruisoit, il perça jusqu'à l'endroit où ils se tenoient cachés, et les extermina par le feu. Enfin d'autres encore prétendent que c'étoit une forteresse commandée par un chef nommé Lernus, qui avoit sous lui une garnison de cinquante ou de cent hommes. Car les poëtes varient sur le nombre des têtes de l'Hydre, lui en donnant tantôt sept, tantôt neuf, cinquante et même cent. On ne put les prendre qu'en brûlant la forteresse.

Pourquoi a-t-on mêlé à cette fable le cancre marin ?

C'est que tandis qu'Hercules et Iolas assiégeoient la place, un prince voisin s'avança pour la secourir, et il fut entièrement défait.

Quel est le sujet du troisième des travaux d'Hercules ?

C'est le sanglier d'Érimante. Cet animal d'une grosseur monstrueuse avoit été suscité par la vengeance de Diane, et ravageoit toute l'Arcadie. Hercules le lia et l'amena à Eurysthée, le portant sur ses épaules. Cette vue causa tant de frayeur au roi de Mycène, qu'il alla se cacher dans un tonneau d'airain. Circonstances inventées par les poëtes, pour marquer que le bon Eurysthée qui n'étoit pas fort brave, croyant que ce sanglier n'étoit pas mort, s'enfuit dans sa chambre, et s'enferma sous la clef. Les dents de ce monstre furent longtemps conservées dans un temple d'Apollon.

Qu'étoit-ce que cette biche qu'Hercules dompta à la course, et qui fait le quatrième de ses travaux ?

C'est la fameuse biche de Ménale, qui faisoit sa retraite dans la montagne de ce nom. Elle avoit les pieds d'airain et des cornes d'or. Comme elle étoit consacrée à Diane, et que pour cette raison il craignoit de la blesser, ou de la tuer, il se mit à la courir pour obéir à Eurysthée. Il fut un an entier

à la poursuivre, et avec tant de constance, qu'enfin rendue, et prête à se jetter dans la rivière du Ladon, Hercules la saisit, la chargea sur ses épaules, et la porta à ce roi de Mycène ?

Pourquoi donne-t-on à cette biche des pieds d'airain et des cornes d'or ?

Ses pieds d'airain marquent sa vîtesse à courir; quant aux cornes d'or, c'est une pure invention des poëtes, pour rendre cet animal plus estimable, car on sait que les biches n'ont point de bois.

Quel est le cinquième des travaux d'Hercules?

C'est la destruction des oiseaux du lac Stymphale Ces oiseaux qu'on dit avoir été élevés par le dieu Mars, avoient des ongles crochus et des aîles, la tête et le bec de fer, avec des dards de même métal qu'ils lançoient contre ceux qui les attaquoient. Ils étoient en si grand nombre qu'ils obscurcissoient le soleil, et qu'ils dévoroient une infinité de personnes. Ce qui signifie la victoire qu'il remporta sur des brigands, qui armés de lances, ravageoient la campagne, et détroussoient les passants aux environs du lac Stymphale en Arcadie. On dit qu'Hercules les chassa par le moyen des tymbales d'airain dont Minerve lui avoit fait présent, parce qu'il sut attirer ces voleurs hors du bois où ils se retiroient, en les épouvantant par le bruit de ses tymbales, et les extermina.

Quel est le sixième des travaux d'Hercules?

C'est la défaite du fameux taureau de l'île de Crète, qui souffloit des flammes par les narines. Neptune l'avoit suscité dans cette partie de la Grèce où régnoit Minos, pour ravager ses états; parce que ce roi avoit fraudé le dieu, d'un beau taureau qu'il lui avoit promis en sacrifice. Hercules le prit en vie, et l'amena à Eurysthée.

Hercules n'enleva-t-il pas les cavales de Diomède?

Oui, et c'est le septième de ses travaux. Ce Diomède roi de Thrace, et fils de Mars et de Cirène, avoit les plus belles cavales du monde, qu'il nourrissoit de chair humaine, leur donnant les étrangers à dévorer. Hercules, par ordre d'Eurysthée, attaqua ce roi, se saisit de ses cavales, et leur donna Diomède à dévorer. C'est-à-dire que ce prince s'étoit ruiné à nourrir des chevaux, et qu'il avoit vendu pour cela jusqu'à ses esclaves; si on n'aime mieux admettre l'opinion de ceux qui l'entendent des filles de Diomède qui s'engraissoient aux dépens des victimes que leur lubricité attiroit à la cour de leur père, qui les prostituoit aux étrangers.

Quel est le huitième des travaux d'Hercules?

C'est la victoire qu'il remporta sur les Amazones. Eurysthée lui ayant ordonné d'aller enlever la ceinture ou le baudrier de Ménalippe leur reine, c'est-à-dire de faire la guerre à ces héroïnes, et de piller leur trésor, Hercules leur livra bataille, les défit,

enleva la ceinture de leur reine, en lui faisant payer sa rançon; la fit elle-même prisonnière, et la donna en mariage à Thésée.

Qu'étoit-ce que ces amazones?

C'étoit une république de femmes qui ne souffroient point d'hommes parmi elles. Elles se contentoient d'aller voir tous les ans leurs maris, et sacrifioient tous les enfans mâles qu'elles en avoient. On élevoit les filles avec soin, et on leur brûloit la mamelle droite, afin qu'elles fussent plus en état de tirer de l'arc.

Quel fut le neuvième exploit d'Hercules?

Ce fut de détourner le cours de la rivière d'Alphée, pour nettoyer les étables d'Augias roi d'Argos, qui par leur puanteur infectoient tout le pays. C'est-à-dire que ce roi avoit une si grande quantité de troupeaux, que n'ayant pas assez d'étables pour les loger, ses terres se trouvèrent à la fin si chargées de fumier et d'ordure qu'elles devinrent entièrement infructueuses. Hercules avec le secours de ses troupes, y fit passer le fleuve Alphée, et leur redonna leur ancienne fertilité.

Quel étoit ce Gérion qui fait le dixième exploit d'Hercules?

C'étoit un fameux géant à qui la fable donne trois corps. Il régnoit dans l'île d'Erithie sur la côte d'Espagne près de Cadix. Les bœufs que ce prince nourrissoit, dévoroient les étrangers, et étoient

gardés par un chien et un dragon, dont le premier avoit deux têtes, et le second sept. Hercules le défit, après avoir tué le chien et le dragon. Ce qui marque que ce prince régnoit sur trois îles, Majorque, minorque et Ivica, ou que c'étoient trois frères qui vivoient dans une si grande union, qu'ils sembloient n'avoir qu'une ame. Le chien à deux têtes, n'étoit autre chose que deux corps de troupes qu'avoient formés les habitans. Il en est de même du dragon à sept têtes.

Hercules n'enleva-t-il pas les pommes d'or du jardin des Hespérides?

Oui, et c'est le onzième de ses travaux. Si on en croit les poëtes, les Hespérides étoient trois filles d'Hesper frère d'Atlas, qui avoient des jardins auprès de Lixe, ville de la Mauritanie, pays brûlé par les ardeurs du soleil. Dans ces jardins étoient des pommes d'or, qu'un dragon qui avoit cent têtes et cent sortes de voix, gardoit avec soin. Eurysthée ayant envoyé Hercules enlever ces pommes, il s'adressa à Nérée pour savoir où étoit ce jardin, et Nérée le renvoya à Prométhée qui l'en instruisit, ainsi que du moyen de tuer le dragon. C'est par là qu'Hercules sortit vainqueur de cette aventure.

Qu'étoient-ce que ces pommes d'or?

C'étoient des oranges et des citrons dont les jardins de la Mauritanie étoient remplis; et le dragon qu'Hercules tua, étoit un dogue qui gardoit quelqu'un

de

de ces jardins. Il y a dans le cabinet du roi, un médaillon sur lequel paroît Hercules cueillant ces pommes d'or. Le serpent qui entortille l'arbre, baisse la tête, comme s'il avoit reçu un coup mortel. Les trois Hespérides sont près de l'arbre, et paroissent reprocher à Hercules le vol qu'il leur fait.

Quel est enfin le douzième des travaux d'Hercules?

C'est sa descente aux enfers. Eurysthée lui ayant ordonné de lui amener Cerbère, ce chien à trois têtes qui en garde l'entrée, il y réussit, et délivra en même temps Thésée qui y étoit descendu avec Pyrithous. Cette fable n'a d'autre fondement que l'entreprise que formèrent ces deux amis pour enlever la fille d'Aidonée, roi des Molosses. Ce prince ayant été averti de leur dessein, fit déchirer Pyrithous par un chien qu'il nommoit Cerbère, et retint Thésée prisonnier. Mais il le relâcha quelque temps après, à la prière d'Hercules. Comme Aidonée condamnoit les prisonniers à travailler aux mines, et que pour aller dans son pays, il falloit traverser un fleuve nommé l'Achéron, on l'a confondu avec Pluton, et on a regardé ce voyage d'Hercules comme une descente dans les enfers. Ce héros ayant tué dans le même temps un serpent qui se retiroit dans l'antre de Ténare, et ayant emmené d'Épire quelque dogue, on a dit qu'il avoit enchaîné Cerbère, et l'avoit amené sur la terre.

Hercules ne défit-il pas encore un fameux géant?

C'est Antée, roi d'Afrique, que la fable fait fils de la Terre, et à qui elle donne soixante-dix coudées de hauteur. Il arrêtoit tous les passants dans les sables de la Lybie, où il les contraignoit de se battre avec lui. Dès qu'il les avoit vaincus, ce qu'il faisoit aisément, il les massacroit pour accomplir le vœu qu'il avoit fait à Neptune son père, de lui bâtir un temple avec des crânes d'hommes. Il défia au combat Hercules, qui le terrassa plusieurs fois envain; parce que la Terre sa mère lui rendoit de nouvelles forces, chaque fois qu'il la touchoit. Mais Hercules s'en étant apperçu, le tint élevé en l'air, jusqu'à ce qu'il l'eût étouffé dans ses bras.

Quel est le fondement de cette fable?

Hercules ayant entrepris de conduire une colonie en Afrique, pour y établir le commerce, fut repoussé par un marchand qui s'y était fait un établissement si considérable, qu'il n'était pas possible de l'y forcer. Il l'attira adroitement sur mer, et lui ayant coupé les passages de la terre où il allait prendre de nouvelles forces, il le fit périr. C'est là tout le fond de cette fable que les poëtes ont su embellir.

Pourquoi Hercules enchaîna-t-il la mort avec des chaînes de diamans?

Ce fut pour délivrer Alceste, fille de Pélias, et

femme d'Admète, roi de Thessalie, qui s'étoit dévouée à la mort pour son mari dangereusement malade. Hercules étant arrivé le jour même qu'Alceste venait de se sacrifier, et ayant été bien reçu par Admète, entreprit de combattre la Mort. Pour cela il descendit aux enfers, où il força cette déesse de rendre Alceste à son mari.

Qu'y a-t-il de merveilleux dans cette fable?

Pélias ayant été tué par ses filles, Acaste son fils poursuivit ses sœurs jusques dans la cour d'Admète son cousin, où Alceste s'étoit retirée. Ce prince n'ayant pas voulu la rendre, Acaste ravagea ses états, et prit Admète dans un combat. Alceste s'offrit elle-même pour sa rançon, et Admète fut mis en liberté à cette condition. Mais craignant qu'Acaste ne vengeât sur sa femme la mort de Pélias, il implora le secours d'Hercules, qui poursuivit et défit Acaste, et délivra Alceste qui fut rendue à son mari. Et comme c'est arracher des bras de la mort, une personne prête à perdre la vie, on dit qu'Hercules l'avoit tirée des enfers.

Hercules ne se distingua-t-il pas par d'autres exploits;

On lui en attribue un si grand nombre, qu'il ne seroit pas possible de les raconter tous; car les poëtes ont attribué à Hercules fils d'Alcmène, les exploits de plusieurs autres qui ont porté ce nom. Il suffira de joindre à ce que nous en avons rapporté,

sa victoire sur Périclimène frère de Nestor, qui avoit reçu de Neptune son ayeul, le pouvoir de prendre toute sorte de formes. Il se battit contre notre héros sous la figure d'un aigle, et le blessa au visage avec son bec et ses serres. Mais Hercules le prit au vol et le perça d'une flèche. Enfin il entreprit d'unir l'océan à la méditerranée, en ouvrant, disent les poëtes, deux montagnes qui les séparoient. Ce fut là que, fatigué de ses travaux, il se reposa; et croyant que c'étoit le bout du monde, il y éleva deux colonnes qu'on appella depuis les colonnes d'Hercules, sur lesquelles il mit cette inscription : *Nec plùs ultra;* ce qui signifioit qu'on ne pouvoit aller au-delà.

Hercules n'obscurcit-il pas ces belles actions par quelques foiblesses ?

On dit qu'ayant été attiré en Lydie pour y tuer un affreux serpent qui désoloit le pays, Omphales fille du roi, lui fit beaucoup de présents, et que, passionné pour cette princesse, ce héros changea, pour lui plaire, sa massue en quenouille, et sa peau de lion en ajustemens indignes d'un homme si courageux, n'ayant pas honte de filer avec les femmes de cette princesse. Ce qui a été imaginé pour exprimer la vie voluptueuse qu'Hercules mena à la cour de Lydie.

Quelle fut la principale épouse d'Hercules ?

Déjanire, fille de Baccus et d'Altée, femme d'Œnée,

roi de Calidon. Elle était recherchée par les plus grands princes de la Grèce, lorsqu'Hercules et Achéloüs, fils de l'Océan et de Thétis, arrivèrent à la cour d'Œnée, pour la demander en mariage. Ces deux concurrents n'oublièrent rien pour faire valoir leurs avantages, et obtenir du roi cette princesse. Achéloüs ayant reproché à Hercules qu'il était né d'un adultère, ce héros l'attaqua avec fureur, et le renversa par terre. Achéloüs se sentant inférieur à Hercules, eut recours à ses artifices ordinaires. Il prit la figure d'un serpent, et tâcha de l'épouvanter par d'horribles sifflemens. Mais Hercules lui serra la gorge avec autant de force que si ses mains avoient été des tenailles. Vaincu deux fois, il ne lui restoit plus d'autres ressources que de se métamorphoser en taureau; mais il ne fut pas plus heureux sous cette nouvelle forme que sous les deux autres. Hercules le prit par les cornes, le renversa et lui en arracha une. Les Nayades l'ayant ramassée, la remplirent de fleurs et de fruits, et en firent ce qu'on a depuis appelé la corne d'abondance.

N'avez-vous pas dit que la corne d'abondance étoit celle de la chêvre Amalthée qui avoit nourri Jupiter?

Cela est vrai, mais les poëtes ne sont pas toujours d'accord entre eux sur le même sujet. Ovide veut que ce soit la corne d'Achéloüs, et les autres prétendent que c'est la corne de la nourrice de Jupiter.

Qu'ont voulu nous apprendre les poëtes dans cette fable ?

Le fleuve Achéloüs confondait souvent par ses débordements, les limites des Acarnaniens et des Étoliens, et causoit entre eux de fréquentes guerres. Hercules le resserra par de fortes digues qui arrêtèrent les inondations. C'est ce que les poëtes ont exprimé en disant qu'il combattit le dieu de ce fleuve. Le serpent marque son cours tortueux; et le taureau les ravages qu'il causoit par ses débordemens. Hercules l'ayant forcé de quitter un nouveau lit qu'il s'étoit formé, et de reprendre son cours ordinaire, on dit qu'il lui avoit arraché une corne; et l'on ajouta qu'elle devint la corne d'abondance, parce que les inondations cessèrent de détruire les fruits et les moissons. Œnée pour récompenser Hercules d'un si grand service, lui donna Déjanire en mariage.

Le centaure Nessus ne voulut-il pas la lui ravir ?

Comme il s'en retournoit avec elle dans son pays, ils arrivèrent sur les bords du fleuve Évène que les pluyes de l'hyver avoient extrêmement grossi. Nessus qui connoissoit les endroits guéables, s'offrit de passer la princesse tandis qu'Hercules passeroit le fleuve à la nage. Le héros accepta son offre, et lui remit Déjanire qui redoutoit également le fleuve et le centaure. Dès qu'il fut sur l'autre bord, il

entendit Déjanire qui imploroit son secours. Voyant que le centaure vouloit lui enlever le précieux dépôt qu'il lui avoit confié, et n'ayant pu l'arrêter par ses menaces, il lui tira une flèche qui le perça de part en part. Nessus l'ayant arrachée, vit couler son sang mêlé avec le venin de l'Hydre. Prêt à expirer, il songea à venger sa mort; et prenant sa tunique ensanglantée, il la donna à Déjanire, comme un remède assuré pour réchauffer l'amour de son mari s'il venoit jamais à se refroidir.

Le venin de cette flèche étoit donc bien violent?

Il l'étoit si fort, que le centaure Chiron qui avoit élevé Hercules, souhaita d'être mortel, ne pouvant supporter la douleur qu'il ressentoit d'une flèche qui avoit été trempée dans le sang de l'hydre de Lerne, et qui lui étoit tombée sur le pied.

Déjanire fit-elle usage de la tunique de Nessus?

Long-temps après, Hercules se préparant à faire un sacrifice à Jupiter, Déjanire apprit qu'il avoit de la passion pour Iolé, fille du roi Euryte, et s'abandonnant à sa douleur et au désespoir qu'une autre lui ravît le cœur de celui qu'elle aimoit uniquement, elle se rappella le présent et la promesse du Centaure. Elle envoya donc la fatale tunique à Hercules qui s'en revêtit avant de commencer le sacrifice. Mais à peine avoit-il jetté dans le feu les premiers grains d'encens, et commencé les libations, que le

venin de l'Hydre venant à s'échauffer, se répandit par-tout son corps. Il surmonta quelque temps par son courage, la douleur qu'il ressentoit; mais cédant enfin à la violence du poison, il abandonna l'autel, et fit retentir de ses cris les forêts du mont Œta. Il voulut ôter la tunique qui étoit la cause de ses maux; mais elle s'étoit si fortement collée à sa peau, qu'il ne put l'arracher sans emporter en même temps la chair.

Comment mourut ce héros?

Son sang enflammé par la force du poison, faisoit, en circulant dans ses veines, le même bruit qu'un fer ardent qu'on plonge dans l'eau. Le feu qui dévoroit ses entrailles, faisoit sortir de tout son corps une sueur brûlante, pétiller ses nerfs et fondre la moële de ses os. Il couroit sur la montagne comme un taureau qui emporte avec lui le trait qui l'a blessé. Il redoubloit ses efforts pour arracher la tunique empoisonnée; et n'y pouvant réussir, on le voyoit frémissant de rage et poussant d'affreux hurlements, déraciner les arbres et ébranler les rochers. Quelquefois sa fureur se calmoit; il levoit les mains vers le ciel, et imploroit le secours de son père. Enfin, ne pouvant résister plus long-temps au feu qui le dévoroit, il coupa quelques arbres sur le mont Œta, éleva un bucher, le couvrit de la peau du lion de Némée, et après avoir ordonné à Philoctète de l'allumer, il s'y coucha comme sur un

lit, la tête appuyée sur sa massue, montrant dans son air la même tranquillité que s'il eût été à un festin. Ce héros, après avoir vaincu tant de monstres et de tyrans, étoit encore destiné à surmonter le feu et la mort. Ce qu'il avoit reçu de sa mère devoit périr; mais ce qu'il tenoit de son père étoit immortel.

Que devint Hercules après sa mort?

Quand la flamme eut consumé ce qu'il avoit de terrestre, Jupiter, disent les poëtes, l'enleva sur un char traîné par quatre chevaux, et le plaça dans le ciel au rang des dieux.

Qu'y a-t-il de vrai dans la fable de Nessus?

Nessus étoit un cavalier qui s'offrit de prendre Déjanire en croupe, pour lui faire traverser la rivière. Hercules s'étant apperçu qu'il vouloit enlever sa femme, le perça d'un coup de flèche. Le cavalier qui avoit ouï dire que les flèches de ce héros étoient empoisonnées, jugea que le poison se seroit communiqué au sang qui couloit de sa blessure; et voulant se venger, il donna à Déjanire sa tunique ensanglantée, en lui assurant qu'elle avoit la vertu d'entretenir l'amour; persuadé qu'au premier sujet de jalousie, elle ne manqueroit point d'employer ce moyen pour ramener son mari. En effet, Hercules ayant enlevé Iolé, et tué Euryte, père de cette princesse qui la lui avoit refusée, voulut faire un sacrifice à Jupiter. Déjanire lui envoya, parmi les

habits qu'il lui avoit demandés pour cette cérémonie, la tunique de Nessus. Hercules l'ayant revêtue, fut atteint d'une maladie mortelle, accompagnée de douleurs insupportables qui le rendirent furieux; et ne pouvant enfin résister à la violence du mal, il se mit sur un bucher et s'y fit brûler tout vivant.

Qui hérita des flèches d'Hercules?

Son ami Philoctète, à condition qu'il ne révéleroit jamais à personne le lieu de sa sépulture, où elles étoient renfermées avec ses cendres. Cependant, comme c'étoit une des fatalités de Troye, qu'elle ne pouvoit être prise sans les unes et sans les autres, il fut contraint de déclarer le lieu; et pour ne point fausser son serment, il le montra seulement du pied. Il fut bien puni de son indiscrétion, car étant sur le chemin de Troye, une des flèches lui tomba sur ce pied qui avoit été l'instrument de sa perfidie. La plaie rendit tant de puanteur, qu'on fut obligé de le laisser dans l'île de Lemnos. Le besoin qu'on avoit de ces flèches dont il étoit le maître, fit députer vers lui; il alla au siége de Troye, où il fut guéri par Macaon, fils d'Esculape.

Quel arbre fut consacré à Hercules?

Le peuplier, parce que ce héros descendant aux enfers, fit une couronne des feuilles de cet arbre; et que ce qui toucha sa tête, conserva la couleur blanche, pendant que la partie de la feuille qui étoit

en dehors, fut noircie par la fumée de ce triste séjour.

Comment représentoit-on Hercules?

De bien des manières différentes; mais le plus ordinairement sous la figure d'un homme fort et robuste, avec la massue à la main, et armé de la dépouille du lion de Némée, qu'il porte ou sur un bras, ou sur la tête qu'elle lui couvre d'une manière assez grossière; d'une figure quarrée, ayant de gros yeux, la barbe épaisse, des cheveux crépus et horriblement négligés.

THÉSÉE.

De qui Thésée étoit-il fils?

De Neptune et d'Ætra, ou plutôt d'Égée, roi d'Athènes, qui, passant chez Pitté, roi de Trézène, laissa cette princesse enceinte de Thésée. En partant, il cacha une épée sous une grosse pierre, avec ordre à Ætra de lui envoyer l'enfant, lorsqu'il seroit assez fort pour lever la pierre, et y prendre l'épée qui le feroit reconnoître pour son fils.

Thésée ne donna-t-il pas des preuves de courage dès son enfance?

On dit qu'Hercules étant venu voir Pitté, son ayeul maternel, et ayant quitté sa peau de lion pour se mettre à table, plusieurs enfans de la ville,

curieux de voir ce héros, furent saisis de frayeur à la vue de cette peau, à la réserve de Thésée qui n'avoit que sept ans. En effet, il se jetta sur une hache que tenoit un esclave, et croyant voir un lion, il vint pour l'attaquer. Ætra lui découvrit peu après sa naissance et l'envoya à Égée son père.

Quels furent les premiers exploits de Thésée?

Résolu de marcher sur les traces d'Hercules son parent, il voulut, avant d'arriver chez son père, purger l'Attique des voleurs qui l'infectoient. Il fit d'abord périr le fameux Scyron qui se retiroit dans des rochers escarpés, d'où il précipitoit dans la mer ceux qui tomboient entre ses mains. Il exposa son cadavre sur ces rochers qui prirent de lui le nom de scyroniens; ce qui a fait dire à ceux qui voyoient de loin ses os, qu'il avoit été changé en rocher. Il fit ensuite mourir Sinnis qui avoit coutume, lorsque quelqu'un tomboit entre ses mains, de ployer deux arbres pour l'y attacher, et les laissant aussitôt échapper, il étoit misérablement écartelé. Il attaqua encore Cercyon qui avoit condamné à la mort sa fille Alopas, qui avoit été aimée de Neptune qui l'avoit changée en fontaine. Enfin, il punit le célèbre Procuste qui faisoit coucher les passans dans son lit; s'ils étoient trop petits, il les étendoient avec des cordes; et s'ils étoient trop grands, il leur coupoit les jambes. Ce qu'on remarque de singulier dans ces exploits de Thésée, c'est qu'il fit périr ces scélérats

par le même genre de mort qu'ils faisoient souffrir aux autres.

Comment Thésée se fit-il reconnoître de son père?

Il trouva, en arrivant à Athènes, la maison d'Égée remplie de troubles. Médée, que ses crimes avoient chassée de Corinthe, s'y étoit réfugiée, et s'étoit fait aimer du roi. Dès qu'elle vit Thésée, elle craignit qu'il ne l'empêchât d'épouser son père à qui elle persuada de l'empoisonner dans un festin. Thésée y parut, et avant de s'asseoir, il tira son épée comme pour s'en servir. Elle frappa les yeux du roi qui renversa sur-le-champ la coupe empoisonnée, et reconnut Thésée pour son fils et son successeur.

Que devint Medée?

Voyant qu'Égée alloit la punir, elle le prévint par sa fuite, et se retira dans la Colchide pour y finir ses jours.

Personne ne s'opposa-t-il à la reconnaissance de Thésée comme fils d'Égée?

Pallas, fils légitime de Pandion, qui prétendoit régner après Égée qu'il ne regardoit que comme fils adoptif de ce prince, prit les armes avec tous ses enfans. Mais Thésée le surprit lui et ses troupes, et les fit passer au fil de l'épée.

Thésée ne triompha-t-il pas d'un fameux taureau?

C'est de celui de Marathon, ville de l'Attique,

qui ravageoit toute cette contrée ; il le combattit, le prit vif et le sacrifia aux dieux.

Quel est le plus célèbre de tous les exploits de Thésée ?

C'est la défaite du Minotaure, monstre demi-homme et demi-taureau, que Minos tenoit enfermé dans un labyrinthe, et qui étoit, selon les poëtes, le fruit de l'infame passion de Pasiphaé son épouse, mais qui, dans la vérité, n'étoit qu'une allusion à deux fils que cette princesse avoit eus d'un capitaine nommé Taurus, qui signifie un taureau ; et parce que l'un ressembloit à Minos et l'autre à Taurus, ils ont imaginé la fable du Minotaure.

Pourquoi Thésée voulut-il combattre le Minotaure?

Pour délivrer sa patrie d'un tribut qu'elle étoit obligée de payer chaque année à Minos, roi de Crète, en lui envoyant tous les ans sept jeunes garçons et autant de filles, pour être dévorés par ce monstre.

Comment Minos avoit-il exigé un si horrible tribut ?

Ce roi ayant envoyé son fils Androgée dans l'Attique, à la solemnité des jeux qu'on y célébroit, ce jeune prince y remporta la plupart des prix, ce qui excita la jalousie d'Égée qui le fit assassiner sur le chemin de Thèbes. Pour venger cette mort, Minos déclara la guerre aux Athéniens, et assiégea la ville de Mégare. Silla, fille de Nise qui en étoit roi, pour plaire à Minos, lui livra la place, espérant qu'il l'emmèneroit avec lui. Mais ce prince détestant sa

perfidie, l'abandonna, et elle se jetta de désespoir dans la mer. Devenu maître de Mégare, Minos alla mettre le siège devant Athènes, la prit et imposa aux vaincus cette dure condition dont nous avons parlé.

Est-ce ainsi que les poëtes racontent cette histoire de Silla?

Il s'en faut bien. Cette simplicité n'auroit pas eu le succès des ornements qu'ils ont employés à ce sujet. Ils disent donc que Silla ayant conçu une violente passion pour Minos qu'elle avoit vu assiéger Mégare, se détermina à le rendre maître de la place aux dépens de la vie de son père qui en étoit roi. Et comme le destin de la ville dépendoit d'un cheveu de couleur de pourpre que Nise avoit à la tête, Silla le lui coupa pendant son sommeil, et le porta triomphante à Minos. Ce prince en eut tant d'horreur qu'il l'abandonna; et elle fut changée en allouette et Nise en épervier qui va toujours la persécutant pour sa trahison.

Que signifie ce cheveu singulier de Nise?

Il exprime dans l'idée des poëtes, les secrets de Nise que sa fille l'engagea à lui révéler, ou les clefs de la ville qu'elle prit pendant son sommeil.

Pourquoi a-t-on changé Silla en allouette et Nise en épervier?

C'est une pure imagination poëtique pour rendre cette histoire merveilleuse.

Qu'étoit-ce que le labyrinthe de Minos?

C'étoit un enclos de bois et de bâtiments disposés de façon que ceux qui y entroient n'en pouvoient trouver la sortie.

Comment Thésée triompha-t-il du Minotaure?

Il y avoit déjà quarante ans que les Athéniens étoient asservis à l'infâme tribut de Minos, lorsque Thésée voulut être du nombre des victimes qu'on lui dévouoit. La fortune qui favorise toujours le courage, et la justice de sa cause lui fournirent les moyens de triompher de cet horrible monstre. Ariadne, fille de Minos, n'eut pas plutôt apperçu ce jeune héros, qu'elle prit une forte amitié pour lui, et résolut de l'arracher à la mort. Elle lui donna un peloton de fil qu'il attacha à l'entrée du labyrinthe, et par le moyen duquel il revint sur ses pas, après avoir tué le Minotaure. Couvert de sa gloire, Thésée sortit de l'île de Crète, emmenant Ariadne qu'il abandonna néanmoins dans l'île de Naxe, où Baccus l'ayant trouvée au retour de sa conquête des Indes, l'épousa; ou comme le disent quelques auteurs, parce qu'un prêtre de ce Dieu la lui enleva.

Que pensez-vous de la fable du Minotaure?

Elle n'a été inventée que pour rendre odieuse la mémoire de Minos que les Grecs haïssoient; et le combat de Thésée ne fut point contre un véritable taureau, mais contre ce capitaine Taurus contre lequel Minos faisoit lutter les jeunes Athéniens, dans des

jeux

jeux qu'il avoit institués à l'honneur d'Androgée. Et parce qu'il arrivoit presque toujours qu'ils périssoient dans ces combats, on a dit qu'ils étoient dévorés par le Minotaure. Le fil d'Ariadne marque qu'elle apprit à Thésée toutes les avenues du labyrinthe, ou une épée avec laquelle il tua Taurus. Enfin, ce labyrinthe n'étoit autre chose qu'une prison où l'on mettoit les criminels.

N'est-ce pas la couronne de cette Ariadne que les poëtes vantent si fort?

Ovide dit que Baccus ayant trouvé Ariadne dans l'île de Naxe, prit la couronne qu'elle avoit sur la tête, et que pour la rendre immortelle, il la jetta vers le ciel; qu'à mesure qu'elle y montoit, les perles dont elle étoit enrichie, se convertissoient en étoiles; et que c'est là ce qu'on a depuis appelé la couronne d'Ariadne. D'autres veulent que Thésée ayant emmené avec lui les esclaves que le sort avoit condamnés à être livrés au Minotaure, la jeune Péribée, qui étoit de ce nombre, avoit attiré les regards de Minos qui voulut lui faire violence. Thésée résolut de la défendre à quelque prix que ce fût. Le roi de Crète qui en fut singulièrement irrité, fit plusieurs reproches au prince Athénien, et lui dit, pour l'insulter sur sa naissance, que s'il étoit fils de Neptune, il ne craindroit point d'aller chercher au fond de la mer une bague qu'il y jetta en même temps. Thésée indigné de cet outrage, sauta dans l'eau; des dauphins accoururent à lui et le portèrent

au palais d'Amphitrite, qui lui remit l'anneau de Minos et lui donna encore une couronne. C'est là, disent-ils, la fameuse couronne qui porte parmi les astres le nom d'Ariadne, parce qu'il lui en fit présent. C'est, ajoute-t-on, à la lueur des diamants qui la composent, que Thésée sortit du labyrinthe; circonstance qui n'a été imaginée que pour soutenir la fable de sa naissance. Il falloit bien un dieu dans la généalogie d'un si grand héros; et on choisit Neptune plutôt qu'un autre, parce qu'il étoit fort honoré à Thrésène; et cette couronne n'est qu'un pur embellissement des poëtes. D'autres enfin, veulent que la nymphe Psalacante donna à Baccus une couronne de fleurs, à condition qu'il l'épouseroit; mais que ce Dieu porta ce présent à Ariadne; ce qui mit au désespoir la nymphe qui se donna la mort, et fut changée en une plante de même nom.

Le retour de Thésée après sa victoire fut-il heureux?

Les Athéniens qui n'avoient aucune espérance de revoir les enfans qu'ils envoyoient pour tribut, mettoient une voile noire au vaisseau qui les portoient en Crète. Égée ordonna au pilote que si son fils étoit victorieux du monstre, il mit au vaisseau une voile blanche ou rouge quand il reviendroit. Mais la joie de la victoire fit oublier à Thésée et au pilote ce qu'Égée avoit ordonné. Ce bon roi qui attendoit presque sans espérance le retour de son fils, apperçut de loin la voile noire, et ne doutant point à cette

marque de deuil que Thésée n'eût été la pâture du monstre, il se précipita dans la mer qui depuis a porté son nom.

Avec qui Thésée lia-t-il amitié?

Ayant pris possession du royaume d'Athènes, après la mort de son père, il fit alliance avec Pyrithoüs, roi des Lapithes, qui, sur la grande réputation de Thésée, avoit voulu le connoître et s'essayer avec lui. Ces deux héros ne se furent pas plutôt vus, qu'au lieu de se battre, ils se jurèrent une amitié éternelle Pyrithoüs ayant épousé quelque tems après Déidamie, fille d'Œnomaüs, roi d'Elide, Thésée fut invité à ses nôces. Les Centaures qui y assistoient aussi, voulurent dans la chaleur du vin, enlever la femme de Pyrithoüs, et tuèrent plusieurs Lapithes qui s'opposèrent à leur attentat. Mais Thésée vengea l'injure faite à son ami et le massacre de ses sujets. Cénée, un des plus fameux Lapithes, fut accablé par un amas d'arbres que les centaures jettèrent sur lui, et il fut changé en oiseau. Cénée avoit été fille sous le nom de Cénès. Elle pria Neptune qui l'avoit aimée, de la changer en homme, et de la rendre invulnérable.

Que disent les poëtes de cette Déidamie?

Ils disent qu'Œnomaüs, sur la foi d'un oracle qui lui avoit prédit qu'il périroit de la main de son gendre, avoit résolu de ne point marier sa fille; et

pour écarter une foule de prétendants qui l'obsédoient; il promit de la donner à celui qui le vaincroit à la course, parce qu'il étoit persuadé que personne ne le surpasseroit dans cet exercice; ajoutant qu'il tueroit tous ceux sur qui il auroit de l'avantage. Pour les vaincre plus facilement, il faisoit placer sur son char Déidamie qui étoit d'une rare beauté, de façon qu'ils pussent la voir, afin qu'en la considérant, ils ne fussent point attentifs à leurs chevaux. Mais Pyrithoüs ayant suborné le cocher du roi, qui ôta la clavette de l'essieu qui retenoit la roue, ce prince fut renversé de son char, et périt misérablement. C'est ainsi que Pyrithoüs obtint sa fille en mariage. D'autres la donnent pour épouse à Pélops.

Quelle singulière entreprise formèrent ces deux héros?

Résolus de n'avoir pour femmes que des filles de Jupiter, ils enlevèrent Hélène, fille de Tindare, qui passoit pour fille de ce souverain maître des dieux, quoiqu'elle n'eût alors que dix ans; et Thésée qui la réserva pour lui, la mit entre les mains de sa mère Ætra. Pyrithoüs qui n'en connoissoit pas d'autre que Proserpine, voulut la ravir à Pluton, et engagea Thésée à l'accompagner aux enfers.

Quel fut le succès de cette expédition?

Pyrithoüs fut tué par Cerbère à l'entrée des enfers; et Thésée fut conduit chargé de chaînes à

Pluton qui le condamna à être éternellement assis. Hercules le délivra dans la suite, et le ramena sur la terre. Ce qui signifie le secours que Thésée donna à Pyrithoüs dans la guerre qu'il fit à Ædonée, roi des Thesprotiens, pour enlever sa femme nommée Proserpine, dans laquelle Pyrithoüs fut tué, et Thésée fait prisonnier et conduit dans l'île de Cithiros. Et parce que près de cette île on voit le marais Achérusien, le fleuve Achéron et le Cocyte, on publia que Thésée et Pyrithoüs étoient allés aux enfers.

Thésée n'eut-il pas plusieurs femmes?

Hercules, après la défaite des Amazones, lui donna Antiope leur reine, de laquelle il eut un fils nommé Hyppolite; il épousa aussi Phèdre, sœur d'Ariadne.

Quel fut le sort d'Hyppolite, fils de Thésée?

Thésée craignant que son fils ne vît pas de bon œil les enfans de Phèdre sa belle-mère, l'envoya chez son ayeul Pitté à Thrésène. Phèdre l'y vit dans un voyage où elle accompagna Thésée. Par une suite de la colère de Vénus, elle conçut une horrible passion pour ce jeune homme à qui elle osa la déclarer. Mais comme elle s'apperçut qu'il n'avoit que du mépris pour elle, sa fureur la porta à se pendre de désespoir, après avoir écrit à Thésée que son fils avoit voulu attenter à son honneur. Ce malheureux père la crut, et dans un mouvement de colère, il pria Neptune de le venger. Le dieu l'exauça; et Hyppolite se promenant dans un char sur le bord du

rivage, rencontra un monstre affreux qui sortoit de la mer, et qui effraya tellement ses chevaux, qu'ils le traînèrent avec furie à travers les rochers.

Que pensez-vous de tous ces traits affreux?

La passion de Phèdre pour Hyppolite est vraie, ainsi que le sort funeste de ce prince, qui, voulant se justifier, se hâtoit de se rendre auprès de son père dans un char dont les chevaux prirent le mors aux dents et le mirent en pièces. Le reste est un ornement des poëtes.

Thésée n'eut-il pas de Phèdre un fils qui s'est rendu célèbre?

C'est Démophoon, qui en allant à la guerre de Troye, fut reçu dans les états de Phillis, fille de Lycurgue, roi de Thrace, qu'il épousa. Mais ayant différé de venir la rejoindre, cette femme ne pouvant supporter son absence, se pendit, et fut changée en amandier qui, selon les poëtes, fleurit au retour de Démophoon. Ce qui a donné lieu à cette métamorphose, c'est la ressemblance du mot de Phillis avec le mot grec qui signifie un amandier.

Que devint dans la suite Thésée?

Depuis la mort de son fils Hyppolite, sa vie ne fut plus qu'un enchaînement de disgraces. Ses sujets s'étant révoltés contre lui, il fut chassé de ses états, et obligé de mener une vie privée. Enfin, s'étant retiré dans l'île de Scyros, Lycomède le fit mourir

vers le commencement de la guerre de Troye ; et Démophoon son fils, monta sur le trône après la mort de Ménestrée qui avoit chassé Thésée.

Les Athéniens ne rendirent-ils pas dans la suite de grands honneurs à Thésée ?

Plusieurs siècles après sa mort, ils réparèrent leur ingratitude envers ce prince, et l'honorèrent comme un demi-dieu. Ils lui bâtirent un temple qui devint fameux, et lui offrirent des sacrifices le huitième jour de chaque mois, sur-tout de celui d'octobre qui étoit le jour de son retour de Crête, auquel on célébroit une fête solemnelle.

DÉDALE ET ICARE.

Que savez-vous de Dédale et d'Icare ?

Dédale ennuyé de son exil dans l'île de crête, où Minos le tenoit enfermé dans le labyrinthe, pour avoir favorisé les désordres de sa fille Pasiphaé, s'avisa d'un projet tout nouveau pour sortir de sa prison. Il prit des plumes, et attachant les plus petites avec du fil, et les plus longues avec de la cire, il en forma des aîles semblables à celles des oiseaux pour lui et pour Icare son fils. Il en fit l'essai, et donna à son fils les idées nécessaires pour se tenir toujours dans le milieu de l'air, de crainte qu'en descendant trop bas l'humidité n'appesantît ses aîles, et qu'en s'élevant trop haut la chaleur du soleil ne les brûlât.

Ce projet eut-il un heureux succès?

Ils avoient déjà passé les îles de Samos, de Délos et de Paros, lorsque le jeune Icare devenu plus hardi et curieux de voir le ciel de plus près, abandonna son père et s'éleva trop haut. L'ardeur du soleil ayant fondu la cire qui attachoit les plumes de ses aîles, il sentit qu'il ne pouvoit plus se soutenir; et malgré tous les efforts qu'il fit avec ses bras, il tomba dans la mer qui de son nom fut appelé Icarienne.

Que pensez-vous de ce projet?

Dédale étoit un Athénien illustre par sa naissance, et le premier homme de son temps pour l'architecture et la sculpture. Une jalousie indigne d'un aussi grand homme l'ayant porté à tuer un de ses neveux nommé Talos, qu'il avoit élevé, et dont il craignoit d'être surpassé, sur le point d'être condamné à mort par l'Aréopage, il se sauva en Crète, où Minos le reçut. Ce fut là qu'il bâtit le fameux labyrinthe dont on a parlé. Minos ayant découvert qu'il favorisoit les débauches de sa fille, le fit mettre en prison, où il trouva moyen de préparer deux bâtimens fort légers, l'un pour lui, et l'autre pour son fils Icare. Afin de se dérober aux poursuites de Minos dont les vaisseaux n'alloient qu'à la rame, il imagina de mettre une voile aux siens. Par ce moyen il arriva heureusement. Mais Icare n'ayant pas su gouverner son vaisseau, fit naufrage et se noya. Voilà ce qui a fait imaginer les aîles de Dédale et d'Icare.

CASTOR ET POLLUX.

Qui donna naissance à Castor et à Pollux?

Léda, fille de Thestius et femme de Tindare, roi de Sparte. On raconte que Jupiter ayant trouvé cette princesse sur les bords de l'Eurotas, fleuve de Laconie, fit changer Vénus en aigle, et prit lui-même la figure d'un Cigne qui, poursuivi par cet aigle, alla se jetter entre les bras de Léda. Elle eut deux œufs, de l'un desquels sortirent Castor et Clytemnestre, et de l'autre Pollux et Hélène. Les deux derniers furent regardés comme les enfans de Jupiter; et les deux autres reconnurent Tindare pour père, d'où leur vint le nom de Tindarides.

Pourquoi les poëtes ont-ils imaginé de changer Jupiter en Cigne?

A cause de la beauté d'Hélène, de la longueur de son cou, et de son extrême blancheur; ce qui leur a fait dire qu'elle avoit eu un Cigne pour père.

Ne raconte-t-on pas cette fable autrement?

Il y a des auteurs qui disent que ce n'est point de Léda, mais de Némésis que Jupiter se fit aimer; que ce dieu se changea en Cigne, et Némésis en Oie; et que l'œuf qui en provint, ayant été abandonné sur le bord d'un marais, fut trouvé par un berger qui le porta à Léda.

Qui a pu faire imaginer cet œuf?

L'équivoque du mot grec *Oon*, qui signifie un œuf et l'étage le plus élevé d'une maison. Cette fable n'étant fondée que sur ce que Léda fit élever ses enfans dans une chambre haute de son palais.

Par quelles actions Castor et Pollux se firent-ils connoître ?

Quoique nés de pères différents, ils se signalèrent également par leur valeur, et vécurent dans une union si étroite, qu'ils méritèrent d'être proposés pour modèles de l'amitié fraternelle. Le premier se distingua dans l'art de dompter les chevaux, et le second à la lutte. Ils accompagnèrent Jason à la conquête de la toison d'or; et au retour de cette expédition, ils délivrèrent leur sœur Hélène que Thésée avoit enlevée, et défirent les Athéniens qui avoient pris les armes en faveur de ce héros.

Qu'est-ce qui les a rendus si célèbres?

Ce fut d'abord leur exploit contre les pirates dont ils nettoyèrent l'Archipel ; ce qui les a fait passer pour des divinités favorables aux Nautonniers. Mais ce qui leur arriva pendant le voyage des Argonautes, contribua plus que toute autre chose à cette fable. On dit que pendant une tempête qui faillit à faire périr le vaisseau, Orphée ayant fait un vœu aux dieux de la mer, on vit deux flammes s'arrêter sur la tête des Tindarides, et un moment après l'orage

cessa. On regarda depuis ces feux qui paroissent souvent sur la mer dans les temps orageux, comme les feux de Castor et Pollux. Lorsqu'on en voit deux à la fois, c'est un signe certain de beau temps, lorsqu'il n'en paroît qu'un, c'est une marque assurée d'une prochaine tempête; parce que ces deux frères ayant toujours été étroitement unis, on pensa que leur séparation ne pouvoit présager rien que de sinistre; et alors les anciens invoquoient le secours de ces deux héros. On est encore dans la même opinion sur le présage de ces feux; et tout ce qu'on a pu obtenir en faveur de la religion, c'est qu'on a changé leurs noms et qu'on les nomme aujourd'hui les feux de St. Elme et de St. Nicolas.

Quelle aventure particulière raconte-t-on de ces frères?

Lyncée et Idas voulant épouser Phœbée et Laïre, filles de Leucipus, prièrent à leurs nôces Castor et Pollux, cousins-germains de ces deux princesses. Dès qu'ils les eurent vues, ils furent frappés de l'éclat de leur beauté, et les enlevèrent à leurs époux, qui se battirent contr'eux et tuèrent Castor.

Que dit la fable à ce sujet?

Que Pollux en qualité de fils de Jupiter étant immortel et plein de tendresse pour Castor son frère, demanda et obtint de son père, de partager l'immortalité avec lui; et il fut réglé qu'ils vivroient

et mourroient alternativement de six mois en six mois. Fiction qui n'est fondée que sur ce que ces deux princes ayant été mis après leur mort au rang des dieux, formèrent dans le ciel le signe des Jumeaux; et parce que l'une des deux étoiles qui le composent, se cache sous l'horison, lorsque l'autre paroît, on publia la fable dont il est ici question.

Ne leur attribue-t-on pas plusieurs apparitions miraculeuses?

Ciceron se moque de ces prétendues apparitions. Dans la bataille où quinze mille Locriens taillèrent en pièces cent vingt mille ennemis, deux jeunes hommes de très-bonne mine, montés sur des chevaux blancs, armés d'une façon singulière, et ayant des cottes-d'armes couleur de pourpre, se firent voir, dit-on, à la tête des Locriens, et disparurent après la victoire. Les Locriens ne doutèrent point que ce ne fut Castor et Pollux à qui ils devoient ce succès; parce que n'ayant pu recevoir de secours des Lacédémoniens, ils avoient imploré la protection de ces deux frères. Ce fut à-peu-près dans le même équipage qu'ils parurent à la fameuse bataille que les Romains gagnèrent contre les Latins près du lac de Régille. Aussi leur dédia-t-on un temple superbe à Rome; on institua des fêtes en leur honneur, et on juroit même par leur nom, pour marquer la vénération qu'on avoit pour eux. De là ces formules de jurements : *Ædepol*, et *Ædepol*, qui signi-

sient : Par le temple de Castor, par le temple de Pollux.

Comment représentoit-on Castor et Pollux ?

Sous la figure de deux jeunes hommes, avec une étoile au-dessus de leur casque, le javelot à la main, et montés sur des chevaux blancs.

JASON ET LES ARGONAUTES.

De qui Jason étoit-il fils ?

D'Éson, roi d'Iolcos, ville de la Thessalie, frère de Pélias. Ce dernier s'étoit emparé de ses états, avec promesse de les rendre à Jason lorsqu'il seroit en âge de régner. Ce temps venu, Pélias, pour se défaire de son neveu, lui persuada d'aller à la conquête de la toison d'or, lui faisant entendre que c'étoit là la plus belle occasion qu'il trouveroit jamais de se signaler.

L'histoire de cette conquête est-elle véritable ?

Oui, et elle arriva 30 ans avant la prise de Troye, c'est-à-dire, l'an du monde deux mille sept cent soixante-dix.

Qu'étoit-ce donc que cette toison d'or ?

Selon les poëtes, c'étoit celle d'un bélier sur lequel Phrixus, fils d'Athamas, roi de Thèbes, se sauva avec sa sœur Hellée, pour éviter la persécution d'Ino,

sa belle-mère. Arrivé dans la Colchide, il sacrifia à Mars, ce bélier qu'ils disent fils de Neptune et de Théophane, ayant le don de parler et de voler en l'air, et il en suspendit la toison d'or à un hêtre dans un champ consacré à ce dieu. Il la fit encore garder par un dragon qui dévoroit tous ceux qui se présentoient pour l'enlever. Mars fut si content de ce sacrifice qu'il voulut que ceux chez qui seroit cette toison, vécussent dans l'abondance, tant qu'ils la conserveroient; et qu'il fût permis à tout le monde d'essayer d'en faire la conquête.

Pourquoi dites-vous selon les poëtes?

C'est que la vérité de l'histoire est que Phrixus, fils d'Atamas et de Néphélée, ayant été averti qu'Ino, sa belle-mère, avoit résolu de le faire périr, enleva les trésors de son père, et s'embarqua sur un vaisseau avec sa sœur, pour se réfugier auprès d'Æta, roi de Colcos. Arrivé dans la Colchide, il consacra aux dieux la proue de son vaisseau, sur laquelle on voyoit la figure d'un bélier. Mais quelque temps après, Æta le fit assassiner pour jouir de ses trésors. Jason revenant de Thessalie où il avoit été élevé par le centaure Chiron, trouva son oncle Pélias sur le trône, soit qu'il ait chassé Éson, ou qu'Éson le lui ait cédé volontairement. Pour se débarrasser de ce neveu incommode, il lui inspira le dessein d'aller redemander à Æta les trésors de Phrixus. La plus florissante jeunesse de la Grèce se joignit à lui pour

cette expédition. Jason fut déclaré chef de l'entreprise ; et ayant fait équiper un vaisseau long, il s'embarqua avec ses compagnons.

Est-ce ainsi que les poëtes parlent du départ de Jason ?

Ils font à ce sujet une infinité de contes. Ils disent que Pélias fut averti par un oracle qu'il seroit tué par un prince de la race des Éolides, qui arriveroit dans ses états avec un soulier ; que c'est ainsi qu'arriva à sa cour Jason arrière-petit-fils d'Éole, qui, en passant la rivière, y avoit perdu un de ses souliers portant Junon sous la figure d'une vieille femme qui lui avoit demandé cette grace. Pélias se rappellant l'oracle, demanda à Jason ce qu'il devoit faire. Celui-ci sans hésiter, inspiré par la déesse dont il avoit eu pitié, lui dit de l'envoyer à la conquête de la toison d'or. Le roi persuadé qu'il y périroit, accepta la proposition, et fit équiper un vaisseau. Mais pour assurer davantage la perte de Jason, il donna ordre de n'employer à sa construction que des petits clous, afin qu'il s'entrouvrît plus aisément. Enfin, ils prétendent que le gouvernail de ce vaisseau avoit le don de la parole.

Quels furent les plus illustres compagnons de Jason ?

Hercules, Thésée, Hylas, Castor et Pollux, Calaïs et Zéthès fils de Borée, Typhis qui tenoit le gouvernail, Lyncée qui avec ses yeux perçans découvroit

les écueils, et Orphée qui par les accords de sa lyre, charmoit les ennuis de la navigation.

Hercules eut-il part à la conquête de la toison d'or?

Non. Son cher Hylas étant descendu pour puiser de l'eau à une fontaine, s'y noya; ce qui fit dire que les nymphes l'avoient enlevé. Mais Hercules eut tant de regret de sa perte, qu'il ne voulut plus continuer le voyage. On s'en consola aisément, parce qu'il incommodoit extrêmement l'équipage tant par sa pesanteur que par son grand appétit qui consommoit la plus grande partie des provisions.

Qu'arriva-t-il aux Argonautes avant d'entrer dans le Pont Euxin?

Ils découvrirent de loin deux rochers errans qui en formoient l'entrée, et qui s'entrechoquant avec un bruit horrible, faisoient rejaillir jusqu'au ciel l'écume bouillonnante de la mer. A cette vue tout l'équipage pâlit d'effroi. Cependant, comme il falloit nécessairement franchir ce détroit, ou renoncer à la conquête de la toison d'or; Euphême, par le conseil de Phinée, lacha une colombe qui passa heureusement entre les deux écueils. Les héros voguèrent de toutes leurs forces pour y passer après elle. Mais leurs efforts auroient été inutiles, si Junon qui protégeoit le chef de l'entreprise, ne se fût intéressée pour eux.

Que

Que fit-elle en leur faveur ?

A sa prière, Thétis et les Néréïdes conduisirent elles-mêmes le vaisseau; et les rochers, après avoir manqué une si belle proie, se séparèrent pour ne jamais se rejoindre, et demeurèrent immobiles.

Que signifie la fable de ces rochers ?

Les roches Cyanées sont deux petites îles près du Bosphore de Thrace, l'une du côté de l'Europe, l'autre du côté de l'Asie. On les nomme les Symplegades d'un mot grec qui signifie s'entrechoquer ; parce que n'étant séparées que par un petit détroit, de loin elles paroissent jointes et semblent se séparer à mesure qu'on en approche. Comme la navigation étoit peu perfectionnée du temps des Argonautes, ils n'osèrent hazarder le passage entre ces îles, avant de les avoir fait reconnoître. Ils envoyèrent une barque ou une chaloupe à la découverte; et c'est là la colombe dont les poëtes font mention. On sait que par Junon ils entendent l'air. Ainsi le secours que cette déesse donna aux Argonautes signifie qu'ils eurent un beau temps dans leur passage.

Furent-ils heureux dans le reste de leur voyage ?

Ce ne fut qu'après avoir essuyé bien des tempêtes, et après bien des fatigues, qu'ils arrivèrent à la Colchide. Dès qu'ils furent arrivés, ils allèrent trouver Æta roi du pays, et lui demandèrent la toison d'or qui étoit le motif de leur voyage.

Ce roi leur accorda-t-il l'effet de leur demande?

Il s'en garda bien. Il leur dit seulement les conditions auxquelles ils pourroient l'obtenir, parce qu'il étoit persuadé qu'ils échoueroient dans leur entreprise. En effet il falloit franchir une barrière gardée par deux taureaux qui avoient les pieds et les cornes d'airain, et qui vomissoient des tourbillons de feux et de flammes; les mettre sous le joug en les attachant à une charrue de diamants, et leur faire défricher quatre arpents d'un champ consacré à Mars, lesquels n'avoient jamais été labourés; semer dans ce champ les dents d'un serpent que Cadmus avoit tué autrefois, et combattre des hommes armés qui devoient naître sur le champ de cette semence; tuer un dragon monstrueux qui portoit sur la tête une crête énorme, et avoit une gueule armée de dents aigues, et de laquelle sortoient trois langues de serpents; enfin il falloit exécuter tous ces travaux en un jour.

Toutes ces difficultés ne rebutèrent-elles pas Jason?

Non; mais il auroit été avec ses compagnons la victime de la cruauté d'Æta, qui immoloit à ses dieux tous les étrangers qui arrivoient dans ses états, avant même de rien entreprendre pour la toison d'or, si Médée, fille de ce roi, qu'ils rencontrèrent dans le temple, et qui prit de la passion pour Jason, ne les eût protégés en faveur de ce jeune prince.

Que fit Jason pour triompher de tant d'obstacles?

Instruit par Médée, et se confiant en la force de ses enchantemens, il indiqua le jour où il commenceroit ses grands travaux. On s'assembla dans le champ de Mars, le roi d'un côté, accompagné d'une foule de sujets que la nouveauté du spectacle avoit attirés ; de l'autre Jason, suivi de tous ses compagnons consternés à la vue du danger auquel il alloit s'exposer. On lacha les taureaux dont la vue seule fit frémir les spectateurs. Jason les apprivoisa, les mit sous le joug, laboura le champ, y sema les dents du serpent teintes d'un suc venimeux, qui, ramollies par l'humidité de la terre, produisirent en un instant une armée entière de soldats. Jason les voyant venir à lui la pique à la main, jetta une pierre au milieu d'eux, et aussitôt tournant leurs armes les uns contre les autres, ils se livrèrent un combat où ils périrent tous. Il alla ensuite chercher le monstre qui gardoit la toison d'or, l'assoupit avec les herbes enchantées de Médée, lui ôta la vie, et enleva le précieux dépôt qu'il porta triomphant à son vaisseau, emmenant avec lui ses compagnons et Médée qui les avoit si bien secourus.

Qui a donné lieu à toutes ces fables ajoutées à cette histoire ?

Le peu de connoissance que les Grecs avoient de la langue syriaque. Le même mot qui signifie un trésor, signifie aussi une toison ; celui qui exprime une muraille, exprime pareillement un taureau ;

enfin, celui qui représente l'airain représente encore un dragon. Les grecs trompés par l'équivoque de ces mots, ou pour suivre leur passion pour le merveilleux, au lieu de dire qu'Æta gardoit ses trésors dans un château fermé de portes d'airain, et entouré d'une double muraille, publièrent la fable de la toison d'or, gardée par deux taureaux aux pieds d'airain, et par un dragon; Médée donna les clefs de ce château à Jason, gagna les gardes, et mit ce prince en état d'enlever pendant la nuit les trésors qu'il étoit venu chercher.

Pourquoi ces soldats s'entretuèrent-ils tous?

C'est une épisode, pour apprendre que Jason trouva le moyen de semer la division dans un parti qui s'étoit formé contre les Argonautes.

Pourquoi a-t-on attribué le don de la parole au gouvernail du vaisseau des Argonautes?

C'est que Jason fut le premier qui fit construire un vaisseau long, comme une galère; et comme *Argo* en phénicien signifie un vaisseau long, et *Dobera*, un gouvernail ou parlant, les Grecs donnèrent le nom *d'Argo* au vaisseau, et publièrent que son gouvernail parloit.

Médée ne fut-elle pas poursuivie par son père?

Cette méchante fille prévoyant bien que son père seroit averti de sa fuite, et de l'enlèvement de ses trésors, pour se dérober à son ressentiment, prit

son frère Absyrthe, le mit en pièces, et dispersa ses membres le long du chemin, afin qu'Æta s'arrêtant à les recueillir, elle eût le temps de s'échapper.

Où se retira-t-elle avec Jason son époux ?

En Thessalie où ils furent bien reçus. Médée rajeunit par la force de ses enchantemens le père de Jason ; et pour venger son mari de l'injuste usurpation de Pélias son oncle, elle engagea les filles de ce prince, à le couper par morceaux, et à faire bouillir ses membres, leur promettant de le rajeunir comme Eson. Mais cette infortuné prince fut la victime de la tendresse de ses filles pour lui. La seule Alceste qui depuis épousa Admète, ne voulut point souiller ses mains dans le sang de son père.

Jason vécut-il long-temps en bonne intelligence avec Médée ?

Non. Jason s'en dégouta et l'abandonna pour épouser Créüse, fille de Créon, roi de Corinthe, qui les avoit reçus à sa cour.

Médée ne se vengea-t-elle pas de l'infidélité de Jason ?

Pour signaler plus cruellement sa vengeance, elle cacha sa jalousie sous une feinte indifférence qu'elle poussa jusqu'à envoyer en présent, par les enfans qu'elle avoit eus de Jason, une robe semée de diamants à sa rivale. Cette robe avoit été trempée dans les poisons les plus violents. Créüse n'en fut pas

plutôt couverte, qu'il en sortit des feux qui consumèrent cette malheureuse princesse. Jason accourut pour punir cette perfidie. Mais Médée, après avoir massacré ses deux enfans, se fit enlever dans un char par des dragons volants qui la transportèrent à Athènes, chez Égée qui en étoit roi, et dont elle eut un fils appellé Médus. Ayant voulu porter ce prince à empoisonner Thésée qui ne s'en étoit pas encore fait reconnoître, elle fut obligée de s'enfuir en Asie avec Médus.

Qu'y a-t-il de vrai dans ce que vous nous avez dit de Médée ?

Jason sortit effectivement de Colcos pendant la nuit avec Médée et les autres Grecs, et fut attaqué par le roi qui perdit la vie dans le combat avec son fils. Arrivé dans la Grèce, ce prince se servit avec succès des secrets de Médée qui avoit appris la médecine d'Hécate sa mère, ce qui l'a fait passer pour magicienne. Elle donna à ce vieillard un breuvage qui le guérit d'une maladie qu'il avoit et on publia qu'elle l'avoit rajeuni. Les filles de Pélias l'ayant priée d'en donner un semblable à leur père, elle y mêla du poison et le fit mourir. Jason épousa ensuite la fille de Créon; ce qui outra de dépit Médée qui mit le feu au palais de ce roi, où il fut brûlé avec sa fille. Elle déchira ensuite ses enfans, et se réfugia à Thèbes auprès d'Hercules, espérant qu'il la vengeroit. Mais n'en ayant tiré aucun secours, elle alla

à Athènes chez le roi Égée. L'équipage que les poëtes lui donnent pour s'enfuir, n'est que pour soutenir l'idée de magicienne qu'ils lui ont attribuée, ou pour exprimer le vaisseau sur lequel elle s'embarqua, qui étoit appelé le dragon, ou qui en portoit la figure sur sa proue.

Que devint Jason après tant de désastres?

On prétend que, haï de tout le monde à cause de sa perfidie, il se tua de désespoir. Mais après sa mort on l'honora comme un demi-dieu.

ORPHÉE.

Qui étoit Orphée?

Il étoit fils d'Œagre, roi de Thrace, et de la muse Calliope, et selon la fable, d'Apollon et de cette muse. Comme il réunit la dignité de pontife à celle de roi, on lui a donné le titre de ministre et d'interprète des dieux. Dans la musique il cultiva surtout la guitarre, et ajouta deux cordes aux sept qu'elle avoit auparavant. On lui attribue aussi l'invention du vers hexamètre. Il fit divers changements dans les matières de religion, et la manière de vivre de ce temps-là; et par ses talents et par les biens qu'il procura à la société, il devint un des hommes des plus célèbres de son siècle.

Sa femme n'est-elle pas célèbre?

Eurydice son épouse, qu'il aimoit tendrement,

étant morte fort jeune, il alla à Aornos où un ancien oracle rendoit ses réponses en évoquant les morts. Il crut y voir sa chère Eurydice et se flatta qu'elle le suivroit ; mais ayant regardé derrière lui, et ne la voyant plus, il en fut si affligé qu'il se tua lui-même de désespoir.

Est-ce ainsi que les poëtes parlent d'Orphée ?

Ils en font un excellent musicien, qui par l'harmonie de sa lyre et de sa voix, suspendoit le cours des fleuves les plus rapides, attiroit les animaux les plus sauvages, et donnoit du mouvement aux arbres et aux rochers. Ce qui marque ses talents et l'art qu'il employa à adoucir les mœurs des Thraces. On le fait descendre aux enfers, où il charma si fort les ombres, qu'oubliant leurs tourments, elles dansoient au son de sa lyre ; Ixion cessa de tourner sa roue, et le cruel vautour laissa Thitie pour quelque temps ; Pluton charmé lui-même, ne put lui refuser sa chère Eurydice. Mais ne la lui ayant accordée qu'à la condition de ne la regarder qu'à la sortie de l'enfer, il perdit, par sa curiosité, un bien qui lui avoit coûté tant de peines. On ajoute, que s'étant retiré du commerce des hommes, et ayant dédaigné toutes les femmes, celles de la Thrace dans une fête de Bacchus, se jettèrent sur lui et le mirent en pièces. Il fut changé en Cigne, qui est l'oiseau auquel les anciens attribuent les sons les plus mélodieux ; et sa lyre fut mise parmi les astres et ornée de neuf belles étoiles, dont chaque muse fournit la sienne.

N'a-t-on pas débité plusieurs contes sur la tête et sur la lyre d'Orphée ?

On a dit qu'un serpent ayant voulu mordre sa tête, que les Baccantes avoient jettée dans l'Hébre, fut changée en pierre ; qu'un certain Néanthus, fils du tyran Pytacus, ayant acheté sa lyre qui avoit été placée à Lesbos dans le temple d'Apollon, croyant qu'il n'y avoit qu'à la toucher pour attirer les arbres et les rochers, y réussit si mal, que les chiens du faubourg où il jouoit, le mirent en pièces ; ce qui marque la stupidité d'un habitant de Lesbos qui fut puni pour avoir attaqué la réputation de ce grand homme, et la sottise du fils de ce tyran qui vouloit qu'on fût ravi des tons aigres qu'il tiroit de sa lyre, et qui fut tué par ceux qu'il ennuyoit.

ARION ET AMPHION.

N'y a-t-il pas d'autres musiciens célèbres dans la fable ?

Il y en a deux sur-tout qui sont fort loués, Arion et Amphion.

Que dit-elle d'Arion ?

Arion, poëte célèbre et le premier musicien de son temps, étoit de l'île de Lesbos. Après avoir passé quelques années à la cour de Périandre, roi de Corinthe, il alla exercer son art en Italie et en Sicile ; et s'étant enrichi dans ce voyage, il s'embarqua à

Tarente pour retourner à Corinthe. Lorsqu'il fut en pleine mer, les matelots résolurent de s'en défaire pour jouir de ses trésors. Arion leur offrit tout ce qu'il avoit, pourvu qu'ils lui conservassent la vie; mais ces barbares, dans la crainte d'être découverts, lui ordonnèrent de se jetter dans la mer ou de se tuer lui-même. Réduit à cette extrêmité, il les pria de lui permettre avant de mourir, de toucher encore une fois sa lyre; ce qui lui fut accordé. Alors Arion s'étant paré de ses plus beaux habits, prit son luth, et chanta d'un air si touchant, que des dauphins attirés par la douceur de sa symphonie, s'assemblèrent autour du vaisseau. Il profita de ce moment pour s'élancer dans la mer, où un dauphin le reçut sur son dos et le porta jusqu'au promontoire de Ténare, d'où il repassa à Corinthe.

Que lui arriva-t-il en cette ville?

Il raconta au roi l'étrange aventure qui lui avoit sauvé la vie. Périandre ne pouvant ajouter foi à son récit, le fit garder à vue, et lorsque le vaisseau fut arrivé, il fit venir les matelots et leur demanda des nouvelles d'Arion. Ils répondirent qu'ils l'avoient laissé à Tarente, comblé de biens et d'honneurs. Alors Arion se présentant à eux avec le même habit qu'il avoit lorsqu'il se jetta dans la mer, le trouble qui parut sur leurs visages, les trahit, et ne pouvant plus dissimuler leur crime, ils furent condamnés à perdre la vie. Arion, pour témoigner sa reconnois-

sance aux dieux qui l'avoient sauvé, leur offrit à Tarente une statue d'airain, qui le représentoit assis sur un dauphin.

Que pensez-vous de cette circonstance du dauphin?

Cette circonstance qui est la seule fabuleuse de cette histoire, n'a été inventée que pour rendre Arion qui se sauva à la nage, plus célèbre, et pour joindre du merveilleux à une histoire fort simple.

Que savez-vous d'Amphion?

On le dit fils de Jupiter et d'Antiope, fille de Nictée, gouverneur des Béotiens, célèbre dans toute la Grèce pour sa rare beauté. Cette fille craignant le ressentiment de son père, s'enfuit à Sycione; mais ayant appris sa mort peu après, Laomédon, roi des Sycioniens, la fit reconduire en Béotie. Avant d'y arriver, elle mit au monde, sur le mont Cythéron, Amphion et Zèthe. Lycus, à qui Nictée avoit laissé en mourant, le gouvernement de la Béotie, enferma Antiope dans une prison, sous la garde de sa femme Dircée, et fit exposer les deux jumeaux. Ils eurent le bonheur d'être rencontrés par des bergers qui leur sauvèrent la vie. Les muses prirent soin de leur éducation à la prière de Jupiter; et Mercure voulant cultiver les talents qu'Amphion avoit pour la musique, lui fit présent de la lyre qu'il avoit inventée, et le rendit un des plus habiles musiciens qui ayent jamais existé.

Que devinrent ces princes quand ils furent grands?

Se sentant autant de courage que d'habilité, ils entreprirent de venger Antiope leur mère. Suivis de quelques troupes qu'ils avoient levées dans la Béotie; ils délivrèrent Antiope des mains de Dircée qu'ils firent mourir en l'attachant à la queue d'un taureau sauvage, tuèrent Lycus, et s'emparèrent du royaume.

N'est-ce pas alors qu'Amphion bâtit la ville de Thèbes?

Cette ville se ressentoit de la barbarie de ses habitans. Ce n'étoit qu'un amas confus de cabanes éparses ça et là, sans murailles pour la défendre. Amphion se confiant au secours des muses, se flatta de faire de sa nouvelle conquête, une forteresse imprenable, et de lui donner cette magnificence qui convient au séjour des rois. Il invoqua ces déesses qui l'avoient toujours protégé; et se mettant à chanter et à jouer de sa lyre, les pierres animées par le charme de ses accords, se détachèrent des rochers et vinrent s'arranger elles-mêmes, comme si elles eussent été placées par la main d'un habile architecte. C'est ainsi que selon les poëtes, cette ville de Thèbes en Béotie, fut ceinte de murailles et de tours, et que ses maisons rustiques furent changées en de superbes palais.

Cette ville n'a-t-elle pas été la patrie d'hommes célèbres?

Elle l'a été de Baccus, d'Hercules et de Pindare. Ce fut en mémoire de ce que Pindare avoit reçu le jour dans cette ville, qu'Alexandre le grand, lorsqu'il la saccagea, fit épargner la maison où il avoit pris naissance. On ajoute que parce que ses murailles avoient été bâties au son de la lyre d'Amphion, on fut obligé pour les ruiner, d'avoir recours à quelqu'instrument; et qu'on fit venir un certain Isménias qui jouoit de tristes accents lorsqu'on les démolissoit.

Que croyez-vous de cette manière de bâtir d'Amphion?

Cela signifie qu'Amphion, par la douceur de son éloquence, sut persuader à un peuple grossier qui habitoit la campagne, de se retirer dans une ville, et de l'environner de murailles pour se mettre à couvert des insultes de l'ennemi.

Que devint Amphion dans la suite?

Il épousa Niobée qui lui donna quatorze enfans; ce qui la rendit si fière, qu'elle osa se préférer à Latone, et même la mépriser parce qu'elle n'en avoit eu que deux. Cette déesse s'en vengea d'une manière bien cruelle, comme nous l'avons dit à l'article de Diane. Amphion enflé de ses talents, avoit aussi osé défier Apollon dans des termes peu respectueux pour Latone et pour Diane. Voyant toute sa famille périr par les flèches de ces divinités, il se perça de son épée, et pour ajouter à sa punition, il est encore privé dans les enfers de la vue et de sa lyre.

PHINÉE ET LES HARPIES.

QUI étoit Phinée?

Il étoit roi de Bythinie, fils d'Agénor, roi des Phéniciens, et frère de Cadmus et de la belle Europe, célèbre par le don de prophétie qu'Apollon lui avoit accordé. Ayant quitté la maison de son père pour aller chercher sa sœur que Jupiter avoit enlevée, il parvint enfin au bosphore de Thrace. La mer l'empêchant d'aller plus loin, il s'y arrêta et y prit pour femme Cléopatre, fille de Borée, dont il eut deux fils, Plexippe et Pandion. Cependant il la répudia pour épouser Idée, fille de Dardanus. Cette princesse qui portoit une haine mortelle aux enfans de la première femme de son mari, les accusa d'avoir voulu attenter à son honneur. Phinée ajouta foi trop légèrement à cette calomnie, et leur fit créver les yeux. Mais Jupiter ne laissa point ce crime impuni. Il priva Phinée de la vue et l'abandonna aux Harpies.

Qu'étoient-ce que ces Harpies?

On ne vit jamais de monstres plus hideux, et jamais l'enfer ne produisit de peste plus cruelle. C'étoient des espèces d'oiseaux qui avoient la figure humaine et le visage de fille, le corps de vautour, des aîles aux côtés, et des griffes aux mains. Leurs intestins ne retenoient rien, et la paleur de leur visage marquoit la faim dont elles étoient dévorées.

Elles voltigeoient sans cesse autour de la table du vieux Phinée, enlevoient une partie des mets qu'on lui présentoit, et infectant le reste d'une odeur insupportable, lui faisoient souffrir la faim au milieu de l'abondance. Ce prince infortuné, réduit à subsister de quelques morceaux échappés à la voracité de ces monstres, se consoloit dans l'espérance d'être délivré un jour par les fils de Borée.

Comment cela arriva-t-il ?

Dès que les héros qui alloient à la conquête de la toison d'or, furent arrivés en Bythinie, Phinée se leva de son lit, et appuyant sa main tremblante sur un bâton, il sortit de son palais pour les recevoir. Il demanda Zéthès et Calaïs, et ayant touché leurs aîles pour s'assurer qu'il leur parloit, il les conjura au nom des dieux immortels, et par l'honneur qu'il avoit de leur être allié, de chasser les cruelles harpies, et de le délivrer de son tourment. Les deux guerriers touchés de ses larmes, se préparèrent à combattre ces détestables oiseaux, et firent tous leurs efforts pour les mettre à mort. Mais étant invulnérables, leurs plumes mêmes ne furent pas endommagées. Cependant elles prirent la fuite et furent poursuivies jusqu'aux îles Plotes. Là, Iris apparut aux jeunes héros et leur ordonna de cesser leur poursuite contre ces monstres qui étoient les chiennes de Junon, leur promettant qu'elles n'iroient plus tourmenter Phinée.

Que pensez-vous de ces Harpies ?

Selon quelques-uns les Harpies étoient les filles de Phinée, qui par leurs débauches ruinèrent ce prince déjà vieux et aveugle. Calaïs et Zéthès, oncles de ces princesses, étant arrivés en Bythinie, les obligèrent à mener une vie plus réglée, et prévinrent par là la ruine entière de cette maison. Selon d'autres, c'étoient des sauterelles qui ravagèrent le royaume de Phinée, et y causèrent la famine. Un vent du nord les chassa et les fit périr dans la mer d'Ionie ; ce qui fit dire que les fils de Borée les avoient poursuivies jusqu'aux îles Strophades qui sont dans cette mer. La famine et l'infection que causoient les Harpies, conviennent fort bien aux sauterelles. Les poëtes ont feint que ces monstres étoient les chiennes de Junon, parce que ce fléau est un effet de la colère du ciel, et qu'il annonce la famine. Comme on ne peut détruire les sauterelles, quelque quantité qu'on en tue, ils ont dit que les Harpies revenoient toujours après avoir été chassées. On ajoute qu'elles étoient filles de la Terre et de l'Océan, parce qu'on attribuoit la formation de ces insectes à l'eau corrompue dans la terre.

CADMUS.

QUE nous direz-vous de Cadmus ?

Cadmus étoit fils d'Agénor, roi de Phénicie, et frère

frère de la belle Europe. Son père au désespoir de l'enlèvement de sa fille, ordonna à Cadmus d'aller la chercher dans tout l'univers, avec défense de paroître devant lui sans elle. Après bien des recherches inutiles, Cadmus consulta l'oracle de Delphes, qui sans répondre à sa demande, lui prescrivit de bâtir une ville dans l'endroit où un bœuf le conduiroit. C'est en conséquence de cet ordre qu'il bâtit Thèbes en Béotie. La fable ajoute qu'ayant envoyé ses compagnons à la fontaine de Dircée, pour y puiser de l'eau, ils furent dévorés par un dragon; que Cadmus impatient, étant allé au-devant d'eux, voyant le monstre qui achevoit de les déchirer, le combattit, le tua et lui arracha les dents par ordre de Minerve. Ayant semé ces dents, il en naquit aussi-tôt des hommes tout armés, qui s'entretuèrent par l'adresse de Cadmus, à la réserve de cinq qui l'aidèrent à bâtir sa nouvelle ville qu'Amphion dans la suite embellit.

N'est-ce pas à Cadmus qu'on attribue l'invention de l'écriture?

C'est à lui qu'on attribue les seize lettres de l'alphabet grec, selon ces vers de Brébeuf:

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et par les divers traits des figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

Pourquoi les poëtes ont-ils fait naître ces soldats des dents de ce dragon?

Cette circonstance a été imaginée par les poëtes, parce que Cadmus qui conduisit une colonie dans la Béotie, avoit armé ses soldats de javelots garnis d'airain; et parce que le mot Phénicien signifie les dents d'un serpent, ou bien des javelots garnis d'airain, ils aimèrent mieux dire, à l'aide de cette équivoque, qu'il avoit cinq compagnons nés des dents d'un serpent.

Quelle fut l'épouse de Cadmus?

Hermione, fille de Mars et de Vénus. Il en eut plusieurs enfans que Junon rendit tous malheureux, en haine d'Europe sa sœur que Jupiter avoit enlevée; quoique certains poëtes attribuent ces malheurs à Vulcain, qui pour se venger de l'infidélité de Vénus son épouse, donna à Hermione que cette déesse avoit eue de Mars, un habit teint de toute sorte de crimes. Ce qu'ils n'ont imaginé que pour trouver une cause à l'infortune de cette malheureuse famille.

Quels sont donc ces malheurs?

Hermione eut quatre filles, toutes fameuses par leur infortune; Agavée, femme d'Échion, qui vit déchirer par les Baccantes, Panthée son fils; Autonoeé, femme d'Aristée, qui eut le malheur de voir le jeune Actéon déchiré par ses chiens, pour avoir vu Diane dans le bain; Sémélée, qui périt pour

avoir voulu voir Jupiter dans tout l'éclat de sa majesté; enfin, Ino, femme d'Athamas, qui tua Léarque et Mélicerte ses deux enfans qu'elle crut être des lionceaux, s'étant imaginé qu'elle étoit elle-même devenue lionne.

Que devint Cadmus dans la suite?

Après avoir régné long-temps dans sa capitale, il se forma contre lui une conspiration qui le chassa du trône. Il se retira avec sa femme et son fils Polydore en Illyrie, où il mena une vie si retirée, que l'on publia qu'il avoit été changé avec sa chère Hermione en serpent.

Œdipe.

A qui Œdipe dût-il le jour?

A Layus, roi de Thèbes, et à Jocaste son épouse.

Que lui arriva-t-il aussi-tôt après sa naissance?

Layus ayant appris de l'oracle d'Apollon, qu'il périroit de la main de son propre fils, ordonna à Jocaste son épouse, d'étouffer son enfant dès qu'il seroit né. Jocaste ayant mis au monde Œdipe, eut horreur de le faire périr elle-même; et elle le donna à un soldat avec ordre de le tuer.

Ce soldat suivit-il l'ordre de la reine?

Ce soldat, touché de compassion, au lieu de le tuer lui perça les pieds avec un osier, et le suspendit à

un arbre, d'où il fut détaché par un berger qui le porta à la reine, femme de Polybe, roi de Corinthe. Cette princesse n'ayant pas d'enfant, regarda celui-ci comme un présent des dieux; elle le fit élever avec soin, et lui donna le nom d'Œdipe à cause de l'enflure de ses pieds.

Que fit Œdipe dès qu'il fut en âge de se connoître?

Ayant appris qu'il n'étoit pas fils du roi de Corinthe, et que son père étoit dans la Phocide, il y alla pour le trouver; et l'ayant rencontré sans le connoître, il eut querelle avec lui et le tua.

Que lui arriva-t-il ensuite?

S'imaginant que l'oracle avoit voulu le tromper, il alla à Thèbes, et rencontra dans son chemin le fameux Sphinx dont on a dit tant de merveilles.

Qu'étoit-ce que ce Sphinx?

Un monstre horrible né d'Échidne et de Typhon, que Junon irrité contre les Thébains, leur avoit envoyé. Il avoit la tête, les mains et la parole d'une fille, le corps d'un chien, la queue d'un dragon, les griffes d'un lion, et des aîles comme les oiseaux. Il se retiroit sur le mont Cithéron, d'où se jettant sur les passants, il leur proposoit des énigmes difficiles, et déchiroit ceux qui ne pouvoient les expliquer. Sa destinée portoit qu'il périroit dès qu'on auroit deviné ses énigmes.

Quelle étoit celle qu'il proposoit le plus ordinairement ?

C'étoit celle d'un animal qui a quatre pieds le matin, deux sur le midi et trois sur le soir.

Qui expliqua cette énigme ?

Créon qui dans ce temps-là étoit roi de Thèbes, fit publier dans toute la Grèce, qu'il donneroit en mariage sa sœur Jocaste, veuve de Layus, à celui qui en viendroit à bout. Œdipe accourut, et fut assez heureux pour l'expliquer en disant ; que cet animal étoit l'homme, qui, dans son enfance, qu'on devoit regarder comme le point du jour de sa vie, se traînoit des pieds et des mains ; à midi, c'est-à-dire dans la force de son âge, n'avoit besoin que de ses deux jambes, et se servoit le soir, c'est-à-dire dans sa vieillesse, d'un bâton pour se soutenir comme d'une troisième jambe. Le Sphinx outré de dépit s'écrasa la tête contre un rocher.

Qui a fait imaginer aux poëtes ce Sphinx ?

On dit qu'une fille naturelle de Layus, nommée Sphinge, y donna lieu. Cette princesse peu contente des traitemens de son père, se mit à la tête d'une troupe de bandits qui désoloient les environs de Thèbes ; ce qui la fit regarder comme un monstre. Ses griffes de lion marquent sa cruauté ; son corps de chien, ses désordres ; ses aîles, son adresse à

éviter les pièges des Thébains ; ses énigmes, les embuches qu'elle leur dressoit. Œdipe, avec des troupes, surprit cette femme et ses compagnons, et la fit périr ; ce qui a fait dire qu'il avoit deviné l'énigme.

Quelle fut la récompense d'Œdipe ?

Il épousa, selon la promesse de Créon, la reine Jocaste, sans savoir quelle fut sa mère.

Quelle vengeance tirèrent les dieux de l'inceste d'Œdipe ?

Les dieux affligèrent le pays de Thèbes d'une peste affreuse. Œdipe consulta l'oracle de Delphes, et en reçut pour réponse, que Thèbes nourrissoit dans son sein le meurtrier de Layus, et que la peste ne cesseroit que lorsque ce monstre seroit hors du pays. Œdipe, après bien des perquisitions pour découvrir cet assassin, dévoila enfin le mystère de sa naissance, et se reconnut coupable de parricide et d'inceste. Voyant que Jocaste s'étoit pendue de douleur, il eut horreur de lui-même, s'arracha les yeux de désespoir, et remit la couronne à ses deux fils, à condition qu'ils la porteroient alternativement chacun une année. Enfin, il se retira à Athènes, où il passa misérablement le reste de ses jours avec sa fille Antigone.

Comment nommez-vous les fils d'Œdipe ?

Étéocle et Polynice, célèbres par la haine qu'ils se portèrent, et la fameuse guerre de Thèbes qui ne finit que par la mort de ces deux frères, qui

s'entretuèrent dans un combat singulier. Leur inimitié étoit si grande que les flammes du bucher sur lequel on faisoit brûler leurs corps, se séparèrent. Effet naturel qui fournit une ample matière à l'imagination des poëtes.

Quelle fut la cause de la guerre de Thèbes?

Le refus que fit Étéocle qui étoit en qualité d'aîné monté le premier sur le trône, de céder la place l'année suivante à Polynice son cadet, selon la convention de leur père.

Comment nommez-vous les principaux chefs de cette guerre?

Ces chefs qu'on nomma *les Preux* pour leur bravoure, étoient au nombre de sept, savoir, Adraste, roi des Argiens, Polynice et Tydée ses deux gendres, le fameux Capané, Hippomédon, le devin Amphiaraoüs et Parténopéus. Ils y périrent tous à l'exception d'Adraste qui se sauva par le moyen de son cheval Arion.

Ce cheval Arion n'est-il pas fameux chez les poëtes?

Les uns disent que c'étoit celui que Neptune fit sortir d'un coup de trident auprès d'Athènes; d'autres qu'il étoit fils de Neptune et de Cérès, ou du vent Zéphire et d'une Harpie, pour montrer sa vîtesse et sa légèreté. Il avoit les pieds du côté droit semblables à ceux d'un homme, et l'usage de la parole;

toutes hyperboles pour dire que c'étoit un bon cheval bien dressé.

Que dit-on du mariage des deux filles d'Adraste ?

Ces filles étoient Argie et Déiphile. Adraste qui les aimoit tendrement, fit consulter sur leur sort, l'oracle d'Apollon, qui répondit que l'une seroit mariée à un sanglier, et l'autre à un lion. Quelque temps après Polynice et Tydée étant arrivés à sa cour, l'un couvert de la peau d'un lion, comme étant Thébain, et se faisant honneur de porter l'habillement d'Hercules, l'autre fils d'Œnée, roi de Calidon, portant la peau d'un sanglier, en mémoire de celui que Méléagre son frère avoit tué, Adraste ne douta point que ce ne fût là le véritable sens de l'oracle, il leur donna ses deux filles.

Que sait-on de Capané ?

C'étoit un homme brave et courageux, mais d'une valeur féroce et emportée. Il fut le premier qui escalada les murs de Thèbes ; mais il y fut accablé de pierres et mourut sur le rempart. Comme il craignoit peu les dieux, on a dit qu'il avoit été frappé de la foudre.

Pourquoi son épouse a-t-elle été regardée comme un rare modèle de l'amour conjugal ?

C'est que cette femme nommée Évadnée, se para de ses plus beaux habits, et monta sur un rocher au pied duquel on brûloit le corps de son mari,

pour mêler ses cendres avec celles d'un époux qui lui avoit toujours été très-cher.

Qu'étoit-ce qu'Amphiaraus ?

C'étoit un fils d'Apollon et d'Hypermnestre et un fameux devin. Ayant prévu par les principes de son art qu'il périroit à la guerre de Thèbes, il fit tout ce qu'il put pour n'y pas aller. Les Argiens qui savoient qu'ils ne feroient rien sans lui, engagèrent sa femme par le moyen d'un collier de grand prix qu'Adraste lui donna, à leur découvrir le lieu de sa retraite. Amphiaraus fut donc obligé de partir avec les autres, et y perdit la vie, étant tombé dans un précipice dans le temps qu'il considéroit le vol des oiseaux, pour en tirer des augures. Ce qui fit dire que la terre s'étoit entr'ouverte pour l'engloutir avec son charriot. Il fut néanmoins adoré comme un demi-dieu après sa mort.

Ne chargea-t-il pas son fils de le venger de son épouse ?

Alcméon son fils tua sa mère Ériphile pour venger son père, qui lui avoit ordonné de s'en défaire dès qu'il auroit appris sa mort. Obligé d'aller à la cour de Phlégé pour être expié de son crime et se délivrer des furies qui le persécutoient, ce prince lui donna en mariage sa fille Alphésibée à qui il fit présent du collier de sa mère.

Que dit-on de ce fameux collier d'Ériphile?

Qu'il fut fatal à quiconque le posséda. Car après avoir été la cause de la mort d'Ériphile et de son mari, il le fut encore de celle d'Alphésibée, d'Alcméon et de ses enfans. En effet, ce prince s'étant dégouté de sa première femme, épousa Calliorée, fille d'Achiloüs, qui demanda ce collier dont elle avoit entendu vanter la beauté. La difficulté étoit de le retirer des mains d'Alphésibée, ou plutôt de celles de ses frères à qui elle l'avoit confié. Rien ne parut impossible à Alcméon pour satisfaire sa nouvelle épouse. Il alla le redemander. Mais les frères d'Alphésibée bien loin de le lui rendre, le tuèrent pour venger l'affront fait à leur sœur. Alors Calliorée pria Jupiter de hâter l'âge des enfans qu'elle avoit eus de lui; et la déesse Hébé ayant augmenté tout-à-coup le nombre de leurs années, ils se trouvèrent en état de tirer une vengeance éclatante de la mort de leur père, en faisant périr le reste de la maison d'Amphiaraüs.

N'y avoit-il pas encore à Thèbes un fameux devin?

C'est Tirésias qui s'étoit fait une si grande réputation dans la science des augures, que les Thèbains ajoutoient foi à toutes ses prédictions. La fable dit qu'il étoit devenu femme pour avoir frappé deux serpents qu'il trouva entrelacés l'un avec l'autre; qu'il vécut sept ans dans ce sexe; et qu'après ce terme, ayant encore frappé ces serpents qu'il trouva dans la même place et la même attitude, il redevint

homme. Jupiter et Junon consultèrent ce devin pour savoir lequel des deux sexes est le plus heureux dans le mariage ; et sur sa décision en faveur des femmes, Junon fut si irritée qu'elle l'aveugla ; et Jupiter pour le dédommager, le rendit un des plus grands devins de son temps, et prolongea ses jours jusqu'à cinq âges d'homme.

Pourquoi les poëtes ont-ils attribué les deux sexes à Tirésias ?

Pour avoir écrit sur les avantages des deux sexes.

La première guerre de Thèbes ne fut-elle pas suivie d'une seconde ?

Oui, et elle eut lieu dix ans après la première. On l'appella la guerre des Épigones, c'est-à-dire, des descendans ou des enfans de ceux qui avoient perdu la vie dans la première. Alcméon en fut déclaré général ; et le succès en fut si heureux, qu'on prit la ville de Thèbes qui fut entièrement saccagée. On remarqua que comme à la première guerre tous les chefs des Argiens étoient morts excepté Adraste, dans la seconde il ne périt de leur côté personne de marque, qu'Égialé son fils. Ce sont là les deux guerres de Thèbes qui ont coûté tant de sang à la Grèce. La première finit l'an du monde 2780, environ vingt ans avant la guerre de Troye.

PÉLOPS.

De qui Pélops étoit-il fils ?

De Tantale, roi de Phrygie, fils de Jupiter ou d'Imole roi de Lydie, et de la nymphe Pluto.

Comment fut-il traité par son père ?

Tantale ayant reçu les dieux chez lui, et voulant éprouver s'ils savoient les choses cachées, fit couper le corps de Pélops son fils en morceaux, et le leur donna à manger. Cérès, sans y faire attention, et trouvant le ragoût fort bon, prit l'épaule droite et la mangea. Mais les autres dieux s'en étant apperçus, rendirent la vie au jeune prince et lui mirent une épaule d'ivoire à la place de celle que Cérès avoit mangée.

Les dieux ne punirent-ils pas la cruauté de Tentale ?

Ils en eurent tant d'horreur qu'ils le précipitèrent dans les enfers, où ils le condamnèrent à souffrir une faim et une soif éternelle au milieu de l'abondance.

Que croyez-vous de cette histoire de Tantale ?

C'étoit un prince très-religieux qui poussa la superstition jusqu'à offrir aux dieux des victimes humaines; ce qui l'a fait regarder comme un impie, et a porté les poëtes à le condamner à un si horrible supplice.

Pourquoi ont-ils fait manger à Cérès l'épaule de Pélops ?

C'est que Tantale immoloit à cette déesse ces victimes humaines, et il étoit bien juste qu'elle en goutât quelque partie.

Cette épaule de Pélops n'est-elle pas célèbre dans la fable ?

Pline lui attribue la guérison d'une infinité de maladies et beaucoup de merveilles, et les Pélopides ses descendants la portèrent dans leurs étendards. Mais ce qui a le plus contribué à la rendre célèbre, c'est ce que raconte Pausanias des devins de l'armée Grecque qui déclarèrent que Troie ne pouvoit être prise qu'auparavant on n'eût envoyé chercher un des os de Pélops. On en chargea Philoctète, qui étant allé à Pise en rapporta l'omoplate de Pélops. Mais le vaisseau ayant fait naufrage, ces os furent perdus dans la mer. Plusieurs années après la prise de Troye, un pêcheur de la ville d'Érétrie ayant jetté son filet dans cette mer en retira un os. Surpris de sa grosseur, il le cacha sous le sable, et en remarqua bien l'endroit. Ensuite il alla à Delphes pour savoir de l'oracle ce que c'étoit que cet os, et quel usage il en feroit. Or il arriva que dans le même temps, des Éléens consultoient l'oracle sur le moyen de faire cesser la peste qui désoloit leur pays. La prêtresse répondit à ceux-ci, qu'ils tâchassent de recouvrer les os de Pélops, et au pêcheur, qu'il

restituât aux Élémens ce qu'il avoit trouvé et qui leur appartenoit. Le pêcheur leur rendit son os dont il reçut une bonne récompense et le privilège pour lui et ses descendans de garder cette prétendue relique qui fut consacrée à Cérès.

Que devint Pélops dans la suite?

Il se retira en Élide, à la cour d'Énomaüs, où après avoir vaincu ce prince à la course des chars, il eut pour prix de sa victoire Hippodamie sa fille unique et héritière de ses états. Par cette alliance Pélops obtint le royaume d'Élide, qu'il aggrandit ensuite par ses conquêtes, et qui de son nom fut appellé le Péloponèse.

PROGNÉE ET PHILOMÈLE.

De qui Prognée et Philomèle étoient-elles filles?

De Pandion, roi d'Athènes.

A qui Prognée fut-elle mariée?

A Térée, roi de Thrace, de qui elle eut un fils nommé Ithis.

Quel fut le sort de Philomèle?

Prognée inconsolable depuis la séparation de cette sœur qu'elle aimoit tendrement, engagea son mari à l'aller chercher. Térée y consentit; mais ayant vu Philomèle, il conçut pour elle une passion détestable; et après l'avoir déshonorée il lui coupa la

langue et l'enferma dans un château pour lui ôter toute voie de se plaindre.

Comment cette princesse fut-elle remise en liberté?

Ayant fait savoir à Prognée sa triste situation, par le moyen d'une tapisserie sur laquelle elle avoit tracé la déplorable histoire de ses aventures, Prognée vint à la tête des Baccantes pour la délivrer, et l'emmena au palais de son mari.

Quelle vengeance tirèrent-elles d'un si sanglant outrage ?

Elles poignardèrent Ithis que Prognée avoit eu de Térée et elles le servirent à manger à son père. Philomèle paroissant sur la fin du repas, jetta sur la table la tête de l'enfant. Le roi outré de rage et de fureur, mit l'épée à la main pour tuer sa femme et sa belle sœur ; mais ces deux princesses étant montées sur un vaisseau, arrivèrent à Athènes avant qu'il eût pu les atteindre. Les dieux, en punition de ces crimes, changèrent Prognée en hirondelle, Philomèle en rossignol, et Térée en hupe.

Pourquoi a-t-on métamorphosé ces personnes en ces oiseaux ?

Pour peindre leur caractère. La hupe qui aime le fumier et l'ordure, désigne les mœurs impures de Térée ; son vol lent signifie qu'il ne put atteindre les deux sœurs, son vaisseau étant moins bon voilier

que le leur. Le rossignol qui se cache dans les bois et les broussailles, désigne Philomèle qui voudroit y cacher sa honte et ses malheurs ; et l'hirondelle qui fréquente les maisons, marque l'inquiétude de Prognée qui cherche vainement son fils qu'elle a inhumainement massacré.

NARCISSE, ÉCO, PYRAME ET THISBÉE.

QUE dit la fable de Narcisse ?

C'étoit un jeune homme d'une rare beauté, qui passoit pour le fils du fleuve Céphise, en Béotie, et de la nymphe Lyriope. Sa mère ayant consulté le devin Tirésias sur la destinée de son fils, il lui répondit qu'il parviendroit à une longue vieillesse, pourvu qu'il ne se vit pas dans l'eau. Cette prédiction parut long-temps frivole. Mais l'étrange manière dont Narcisse perdit la vie, et la bisarrerie de sa passion, n'en justifièrent que trop la vérité. Éco ne fut pas la seule nymphe qui essuya les dédains de ce jeune chasseur ; toutes les autres furent également l'objet de ses mépris. L'une d'elles, irritée du sot orgueil que lui inspiroit sa beauté, s'écria un jour, en levant les mains au ciel : puisse-t-il devenir amoureux et ne jamais posséder l'objet de sa tendresse ! Némésis entendit sa prière et l'exauça. Narcisse revenant de la chasse, s'approcha d'une fontaine pour s'y désaltérer. Frappé de son image qu'il vit dans l'eau, il en fut charmé, et fut si long-temps à la considérer,

considérer, qu'il se laissa consumer d'amour et de desir. Les dieux le changèrent en la fleur qui porte son nom.

Quel est le but de la fable de Narcisse ?

C'est de peindre les funestes effets d'un amour déréglé de soi-même. Cependant il est des auteurs qui prétendent que Narcisse avoit une sœur jumelle qui lui ressembloit parfaitement et qu'il aimoit beaucoup. Ayant eu le malheur de la perdre, il venoit dans sa mélancolie sur le bord d'une fontaine où il prenoit plaisir à se contempler dans l'eau, non qu'il ne sût bien que c'étoit son ombre qu'il voyoit ; mais en la voyant il croyoit voir sa sœur, et c'étoit une consolation pour lui. Le nom de Narcisse vient d'un mot grec qui signifie engourdissement. Et en effet la fleur du Narcisse excite le sommeil ; et de là on a conjecturé que ce jeune homme, à force de se regarder dans l'eau, avoit perdu tout sentiment et étoit mort de langueur, et qu'on ne lui avoit donné le nom de Narcisse qu'après sa mort.

Que savez-vous de la nymphe Éco ?

On la fait fille de l'Air et de la Langue. Elle habitoit les bords du fleuve Céphise. Junon la condamna à ne répéter que la dernière parole de ceux qui l'interrogeoient, parce qu'elle avoit amusé cette déesse par des discours agréables pendant que Jupiter étoit avec ses nymphes, afin qu'elle n'allât point le troubler. Ayant voulu inutilement se faire aimer de

Narcisse, elle se retira dans les cavernes, dans les montagnes et dans les forêts, où elle tomba dans une langueur mortelle qui ne lui laissa que les os et la voix. Ses os s'étant pétrifiés, il ne lui resta plus que cette voix que l'on entend au milieu des forêts et des montagnes.

Que se sont proposé les poëtes dans la fable de l'Éco?

De nous apprendre d'une manière ingénieuse comment se forme l'éco. On a feint aussi que Pan en devint amoureux, parce qu'il rechercha le premier la cause de ce phénomène.

Que savez-vous de Pyrame et de Thisbée?

C'étoient deux amans dont les parens ne s'aimoient pas. Un jour qu'ils étoient convenus de se trouver sous un mûrier hors de la ville, Thisbée y arriva la première; et ayant été obligée de se cacher à la vue d'une lionne, son écharpe qu'elle laissa tomber fut ensanglantée par cet animal; ce qui ayant fait croire à Pyrame qui arriva un moment après, qu'elle avoit été dévorée, il se tua de regret. Thisbée revenue sur ses pas, et ayant jugé en voyant son écharpe, qu'il ne s'étoit tué que parce qu'il l'avoit cru morte, se perça le sein du même glaive. Les fruits du mûrier sous lequel ceci se passa, devinrent noirs de blancs qu'ils étoient. Fable qui n'a été inventée que pour montrer le malheur où se précipitent des jeunes gens

qui forment des amitiés sans le consentement de leurs parens. La métamorphose du mûrier, n'est qu'un ornement du poëte.

LES PYGMÉES ET PYGAS LEUR REINE.

Qu'étoient-ce que les Pygmées?

C'étoient, dit la fable, des peuples de la Libie qui n'avoient qu'un pied de hauteur. Montés sur des chêvres et des béliers d'une taille proportionnée à la leur, ou faisant traîner leurs chariots par des perdrix, ils s'armoient de toutes pièces pour aller combattre des grues qui venoient tous les ans les attaquer. Les femmes étoient nubiles à trois ou à cinq ans, et à huit elles étoient vieilles. Leurs villes et leurs maisons n'étoient bâties que de coquilles d'œufs; et ceux qui demeuroient à la campagne n'avoient pour retraite que des trous qu'ils pratiquoient dans la terre, d'où ils sortoient au temps de la moisson pour aller couper leurs blés avec des coignées, comme s'il s'étoit agi d'abattre une forêt.

Ces petits hommes n'attaquèrent-ils pas Hercules?

On prétend que pour venger la mort d'Antée leur roi, ils attaquèrent ce héros pendant qu'il étoit endormi, et qu'ils prirent pour le vaincre, les mêmes précautions qu'on prendroit pour former un siége. Les deux aîles de leur armée fondirent sur la main droite d'Hercules, et pendant que le corps de bataille

s'attachoit à la gauche, et que les archers tenoient ses pieds assiégés, le roi avec ses plus braves sujets livra un assaut à la tête. Le héros se réveilla, et riant du projet de ces marmots, les enveloppa dans la peau du lion de Némée, et les porta à Eurysthée.

Qu'arriva-t-il à leur reine Pygas?

Fière de sa beauté, elle osa mépriser Junon qui la changea en grue.

Que pensez-vous de tout cela?

Ce n'est autre chose qu'une imagination des poëtes, qui, sachant qu'il y avoit en Ethiopie un peuple extraordinairement petit par rapport aux autres hommes, ont été charmés d'en faire un contraste avec les géans. Ainsi les Péchiniens sont les véritables Pygmées d'Homère. Les grues se retirant pendant l'hyver dans leur pays, ont donné lieu de feindre qu'elles leur faisoient la guerre. Quant à leur reine c'étoit peut-être une princesse fort cruelle et qui faisoit à ce peuple une guerre encore plus sanglante que les grues. On a fait croire qu'elle avoit été changée en cet oiseau après sa mort pour continuer à les désoler.

LES MYRMIDONS.

Quelle est l'origine des Myrmidons?

Junon pour se venger de sa rivale Égine, mère d'Éaque, roi de Béotie, empoisonna une fontaine

qui avoit pris le nom de cette favorite de Jupiter, ce qui fit mourir la plupart des habitans. Éaque ayant prié Jupiter son père de repeupler son royaume, ce dieu fit sortir d'un vieux chêne une grande quantité de fourmis qu'il changea en hommes; et à son réveil on annonça à ce prince que ses états étoient plus peuplés qu'auparavant.

Que croyez-vous de cette manière de faire des hommes ?

Cela signifie qu'Éaque persuada aux Myrmidons, peuple de Thessalie extrêmement sauvage, et qui habitoit dans des cavernes et des creux d'arbres, de s'assembler et de former un corps de société. Cette humeur et la grande économie de ce peuple, jointes à la ressemblance de leur nom avec celui des fourmis, a donné lieu à la fable qui les fait naître de ces petits animaux qui se tiennent dans la terre, et qui sont le symbole de l'économie.

LA STATUE DE PIGMALION.

Vous avez parlé de la statue de Memnon, n'y en a-t-il pas encore une autre fameuse dans la fable?

C'est celle de Pigmalion. Ce fameux sculpteur qui avoit été témoin des débauches des Propétides, femmes de l'île de Cypre, qui furent changées en rochers par Vénus qu'elles n'avoient pas voulu reconnoître

pour déesse, conçut tant d'horreur pour un sexe qui se livroit à de si honteuses foiblesses, qu'il résolut de vivre dans le célibat. Néanmoins il fit une Statue d'ivoire dont la beauté surpassoit celle des femmes les plus parfaites. Il en devint si éperdument amoureux qu'il demanda, dans un sacrifice qu'il offrit à Vénus, de lui donner une femme qui ressemblât à la statue qu'il avoit faite. Vénus exauça sa prière, et pour qu'il ne pût douter de la parfaite ressemblance, elle anima la statue dont il fit son épouse. La déesse honora de sa présence cet hymen dont il vint un fils nommé Paphus qui donna le nom de Paphos à l'île de Cypre où Vénus étoit particulièrement adorée.

Que croyez-vous de cette fable ?

Elle nous apprend que Pigmalion dégoûté des femmes de l'île de Cypre, qui se livroient sans pudeur aux plus grands désordres (ce qui a fait dire qu'elles furent changées en rochers), éleva dans la retraite une jeune fille qu'il prit soin de former à la vertu et l'épousa.

LYCAON.

Que nous apprendrez-vous de Lycaon ?

C'étoit un prince d'Arcadie, également poli et religieux. Il étoit fort chéri de son peuple à qui il apprit à mener une vie moins sauvage, à bâtir des maisons et des villes, et à se nourrir de glands au lieu

de l'herbe qu'ils mangeoient comme les bêtes. Mais par une inhumanité qui n'étoit que trop commune dans ces temps grossiers, il souilla la fête des Lupercales, en immolant des victimes humaines. Ce qui a fait dire aux poëtes qu'il avoit donné à Jupiter un festin dans lequel il lui avoit fait servir les membres d'un enfant qu'il avoit fait égorger. Cette cruauté et son nom qui en grec signifie un loup, l'ont fait changer en cet animal aussi féroce que carnassier.

Les Danaïdes.

Que savez-vous des Danaïdes?

Bélus, roi d'Égypte, eut deux fils, Égyptus et Danaüs. Le premier régna après son père, et eut cinquante fils. Danaüs qui avoit détrôné le roi d'Argos eut cinquante filles de différentes femmes, que l'on nomma les Danaïdes du nom de leur père. Les fils d'Égyptus étant venus demander leurs cousines en mariage, Danaüs averti par un oracle qu'un de ses gendres lui ôteroit la vie, eût bien voulu éluder cette demande. Mais n'osant le faire parce qu'il ne se sentoit pas assez affermi sur le trône, il ordonna à ses filles d'égorger leurs maris la nuit même de leurs nôces. Hypermnestre fut la seule qui n'obéit point à un ordre si barbare; et elle aima mieux s'exposer au ressentiment de son père, que de tremper ses mains dans le sang de Lyncée son époux. Danaüs

qui faisoit dépendre sa sûreté de la mort de tous ses gendres, irrité contre sa fille, dont la désobéissance sembloit aggraver le crime de ses sœurs et le sien propre, la cita en justice ; mais elle fut déclarée innocente par le peuple, et elle régna sur les Argiens avec Lyncée, après la mort de Danaüs. Quant à ses sœurs, les juges qui exerçent la justice dans les enfers, les condamnèrent à remplir d'eau un tonneau perçé.

Qui a fait imaginer un supplice si extraordinaire?

On prétend que Danaüs fut le premier qui introduisit à Argos l'usage des puits ; et on ajoute que les Danaïdes furent chargées du soin de faire fournir d'eau les campagnes, à quoi elles étoient fort propres étant nées en Égypte, où l'on avoit poussé fort loin l'art de conduire l'eau dans les terres. Comme ce travail étoit fort pénible, ceux qu'on y employoit inventèrent apparemment que les dieux pour punir ces princesses, les avoient condamnées à puiser sans cesse de l'eau, et à la verser dans un tonneau percé.

HIPPOMÈNE ET ATALANTE.

Qu'est-ce qui a rendu Hippomène célèbre ?

C'est sa victoire sur Atalante, fille de Schenée, roi de Sciros, qui, ayant appris de l'oracle qu'elle ne devoit point chercher de mari, parce qu'il la rendroit malheureuse, et que sans perdre la vie,

elle cesseroit d'être ce qu'elle étoit, avoit résolu de passer ses jours dans les bois et à la chasse. Pour éloigner les concurrents qui la recherchoient à cause de sa rare beauté, elle annonça qu'aucun ne la posséderoit sans l'avoir vaincue à la course, et que si elle étoit victorieuse, la mort seroit le salaire des vaincus. Déjà plusieurs princes avoient subi ce malheureux sort, lorsque Hippomène, fils de Mégarée et petit-fils de Neptune, que l'amour de la chasteté avoit fait habiter les bois et les montagnes, pour ne point voir de femme, osa entrer en lice avec cette princesse. Par le secours de Vénus qui lui donna trois pommes d'or, il vainquit Atalante qui s'amusa à les ramasser à mesure qu'il les lui jettoit, lorsqu'il étoit sur le point de succomber. Étant entrés l'un et l'autre dans un temple de Cybèle, leur passion leur fit oublier le respect qu'ils devoient à cette déesse qui les métamorphosa en lions et les attacha à son char.

Qu'y a-t-il de mystérieux dans l'histoire d'Atalante?

Les pommes d'or signifient que les présents d'Hippomène triomphèrent de la fierté d'Atalante, et leur métamorphose nous apprend que ces deux époux étant entrés un jour qu'ils étoient à la chasse, dans une caverne, ils y furent dévorés par un lion.

HISTOIRE
DE LA VILLE DE TROIE
ET DES PRINCES TROYENS.

Où étoit située la ville de Troie ?

Cette ville anciennement la plus célèbre de l'Asie mineure, étoit dans cette partie de la Phrygie qui avoisine l'Hellespont.

Par qui et en quel temps fut fondée la ville de Troie ?

Par Dardanus, fils de Jupiter et d'Électro, environ sept cents ans avant la fondation de Rome.

Quels furent les premiers rois de cette ville ?

Après Dardanus ce fut Érichtonius son fils, qui eut pour fils et successeur Tros qui donna son nom à la ville de Troie et celui de Troade à toute la contrée. Il eut trois enfans ; Ganimède que Jupiter enleva ; Assaracus, père de Capys et ayeul d'Anchise, et enfin Ilus. Ce dernier augmenta considérablement la ville et y ajouta une citadelle à laquelle il donna le nom d'Ilion ; et ce nom s'étendit même à la ville.

Qui succéda à Ilus ?

Son fils Laomédon, qui bâtit les murailles de la

citadelle que son père avoit commencée. Il y réussit si bien, que l'ouvrage fut attribué à Apollon et à Neptune pour les raisons que nous avons données en parlant de ces deux divinités.

Quel fut l'éclat de la ville de Troie sous le règne de Priam, fils et successeur de Laomédon?

Ce prince qui avoit été fait prisonnier dans la guerre qu'Hercules fit à son père qui y fut tué, ne fut pas plutôt racheté par les Troyens, qu'il s'appliqua à rendre à leur ville capitale son premier lustre; il en répara les fortifications et y ajouta une forteresse nommée Pergame. Il aggrandit aussi considérablement son royaume, et par ses conquêtes il devint le plus puissant monarque de l'Asie.

Combien Priam eut-il d'enfans?

Parmi un assez grand nombre que lui donna Hécube son épouse, il en eut cinq sur-tout qui sont fort connus, Hector, Hélénus, Troïle, Paris et Cassandre dont nous parlerons dans la suite.

Quel est celui qui s'est rendu le plus fameux de tous?

C'est Pâris pour avoir été la cause de la ruine de sa patrie.

Que lui arriva-t-il dans son enfance?

Hécube sa mère, étant enceinte de lui, songea qu'elle mettoit au monde un flambeau ardent. Les

devins consultés sur ce rêve, dirent que l'enfant qui en naîtroit causeroit un jour la perte de sa patrie. Sur cette réponse, aussitôt qu'il fut né, on le fit exposer sur le mont Ida, où quelques bergers le nourrirent sous le nom d'Alexandre.

Quelle idée Pâris donna-t-il de lui pendant son enfance ?

A travers son déguisement on remarquoit en lui de rares qualités. Il se distinguoit sur-tout par un esprit de droiture et de justice. Enfin certains traits de grandeur qui lui échappoient, firent soupçonner qu'il étoit d'une illustre famille.

Quel témoignage Jupiter rendit-il à sa prudence et à son équité ?

On sait que tous les dieux avoient été invités aux nôces de Thétis et de Pélée, à l'exception de la Discorde qui en fut exclue, de peur qu'elle n'y causât du désordre. Cette déesse, pour se venger de cet affront, jetta sur la table du festin une pomme d'or qui portoit cette inscription : *à la plus belle.* Aussitôt tout fut en désordre. Il n'y eut aucune déesse qui d'abord ne prétendit l'emporter. Cependant elles cédèrent à Junon, Vénus et Minerve. Jupiter ne voulant pas lui-même terminer ce différend, en fit juge Pâris. Mercure fut chargé de conduire les déesses au pied du mont Ida, où Pâris conduisoit ses troupeaux. Junon, pour l'engager à

prononcer en sa faveur, promit de le combler de biens ; Minerve lui offrit la sagesse et la connoissance de toutes choses ; Vénus l'assura de le rendre possesseur de la plus belle femme du monde. Cette promesse flatta sans doute davantage Pâris qui adjugea la pomme à Vénus. Cette préférence irrita tellement les deux autres déesses, qu'elles jurèrent dès-lors la perte non-seulement de Pâris, mais aussi de Priam et de toute sa famille.

Pâris fut-il long-temps dans la condition obscure où il avoit été élevé?

Jusqu'à l'âge de trente ans; et voici l'aventure qui le fit connoître. Hector, fils de Priam, voulut donner une fête magnifique à la cour de son père, et promit une récompense à celui qui remporteroit le prix dans des jeux qu'il proposa. Pâris instruit de sa naissance par le berger qui l'avoit élevé, alla à ces jeux, et y porta toutes les marques qui pouvoient le faire reconnoître, et que sa mère avoit fait remettre au berger. Toute la cour fut enchantée de sa bonne grace et de son adresse ; il vainquit tous ceux qui se mesurèrent avec lui, entr'autres le prince Hector à qui il montra qui il étoit, pour lui épargner la honte d'avoir été vaincu par le fils d'un berger. Il fut reçu parmi les fils de Priam, avec d'autant plus de joie, que ce bon père regarda comme faux ou comme accompli l'oracle qui avoit prédit que ce malheureux fils causeroit la ruine de son royaume

avant qu'il eût l'âge de trente ans, puisqu'il les avoit accomplis. Il fut donc conduit au palais et nommé Pâris.

Que fit Pâris après son rétablissement chez son père?

Priam l'ayant envoyé en Grèce sous prétexte de sacrifier à Apollon Daphnéen, mais en effet pour redemander sa tante Hésione, femme de Télamon, roi de Salamine, il aborda à Sparte, où Ménélas qui en étoit roi, le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Il oublia bientôt la nymphe Œnone qu'il avoit épousée dans sa condition privée. Il s'attacha à Hélène, femme de ce prince, et l'enleva pendant un voyage que Ménélas fut obligé de faire en Crète, et jura de ne la point rendre qu'on ne lui eût rendu sa tante Hésione. Ménélas s'en plaignit à tous les princes grecs qui se liguèrent d'un commun accord pour faire la guerre aux Troyens; et c'est là la cause de la guerre de la ville de Troie qui fut ruinée trois cents ans après sa fondation, après un siège de dix ans, et dans laquelle il périt plus de huit cents mille Grecs et presqu'autant de Troyens.

Quel fut le lieu où devoient se rendre tous ces princes?

Ce fut le port d'Aulide en Béotie, où tous devoient se rassembler dans un certain temps, avec leurs troupes et leurs vaisseaux.

Tous s'y trouvèrent-ils au temps marqué?

Il n'y eut qu'Ulysse, roi d'Ithaque, et Achille, fils de Thétis et de Pélée qui y manquèrent.

Pourquoi Ulysse n'y étoit-il pas avec les autres?

Ce prince tendrement attaché à Pénélope son épouse, pour ne pas s'en éloigner, contrefit l'insensé. Il attela à sa charrue des animaux peu propres au labourage; il traça des sillons sur le bord de la mer, où il sema du sel au lieu de bled. Mais Palamède, fils de Nauplius, roi d'Eubée, pour l'éprouver, prit Télémaque, fils d'Ulysse, encore à la mamelle, et le mit dans le sillon que traçait sa charrue. Ulysse, pour ne pas blesser son enfant, fit un petit détour qui démasqua sa feinte, et il fut contraint de partir. Mais il s'en vengea cruellement pendant le siège de Troie. Il accusa Palamède d'entretenir des intelligences secrètes avec les ennemis; il fit fabriquer de fausses lettres, fit mettre dans sa tente une somme d'argent qu'on supposa qu'il avait reçu de Priam; ce qui le fit lapider par les soldats.

Qu'est-ce qui retardoit l'arrivée d'Achille?

La tendresse que Thétis sa mère avoit pour lui. Elle l'avoit fait élever et former par le Centaure Chiron qui le nourrit de moëlle de lion. Cette déesse qui savoit que les destins promettoient à son fils, ou peu de jours accompagnés d'une gloire immortelle, ou une longue vie sans honneur, le plongea dans le Styx pour le rendre invulnérable. Mais comme

elle le tenoit par le talon, cette partie ne put recevoir la vertu que cette eau communiqua à tout le reste du corps. Toutes ces précautions ne la rassurèrent pas encore. Elle apprit que les Grecs armoient pour l'expédition de Troie ; que cette ville ne pouvoit être prise sans son fils qui devoit y trouver la mort. Pour le dérober à ce malheur, elle l'envoya déguisé en fille à la cour de Lycomède son frère, où il épousa en secret Déidamie, fille de ce roi de Sciros, et en eut un fils nommé Pyrrus ou Néoptolème.

Comment put-on découvrir sa retraite ?

Ulysse ayant appris qu'Achille étoit déguisé à la cour de Licomède, prit un équipage de marchand, sous lequel il fut introduit dans l'appartement de Déidamie. Alors il y étala plusieurs bijoux de prix, que la princesse et les dames de sa cour admirèrent ; mais il avoit eu l'adresse d'y mêler des armes de toutes espèces, sur lesquelles Achille se jetta aussitôt. Ce qui l'ayant fait reconnoître, il fut obligé de marcher avec les autres.

Thétis ne donna-t-elle pas elle-même des armes à son fils ?

Elle lui en fit faire d'une trempe excellente par Vulcain. Ce dieu forgeron déclara à Thétis qu'il ne lui livreroit ces armes qu'à condition qu'elle lui accorderoit ce qu'il demanderoit. Le besoin qu'elle avoit de son service, fit qu'elle promit tout, pourvû néanmoins

néanmoins que ces armes fussent propres à Achille. Il ne les eut pas plutôt livrées, que la déesse prit la fuite. Le dieu boiteux ne pouvant l'atteindre, lui jetta son marteau, et la blessa au talon.

Que firent les princes Grecs assemblés au port d'Aulide ?

Ils pensèrent d'abord à nommer entr'eux un chef qui eût le souverain commandement, et le choix tomba sur Agamemnon, roi de Mycène et frère de Ménélas. Ils se disposèrent ensuite à partir. Mais Agamemnon ayant tué à la chasse une biche consacrée à Diane, cette déesse affligea l'armée d'une peste violente qui ravagea le camp des Grecs; et Neptune, à sa sollicitation, suscita des vents qui les retinrent dans le port.

Comment leva-t-on ces difficultés ?

Le devin Calcas ayant été consulté, déclara que Diane ne pouvoit être appaisée que par le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, qui consentit enfin qu'elle fût sacrifiée. Déjà le fer étoit levé sur cette innocente victime, lorsque la déesse satisfaite, substitua une biche en sa place, et transporta Iphigénie dans son temple de la Tauride, pour y faire avec le pontife Thoas l'office de prêtresse. (Circonstance qui a été imaginée sur l'histoire véritable de Jephté qui vivoit à-peu-près dans le même tems :) Quoiqu'il

en soit, les Grecs mirent à la voile, et arrivèrent heureusement devant la ville de Troie.

Dans quel état se trouvoit cette ville à l'arrivée des Grecs?

Sur le bruit de l'armement des Grecs, Priam l'avoit munie de tout ce qui étoit nécessaire pour faire une longue et vigoureuse résistance. Outre ses propres forces, il étoit encore soutenu de plusieurs princes voisins qui lui fournirent des secours considérables. Mais ce qui rassuroit davantage les Troyens, ce sont les fatalités de leur ville, c'est-à-dire, certains événemens sans l'accomplissement desquels cette ville ne pouvoit jamais être prise.

Quelles étoient ces fatalités?

La première portoit que Troie ne pouvoit être prise sans les flèches d'Hercules; la seconde, que les Troyens ne seroient jamais vaincus tant qu'ils conserveroient le Palladium ou statue de Minerve, qu'on disoit être tombée du ciel; le troisième, que pour ruiner cette ville il falloit empêcher que les chevaux de Rhésus, roi de Thrace, ne mangeassent de l'herbe des champs de Troie, et ne bussent de l'eau du Xante; le quatrième, que Troie seroit imprenable tant que Troïle, fils de Priam vivroit, et que le tombeau de Laomédon subsisteroit; le cinquième enfin, que les Grecs n'auroient aucuns succès dans leur entreprise, s'ils n'avoient Téléphe, fils d'Hercules dans leur camp.

Comment les Grecs se procurèrent-ils les flèches d'Hercules ?

Ils avoient d'abord engagé Philoctète à leur découvrir le lieu où elles étoient cachées, malgré le serment qu'il avoit fait de ne jamais le montrer. Mais il ne fut pas long-temps sans être puni de son parjure. Car en s'en allant avec les Grecs au siège de Troie, il fut blessé par une de ces flèches au pied, où il se forma un ulcère dont l'infection incommoda si fort ses compagnons, qu'ils l'abandonnèrent dans l'île de Lemnos. Il y vécut pendant plusieurs années, vomissant contre les Grecs les plus terribles imprécations. Cependant après la mort d'Achille, les Grecs chargèrent Ulysse d'aller chercher Philoctète, et après l'avoir guéri, il le détermina à se rendre au siège de Troie avec ses flèches.

Qu'étoit-ce que le Palladium de Minerve ?

C'étoit une statue de cette déesse, haute de trois coudées, tenant une pique à la main droite, une quenouille et un fuseau à la gauche.

Qui enleva cette statue ?

Hélénus, fils de Priam, mécontent de ce qu'après la mort de Pâris on avoit donné Hélène pour femme à Déiphobe son frère, se livra aux Grecs, et apprit à Ulysse et à Diomède le moyen d'enlever cette statue à la conservation de laquelle étoit attaché

le sort de sa patrie. Ce qu'ils exécutèrent, en se glissant furtivement dans la citadelle par un aqueduc.

Comment les Grecs s'opposèrent-ils à l'arrivée de Rhésus?

Ce roi de Thrace vint avec une nombreuse cavalerie au secours de Priam son allié, mais il n'arriva qu'après les portes fermées. Diomède l'ayant trouvé endormi, lui plongea son épée dans le sein, tandis qu'Ulysse enlevoit ses chevaux.

Comment les Grecs se défirent-ils de Troïle fils de Priam?

Achille tua ce jeune prince dans un combat. Ce fut après sa mort que les Troyens eux-mêmes renversèrent le tombeau de Laomédon, en faisant une brêche à leurs murailles, pour faire entrer le cheval de bois des Grecs.

Qu'étoit-ce que ce Téléphe sans lequel Troie ne pouvoit être prise?

C'étoit un roi de Mysie, fils d'Hercules et gendre de Priam, qui lui avoit donné Laodice sa fille en mariage. Il étoit assez difficile aux Grecs de le gagner. Il s'étoit d'abord opposé à leur passage, et avoit été blessé d'un coup de lance par Achille, dans une bataille qu'il leur avoit livrée. Sa blessure devenue incurable, lui causoit les plus cruelles douleurs. L'oracle d'Apollon qu'il envoya consulter, lui ayant

répondu qu'il ne pourroit être guéri que par celui qui l'avoit blessé, il enleva le jeune Oreste encore au berceau, et menaça de le tuer, si son père Agamemnon ne faisoit consentir Achille à sa guérison. Les Grecs qui savoient que sans Téléphe ils ne réussiroient pas devant Troie, firent tous leurs efforts pour engager Achille à aller le guérir. Mais ils nauroient rien obtenu de ce prince inéxorable, si Ulysse qui pénétra le sens de l'oracle, n'eut fait remarquer aux Grecs, que ce n'étoit point d'Achille qu'Apollon avoit voulu parler, mais du fer qui avoit blessé Téléphe. On prit donc de la rouille de ce fer qu'on appliqua sur la plaie qui fut aussi-tôt parfaitement guérie. Téléphe refusa néanmoins d'accompagner les Grecs au siége de Troie, à cause de son alliance avec Priam. Mais pour leur témoigner sa reconnoissance, il voulut bien demeurer quelque temps parmi eux et leur servir de guide; après quoi il retourna en Mysie.

Que pensez-vous de ce remède d'Achille?

C'est que ce prince qui avoit appris la médecine sous le centaure Chiron, envoya quelqu'onguent à Théléphe qui le guérit; ou comme quelques-uns le pensent, que la blessure même qu'il avoit reçue le guérit d'un abcès en le perçant.

Quel augure tira Agamemnon de la rencontre d'un serpent qui dévora huit oiseaux avec leur mère dans leur nid?

Cela arriva dans le temps que ce généralissime des Grecs faisoit un sacrifice aux dieux avant de commencer la guerre. Calcas qu'il interrogea, expliqua le prodige, en lui annonçant que le siège de Troie dureroit autant d'années que le serpent avoit dévoré d'oiseaux, mais que la ville seroit prise à la dixième année.

Agamemnon n'eut-il pas quelque querelle avec Achille ?

Agamemnon ayant enlevé la fille d'un prêtre d'Apollon, ce dieu prenant la défense de son ministre, envoya une peste qui ravagea l'armée des Grecs, jusqu'à ce que Calcas eut prononcé que pour la faire cesser, il falloit rendre cette fille à son père. Ce prince qui s'imagina que c'étoit Achille qui avoit suggéré ce conseil à Calcas, obligea Achille lui-même de se défaire aussi d'Hippodamie, fille de Brisès, qu'il avoit enlevée. Ce jeune prince fut si piqué de ce trait, qu'il se retira dans son camp, et qu'aucune prière ne put jamais l'engager à reprendre les armes.

Quel événement fit sortir Achille de cette inaction ?

Hector ne pouvant se mesurer avec Achille, que le dépit retenoit dans son camp, voulut se battre contre Patrocle, ami d'Achille, et il le défit aisément. Car, quoiqu'il eût pris les armes d'Achille, il n'en avoit pas la force. Aussitôt Achille furieux de la mort de son ami, se couvrit des armes qu'il avoit

reçues de Vulcain, et alla chercher Hector qui de son côté n'ambitionnoit que la gloire de le combattre. Ils fondirent l'un sur l'autre en désespérés; mais le héros Troyen succomba dans ce duel. On dit qu'Achille, pour assouvir sa colère, lui perça les talons, le lia à son char avec une courroie, et le traîna le visage dans la poussière trois fois autour de la ville assiégée; après quoi il le rendit à Priam son père, qu'il obligea à en payer une grosse rançon.

Comment périt Achille?

Ce héros qui avoit vu Polixène, fille de Priam; fut tellement épris de ses charmes, qu'il la fit demander en mariage à son père, avec promesse de le secourir contre les Grecs. Priam y consentit, et on étoit déjà dans le temple d'Apollon, où le mariage devoit se célébrer, lorsque Pâris, pour venger la mort d'Hector, tua Achille d'un coup de flèche au talon, le seul endroit par où il n'étoit pas invulnérable. La flèche lui coupa le tendon, dont la blessure est très-dangereuse; et les anatomistes appellent même ce tendon le tendon d'Achille. Les Grecs, pour se faire rendre le corps de ce prince, payèrent la même rançon que les Troyens avoient donnée pour celui d'Hector; ils lui élevèrent un temple à Sigée, instituèrent des fêtes en son honneur, et l'honorèrent comme un demi-dieu.

Qui hérita des armes d'Achille?

Ajax et Ulysse se les disputèrent; mais Ulysse par

son éloquence charma si fort les chefs de l'armée ; qui étoient arbitres du différend, qu'ils décidèrent en sa faveur. La douleur qu'Ajax en conçut, le porta aux plus grandes extrêmités. Dans l'accès de sa fureur il se jetta sur des pourceaux qu'il massacra, croyant que ces animaux étoient Agamemnon et Ménélas qui l'avoient condamné. Étant revenu dans son bon sens, il eut tant de honte de son erreur, qu'il se perça de son épée. De son sang naquit une fleur nommée Hyacinthe, sur laquelle on croit voir les deux premières lettres de son nom, A. J.

N'y a-t-il pas un autre Ajax ?

Il y en a encore un fils d'Oïles, roi de Locres, qui se distingua par son adresse aux exercices du corps, et par l'indignité qu'il commit envers Cassandre, fille de Priam, à qui il fit violence dans le temple de Minerve, où elle s'étoit réfugiée pendant l'embrasement de Troie. Il est aussi célèbre par son caractère impie. Car s'étant sauvé de plusieurs dangers, et sur-tout d'un naufrage où Minerve l'exposa pour le punir de son sacrilège, il se retira sur un rocher; et là il dit : *j'en échapperai malgré les dieux.* Neptune indigné de son audace, fendit le rocher d'un coup de trident et l'engloutit.

Quelle part les dieux prirent-ils à la guerre de Troie ?

Jupiter les ayant assemblés pour cette affaire im-

portante, ils ne purent jamais s'accorder entr'eux, de sorte qu'ils en vinrent presqu'aux mains. Les uns prirent donc le parti des Troyens, et les autres celui des Grecs.

Qui fut le premier qui descendit sur le rivage Troyen ?

Ce fut Protésilas, jeune prince Thessalien, qui, voyant que les Grecs et Achille lui-même n'osoient descendre de leurs vaisseaux, parce que l'oracle avoit prédit que le premier qui mettroit le pied sur le rivage, perdroit la vie, se sacrifia pour sa patrie, ayant été tué de la main d'Hector. Ce qui ayant rendu le courage aux autres chefs, il se fit des prodiges de valeur de part et d'autre. Mais les Troyens ayant perdu un grand nombre de leurs plus braves guerriers, les Grecs débarquèrent et se retranchèrent dans leur camp pour se mettre à couvert des vigoureuses sorties des Troyens ; et pendant les neuf premières années de ce siège si fameux, ils ne livrèrent aucun combat décisif. Ils ne songèrent qu'à se rendre maîtres de plusieurs villes tributaires de Priam, ou du moins qui avoient pris les armes pour sa défense.

Comment les Grecs parvinrent-ils enfin à se rendre maîtres de la ville de Troie ?

Par la ruse plutôt que par la force ouverte.

Quel artifice employèrent-ils donc pour cela ?

Ils firent semblant de se retirer, fatigués de la longueur du siége; et comme s'ils eussent voulu réparer l'injure faite à Minerve par la profanation du Palladium, ils construisirent un cheval de bois, dans lequel ils enfermèrent des soldats armés. A peine se furent-ils retirés dans l'île de Ténédos, que les Troyens voyant cet immense colosse, balancèrent s'ils le feroient entrer dans leur ville. Laocoon, grand prêtre de Neptune, s'y opposa de toutes ses forces. Mais un soldat grec nommé Sinon, instruit par Ulysse, s'étoit laissé prendre prisonnier par les Troyens, et leur ayant fait un récit attendrissant de la manière dont il avoit été condamné à être sacrifié, et de celle dont il s'étoit soustrait au coup mortel, surprit leur crédulité. Consulté sur le cheval, il répondit que c'étoit un vœu des Grecs pour appaiser Minerve; qu'ils ne l'avoient construit d'une si énorme grandeur, qu'afin que les Troyens ne pussent l'introduire dans leur ville, et voir de dessus son corps ce qui se passeroit dans le camp des Grecs. Ce discours suivi d'un prodige singulier acheva de les déterminer. Deux serpents vinrent s'entortiller autour de Laocoon et de ses deux enfans; et après les avoir déchirés par leurs morsures, ils allèrent dans le temple de Minerve se cacher sous les pieds de la déesse. On ne tarda plus à vouloir faire entrer dans la ville la fatale machine. On abattit un pan de murailles avec le tombeau de Laomédon, pour lui ouvrir un passage. Tous mirent la main à l'œuvre,

et s'y portèrent avec une ardeur incroyable. Ils s'abandonnèrent ensuite à la plus grande joie, se croyant délivrés de leurs ennemis. Mais dès qu'ils furent ensevelis dans le vin et le sommeil, Sinon ouvrit les flancs du cheval, en fit descendre les soldats qui y étoient enfermés, et donna le signal à l'armée grecque qui, faisant voile à petit bruit, vint fondre sur la ville où tout fut mis à feu et à sang.

Quelles circonstances remarquables accompagnèrent le sac de Troie?

Pyrrhus, fils d'Achille, massacra Priam au pied de l'autel où il s'étoit réfugié avec Polyte un de ses fils. Il immola ensuite Polyxène sur le tombeau d'Achille son père, qui montra un courage héroïque qui remplit les Grecs d'admiration. Hélène livra elle-même Déiphobe, fils de Priam, qui l'avoit épousée après la mort de Pâris, et obtint par cette action son pardon de Ménélas qui la reconduisit en triomphe à Sparte. Entre les femmes qu'on emmena captives, on compte Hécube, femme de Priam, qui échut à Ulysse, et qui eut tant de douleur de la perte de Polyxène, qu'elle se créva les yeux, et que les dieux par pitié la changèrent en chienne; ce qui a été imaginé à cause des imprécations qu'elle ne cessa de vomir contre les Grecs; Cassandre, fille de Priam, qui échut en partage à Agamemnon comme nous l'avons dit, et Andromaque, veuve d'Hector, qui fut livrée à Pyrrhus qui l'épousa.

Que devint Hélène dans la suite?

Elle retourna avec son mari à qui elle donna de nouveaux enfans. Ceux-ci après la mort de leur père, la chassèrent, et elle se retira à Rhodes chez Polixo sa parente, qui pour se venger de cette femme qui avoit causé la guerre dans laquelle son mari avoit péri, la fit prendre dans le bain par trois de ses femmes déguisées en furies, qui la pendirent à un arbre.

Pâris son ravisseur soutint-il jusqu'à sa mort la bonne réputation qu'il s'étoit faite dans sa condition privée?

Il s'en faut bien. Cet homme que sa valeur avoit fait nommer Alexandre, n'étant que berger, se corrompit dans les délices de la cour, dès qu'il fut prince. Il prit la fuite en voyant venir à lui Ménélas, et s'attira le reproche sanglant qu'Hector son frère lui fit, en lui disant qu'il n'étoit vaillant qu'auprès des femmes; et s'il tua Achille, ce fut par trahison. Philoctète le blessa avec une des flèches d'Hercules. Il se fit porter aussitôt sur le mont Ida, auprès d'Œnone, espérant que cette nymphe employeroit pour le guérir les profondes connoissances qu'elle avoit de la médecine. Mais indignée de ce qu'il l'avoit abandonnée, elle lui refusa son secours.

Que devint Hélénus, autre fils de Priam?

Pyrrhus s'étant emparé de l'Epire, lui abandonna

la partie nommée Caonie, et lui donna en mariage Andromaque qu'il avoit lui-même épousée.

N'a-t-on pas dit que Troie avoit été livrée aux grecs par la trahison d'Énée et d'Anténor ?

On l'a dit, sur ce qu'il auroit été impossible que sans quelque intelligence avec les Grecs maîtres du pays, ces deux capitaines eussent eu la liberté d'équiper des vaisseaux sous leurs yeux pour se retirer en Italie. Il y a même des auteurs qui assurent qu'on mit des gardes dans la maison de ces deux traîtres, qui ne furent point pillées, et qu'on leur rendit tout ce qui leur appartenoit lorsqu'on partagea les dépouilles.

Que savez-vous d'Énée ?

Il descendoit du côté paternel des rois de Troie, par Anchise, fils d'Assaracus, troisième fils de Tros. La fable lui donne Vénus pour mère, sans doute pour cacher les intrigues de son père avec une personne à qui on donna le nom de Vénus. Il n'est devenu célèbre que parce qu'il a plû à Virgile d'en faire son héros, et de l'immortaliser par son Énéïde

En quoi se distingua ce prince ?

Il soutint quelques combats pendant le siège de Troie ; mais ce qui lui fait plus d'honneur, c'est sa piété envers les dieux, et la tendresse que lui attribuent les poëtes pour Anchise son père, qu'il sauva

de l'embrasement de Troie. Ce vieillard ne pouvant plus marcher, Énée le prit sur son dos avec ses dieux pénates, et tenant son fils Ascagne par la main, il sortit de cette ville infortunée. Il y a de bons auteurs qui font mourir Anchise avant la ruine de Troie.

Où se retira Énée après la ruine de sa patrie?

Il se rendit à un port de Phrygie peu éloigné du mont Ida, où il s'embarqua, et fit voile au nord vers les côtes de Thrace. Comme il ne put y faire d'établissement, il gagna le midi, et passa en Crête sans plus de succès; de là en Épire dans les états de Pyrrhus, où Hélénus lui fit tout le bon accueil qu'il en pouvoit attendre. Après s'y être remis de ses fatigues, il se rembarqua et arriva à Drépane en Sicile, où il perdit Anchise son père. Enfin, il étoit sur le point d'entrer dans le pays Latin, quand Éole, à la prière de Junon, ayant élevé une tempête horrible, jetta sa flotte de côté et d'autre; mais Énée eut le bonheur d'être poussé à Carthage, d'y relâcher et d'y être reçu par Didon.

Qu'étoit-ce que cette Didon que Virgile a rendue si célèbre?

Cette reine qu'on nomme aussi Élise, craignant les fureurs de Pygmalion son frère, qui venoit d'assassiner Sichée son mari, pour avoir ses trésors, se sauva avec ce qu'elle put ramasser de monde et

de richesses. Elle aborda en Afrique, vis-à-vis de Drépane. On dit qu'ayant eu permission d'Iarbas, roi de Gétulie, de s'établir dans le pays et de s'étendre aussi loin que la peau d'un bœuf le pourroit, elle la fit couper en lanières fort étroites, et par ce moyen elle embrassa une vaste enceinte de pays; et on prétend que Carthage tira de là le nom de *Byrsa* qu'on lui donnoit indifféremment, et qui signifie *cuir de bœuf.*

Quel accueil Didon fit-elle à Énée quand il aborda dans ses états?

L'attachement qu'elle avoit toujours eu pour Sichée son mari, ne s'étoit jamais démenti. Elle avoit renoncé constamment à tous les avantages qu'auroit pu lui procurer un nouvel engagement, dans la situation où elle étoit. Sa fidélité avoit été jusqu'à lui attirer la colère d'Iarbas, qui mit tout en œuvre pour la toucher. Mais le mérite qu'elle trouva dans Énée, sa figure, le plaisir qu'elle prit à lui entendre compter ses malheurs, firent naître en elle des sentiments qui éteignirent ses premiers feux et en allumèrent de nouveaux. Le ciel leur fut contraire; ses ordres appelloient le héros Troyen en Italie. Il obéit. Ni les avantages d'un royaume tout fondé, ni l'amour, ni les larmes de Didon ne purent le retenir. Cette reine, après avoir vu partir Énée, monta désespérée sur un bucher qu'elle avoit fait préparer; et elle s'y perça le cœur d'une épée, à la vue de l'ingrat qu'elle chargea d'imprécations.

L'aventure d'Énée et de Didon a-t-elle quelque chose de vrai?

Rien n'est plus fabuleux et plus contraire à l'histoire. Didon ne vint au monde que plus de deux cents ans après Énée, et c'est ce qu'on appelle l'anachronisme de Virgile. Ce poëte a bien senti cette erreur de chronologie, mais en habile homme il n'a pas voulu priver son ouvrage d'un épizode très-agréable et très-intéressant pour les Romains, puisqu'il fait remonter les haines mutuelles de Rome et de Carthage, jusqu'au point de la naissance de ces villes.

Que devint Énée après son départ de Carthage?

Il passa en Sicile, où il célébra l'anniversaire de la mort d'Anchise, et alla ensuite consulter la Sybille de Cumes. Il parvint à l'embouchure du Tibre, et de là au pays Latin.

Pourquoi Énée alla-t-il consulter la Sybille de Cumes?

C'est un épizode de l'invention de Virgile. Il y alla pour apprendre comment il pourroit descendre dans les enfers. Il vouloit y revoir son père, et savoir la suite des destinées qui l'attendoient. Après être sorti des enfers il fit alliance avec Latinus, roi du pays latin, qui lui promit sa fille Lavinie en mariage. Mais il fallut combattre Turnus, roi des Rutules, à qui cette princesse avoit aussi été promise. Après une bataille,

bataille, les deux concurrents en vinrent aux mains dans un combat singulier. Turnus y perdit la vie, et Lavinie devint la récompense d'Énée qui bâtit Lavinium du nom de sa femme, et régna sur le trône de Latinus qu'il transmit à Ascagne son fils.

Énée n'a-t-il pas été mis au rang des dieux?

Vénus sa mère, ayant obtenu pour lui une place dans l'olympe, chargea le fleuve Numicius qui coule dans le pays latin, de le purifier de tout ce qu'il avoit de mortel et de terrestre; après quoi elle l'installa parmi les dieux. Cela paroît fondé sur ce qu'Énée étant tombé dans ce fleuve, et n'ayant point paru depuis, on publia qu'il avoit été enlevé au ciel.

Qui succéda à Ascagne son fils?

Après sa mort on alla chercher Lavinie sa belle-mère, qui s'étoit retirée dans les forêts. Elle en revint avec un fils qui fut nommé Sylvius, comme étant né dans les bois, et Posthumus, parce qu'il vint au monde après la mort de son père. Il fut mis sur le trône malgré les prétentions d'un fils d'Iule-Ascagne. Le peuple se déclara pour lui, parce que le royaume appartenoit à sa mère de qui Énée l'avoit reçu. Cependant, pour consoler le compétiteur, on lui donna la charge de souverain pontife, que sa famille qui porta le nom de Julia, conserva si long-temps. C'est de ce dernier que descendoit Jules-

César. Sylvius fut aussi nommé Jules, et il donna des rois à Albe.

Que devint Créüse première femme d'Énée ?

Elle disparut pendant l'embrasement de Troie, lorsqu'elle fuyoit avec son mari. On dit que Cybèle, par une faveur singulière, la transporta sur le mont Ida, pour la dérober aux insultes du vainqueur, et pour la consacrer à son culte.

Qu'y a-t-il de véritable dans le siège de Troie ?

Rien n'est plus constant que la prise de cette ville, qui fut ruinée l'an du monde 2870. Mais si le fond de l'histoire est vrai, plusieurs circonstances qu'on en raconte sont fabuleuses. Par exemple, ce qui a donné lieu à imaginer ce cheval de bois, c'est que les Grecs se retirèrent derrière une montagne nommée *Hippias*, qui signifie *cheval* ; ou que la machine dont on se servit pour abattre ses murs, se terminoit par une tête de cheval de fer, au lieu de celle d'un bélier. Car en admettant cette entrée d'un prodigieux cheval de bois dans la ville, il faudroit croire que les Troyens étoient des stupides et des insensés qui n'avoient pas l'ombre de raison.

Que devint après la prise de Troie, Agamemnon généralissime des princes Grecs ?

Égiste son parent, se fit aimer de Clytemnestre son épouse, pendant qu'il étoit devant Troie. A son

retour, ils formèrent le complot de s'en défaire; et un jour Clytemnestre ayant prié au milieu d'un festin, son mari de quitter un habit à la Phrygienne, qu'il portoit depuis la prise de Troie, pour en prendre un qu'elle avoit tissu pendant son absence, ce roi se prêta par complaisance au désir de sa femme. Mais ses bras s'étant embarrassés dans les manches, dont elle avoit fermé les issues, les conjurés se levèrent et le massacrèrent aussitôt. L'infidèle Clytemnestre épousa Égiste, et lui mit la couronne sur la tête.

Que devint Oreste après le meurtre de son père?

Sa mère avoit aussi résolu de le faire mourir. Mais Électre sa sœur le fit sauver secrètement chez son oncle Strophius, roi de la Phocide, qui avoit épousé la sœur d'Agamemnon. Ce fut là qu'Oreste lia avec Pilade son cousin, cette amitié qui les rendit pour jamais inséparables.

Oreste ne vengea-t-il pas le meurtre de son père?

Quelques années après sa fuite, il revint à Argos avec son gouverneur. Il y vit sa sœur Electre qu'on avoit mariée avec un homme de la lie du peuple, afin que ses enfans fussent indignes de la couronne. Electre fit courir le bruit de la mort d'Oreste; ce qui remplit de joie Egiste et Clytemnestre. Comme ils étoient dans le temple pour remercier les dieux de cette bonne nouvelle, Oreste y entra avec des soldats armés, et tua de sa propre main Clytemnestre et

Egiste. S'étant enfin fait connoître pour le fils d'Agamemnon, il monta sans difficulté sur le trône d'Argos et de Mycène.

Un crime aussi horrible demeura-t-il impuni?

Les furies s'emparèrent aussi-tôt d'Oreste, et lui représentèrent jour et nuit toute l'horreur de son parricide. Après s'être soumis à l'expiation chez les Athéniens et les Thrézéniens, il consulta l'oracle de Delphes, qui lui déclara qu'il n'obtiendroit sa délivrance, qu'en enlevant la statue de Diane dans la Tauride, pour l'apporter en Grèce. Il entreprit ce voyage avec son cher Pylade, et ce ne fut pas sans courir de grands périls. Une loi du pays portoit que tous les étrangers qui aborderoient sur la côte, seroient immolés à cette déesse. Ce fut alors qu'on vit ce généreux combat d'amitié, où chacun de ces deux amis offroit sa vie l'un pour l'autre. Le sort tomba sur Oreste, qui, étant mis entre les mains d'Iphigénie, prêtresse, en fut reconnu pour son frère, au moment qu'elle alloit l'immoler. Elle fit adroitement suspendre le sacrifice, faisant accroire au roi que ces étrangers étant coupables de meurtres, on ne pouvoit les immoler qu'après les avoir expiés; que la cérémonie devoit se faire sur la mer; et que la statue de Diane ayant été profanée par ces impies, on la devoit purifier. Iphigénie étant montée sur le vaisseau de son frère, se sauva avec lui, emportant la statue dans un faisceau, et elle fut dans

la suite placée dans les bois Ariciens. Oreste se trouva aussitôt délivré des furies, et il reprit le gouvernement de ses états.

Que devint Oreste dans la suite?

A son retour il fit épouser Électre à son cher Pylade; et après avoir engagé le peuple de Delphes à massacrer Pyrrhus qui avoit enlevé Hermione, fille de son oncle Ménélas et d'Hélène, il épousa cette princesse avec laquelle il vécut assez paisiblement, et réunit le royaume de Sparte à ceux d'Argos et de Mycène.

Que devint Ulysse après la prise de Troie?

Ce prince qui étoit fils de Laerte et d'Anticlée, régnoit sur deux petites îles de la mer Ionienne, nommée Ithaque et Dulichi. Par son éloquence et ses artifices, il contribua autant à la prise de Troie qu'Ajax et Diomède par leur valeur. Il fut le plus traversé de tous les héros grecs dans son retour, et il erra pendant dix ans avant de rentrer dans sa patrie. A peine s'étoit-il embarqué, qu'il fut jetté sur les côtes de Thrace, et ensuite sur celles d'Afrique. Ses compagnons ayant mangé d'un fruit qui leur fit oublier leur patrie, eurent peine à quitter ce pays. S'étant enfin remis en mer, il mouilla dans l'île des Cyclopes, où il vit d'abord six de ses compagnons dévorés par Polyphème, fils de Neptune, le plus fameux des cyclopes. Ulysse, à qui, par grace il

avoit promis de ne le manger que le dernier, trouva le moyen de l'enivrer et de lui crêver l'œil qu'il avoit au milieu du front.

Quel service Éole rendit-il à Ulysse?

Ce prince ayant abordé dans l'île d'Éolie où régnoit ce dieu des vents, en reçut l'accueil le plus favorable. Il mit tous les vents dans sa disposition, et les enferma dans des outres qu'il lui donna. Il ne laissa souffler que le Zéphire dont il avoit besoin. Mais ses compagnons curieux de voir ce que contenoit ses outres, les ayant percés, les vents échappés mirent le désordre par-tout et causèrent une tempête qui les jetta chez les Lestrigons, nation d'antropophages, dont le roi dévora quelques-uns, et fit couler tous leurs vaisseaux à fond, excepté celui d'Ulysse qui prit aussitôt la fuite. S'étant rendu à force de rames dans l'île où régnoit la magicienne Circé, fille du Soleil et de Persée, cette enchanteresse changea ses compagnons en pourceaux; c'est-à-dire, que la mollesse et la bonne chère les rendirent semblables à ces animaux. Ulysse se préserva de ses enchantements, par le moyen d'une herbe nommée moly, que lui avoit donnée Jupiter, et la contraignit, l'épée à la main, de rendre à ses compagnons leur première forme. Il l'épousa ensuite, et en eut un fils appelé Télégone. Après un an de séjour, il alla aux enfers consulter le devin Tyrésias qui lui donna des instructions; après quoi il se remit en mer.

Quels nouveaux dangers se présentèrent sur sa route?

Il rencontra d'abord les Syrènes, qui, par l'harmonie de leur chant, attiroient les étrangers pour les faire périr, et il les évita comme nous l'avons dit ailleurs. De là ayant abordé dans une île où paissoient les troupeaux du Soleil, que gardoit Phaëtuse sa fille, ses compagnons, malgré sa défense, se ruèrent sur ses troupeaux. Mais les morceaux qu'ils voulurent faire cuire, jettèrent des cris si effroyables, qu'ils s'enfuirent dans leurs vaisseaux, et bientôt après ils firent tous naufrage, excepté Ulysse. Ce héros s'étant attaché à une planche, aborda dans l'île d'Ogygie, où la nymphe Calypso qui y régnoit, le reçut avec toute sorte d'amitié. Elle le retint pendant sept ans, et lui offrit même l'immortalité s'il vouloit l'épouser. Ulysse ne pouvant oublier sa chère Pénélope, renonça à cet avantage, prit congé de la déesse, et partit pour se rendre dans sa patrie sur un vaisseau qu'elle lui fit équiper.

Ulysse ne franchit-il pas aussi le fameux détroit de Sylla et de Carybde?

Sylla et Carybde sont deux gouffres à l'opposite l'un de l'autre entre Reggio et Messine, dont l'eau, en se précipitant, fait un bruit effroyable. Les poëtes ont débité à leur sujet plusieurs fables. Selon Ovide, Sylla étoit une belle nymphe dont Glaucus, dieu marin, ne put fléchir l'insensibilité. Il alla implorer

le secours de Circée, qui, touchée elle-même du mérite de ce dieu, résolut de le punir en faisant mourir sa rivale. Elle composa un poison qu'elle jetta dans la fontaine où la nymphe allant se baigner fut changée en monstre. Virgile lui donne la tête d'un homme, le corps d'une fille jusqu'à la ceinture, et le reste du corps terminé en poisson. Homère dit qu'elle avoit six têtes, et chaque tête trois rangs de dents et douze pieds. Elle avaloit les vaisseaux tout entiers, et elle avoit autour de sa ceinture des chiens qui dévoroient ceux qui tomboient dans son gouffre. Quant à Carybde, c'étoit, dit-on, une femme cruelle qui se ruoit sur les passants pour les piller. Elle déroba quelques bœufs à Hercules qui la tua, et elle fut changée en un monstre marin.

Quelles mesures prit Ulysse en arrivant à Ithaque ?

Il y arriva déguisé en mandiant, et ne se découvrit qu'à Télémaque son fils. Il aborda Pénélope, sans en être connu, et lui fit une fausse histoire, en lui disant qu'il avoit reçu Ulysse chez lui en Crête, et l'assura qu'il seroit bientôt de retour. Il eut la satisfaction d'apprendre de Pénélope même, comme elle avoit passé sa vie depuis le départ de son mari, dans les larmes et la douleur, malgré la foule de prétendants qui l'obsédoient. Elle lui déclara que ne pouvant plus éluder leurs poursuites, elle leur avoit proposé pour le lendemain de tirer la bague avec l'arc d'Ulysse, et avoit promis d'épouser celui

qui viendroit à bout de s'en servir. Ulysse approuva cet expédient, espérant de trouver un moyen de se venger des poursuivants. Tous en effet essayèrent envain de tendre l'arc. Ulysse demanda après eux d'éprouver ses forces. Il banda l'arc, et tira sur les poursuivants qu'il mit tous à mort l'un après l'autre, aidé de Télémaque son fils, et d'Eubée son fidèle domestique. Ensuite il régna paisiblement dans son île.

Comment mourut Ulysse?

Tirésias lui avoit prédit qu'il mourroit de la main d'un de ses enfants. Pour détourner ce malheur, il voulut fuir dans une solitude. Mais Télégone qu'il avoit eu de Circée, étant venu dans son palais pour le voir, et l'entrée lui en ayant été refusée, il s'éleva un tumulte à ce sujet. Ulysse courut pour l'appaiser, et Télégone le tua sans le connoître.

TROISIÈME PARTIE.

DU CULTE QU'ON RENDOIT AUX DIVINITÉS.

QUEL culte les anciens rendoient-ils aux fausses divinités?

Ce culte consistoit en des idoles qu'ils faisoient de ces faux dieux, en des temples qu'on élevoit en leur honneur, et en des sacrifices qu'on leur offroit.

Quelles formes avoient les anciennes idoles?

Ce n'étoient d'abord que des monceaux de pierres, des aiguilles, des colonnes ou des pierres quarrées. Dans l'île d'Orcade, l'image de Diane étoit un morceau de bois non travaillé; à Cithéron, Junon n'étoit représentée que par un tronc d'arbre coupé; et à Samos, par une simple planche. Mars se représentoit par une épée, Pallas par une lance, Vulcain par le feu, et ainsi des autres. Depuis l'invention même de la sculpture, les statues étoient encore fort grossières. Les jambes et les bras n'étoient point séparés de la matière, les yeux étoient fermés, les bras pendants et comme collés le long du corps; c'étoient des figures informes qui se terminoient en gaîne, n'ayant rien d'animé, nulle attitude, nul geste. Ce fut Dédale qui commença à leur donner des yeux, des pieds et des mains. Il y mit en quelque façon

de l'ame et de la vie. Les ouvriers s'appliquèrent ensuite à les perfectionner; et avec le temps, on vit paroître les chefs-d'œuvres des Phidias, des Praxitèles et des Myrons qui ont fait l'ornement de la Grèce, et font encore l'admiration des connoisseurs.

Comment nomme-t-on ces statues informes de Mercure, de figure quarrée, sans bras et sans pieds, que l'on plaçoit dans les carrefours, sur les grands chemins, devant les temples et les maisons?

On les nommoit *Hermès*. Quoique ce nom fût consacré aux statues de Mercure, on le donnoit néanmoins à toutes celles qui en imitoient la forme. Ainsi quand elles représentoient Apollon, on les nommoit *Hermapollon*; Minerve qui en grec se nommoit *Athené*, *Hermathènes*; Cupidon qui en grec s'appelloit *Éros*, *Hermeros*, et ainsi des autres.

De quelle matière faisoit-on les statues des dieux?

De toute sorte de matières; d'or, d'argent, de pierre, de marbre, de bois, de terre même. Celle de Jupiter à Sycione étoit de buis; à Éphèse, celle de Diane étoit du Cédre. Jupiter-Olympien étoit d'or mêlé avec l'yvoire, l'ébène et les pierres précieuses.

Quand a commencé l'usage des statues?

Il n'a pas commencé également dans tous les pays. Il y en avoit du temps de Jacob dans l'Orient, puisque Rachel emporta les idoles de son père Laban. Les Grecs ne s'en sont servis que long-temps après;

les Romains mêmes ont été plus de cent soixante-dix ans sans avoir aucune statue, et les temples des Perses n'en avoient pas.

Quel étoit l'usage des statues chez les payens?

Cet usage a varié dans le paganisme. D'abord il ne servit qu'à rappeller le souvenir ou quelqu'attribut de la divinité. Ensuite l'ignorance, la dépravation et l'aveuglement allèrent si loin, qu'on regarda les statues comme les divinités qu'elles représentoient, et qu'on leur rendit le culte et les honneurs qui ne sont dûs qu'à Dieu seul.

Quel honneur rendoit-on à ces statues?

On ne peut rien ajouter au respect qu'on avoit pour elles. Lorsqu'on passoit auprès, on se prosternoit ou on portoit la main à la bouche, pour marquer qu'on les adoroit. On leur faisoit des vœux, on leur adressoit des prières pour en obtenir toute sorte de biens et la délivrance de tous les maux. Au jour de leurs fêtes, on les paroit de rubans, de bandelettes et de rameaux; on les oignoit d'huile, ou on les frottoit avec de la cire pour les rendre plus luisantes.

Quand a-t-on commencé à élever des temples aux faux dieux?

Dans les premiers temps les hommes n'ayant pas encore trouvé l'architecture, habitoient dans des cavernes ou sous des tentes, et ils adoroient Dieu

par-tout où ils se trouvoient. Mais dès que l'art de bâtir fut trouvé, ils élevèrent des temples, comme des lieux d'assemblée où l'on devoit se trouver pour invoquer publiquement la divinité. On ne sauroit marquer précisément quand furent bâtis les premiers temples. On en trouve dans les tems les plus anciens à Babylone, en Egypte, et dans la Grèce. Quelques-uns de ces temples sont devenus très-célèbres, comme celui de Diane à Ephèse.

En quoi consistoient les sacrifices qu'on offroit dans le paganisme?

Ces sacrifices ont été fort différents selon les pays et selon les temps. Quelquefois on n'offroit aux dieux que des fruits et des libations de vin et d'huile. Ensuite, comme si les hommes fussent devenus ennemis d'eux-mêmes, ils offroient d'autres hommes en sacrifice; ils immoloient même des vieillards et des enfans. Les Israëlites dans leurs égarements sacrifièrent leurs propres enfans aux dieux des nations.

Ces sacrifices barbares durèrent-ils long-temps?

Ils devinrent plus rares à mesure que les peuples furent plus policés. On y substitua depuis des animaux différents; par exemple, le bœuf à Jupiter, le taureau à Mars, le cheval à Neptune, le bouc destructeur de la vigne à Baccus, la vache à Cérès et à Junon, la biche à Diane, et la chêvre aux dieux Faunes.

Quelles cérémonies employoit-on dans les sacrifices?

Il y en avoit un grand nombre. On examinoit avec soin s'il n'y avoit pas quelque tache à la victime. On la purifioit aussi bien que les assistans par une eau nommée lustrale. La victime étant égorgée, on la mettoit dans le feu pour y être entièrement consumée, si c'étoit un holocauste, et on l'arrosoit avec du vin. Mais dans les autres sacrifices, on en réservoit une partie pour les ministres et pour ceux qui les offroient. Après quoi on dansoit en chantant des hymnes en l'honneur de la divinité. On regardoit comme sacrés tous les vases et les instrumens qui servoient aux sacrifices. On étoit extrêmement attentif à ces actes de religion. On y gardoit un profond silence, et on avertissoit les sacrificateurs de penser à ce qu'ils faisoient.

Chaque divinité n'avoit-elle pas ses prêtres particuliers?

C'étoit assez l'ordinaire que chaque divinité eût ses prêtres qui lui fussent spécialement consacrés. Les *Curettes* ou *Corybantes* étoient ceux de Cybèle; Vesta avoit les Vestales; Jupiter avoit ses prêtres, parmi lesquels on en choisissoit un pour présider aux autres sous le nom de *Flamen*. On les nommoit *Auspices*, lorsqu'ils prédisoient l'avenir par le vol des oiseaux; *Aruspices*, par l'inspection des entrailles de la victime. Les *Druides* étoient les prêtres des Persans et même des anciens Gaulois.

Quelles étoient les fêtes des payens?

Chaque divinité et quelquefois même chaque événement considérable avoit des fêtes qui lui étoient propres, et on les célébroit diversement. Les fêtes de Cybèle étoient remplies d'actions si libres qu'il étoit défendu aux hommes de s'y trouver. Les fêtes de Baccus étoient distinguées par l'ivrognerie. Celles de Cérès étoient encore plus licentieuses, et celles de Vénus moins chastes que les autres. Dans les fêtes de Pallas, les filles s'habilloient militairement, et dans les Saturnales les esclaves prenoient la place de leurs maîtres, et ces derniers étoient obligés de servir leurs domestiques. Comme on élevoit souvent des princes aux rangs des dieux, on célébroit à cette occasion une fête sous le nom d'*apothéose* qui avoit des cérémonies particulières. Enfin, toutes ces fêtes étoient ordinairement accompagnées de jeux et de spectacles publics.

JEUX DES ANCIENS.

Qu'étoient-ce que les jeux qui servoient aux fêtes des payens?

Ils consistoient sur-tout dans la *course*, le *saut*, le *disque* ou le *palet*, la *lutte* ou le *pancrace*, le *javelot* et le *pugilat*; et ces exercices composoient ce qu'on appelle le *pentatle*. Dans les jeux scéniques, c'étoit le chant, la musique et les tragédies où les musiciens et les poëtes disputoient le prix.

Comment se faisoit la course chez les anciens?

Elle se faisoit à pied ou à cheval, ou sur des chars tirés par deux ou par quatre chevaux. Cette course étoit simple ou redoublée; dans celle-ci on parcouroit deux fois le stade ou la lice, et elle s'appelloit *diaule*.

En quoi consistoit le *saut*?

A franchir un fossé ou quelqu'élévation ou quelqu'espace marqué. Celui qui sautoit le mieux et le plus loin, remportoit le prix.

Qu'étoit-ce que le *palet*?

C'étoit un espèce de carreau fait ou de bois ou de pierre, ou de fer; et la victoire étoit adjugée à celui qui le jettoit le plus loin. Les palets étoient fort grands et fort pesants, et il en arrivoit quelquefois de funestes accidents, comme on le voit dans l'histoire d'Apollon et de Persée.

En

En quoi consistoit la *Lutte ?*

Dans un combat de deux personnes corps à corps; et celui qui, par force ou par adresse, renversoit son adversaire et l'empêchoit de se relever, remportoit la victoire. Les lutteurs se frottoient le corps d'huile pour échapper plus aisément à leur ennemi; et il n'y avoit pas de tours de souplesse qu'on n'employât pour obtenir le prix. Lorsqu'un des deux champions étoit terrassé, il faisoit tous ses efforts pour se relever, pendant que son antagoniste lui serroit la gorge, lui marchoit sur le ventre, et le traitoit de la manière du monde la plus inhumaine. La lutte ou simple ou composée étoit appelée le *Pancrace.*

Qu'étoit-ce que le *Pugilat ?*

C'étoit un combat qui se donnoit avec le ceste qui étoit une espèce de gantelet fait de cuir de bœuf. Les combattans s'en couvroient les mains et les bras jusqu'aux coudes par le moyen de plusieurs courroies; et avec ces gantelets ils se portoient des coups si terribles, qu'ils se cassoient souvent les dents et se brisoient les mâchoires.

En quoi consistoit le combat du *Javelot ?*

A lancer une pierre ou un javelot ou quelqu'autre chose avec le plus d'adresse et le plus loin qu'il étoit possible. On employoit l'arc ou la baliste, ou un autre instrument appelé *amentum*, dont on se servoit

pour suspendre à la flèche une courroie qu'on tenoit à la main pour mieux viser.

Que nous direz-vous du combat des gladiateurs?

C'étoit de tous les combats le plus méprisé. Les gladiateurs se servoient ordinairement de deux épées, attaquant et se défendant également des deux mains, et alors on les appelloit *Dimachœri*, d'un vieux mot latin qui veux dire double épée. On ne peut rien comparer à la rage avec laquelle ces sortes de gens se battoient, qu'à la fureur qu'avoit le peuple Grec et Romain de voir des hommes se couvrir de plaies et de sang, et s'entretuer au milieu de l'arène.

N'y avoit-il pas à ces jeux des juges pour adjuger le prix?

Oui, et ces juges étoient nommés *Hellanodices*. Leur place étoit dans le lieu le plus avantageux, et il n'y avoit point d'appel de leur décision. Le nombre n'en fut pas toujours le même, et il varia selon les différentes circonstances.

Où se célébroient ces jeux?

Dans les premiers temps où régnoit la simplicité, c'étoit en pleine campagne. Mais dans la suite on construisit, sur-tout dans les grandes villes, des lieux propres à les célébrer avec toute la magnificence possible; et ces lieux portoient différents noms. A Pise, l'endroit destiné aux jeux olympiques s'ap-

peloit le Stade, à Rome, c'étoit le Cirque; à Constantinople, l'Hippodrôme.

Étoit-ce dans ces lieux que se donnoient tous les combats?

Pour les Scéniques on avoit des théâtres publics; et pour le combat des gladiateurs, soit des uns contre les autres, soit contre les bêtes féroces, des édifices faits exprès qu'on nommoit *Arènes*, Colisées. Dans les uns et dans les autres, on avoit pratiqué un nombre prodigieux de loges, et d'autres places auxquelles on arrivoit par de petits escaliers ménagés dans l'épaisseur des murs. Dans ceux de ces édifices où l'on combattoit contre des animaux, on avoit pratiqué dans le bas des cloisons où on les tenoit enfermés; et on les ouvroit par le moyen d'une coulisse qui se levoit lorsqu'on vouloit les lâcher dans l'arène où ceux qui devoient se battre avec eux les attendoient. On n'épargnoit rien pour avoir les animaux les plus féroces, et en même temps les plus rares; et quelquefois on les faisoit venir du fond de l'Afrique avec des dépenses extraordinaires.

Ne donnoit-on pas encore dans ces lieux des *Naumachies*?

Oui; pour cela on y faisoit conduire de l'eau en si grande abondance, et l'espace qui la contenoit étoit si vaste, que plusieurs galères y manœuvroient à l'aise; et on y représentoit dans toute l'exactitude possible un vrai combat naval.

Faites-nous la description du Stade qui servoit aux Jeux Olympiques?

C'étoit un espace de six cents pas qu'on avoit renfermé de murs près de la ville d'Elis et du fleuve Alphée, et qu'on avoit orné de tout ce qu'on avoit cru propre à l'embellir. Mais comme on avoit été contraint de s'assujétir au terrain qui étoit inégal, ce stade étoit fort irrégulier. Il étoit composé de deux parties. La première dont la figure ressembloit assez à la proue d'un vaisseau, étoit nommée la barrière. C'étoit là qu'étoient les écuries et les remises où se tenoient les chevaux et les chariots, et où ils s'apparioient. La seconde étoit nommée la *Lice*, et c'étoit dans l'espace qu'elle contenoit, que se faisoient les courses soit à cheval, soit dans les chariots. La séparation de ces deux lieux étoit fermée avec une corde qui se baissoit par une espèce de mécanique, et c'étoit le signal pour entrer en lice. Au bout de la lice étoit la borne autour de laquelle il falloit tourner; et comme celui qui en approchoit le plus, étoit, toutes choses égales, plutôt revenu au lieu d'où il étoit parti, c'étoit là principalement que consistoit l'adresse de ceux qui conduisoient les chars, et où en même temps ils couroient le plus grand danger. Car indépendamment de ce qu'ils pouvoient s'y rencontrer avec un autre char, si on venoit à toucher cette borne, l'essieu se brisoit en mille pièces, ou recevoit du moins quelqu'échec

qui lui faisoit perdre tout l'avantage. Des deux côtés de cette lice dans toute sa longueur étoient les places des spectateurs.

Combien duroient ces jeux olympiques?

Cinq jours. Le premier étoit destiné aux sacrifices; le second au pantatle et à la course à pied; le troisième au combat du pancrace et de la lutte simple; les deux autres à la course des chevaux et à celle des chars.

Étoit-il permis à un chacun d'assister à ces jeux?

Comme les Athlètes combattoient nuds dans ces jeux, il étoit défendu aux femmes et aux filles d'y assister, sous peine d'être précipitées d'un rocher fort escarpé, ou au moins de passer l'Alphée pendant tout le temps de leur célébration.

Fin de la troisième partie de la Mythologie.

HIÉROGLYPHES DES ÉGYPTIENS,

PRINCIPALE SOURCE DE LA FABLE OU MYTHOLOGIE.

— Ce que vous nous avez dit des différentes formes sous lesquelles les Poëtes ont représenté les divinités du paganisme, suffit-il pour nous faire connoître la véritable source de la Fable ?

= Ce seroit peu d'avoir montré ces différentes formes sous lesquelles les Poëtes ont représenté les divinités du paganisme, si nous ne cherchions à connoître les figures Hiéroglyphiques des Égyptiens qui, contre l'intention de ceux qui les ont inventées, sont devenues la principale source de la Fable, sans détruire néanmoins celles que nous lui avons attribuées.

— Pouvez-vous prouver ce que vous avancez si hardiment ?

= Il nous faudra pour cela remonter jusqu'au déluge qui a fait périr dans les eaux, à l'exception de Noé et de ses trois fils, toute la postérité d'Adam,

qui, pendant 1656 ans, s'étoit fort multipliée, en vivant alors plusieurs siècles. Car c'est dans ces quatre hommes, c'est-à-dire, dans *Noé*, *Sem*, *Cham*, et *Japhet*, que sont placées les annales et les archives du monde. C'est l'unique famille d'où descendent tous ceux qui ont repeuplé la terre. Voilà d'où viennent tous les arts, toutes les langues, toutes les coutumes, toutes les lois. Il n'y a pas de monumens plus anciens que l'âge de Noé. Aucune histoire vraie ne nous conduit plus haut. On n'a trouvé ni édifices, ni inscriptions, ni tombeaux, ni médailles, ni temples, ni villes, en un mot rien de tout ce qui peut subsister plusieurs siècles, qui contredise l'Historien sacré qui nous a fait le récit de cet événement terrible de la justice divine contre les hommes criminels. Dans tout ce qu'on sait et qu'ont sû les anciens, il n'est rien qui ne confirme l'Histoire de Moyse, toute extraordinaire qu'elle est. Toutes les Nations ont conservé la mémoire du déluge. Toutes ont fait mention de l'arche, et ont retenu le nombre des trois fils de *Saturne* ou de *Noé* qui ont eu l'empire du monde. Le double visage attribué à *Janus*, est un reste de la vérité et de la manière dont Noé avoit vu le premier monde et le second.

— Quel rapport les Egyptiens et leurs Hiéroglyphes peuvent-ils avoir avec le déluge et la famille de Noé ?

= Ils en ont un très-direct. Car les Egyptiens sont la plus ancienne colonie de la famille de Noé. Il faut donc, pour connoître l'origine de ce peuple connoître aussi ce patriarche réparateur du monde, son gouvernement, et les motifs qui ont causé la séparation des Egyptiens de la famille générale qui par sa multiplication ne pouvoit plus se contenir dans le pays qui l'avoit vu naître.

— Que nous apprendrez-vous donc de Noé et de son gouvernement ?

= Ce patriarche qui avoit vêcu six cents ans sous l'ancien monde, et qui vêcut encore trois cens cinquante ans sous le nouveau, avec ses trois fils, gouverna, pendant tout ce temps avec beaucoup de bonté, sa famille qui se multiplia prodigieusemet dans ce long espace de trois siècles et demi, et lui fit goûter une paix dont le désintéressement étoit la source ; personne n'étant opprimé, et personne n'ayant d'autre maître que Dieu. C'est là le temps que les Poëtes ont appelé l'*âge d'or de Saturne*. Il n'y avoit alors parmi les descendans de Noé qu'une seule langue ; moyen admirable pour unir tous les hommes, et rendre leur société plus étroite et plus douce. L'unité de la religion en dépendoit, ainsi que la vérité des anciennes histoires, et le respect pour les sages maximes et les mœurs innocentes des grands hommes des premiers siècles. Car c'est par l'éloignement des pays et la division des langues, que tout

a été obscurci, altéré, oublié, et que chaque contrée et même chaque province est devenue à soi-même son monde à part, son maître pour l'erreur, son principe et sa fin, ne tenant plus au reste de l'univers, et ne l'entendant plus.

— Le déluge ne causa-t-il pas quelque changement dans les saisons?

= Oui; et Noé et ses descendans ne furent pas long-temps sans s'appercevoir que la face de la terre avoit été changée par la fracture des réservoirs de la mer et par l'alternative des saisons jusqu'alors inconnue. Avant le déluge, le soleil ne quittant point l'équateur, la température de l'air étoit uniforme, et la fécondité de la terre non-interrompue. Le Soleil régloit l'année comme à présent, et en fixoit le progrès et les bornes, en passant d'une constellation sous une autre. Mais ni le lieu de son lever et de son coucher, ni la durée des jours ne varioient en aucun temps. C'étoit la Lune, qui, par la diversité de ses phases, régloit les assemblées de la religion et les affaires de la société. Après le dernier croissant, et lorsque la lune en conjonction avoit cessé de paroître, les peuples montoient sur un lieu élevé pour mieux appercevoir la nouvelle phase; après quoi on sacrifioit, et on fixoit le temps des divers travaux.

— Quels effets produisit ce changement causé par le déluge?

= Avant le déluge, il n'y avoit ni arc-en-ciel ni vents, ni grande pluie, ni météore. Il régnoit un printemps perpétuel, et une sérénité universelle, à l'exception de l'équateur, où le cours de l'air dilaté et resserré par l'alternative du jour et de la nuit, devoit ramener des deux pôles un amas continuel de vapeurs, comme il arrive encore sous les tropiques, où le soleil darde à plomb ses rayons pendant plusieurs semaines de suite. Depuis le déluge, autre ciel, nouvelle disposition des étoiles à notre égard par l'inclinaison de l'axe de la terre, vicissitude de saisons, pluies aussi nouvelles que l'arc-en-ciel qui en est la suite et l'effet nécessaire, météores incommodes, vents inconstans, tremblemens de terre, orages, inondations, traverses perpétuelles dans toutes les opérations de l'agriculture, maladies fréquentes, fécondité diminuée, vie des hommes abrégée.

— Comment se conduisit la famille de Noé dans ces commencemens ?

= Cette famille si privilégiée qui avoit vu les anciens Patriarches avant le déluge offrir à Dieu des sacrifices, ne manqua pas de communiquer à ses descendans l'usage de les célébrer à la nouvelle lune. Cette coutume que nous voyons établie chez tous les peuples, est une preuve qu'elle vient de la source commune du genre humain. Il en est de même des noms qu'ont reçus les différentes parties du ciel qui, étant les mêmes chez toutes les nations les plus

anciennes, ne peuvent être attribués qu'aux habitans de la Chaldée, et avant leur dispersion. Les travaux et la vie des hommes, lorsqu'ils se furent extrêmement multipliés, ne purent se régler que par l'exacte connoissance du cours du soleil, et par la facilité des annonces de ses divers déplacemens. On partagea donc pour cet effet les étoiles sous lesquelles on le voyoit passer et repasser en douze portions égales; parce qu'on avoit observé qu'il la parcouroit une fois pendant que la lune en faisoit environ 12 fois le tour. Ainsi toute la suite des préparatifs et des opérations qui devoient occuper la société dans le cours d'une année entière fut exprimée par 12 mots.

— Faites-nous connoître ces mots si intéressants?

= Il est aisé de se représenter les motifs qui ont fait donner aux deux signes qu'on appelle les barrières de la course du soleil, les noms d'*écrévisse* et de *chèvre sauvage*. L'écrévisse est un animal qui marche à reculons et obliquement. De même le soleil parvenu dans ce signe, commence à rétrograder et à descendre obliquement. Quant à la chèvre, sa méthode est de paître et de monter toujours, tout en broutant. De même le soleil arrivé au *Capricorne*, commence à quitter le point le plus bas de sa course pour revenir au plus élevé. Les autres signes ont reçu aussi des noms également propres à caractériser de mois en mois ce qui arrive sur la terre pendant les diverses saisons de l'année.

— Quels noms a-t-on donné aux trois astérismes ou constellations que le soleil parcourt au printemps?

= On a donné à ces signes les noms du *Bélier*, du *Taureau*, et des *Chevreaux* ou *Jumeaux*; parce que, par un trait de la profonde sagesse qui veille sur les besoins de l'homme, pour faciliter la multiplication des troupeaux dont il tire sa principale subsistance, les mères se trouvent communément pleines sur la fin de l'automne. Par cette précaution le repos de l'hyver est utile à la mère et au petit. Si elle met bas durant la froide saison, le petit se tient chaudement sous sa mère, il se dénoue ensuite au temps doux, et ses membres se fortifient comme les chaleurs. Les premiers venus sont les agneaux; ensuite naissent les veaux; les chevreaux viennent assez ordinairement les derniers. Par ce moyen, les agneaux déjà forts peuvent suivre le bélier aux champs dès le commencement des beaux jours. Les veaux et les chevreaux prennent l'air à leur tour et grossissent le troupeau.

— Pourquoi a-t-on donné les noms de ces animaux aux signes du printemps?

= Il est aisé de juger du motif qu'eurent les premiers habitans du nouveau monde, de donner à ces trois signes ou constellations que parcourt le soleil au printemps, les noms de ces trois animaux dont il paroît successivement en cette saison de nouvelles troupes, et qui, pouvant se trafiquer, commencent à faire la richesse de la société. S'ils mirent deux chevreaux

parmi ces signes plutôt qu'un, c'est parce que la chèvre produit communément deux petits, et qu'elle a reçu pour suffire à leur nourriture une abondance de lait proportionnée à sa fécondité.

— Que nous direz-vous des signes que parcourt le soleil en été?

= Ces signes sont le *Cancer* ou *l'Écrévisse* dont nous avons parlé, le *Lion* et la *Vierge*. La furie du lion étoit bien propre à marquer celle du soleil, lorsqu'il abandonne le signe du *Cancer*. La *Vierge* qui paroît à la suite du lion, portant des épis, exprime naturellement la coupe des moissons qu'on achève alors de mettre bas.

— Avez-vous des raisons aussi plausibles pour les signes des autres mois?

= Pouvoit-on marquer d'une manière plus énergique l'égalité des jours et des nuits qu'amène le soleil parvenu à l'équinoxe, qu'en donnant aux étoiles sous lesquelles il se trouve alors, le nom de *Balance*? Les maladies d'automne, lors de la retraite du soleil, ne sont-elles pas bien caractérisées par le *Scorpion* qui traîne après lui son dard et son venin? La chasse que les anciens donnoient en commun aux bêtes féroces, à la chûte des feuilles, n'est-elle pas bien désignée par le *Sagittaire*, homme armé d'une flêche ou d'une massue? Le *Verseau* n'a-t-il pas un rapport sensible aux pluies d'hyver? Les *Poissons* liés ensemble ne

marquent-ils pas bien la pêche qui est excellente aux approches du Printemps?

— A quoi pouvoit servir ces 12 noms symboliques?

= Ces noms symboliques qui désignoient les 12 parties de l'année et du ciel, étoient d'un secours infini pour régler les commencemens des semailles, de la fenaison, de la moisson, des chasses générales et des autres travaux de la société. Comme ils présentoient à l'esprit 12 objets dont les figures sont fort sensibles, pour en rendre l'usage plus commode, on les peignit d'abord grossièrement, en les traçant sur l'ardoise ou sur la pierre. Ce n'étoit à la vérité qu'une sculpture linéaire et informe. Mais comme le crayon d'un tableau en est le commencement, ces délinéamens grossiers des 12 signes célestes ont probablement donné naissance à la peinture. Mais il est aisé de se représenter que de pareilles images publiquement affichées pour annoncer une sorte de travail déterminé; ou deux ou trois de ces images rapprochées pour désigner une certaine quantité de mois, exprimoient à l'esprit autre chose que ce qu'elles présentoient aux yeux. La vue *du Lion céleste* annonçoit la furie des chaleurs de l'été. *Une fille* tenant en main une *balance*, caractérisoit la moisson et l'équinoxe, la fin de l'été et le commencement de l'automne. Voilà l'origine de l'écriture; puisque ces figures, comme font encore

nos caractères, occupoient l'esprit de choses différentes de ce que les yeux appercevoient.

— Est-ce que les Egyptiens se sont servi de ces signes?

= Oui assurément; et c'est avec la connoissance de ces 12 caractères, et peut-être de beaucoup d'autres, que cette colonie que Cham, un des fils de Noé, transporta après la division des langues, des plaines de Sennaar, vint s'établir en Egypte. Car on voit ces signes dans les plus anciens monumens des Egyptiens, quoiqu'ils n'expriment point l'ordre suivi dans leur climat.

— Quelle preuve nous donnerez-vous de cette assertion?

= C'est que l'ordre que déterminent ces signes dans tout le cours de l'année, est assez le même dans tout le cœur de la Zone tempérée, mais il change totalement vers les tropiques, ou sur les bords de la Torride. En Egypte, les semailles et la recolte se font en d'autres temps que dans les climats tempérés. Au lieu d'y semer en Septembre et en Octobre, après plusieurs labours pénibles des terres, on se contente en Novembre de jetter le blé sur le limon que le Nil a laissé dans les plaines, et de le couvrir, en y traçant un sillon sans profondeur, avec une charrue très-légère. Au lieu que presque partout ailleurs le blé est sur terre 9 et 10 mois, avant

avant que d'être moissonné; en Égypte il ne faut que 4 et 5 mois pour recueillir sans frais et sans travail la moisson la plus parfaite et la plus abondante. Tout est engrangé dans la haute Égypte dès le mois de Mars, et un peu plus tard dans l'Égypte inférieure. Or, le signe de la *Vierge* qui caractérise la moisson, se rapporte aux mois d'Août et de Septembre. *L'Août* même et *la Moisson* dans bien des provinces signifient la même chose. Ce n'est donc point en Égypte que les noms et les figures du Zodiaque ont été inventés, puisqu'ils expriment un ordre différent de cette contrée.

— N'avez-vous pas encore quelqu'autre preuve de ce changement?

= Nous en avons encore une preuve bien sensible dans le *Verseau*, qui désigne les pluies et la tristesse de l'hyver dans les climats tempérés; au lieu que l'Égypte ne connoît presque point la pluie, et n'a de plus belle saison que l'hyver. Cependant les plus anciens monumens qui se trouvent encore en ce pays, sont couverts des signes du Zodiaque dans l'ordre que nous avons marqué. Les Égyptiens les connoissoient donc avant de s'établir sur les bords du Nil. Cette réflexion nous oblige d'aller chercher le premier usage de ces signes dans les plaines de Sennaar d'où sont sorties toutes les familles qui ont repeuplé la terre.

— Comment se sont établis les Égyptiens ?

= *Cham* et ceux de ses enfans qui après la dispersion des langues quittèrent les plaines de Sennaar, vinrent habiter les bords du Nil et toute la basse Égypte. Ils essayèrent d'abord d'y cultiver la terre suivant l'ordre de l'année qu'ils avoient suivi précédemment. La terre étant extrêmement sablonneuse et aride, ne leur parut pas propre à donner du froment. Ils y semèrent au printemps de l'orge et des légumes. Ils virent avec joie leurs campagnes se couvrir promptement d'une épaisse verdure. Les épis paroissant bientôt de toute part, leur annonçoient la recolte la plus abondante. Mais presque tous les ans il venoit d'Éthiopie, dès le mois d'Avril ou de Mai, un vent furieux et pestilentiel qui ravageoit les jardins, couchoit l'orge et l'arrachoit quelquefois entièrement. Essayoient-ils de réparer le mal par un second labour, et en semant de nouveau ; leurs espérances se trouvoient ranimées par l'arrivée presqu'infaillible du vent du nord, qui adoucissoit les chaleurs. Tout sembloit alors prospérer. Ils comptoient sur une moisson plus riche que celle qu'ils avoient perdue. Mais lorsqu'ils s'apprêtoient à y mettre la faucille, dans le temps de l'année le plus sec, sans la moindre apparence de pluie, le Nil grossissoit à leur grand étonnement, et sortant tout-à-coup de ses bords, il leur enlevoit ces provisions qu'ils croyoient déjà posséder. Les eaux conti-

nuant à monter jusqu'à la hauteur de 12, 14 et même de 16 coudées, couvroient toutes les plaines, emportoient le bétail et quelquefois les habitans. L'inondation duroit dix ou douze semaines et souvent davantage. Ceux qui s'étoient sauvés à temps sur des terrains élevés, ou qui s'étoient pratiqué des retraites assez hautes pour n'être pas gagnés eux-mêmes par les eaux, échappoient avec peine à la faim ou à l'humidité presqu'aussi meurtrière que la faim. Ce débordement laissoit à la vérité après lui un limon qui engraissoit les terres. Mais les Egyptiens ne sûrent pas d'abord en faire usage; et ils ne comprirent que long-temps après qu'il leur seroit possible de faire la moisson; puisque l'été, l'unique temps pour la faire, leur ramenoit tous les ans, l'orage, la sécheresse et le déluge.

— Est-ce que les Egyptiens n'abandonnèrent pas un pays semblable?

= *Cham*, dégoûté par ces traverses, abandonna la Basse et la Moyenne Egypte, et se retira dans la Haute, où il crut qu'il lui seroit plus aisé de se garantir des eaux, à l'aide des montagnes qui la bordent. Il y fonda la ville de Thèbes, originairement appellée *Ammon-no*, *la demeure de Ham*. Mais plusieurs de ses enfans ne pouvant renoncer à l'Egypte inférieure, qui, après l'écoulement des eaux, étoit presque le reste de l'année comme un beau jardin et un séjour de délices, essayèrent de se précautionner contre le

retour des eaux dont ils reconnurent enfin les accroissemens et les diminutions régulières. L'expérience leur apprit à démêler les signes avant-coureurs de l'inondation, pour prendre de justes mesures, lorsqu'il faudroit se sauver, et surtout pour semer ensuite si à propos, qu'ils eussent encore le temps de recueillir leur moisson, avant l'arrivée des grandes eaux et des grands vents.

— Qui osa gouverner un pays si difficile, et quels moyens employa-t-il pour y retenir ses sujets?

= Le fils de *Cham* que l'Ecriture S.te appèle *Mesraïm*; et que les poëtes nomment *Ménès*, est le premier Roi qui poliça par de sages lois la colonie que *Cham* avoit établie en Égypte. *Thot* qui fut, dit-on, le ministre de ce *Ménès*, et ensuite son successeur, ou quelqu'Égyptien des temps voisins du déluge, entr'autres services importans qu'il rendit à l'Égypte entière, imagina et fit graver sur la pierre plusieurs nouveaux symboles relatifs aux besoins du pays, et propres à faire entendre les réglemens communs à tout le peuple. C'est ce qui a fait regarder *Thot* comme l'inventeur de l'Ecriture symbolique, quoique la méthode qu'il employa pour se faire entendre, ne fût qu'une imitation des figures du Zodiaque, et probablement de quelques autres usitées avant la dispersion. Il peut fort bien se faire même que *Thot* ou *Taaut* ne soit qu'un personnage imaginaire qui n'a jamais existé. Ce mot qui aussi bien qu'*Anubis* paroît

signifier un chien, étoit le nom qu'on donnoit à la Canicule pour les raisons que nous rapporterons ci-après. Ce chien symbolique donnant aux Égyptiens le plus important de tous les avis, et servant à régler l'ordre des fêtes, a été par la suite regardé comme le nom de l'inventeur de la police Égyptienne.

— Mais si vous n'avez point de certitude de l'existence du *Thot*, que deviendra votre système sur son écriture symbolique?

= Quoique nous ne soyons pas assurés de l'existence de *Thot*, il est néanmoins certain que l'inventeur des caractères Égyptiens a vécu assez peu de temps après la dispersion ; et cette remarque nous suffit pour entendre le sens de son écriture. Transportons-nous en Égypte, et représentons-nous ce qu'on avoit à dire aux Égyptiens dans ces figures exposées à leurs yeux. Pour cela il faut connoître les principaux objets de leur croyance, leurs principes, leurs coutumes et leurs besoins les plus pressans.

— Commencez-donc par nous donner une idée de leur croyance ?

= Ces descendans de Noé qui s'établirent en Égypte, avoient alors la même religion et les mêmes coutumes que toutes les autres familles. Ils adoroient le Créateur. Ils s'assembloient à la nouvelle lune pour le remercier de sa libéralité et de son admirable Providence qui renouvelle tous les jours les provisions

nécessaires à l'homme. Ils mangeoient ensemble après les prières et les offrandes. Ils faisoient profession d'attendre la résurrection des corps et une meilleure vie, où ils recevroient la récompense de leur justice en cette vie. Par un effet de cette persuasion, les Égyptiens ont toujours traité honorablement les corps morts qu'ils savoient devoir un jour se relever de la poussière, et passer à un tout autre état. C'est sur quoi est fondé ce respect pour les morts, qui avec le sacrifice du pain et du vin, a passé de la Chaldée, le berceau des nations, généralement dans tous les pays du monde. Car quoique les raisons de cette pratique se soient fort obscurcies ou altérées par la diversité de l'éducation, les honneurs funèbres sont en eux-mêmes d'un usage universel, et proviennent d'une origine commune.

— Dites-nous comment les Égyptiens traitoient les corps des morts?

= La disposition particulière du pays des Égyptiens que le Nil inonde tous les ans vers le milieu de l'été, obligea ce peuple à prendre plus de précaution qu'on ne faisoit ailleurs, pour prévenir la prompte destruction des tombeaux de leurs pères, ils essayèrent d'en mettre les monuments hors d'insulte, et même de préserver les corps morts de la pourriture. C'est dans cette vue qu'ils les embaumoient, et qu'après les avoir étroitement enveloppés de bandelettes trempées dans des essences aromatiques, ils

les enterroient pour l'ordinaire dans des caveaux adroitement taillés au fond d'un roc ; ou d'un tuf qui se trouve sous le sable de la plaine d'Égypte ; quelquefois dans des masses de pierres et de briques impénétrables à l'eau, ou même plus élevées que l'eau. On connoît ces fameuses pyramides qui étoient les tombeaux de leurs rois, et sur lesquelles sont gravés les signes du Zodiaque, et même quelques-uns en abrégé comme les tracent encore aujourd'ui nos astronomes. Nous verrons que les raisons qui les engagèrent à élever les tombeaux de leurs morts, les portèrent aussi à tenir leurs villes et leurs bourgs fort élevés sur des terrasses. Mais ils ne sont ni les inventeurs des maisons, ni des tombeaux, ni des honneurs rendus aux morts, non plus que des signes du Zodiaque. Cependant, c'est au besoin particulier que les Égyptiens ont eu de l'astronomie, que nous sommes redevables de la forme régulière que prirent la peinture et l'écriture.

— Que firent les Égyptiens pour leur utilité particulière ?

= *Thot* dont nous avons déjà fait mention, imagina plusieurs symboles faciles à comprendre et à retenir pour instruire les Égyptiens de ce qu'ils avoient à faire pour ne pas manquer le moment de la retraite, ni la manière de régler les semailles selon la force du débordement. Et comme l'estime, soit de la durée du vent Étésien, soit de la profondeur

du Nil, ne pouvoit, étant livrée au jugement des particuliers, que devenir fort incertaine, il forma une compagnie de personnes uniquement occupées de ce soin. Il leur traça sur la pierre des caractères propres à exprimer les diverses circonstances qui pouvoient varier d'une année à l'autre, pour les mettre en état de donner à tout le peuple une leçon courte et uniforme de ce qu'il y auroit à faire. Telle est l'origine de l'Ordre sacerdotal si ancien en Égypte, dont la principale fonction fut toujours l'étude du ciel et l'inspection des mouvements de l'air. Telle est l'origine de la célèbre Tour où cette compagnie étoit logée, et où l'on traçoit avec soin les caractères des différens travaux et les symboles des réglemens publics ; symboles qui parurent dans la suite fort mystérieux, quand le sens en fut oublié. Cette demeure se nommoit alors tout simplement *le Labyrinthe*, ou *la Tour*.

— Quelle fut la cause de cet établissement ?

= On avoit remarqué d'année en année que le débordement étoit toujours précédé par un vent *Étésien* ou *Annuel*, qui souflant du nord au sud vers le temps du passage du soleil sous les étoiles de l'écrévisse, poussoit les vapeurs vers le midi, et les amassoit au cœur du pays d'où procédoit le Nil; ce qui y causoit des pluies abondantes, grossissoit l'eau du fleuve, et portoit ensuite l'inondation dant toute l'Égypte, sans y éprouver la moindre pluie. On y avoit aussi re-

marqué que le soufle du vent du nord étoit toujours suivi de l'inondation, et qu'elle étoit forte ou foible selon la force ou la durée du vent qui étoit inégale d'une année à l'autre. Ce vent qui étoit devenu le signe infaillible de la crue des eaux, servit bientôt de règle aux prêtres de la Tour pour instruire tout le peuple.

— Cette remarque fut-elle suffisante pour régler leurs travaux ?

= Non ; il leur manquoit encore un moyen sûr pour connoître au juste le moment où il falloit tenir leurs provisions prêtes et leurs terrasses bien relevées pour s'y sauver avec leurs troupeaux. La lune ne leur donnoit aucun secours pour se régler à cet égard. Ils eurent donc recours aux étoiles dont le mouvement d'année en année est uniforme.

— Quelle étoile choisirent-ils pour cet usage ?

= La sortie du fleuve hors de ces bords arrivoit quelques jours plutôt ou plus tard, lorsque le soleil se trouvoit sous les étoiles du lion. Le matin, les premières étoiles du cancer étant éloignées de 30 dégrés et plus du soleil placé sous le lion, commencent à se dégager de ses rayons. Mais comme elles sont fort petites, on ne les démêle qu'avec peine. A côté d'elles, quoiqu'assez loin de la bande du Zodiaque, et quelques semaines après leur lever, on voit au matin monter sur l'horison une des plus

brillantes étoiles qu'il y ait dans le ciel, si même elle n'est la plus grosse et la plus éclatante. Elle paroît un peu de temps avant le lever du soleil qui depuis un ou deux mois l'avoit rendu presqu'invisible. Les Egyptiens choisirent donc le lever de cette magnifique étoile aux approches du jour, comme la marque certaine du passage du soleil sous les étoiles du lion et du commencement de l'inondation. Cette étoile devint la marque publique sur laquelle chacun devoit avoir les yeux pour préparer ses provisions de vivres, et se retirer sur des terrains élevés. Comme elle n'étoit vûe que très-peu de temps sur l'horizon vers le lever de l'aurore, qui en s'éclaircissant elle-même la faisoit bientôt disparoître, cette étoile sembloit ne se montrer aux Égyptiens que pour les avertir du débordement qui suivoit de près son lever. Elle faisoit pour chaque famille ce que fait le chien fidèle qui avertit toute la maison des approches du voleur. Ils donnèrent donc à cette étoile deux noms qui avoient un rapport très-naturel au secours qu'ils en tiroient.

— Quels étoient ces deux noms ?

= Comme elle les avertissoit du danger, ils la nommèrent le *Chien*, ou l'*Aboyeur*, le *Moniteur*, en Égyptien *Anubis*. Encore aujourd'hui nous nommons cette étoile la *Canicule*, ce qui est toujours le même nom. La liaison qu'il y avoit entre le lever de cette étoile et la sortie du fleuve hors de son lit, la

faisoit appeler plus ordinairement l'*étoile du Nil*, ou simplement *le Nil.*

— Quelle utilité procura aux Égyptiens la connoissance de cette étoile ?

= Les Égyptiens retirés dans leurs bourgs, sur les avis du vent septentrional et de la *Canicule*, demeuroient oisifs deux mois et plus, jusqu'à l'entier écoulement des eaux. L'heureuse épreuve qu'ils avoient faite de semer durant leur hyver, et de moissonner en Mars, les faisoit soupirer après l'abaissement du Nil, le laboureur n'ayant rien à faire qu'après la retraite des eaux. Toute leur prudence alors consistoit à observer le retour des vents du midi plus modérés que les printaniers, et qui facilitoient l'écoulement du fleuve vers la méditerranée; et à mesurer, la perche en main, la profondeur de la rivière, pour en conclure s'il falloit semer dru ou clair, selon la crûe des eaux; peut-être à ne point semer du tout, si l'inondation étant trop petite, devoit laisser le sable de l'Égypte aride et sans sucs ; ou si étant trop forte, elle devoit séjourner trop long-temps sur les terres; en un mot à régler avec discernement sur l'élévation de l'eau les préparatifs du travail le plus important.

— Quel autre effet produisit cette opération ?

= La même nécessité qui rendit les Égyptiens astronômes, les rendit peintres et écrivains. L'inspec-

tion du ciel leur avoit appris à régler leur labourage si étrangement traversé par la disposition de leur pays. L'usage où ils étoient de donner le nom *d'Aboyeur* à l'étoile qui venoit les avertir à temps, les conduisit tout naturellement à tracer tellement quellement les figures de tous les symboles qu'ils inventèrent, pour instruire le peuple des ouvrages qu'il falloit faire en commun, et des événemens annuels auxquels il étoit dangereux de se méprendre. La commodité de ces marques les multiplia. Et bientôt toutes les parties du ciel, de l'air et du labourage qui intéressoient le plus, furent exprimées par des caractères qui avoient avec elles un rapport sensible, et principalement par des figures d'animaux, comme plus connues et plus faciles à tracer. Comme leur labourage et leur vie qui en dépendoit, étoient étroitement liées à l'observation du soufle des vents, du lever de la canicule et des crûes de l'inondation, c'est à ces trois circonstances que les Prêtres Astronômes rappelèrent toute l'attention des peuples, faute de quoi ils se seroient trouvés sans ressource et sans pain.

— Mais comment peindre le vent? comment distinguer celui du nord d'avec celui du midi? comment montrer des choses qui ne se voient pas?

Les oiseaux par la légèreté avec laquelle ils traversent l'air, sont l'image la plus naturelle du vent. Comme parmi les oiseaux il y en a qui en certains

temps cherchent des pays froids, d'autres des pays chauds ou tempérés, et que tous ont une méthode de vivre particulière à leur espèce, on ne se contenta pas de choisir les oiseaux pour être en général le symbole du vent. Mais on caractérisa les différents vents qui ne peuvent se peindre, en les désignant chacun à part par la figure des oiseaux qui avoient avec ces vents un rapport particulier.

— Donnez-nous un exemple de ce que vous avancez?

= L'*Epervier* et *la Hupe* furent les noms et les figures symboliques qu'on donna aux deux vents dont les Égyptiens avoient le plus d'intérêt d'observer le retour. L'*Epervier* marquoit le vent du nord qui chasse les vapeurs vers le midi, et qui couvrant l'Ethiopie d'épaisses nuées, les y résout en pluies, et fait enfler le Nil dans tout son cours. La *Hupe* au contraire signifie le vent du midi qui aide l'écoulement des eaux, et dont le retour annonçoit l'arpentage des terres et le temps des semailles.

— Cette observation est-elle suffisante pour en faire une règle constante?

= Oui; car elle est confirmée par le témoignage des Naturalistes. Ils remarquent que l'Epervier se plaît dans le nord; mais qu'au retour du temps doux, il s'avance vers le midi, en tenant ses aîles étendues et regardant le côté d'où il vient un air chaud; ce

qui facilite la chûte de ses vieilles plumes et lui rend les grâces de la jeunesse. La *Huppe* au contraire va du midi au nord, vivant des vermisseaux qui éclosent sans nombre dans le limon du Nil. Une infinité d'espèces de moucherons, de demoiselles, et d'autres insectes cherchent sur-tout les eaux dormantes, pour y déposer leurs œufs, qui ne réussissent jamais mieux que dans le limon échauffé par le soleil après la rentrée du Nil dans ses bords. *La Huppe* accourt alors dans tous les lieux que l'eau a nouvellement abandonnés, et saisit avec industrie les momens et les lieux où les insectes naissans lui offrent une pature facile, avant que l'animal aîlé qui est caché sous la peau du ver, et ensuite sous l'enveloppe de la chrysalide, sorte de cet étui, pour prendre son vol, et porter son espéce en d'autres endroits. La *Huppe* attirée par cet appas, passe de l'Ethiopie en Égypte, allant toujours à la suite du Nil, à mesure qu'il rentre dans ses canaux jusqu'à la mer. Elle étoit donc propre à caractériser la direction du vent méridional qui aidoit à annoncer le desséchement si désiré.

— Que faisoient les Égyptiens à l'exposition de *la Huppe* ?

= Dès qu'ils voyoient la figure de cet oiseau exposée sur la Tour, ils apprêtoient leur blé, reconnoissoient par l'arpentage des terres les bornes des héritages que le limon avoit confondus, et ne tardoient pas à semer, de peur d'être prévenus par les

vents d'Avril et de Mai qui pouvoient ruiner leur moisson trop tardive.

— Comment les Égyptiens distinguoient-ils les autres vents ?

= Par d'autres symboles subalternes placés comme autant d'attributs sur la tête ou dans les pattes de ces oiseaux, ils exprimoient les variétés des mêmes vents, et annonçoient au peuple ce qu'il devoit faire lors des vents orageux, secs, froids, brûlans ou pluvieux. Le *Corbeau*, l'*Ibis* espèce de cigogne, la *Poule de Numidie* et d'autres oiseaux qui se voient dans les monumens Égyptiens, servoient encore à faire connoître les différentes influences de ces vents.

— Quelle devoit être la principale attention des Égyptiens ?

= La circonstance sur laquelle, après la connaissance des vents, les Égyptiens devoient le plus ouvrir les yeux, étoit le lever de *l'Étoile du Nil*. Dès qu'elle se débarrassoit des rayons du soleil, ou se montroit avant l'aurore, on étoit sûr que le soleil s'avançoit sous le signe du lion, et que le débordement suivroit de près. L'avis de cette étoile étant leur affaire la plus importante, ils comptoient anciennement de son lever, le commencement de leur année et toute la suite de leurs fêtes. Au lieu donc de la peindre sous la forme d'une étoile, ce qui ne l'auroit point distinguée d'une autre ; ils la peignirent sous

une figure qui avoit rapport à sa fonction et à son nom.

— Faites-nous connoître cette forme qui ne peut être que très-intéressante?

= Comme ils la nommoient *l'Aboyeur*, *le Moniteur*; *l'Astre-Chien*, *le Portier*, *l'Astre qui ouvre*, ou *qui fait la cloture d'une année*, et *l'ouverture d'une autre*, ils la peignoient sous différentes formes. Quand ils vouloient apprendre le renouvellement d'une année, ils la représentoient sous la figure d'un portier, une clef à la main; ou même ils lui donnoient deux têtes adossées, l'une d'un vieillard qui marquoit l'année expirante, et l'autre d'un jeune homme qui marquoit le nouvel an. Quand il falloit avertir le peuple du moment de la retraite aux approches de l'inondation, au lieu de deux têtes de figure humaine, on lui mettoit sur les épaules une tête de chien. Les symboles subordonnés qu'on y ajoutoit, étoient l'explication des avertissemens qu'il donnoit à toute la famille. Pour faire entendre au peuple qu'il falloit prendre une provision de vivres, gagner promptement les terres élevées, et y demeurer tranquille en observant le cours de l'air, *Anubis* avoit au bras une marmite, des aîles aux pieds, dans sa main droite ou sous son bras une grande plume, derrière lui une tortue ou un canard, animaux amphibies qui vivent sur terre et au bord de l'eau.

— Comment mirent-ils leurs bourgs à l'abri de l'inondation? Tous

= Tous ces avis fort simples et fort intelligibles étoient précédés d'un autre aussi nécessaire, qui étoit de marquer au peuple la juste hauteur qu'il falloit donner aux terrasses pour être à coup sûr au-dessus de la plus forte inondation sans frais inutiles. On construisoit pour cela dans chaque bourg une muraille ou un terme de hauteur réquise; et afin que l'on connût la ligne qui devoit servir de règle, on la désignoit en couchant sur cette ligne la figure du *Sphynx* qui a paru depuis si énigmatique aux Égyptiens mêmes, mais dont le sens s'offre sans peine à la suite de ce que nous disons ici.

— Qu'étoit-ce donc que cette figure du *Sphynx*?

= Cette figure étoit composée d'une tête d'une jeune fille et du corps d'un lion couché; ce qui signifioit qu'il falloit rester oisif sur les terrains élevés tant que l'inondation dureroit, et qu'elle continueroit au moins pendant deux mois dans sa force, savoir tout le temps que le soleil parcourroit les signes du lion et de la vierge. Cette figure marquoit de plus par la justesse de son élévation le point d'excès ou de surabondance; ensorte que si l'eau passant ce point venoit à couvrir la figure ou sa meilleure partie, les Égyptiens ne devoient pas prendre la peine de semer; parce qu'à coup sûr la retraite des eaux seroit trop lente pour semer et recueillir au mois d'Avril. Ce qui rend cette explication certaine, c'est que le nom même de *Sphynx* ne signifie autre chose que la *surabondance*.

— Est-ce que ce Sphynx n'étoit pas un monstre qui a existé?

= Ce Sphynx n'a jamais été qu'un signe, et nullement un monstre, et encore moins un être vivant. On ne s'est point encore avisé de demander quelle a été sa mère. Ce seroit de même perdre sa peine de chercher quels ont été les parens ou la patrie d'*Anubis*. On le feroit aussi inutilement, que si on cherchoit avec soin la généalogie de la lettre A, ou de la lettre B.

— Quelle étoit la troisième circonstance très-intéressante pour les Égyptiens.

= C'étoit la connoissance de la rivière. On peut en juger par le soin qu'on prend encore aujourd'hui au grand Caire de mesurer les dégrés de l'élévation de l'eau sur une colonne destinée à cet usage, et d'en publier chaque jour les progrès par des crieurs qui les annoncent dans tous les quartiers. Il y a deux signes de la plus haute antiquité qui ont un rapport sensible à la mesure du Nil, ce sont la croix et le canope.

— Donnez-nous l'explication de ces signes?

= On exprima d'abord les diverses crues du fleuve par une colonne traversée d'une, de deux ou de trois lignes en forme de croix. Plus ordinairement au lieu d'une colonne, on employoit dans l'écriture une perche terminée comme un T, ou barrée par une ou deux

pièces de travers, et en manière de croix. Pour abréger on se contentoit d'un T ou d'une petite croix. Cette figure placée sur un vase pouvoit signifier la crue ordinaire. Deux croix marquoient une plus forte inondation, et la croix arrêté par un chaînon signifioit l'inondation assujettie à des règles certaines, ou le salut de l'Égypte causé par la régularité des observations.

— Cela suffisoit-il pour instruire le peuple de la crue des eaux ?

= Non. Pour en instruire le peuple, on exposoit publiquement trois ou quatre sortes de vases qui étant des outres d'une capacité inégale mais connue du peuple, servoient sans cris et sans messagers à lui indiquer la différence des crues du Nil. Deux choses persuadent que c'est là le sens de ces vases si ordinaires dans les monumens Égyptiens ; l'un est le nom qu'on leur donne ; l'autre les attributs de ces vases.

— Quels noms donnoient-ils à ces vases, et quel usage en faisoit-on ?

= Le nom de *Canope* ou *Canob* qu'on donnoit à ces vases est fondé sur l'usage qu'on en faisoit. Ils peignoient le ravage de l'eau débordée sous la figure d'un Dragon, d'un Crocodile, d'un Hippopotame, ou d'un monstre aquatique ; qu'ils appeloient *Ob*, et que depuis ils ont nommé *Python*, qui signifie *l'Ennemi*. Quand on avoit mesuré la juste hauteur de

l'ennemi, ou la profondeur de l'eau, on en informoit le peuple par l'exposition d'un vase qui contenoit apparemment autant de mesures que la profondeur de l'eau avoit de toises ou de coudées. C'est pourquoi ils appelloient ce vase *Canob*, ou *la toise du Dragon*, la *mesure du débordement*.

— Quels étoient les attributs de ce vase ?

= Les divers attributs qui accompagnoient ce vase étoient aussi significatifs que son nom, et avoient un rapport évident avec l'état du Nil. On terminoit souvent ce vase vers le haut par la tête d'un homme que nous verrons être aussi le symbole du labourage. Quelquefois ils faisoient sortir les pieds de la figure par le bas du vase, les bras et tout le corps de l'homme ou du symbole des travaux rustiques étoient comme engagés et contraints, pour faire entendre que le laboureur n'avoit rien à faire pendant le séjour des eaux sur la plaine. Quelquefois ils faisoient sortir du vase les mains de la figure, dans l'une desquelles ils mettoient une plume d'épervier pour marquer l'observation des vents qui devoit faire la seule affaire du laboureur; parce que selon la nature du vent il accéléroit ou différoit, ou remettoit totalement l'opération des semailles. Ordinairement on trouve les *Canopes* terminés par deux croix dont nous avons expliqué le sens. Très-souvent encore le haut du vase est surmonté par différentes têtes d'oiseaux, pour signifier les différents vents qui leur

étoient connus; et qui aidoient ou traversoient la crue ou l'abaissement des eaux. Quelquefois ils mettoient sur le *Canop* la tête d'un chien, pour marquer l'état du Nil au temps du lever de la canicule. Dans un autre temps ils y plaçoient une tête de fille, pour marquer l'état du Nil sous le signe de la vierge, et aux approches du désséchement.

— Ces signes sont fort intelligibles, quel effet produisirent-ils ?

= La commodité de ce langage qui se faisoit entendre par les yeux, et qui en un sens faisoit parler les animaux et les pierres mêmes, le fit recevoir par-tout avec applaudissement, et on en rendit l'usage plus commun en l'étendant presqu'à tout. L'écriture symbolique servit bientôt à l'instruction des mœurs aussi bien qu'aux réglemens du labourage. On l'employa pour conserver parmi le peuple la connoissance des vérités les plus importantes, et pour lui inculquer ses principaux devoirs. Les lieux où les Égyptiens s'assembloient à la nouvelle lune furent bientôt remplis de figures propres à rappeler à leur esprit une intelligence souverainement puissante qui préside à tout, qui donne la vie à l'homme et aux animaux, et la fécondité aux plantes, couvrant tous les jours la terre de nouveaux présens; supérieure au soleil, à la terre et à l'industrie de l'homme, donnant au soleil sa chaleur, et sa beauté, à la terre sa fécondité, à l'homme le succès de son travail et la récompense de ses peines.

— Comment pouvoient-ils représenter la Divinité?

= Le caractère qu'ils employèrent pour signifier Dieu, étoit non une flamme comme en Orient, mais un cercle, ou plutôt un soleil, symbole simple, mais le plus capable de représenter la puissance et l'action universelle de l'Être Souverain qui anime tout. Ils ajoutèrent à ce globe solaire différentes marques pour caractériser autant de divers attributs. Par exemple, pour marquer qu'il est l'auteur et le conservateur de la vie, ils accompagnoient le cercle d'un ou de deux serpens. Cet animal chez les Égyptiens a toujours marqué la vie ou la santé; non pas, parce qu'il se rajeunit tous les ans en quittant sa vieille peau; mais parce que chez la plupart des Orientaux le mot *Hevé* ou *Hava* signifie également la vie ou un serpent. On ne pouvoit peindre la vie, mais on pouvoit la marquer par l'animal qui en porte le nom.

— Comment peignoient-ils les autres attributs de la Divinité?

= Pour exprimer et faire concevoir l'admirable fécondité de la Providence qui fournit tous les ans une nourriture abondante aux hommes et aux animaux, ils accompagnoient le cercle, le caractère de Dieu, de la figure des plantes les plus fécondes, et ordinairement de deux ou trois feuilles de Bananier, n'y ayant rien d'égal à sa fécondité, qui tient du prodige, et croissant aisément dans les campagnes.

— Faites-nous la description de cette plante si merveilleuse ?

= La tige de cette plante devient fort haute et acquiert dans un an un demi-pied et plus d'épaisseur. Du milieu de ses longues et larges feuilles s'élève un rameau divisé en plusieurs nœuds, de chacun desquels sortent dix ou douze fruits longs comme de médiocres concombres, contenant une chair moëlleuse, beurée, nourrissante, fraîche et d'un goût agréable. De toute ces grappes réunies sur une seule branche, il se forme une masse de 150 ou 200 fruits. Après la récolte on coupe le feuillage qui a deux aunes de long sur deux pieds de large, avec les tiges qui se sécheroient, et on en nourrit les éléphans. Cette plante qui nourrit sans frais des milliers d'habitans plusieurs mois, et qui a toujours été la ressource des Égyptiens, méritoit d'être choisie par préférence pour caractériser le symbole de celui qui avec la vie donne les soutiens de la vie.

— Quelle peinture employèrent-ils pour montrer que Dieu est le maître de l'air et des saisons.

= Cette vie et l'abondance des nourritures qui l'entretiennent, dépendent des dispositions de l'air. Pour faire entendre au peuple que Dieu seul gouverne l'air en maître souverain, que c'est de lui qu'il en faut attendre les influences salutaires, et qu'il dipose selon son bon plaisir de la nature et des saisons, pour peindre l'air dont chacun éprouve

les vicissitudes et l'agitation, quoiqu'il soit invisible; on employa dans l'écriture le scarabée ou les aîles du papillon dont les mouvemens varient d'un instant à l'autre. Les aîles de cet insecte volage, dépliées autour du cercle symbolique étoient un attribut propre à faire entendre que celui qui règle les changemens de l'air, est aussi le distributeur des productions de la terre et le maître des saisons. Cette vérité étoit sur-tout nécessaire à un peuple laboureur. Aussi le globe accompagné de grandes aîles de papillon, se trouve-t-il placé au haut de la plupart des tableaux qui avoient rapport à la religion.

— Comment les Égyptiens annonçoient-ils leurs fêtes et leurs travaux?

= Toute la société ayant un besoin extrême de régler l'ordre de ses jours et de convenir des temps où il faut s'assembler en commun, l'écriture symbolique fut très-utile à cet égard par la commodité de quelques marques qui étant exposées en public, annonçoient les fêtes et les travaux d'une manière simple et uniforme. Le cours de l'année a rapport à trois objets principaux. 1.° au cours du soleil; 2.° à l'ordre des fêtes de chaque saison; 3.° aux travaux qui devoient se faire en commun.

— Commencez par nous dire ce qui concerne le Soleil?

= Cet astre le plus magnifique objet de la nature ayant été choisi pour le symbole de l'Être tout-

puissant, eut aussi son caractère dans l'écriture symbolique, et une figure relative au nom qu'on lui donnoit. On le nommoit *Osiris* qui signifie *l'inspecteur*, le *Cocher* ou *Conducteur*, *le Roi*, *le Guide*, *le Modérateur*. Selon la force des termes dont il est composé, il signifie le *Gouvernement de la terre*, ce qui revient au même sens; et c'est parce qu'on donnoit ce nom et cette fonction au Soleil, qu'on le représentoit tantôt par un homme portant un sceptre, tantôt un fouët, ou simplement par un œil. Souvent on se contentoit des marques de sa dignité, telles qu'étoient un sceptre surmonté d'un œil, ou entortillé d'un serpent symbole de la vie que le soleil entretient, ou simplement le sceptre et le fouët réunis; quelques fois le bonnet royal d'Osiris posé sans sceptre, ou un sceptre sur un trône.

— Les Égyptiens ne représentoient-ils pas encore le soleil d'autres manières?

= Assez ordinairement ils le représentoient encore sous la figure d'un cocher portant sur sa tête une fleur de *Lotus*, ou même assis sur cette fleur tantôt fermée, tantôt épanouie. Cette fleur est une espèce de Nymphéa qui croît abondamment au bord du Nil, et qui, outre les secours que les Égyptiens tiroient de son fruit, dont ils faisoient du pain, donne aussi une belle fleur qui s'épanouit le matin et se ferme le soir.

— Que signifioient toutes ces variétés de figures du *Soleil* ou d'*Osiris*?

= Elles désignoient sans doute diverses circonstances du jour ou de l'année, le levant, le couchant, l'aurore, le midi, le temps nébuleux, les chaleurs fortes, &c. Il est sensible que rien n'étoit plus aisé que de varier le sens d'un même symbole par l'addition ou la suppression d'une pièce. Certainement le *Gouverneur* ou l'*Osiris* avec son fouët avoit un rapport particulier avec la révolution journalière dont le mouvement est plus sensible; et avec son sceptre, il devoit signifier la durée d'une année solaire, parce que c'est cette révolution annuelle du soleil qui règle tout dans la nature.

— N'employoit-on pas encore la figure du soleil pour les affaires de commerce?

= Assurément, et on s'en servoit pour signifier certains retours qui n'arrivoient que d'année en année. Mais alors on changeoit l'attribut de la figure. Tous les ans, par exemple, les Phéniciens venoient aborder dans l'île du Phare pour acheter du lin, des cuirs de bœufs, les huiles de Saïs, des légumes, du blé et toute sorte de provisions. Le retour annuel de cette flotte se désignoit par un *Osiris* porté sur un cheval aîlé, symbole des vaisseaux et de leurs voiles; ou par un *Osiris* dans la main duquel on mettoit un trident, ou un harpon dont on se sert en mer pour piquer les gros poissons qu'on rencontre; et comme le blé étoit la marchandise qui occasionnoit surtout ces retours annuels, quand on annonçoit l'arrivée de

cette flotte, on le faisoit par une affiche d'un *Osiris* armé du harpon, et on donnoit à cette figure le nom de *Poseidon*, qui signifie l'*arrivée de la flotte*. A cette nouvelle, tous ceux qui avoient des marchandises de débit, descendoient en batteau le long des canaux du nil, et gagnoient le voisinage de l'île du Phare où abordoit cette flotte.

— Cet *Osiris* n'annonçoit-il pas encore les sacrifices anniversaires?

= Oui, et ce retour annuel n'étoit pas moins célèbre, et avoit sa marque particulière. C'étoit un usage universel dans l'antiquité de pleurer et de prier sur les tombeaux des personnes chères à la patrie, et de renouveler ces assemblées et ces sacrifices après l'année révolue. *L'Osiris* et le symbole de la révolution annuelle annonçoit l'anniversaire par un autre attribut. Au lieu du fouët ou du harpon, on lui mettoit en main le bout ferré ou l'aviron d'un bateau, ou bien sur la tête un boisseau, une mesure de blé qui se distribuoit à chaque pauvre dans les fêtes funèbres; et peut-être donnoit-on à cette figure le nom de *Pélouta*, *la délivrance*. Mais en annonçant une fête anniversaire par un *Osiris*, on accompagnoit sa figure d'une autre marque qui annonçoit le temps de l'année où la fête se célébreroit; si l'assemblée se tiendroit à la néoménie, ou à la pleine lune, ou tel autre jour du mois; ce qui nous conduit à l'ordre des fêtes que l'on pour-

roit nommer l'année ecclésiastique; puisque ces fêtes étoient des assemblées religieuses où l'on faisoit profession d'honorer Dieu et de le remercier de ses bienfaits. La recherche que nous faisons des usages primitifs et de la signification de l'ancienne écriture des Egyptiens, regarde évidemment les temps qui ont précédé l'introduction de l'idolatrie. Mais cet ordre des jours destinés au travail et aux assemblées de religion, étant la régle de la société, nous l'appellerons l'année civile.

ANNÉE CIVILE DES ÉGYPTIENS. *ISIS.*

— Comment les Egyptiens désignoient-ils les fêtes de l'année ?

= Il étoit difficile de désigner plus simplement les différentes fêtes de l'année qu'en employant le Symbole de la Terre et de ses productions qui varient selon les saisons. Encore aujourd'hui les gens de la campagne n'ont pas de plus sûr Almanach pour partager l'année, qu'en distinguant les temps par les différentes recoltes. La figure de l'homme qui commande aux animaux et gouverne tout sur la terre, avoit paru propre pour exprimer le soleil qui anime tout dans la nature. Pour signifier la Terre qui enfante et nourrit toutes choses, on choisit l'autre sexe. La femme mère et nourrice étoit une image naturelle de la Terre. Elle fut donc peinte avec ses productions sous la forme *d'Isha* ou *d'Isis*, qui est le premier nom de la femme traduit par *Eva* ou *Virago*.

Comment ce Symbole pouvoit-il être propre à annoncer des fêtes?

Rien n'y étoit plus propre et plus commode; parce que les changemens de la nature, des saisons et des productions de la terre qui étoient le sujet des communes actions de graces, pouvoient aisément être exprimées par les divers ornemens qu'on donnoit à cette femme. Ainsi l'intention particulière d'une fête étoit-elle de rappeler au peuple que la terre dont Dieu avoit fait notre demeure, fournissoit aux hommes de quoi se loger et se mettre à l'abri de l'hyver et des animaux malfaisans? On couronnoit *Isis* de petites tours de crénaux de murailles? Vouloit-on annoncer les néoménies d'hyver, et avertir les peuples de louer celui qui leur donne des habits, des fourures et des ornemens? On couvroit la tête d'*Isis* de bandelettes, de peaux cousues, de plumes rangées les unes sur les extrêmités des autres; ou de petites écailles proprement rapprochées. Falloit-il louer Dieu de ce que la terre nourrit pour le service du genre humain toute sorte d'animaux domestiques et sauvages? On environnoit *Isis* de plusieurs rangées d'animaux; par exemple, d'une file de têtes de taureaux, d'une autre de lions, de béliers, de cerfs ou de chiens. En Égypte où l'on peut juger, à coup sûr, du produit de l'année par l'état du Nil, on annonçoit au peuple une pleine année, en couvrant *Isis* d'un grand nombre de mamelles. Au contraire, si le pronostic de la fécondité n'étoit pas favorable, *Isis* n'avoit qu'un seul sein, pour

prévenir le peuple de recourir aux légumes, en réparant la médiocrité de la moisson.

— Cette Isis n'annoncoit-elle pas aussi les jours et les saisons ?

= Cela est vrai. Pour marquer le jour, elle prenoit des habits blancs ; on lui en donnoit de noirs pour marquer les ténèbres. Portant sur sa tête le trône d'*Osiris* tourné en devant, mais vide, sans bonnet ni sceptre, elle signifioit l'aurore, ou un sacrifice du matin. Portant ce trône vide et tourné en arrière, elle marquoit le crépuscule du soir. On lui mettoit une faucille à la main pour annoncer la moisson. On paroit sa tête avec les cornes du bélier, du taureau, des chevreaux, pour marquer le printemps et ses diverses parties. La moisson étant faite en Égypte, quand le soleil entre dans le Taureau, les cornes de la génisse étoient la marque de la grande fête qui se célébroit après cette première recolte.

— Ne voit-on pas cette *Isis* avec une tête de genisse tenant un enfant sur ses genoux, ou avec les têtes d'autres animaux ?

= Oui on la peignoit pour annoncer la fête de la moisson avec une tête de genisse, et tenant sur ses genoux son fils bien aimé, le petit *Horus*, Symbole du travail annuel. La moisson qu'on venoit de faire, rendoit cette fête et cette figure infiniment agréable à tout le peuple. Quelquefois on voyoit sur la tête

d'*Isis* une écrévisse ou le Cancre marin, quelquefois aussi les cornes de la chèvre sauvage, selon que l'on vouloit signifier ou l'entrée du soleil au Cancer, ou les fêtes qui se célébroient à son entrée au Capricorne. Au lieu d'une tête de femme, on lui mettoit quelque fois sur les épaules, la tête ou le bec d'un épervier, pour marquer la fête qui se célébroit au retour des vents étésiens. D'autres fois on couvroit sa tête des aîles d'une poule de Numidie pour d'autres vents. Souvent on lui voit une tête d'*Ibis* espèce de cigogne qui se nourrit de serpens; et comme on disoit en Égypte que l'*Ibis* délivroit le pays des dragons aîlés qui venoient d'Arabie, ces figures et ce langage étoient une énigme fondée sur la demande qu'on faisoit des vents occidentaux pour repousser les vapeurs pestilentielles que les vents d'Orient et du Sud-est apportoient des bords marécageux du golfe Arabique.

— N'embellissoit-on pas aussi la tête d'Isis de fleurs et de plantes?

= La fleur du *Lotus* qui s'épanouit au bord du Nil après la retraite des grandes eaux, et dont le fruit sert à faire du pain; les cornets de *Colocasie*, jolies fleurs employées à se couronner à certaines fêtes, l'espèce de poire que produit l'arbre nommé *Perséa*, les grands feuillages du *Bananier*, et d'autres plantes qui fleurissent et fructifient en différentes saisons, entroient dans les parures d'*Isis*, et apprenoient au peuple les diverses particularités et les fêtes de l'année.

— Que signifioient ce croissant et cette étoile que l'on voit sur la tête de cette *Isis*?

= Le Croissant couché sur sa tête marquoit l'assemblée de la nouvelle lune. Le plein de la lune posé sur sa tête ou sur son sein, marquoit la fête du milieu du mois. Le croissant ou le plein accompagné de certain feuillage, annonçoit l'assemblée qui devoit se tenir au plein ou à la néoménie la plus prochaine de certaine recolte. Une étoile rayonnante placée dans les parures de sa tête annonçoit un sacrifice qui devoit se faire au matin de la Canicule, ou de quelque planète, ou dans telle autre circonstance, servant à distinguer la fête ou les saisons. Tous ces changemens avoient un sens particulier; et *Isis* changeoit d'habits comme la terre.

— Que signifioit cette *Isis* accompagnée d'*Osiris* avec son boisseau?

= Quand Isis étoit accompagnée d'*Osiris*, et qu'elle portoit sur la tête un croissant et en main une faucille, elle apprenoit aux pauvres qu'il y auroit un sacrifice funèbre et une distribution anniversaire à la nouvelle lune qui précédoit la moisson. Un seul exemple de ce langage Symbolique doit suffire pour faire comprendre la facilité qu'il y avoit d'en varier le sens, comme les situations et les attributs des figures.

Travaux ou l'année rustique. HORUS.

— Quelle étoit la principale occupation des docteurs Égyptiens?

= Ces

≔ Ces premiers Docteurs s'occupoient peu de recherches curieuses et spéculatives. Leur grand objet étoit d'inspirer au peuple des sentimens de reconnoissance envers Dieu, et de régler leur travail au succès duquel leur vie étoit attachée. Avec les marques publiques qui lui faisoient entendre toute la suite des fêtes, ce peuple avoit encore besoin qu'on lui en montrât d'autres, pour fixer l'ordre et le temps de ses travaux. C'est ce que nous nommerons *L'ANNÉE RUSTIQUE.*

— Comment représentoit-on les travaux et les succès du labourage?

≔ Comme le travail de l'homme, et surtout le labourage ne peut rien opérer de bon, que dépendamment du concours d'*Osiris* et d'*Isis*, c'est-à-dire du soleil et de la terre, désignés sous les figures d'un homme ou gouverneur, et d'une femme mère féconde, les Egyptiens désignoient le travail par la figure d'un enfant qu'*Osiris* et *Isis* affectionnoient, d'un fils bien aimé qu'ils se plaisoient à combler de biens. Ensuite par différentes formes qu'ils lui faisoient prendre, tantôt en le peignant comme un homme fait, ou bien en lui donnant les aîles de certains vents, les cornes des animaux célestes, une massue ou une flèche ou autres instrumens significatifs, ils exprimoient ingénieusement la conduite, les opérations, les traverses et les succès du labourage.

— Quel nom donnoit-on à cet enfant et comment le représentoit-on?

= Ils donnoient à cet enfant le nom d'*Horus* ou *Horos*, qui signifie le *laboureur*, le *labourage* et le *travail*. Ils en abrégeoient souvent le Symbole par la simple peinture d'une tête humaine, siège naturel de l'intelligence. Et pour montrer l'importance du travail, qui procure les secours de la vie, ils unissoient cette tête à la figure d'un serpent qui est le caractère de la vie. Ou bien ils mettoient ensemble les deux figures entières, le serpent et l'enfant chéri du soleil et de la terre. Souvent pour montrer le rapport de ces choses à l'agriculture, ils plaçoient ces deux figures sur un van qui sert à purger le blé.

— Dans quelles circonstances employoit-on cet *Horus*?

= On l'employoit dans les fêtes où l'on représentoit l'ancien état du genre humain, et les secours que le travail avoit procurés aux hommes. Ce même enfant paroissoit, mais différemment, dans chacune des fêtes publiques, pour y annoncer les travaux qui devoient concourir avec les fêtes suivantes. Par exemple, dans la fête réprésentative de l'ancien état du genre humain, et des progrès de l'industrie, on donnoit alors différens noms en divers pays tant à la figure de la Terre qu'à celle du Travail. Mais on retrouve dans tous ces noms la même intention et les mêmes rapports.

— Quels noms donnoit-on à ces deux figures?

≔ L'*Isis*, figure de la terre changée par le déluge, se nommoit *Cérès*, *Thémis*, *Némésis*, *Sémélée*, *Mnémosyne* et *Adrastée*. L'enfant porté sur les genoux de cette mère, ou placé auprès d'elle avec un serpent, pour représenter la subsistance que le travail avoit peu-à-peu procuré aux hommes, se nommoit *Horus*, *Héricton*, *Harpocrate*, *le fils de Sémélée*, et de plusieurs autres manières.

— Que signifioient tous ces différents noms d'*Isis*?

≔ L'*Isis* surnommée *Némésis* signifioit simplement la *Terre sauvée des eaux*. *Sémélée* vouloit dire la *représentation de l'ancien état*; et *Mnémosyne* est la traduction du même mot en grec. Les torches qu'on portoit toujours à côté de *Cérès* ou du symbole de la Terre affligée, avoient rapport au feu qui, après le déluge, étoit devenu nécessaire dans la maison de chaque particulier; et c'est ce qui faisoit donner à *Isis* ainsi accompagnée, les noms de *Thémis*, *Thémiste* et d'*Adrastée*, qui signifient tous trois *l'excellence du feu*.

— Pouvez-vous nous donner de même l'explication des noms de cet enfant chéri?

≔ Après la figure de la Terre, la principale pièce de la représentation étoit le petit *Horus*. Il étoit d'or, ce qui fait qu'on le nommoit *Hérichton* ou *Hérésichton*, c'est-à-dire, l'*Horus d'or*. On le couchoit sur un van, ou dans un coffret portatif avec un serpent de même métal. Le symbole du travail et celui

de la vie étoient du métal le plus pur, pour donner aux assistans une grande idée du labourage et du prix inestimable des secours qu'ils en avoient tirés. C'étoit en effet la plus excellente leçon qu'il fût possible de leur faire; et ils ne pouvoient qu'être utilement frappés de la comparaison du triste état de leurs pères avec les secours que l'application leur avoit appris à se procurer.

— Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ici?

= Une infinité de monumens de l'antiquité nous atteste l'usage du coffret portatif, du van, de l'enfant et du serpent. Pour mieux faire entendre comment l'industrie avoit peu à peu réparé le désordre causé par le déluge, on joignoit à ces figures les tristes graines dont on s'étoit nourri dans les commencemens, et les marques des traverses qu'il avoit fallu surmonter. Ceux qui, dans la cérémonie portoient le coffre où tous ces mémoriaux étoient contenus, prenoient aussi des noms significatifs, et concouroient avec les pièces symboliques à faire entendre ces grandes vérités aux spectateurs.

— Cet enfant représentatif n'avoit-il pas encore d'autres noms?

= On le nommoit simplement *l'Enfant*, *Liber*, *le Fils bien aimé*, quelquefois l'enfant auteur de la vie ou de la subsistance, *Liber pater*; quelquefois *l'enfant de la représentation*, *Bensemeleh*; ou *Harpocrate*, *Bacchus*,

Appollon, *Icare*. Il portoit d'autres noms dont nous parlerons. Quant à ceux des personnes qui portoient les signes mémoratifs du passé, on n'en rapportera qu'un exemple qui servira de preuve à tout ce que nous avons dit; mais où les interprêtes ont vû toute autre chose que la vérité. C'est la fable d'*Hérichton*.

— Rapportez-nous cet exemple?

= Parmi les cérémonies que les Athéniens apportèrent d'Egypte en Grèce, on remarque le coffret qui contenoit suivant l'usage de leur patrie primitive, les figures symboliques du labourage. Trois jeunes Athéniennes portoient dans les fêtes un panier où étoit couché un enfant et un serpent. Ces trois filles avoient des noms rélatifs au labourage dont elles avoient en mains les symboles. Elles se nommoient *Hersé*, *Pandrosos* et *Aglaure*. Leur signification dévoile toute l'obscurité de l'énigme. Il nous suffit d'entendre que c'est à l'alternative de la *pluie*, de *la rosée* et du *beau temps* que le labourage doit la vie qu'il nous procure. Il faut laisser l'imagination des poëtes s'égarer sur le reste, et chercher selon leur coutume dans un symbole qu'ils n'entendoient pas, la matière d'une froide métamorphose.

Horus ou le symbole des travaux de l'année.

— Ces figures d'*Horus* ont-elles été les mêmes chez tous les peuples?

= Ces figures, en passant d'un peuple à un autre furent sans doute diversifiées selon les caprices de ceux qui adoptoient ces cérémonies, et donnèrent lieu à bien des fables. Mais le sens en étoit simple dans l'origine, et c'est ici ce que nous cherchons. La vérité de notre interprétation de la figure d'*Horus* se justifie par le détail des diverses formes qu'on lui faisoit prendre; puisqu'elles tendent toutes à exprimer quelques-unes des opérations annuelles du labourage, ou les obstacles qu'il a à surmonter, ou les faveurs qu'il éprouve.

— Donnez-nous les principales formes qu'on donnoit à cet enfant?

= Tantôt on le voit enfant sur les genoux de sa mère; parce que l'homme n'est que foiblesse, et doit tout à la fécondité que la Providence accorde pour lui à la terre. Tantôt devenu fort, il est armé d'une massue qu'*Osiris* et *Isis* lui mettent en main. C'est le travail encouragé par le concours du soleil et de la terre, à se délivrer des ennemis qui traversent ses efforts. Cet enfant paroît ailleurs avec les aîles des différents vents qui le favorisent. Quelquefois ses aîles, c'est-à-dire, les vents Etésiens lui manquent, et alors on lui voit faire une triste chûte. Quoique déjà grand, on le voit ailleurs les pieds et les mains engagés et comme emmaillottés, sans pouvoir faire aucun mouvement. Tout ce qu'il peut faire alors, se réduit à tenir une perche, une équerre ou un com-

pas, et quelquefois une girouette, ou un bâton terminé par une huppe, ou quelqu'autre avance propre à recevoir l'impression du vent pour en désigner le cours.

— Pourquoi ces pieds et ces mains d'*Horus* étoient-elles emmaillottées ?

= C'étoit pour marquer que le labourage en Egypte après avoir été fort occupé avant le débordement, soit à moissonner, soit à battre le blé, est presqu'oisif pendant le séjour des eaux sur la plaine. Il est alors borné à mesurer la profondeur des crues, à observer le retour des vents méridionaux, et à préparer les instrumens nécessaires pour mesurer et arpenter promptement les héritages que le limon aura rendu méconnoissables, ensorte qu'on puisse semer aussi-tôt et herser la terre avec la charrue, ou n'employer même pour toute culture que le grouin des pourceaux lachés sur ce limon, et ardents à le fouiller pour trouver quelques racines dans le sol sabloneux qui est dessous.

— Pourquoi mettoit-on la tête d'*Horus* sur le canope ?

= Souvent on posoit la tête d'*Horus* sur ce vase qui représente l'état du fleuve, nommé Canope. On voit ses mains sortir du vaisseau, mais croisées et embarrassées par l'obstacle que l'eau lui cause. L'unique affaire qui doive l'occuper alors, est l'étude de l'air dont la qualité prolongera ou finira plutôt

son inaction. S'il convenoit de lui mettre en main quelques symboles, ce seroit celui du vent. Aussi une de ses mains tient-elle ordinairement une plume d'épervier.

— Comment apprenoit-on aux Égyptiens le moment d'éviter l'inondation?

= Pour leur apprendre ce qu'ils devoient faire pour se sauver à propos de l'inondation, et semer ensuite utilement, tout se réduisoit à savoir se précautionner pour la retraite au retour du vent septentrional qui grossissoit bientôt la rivière, et à mesurer les crues, pour régler le temps et la qualité du labour qui doit suivre l'écoulement. Pour cela ils mettoient sur les épaules d'*Horus* une tête d'épervier, et dans sa main une croix. Dès-lors tout étoit entendu; et cette écriture de la plus haute antiquité, se trouve encore sur plusieurs monumens.

— Comment faisoit-on entendre le temps où il falloit se reposer?

= Quand on vouloit faire entendre que le signe du lion sous lequel la moisson commence ailleurs, est le temps du repos pour les Égyptiens; que la durée de l'inaction est depuis le souffle des vents Etésiens, et le lever de la canicule jusqu'à ce que le soleil quitte le signe de la Vierge, on convertissoit le signe du lion en un lit de repos. Les pieds du lit étoient des pieds de lion, le chevet du lit, une tête de lion. Sur ce

lit on étendoit *Horus* emmaillotté, engourdi; ou tout au plus élevant la tête pour observer le moment où il faudra s'élever. On plaçoit sous ce lit trois canopes, l'un terminé par une tête d'épervier, le second par celle de la canicule, le troisième par celle de la vierge; et cette peinture qui répond à la régle que les Égyptiens avoient grand soin d'observer, est précisément celle qui se trouve dans les monumens. La même peinture se trouve ailleurs augmentée d'un premier canope, marquant le vent du Sud printannier qui dévance le vent Etésien, et d'une grande figure d'*Anubis* qui donne à *Horus*, avec un geste emphatique, l'important avis de la retraite, en se tournant vers *Isis* qui porte sur sa tête un trône vide; c'est-à-dire, en se montrant devant l'aurore à l'Orient.

— Ne pourriez-vous pas nous rapporter quelques-uns des tableaux de l'ancienne Égypte qui confirment une partie de ce que vous nous avez dit?

= En parcourant quelques-unes des faces des grandes pyramides et des divers monumens de l'ancienne Égypte, on trouve une pièce d'écriture symbolique dont le sens se présente assez naturellement. Vers le haut se voit le cercle solaire élevé sur de grandes aîles de papillon. Au bas est *Osiris* sur son trône. A côté de lui est *Isis* avec la mesure du Nil, et devant eux *Horus*, les habits relevés avec une ceinture pour se mettre à l'ouvrage. Il a devant lui un ba-

nanier, il lève les mains vers le cercle qui domine sur le tout.

— Donnez-nous l'explication de ce tableau qui vous paroît si aisé à comprendre?

= Cette peinture est néanmoins parlante, et il n'est pas obscur que le labourage doit tout attendre de l'Être supérieur qui seul peut rendre l'air, le soleil, la terre et la mesure de l'inondation favorables aux plantes qu'il cultive.

— Mais que signifient les deux petites croix suspendues aux aîles du papillon?

= C'est le grand objet des desirs de l'Égypte. La croix longue ou courte et abrégée marque la mesure de l'inondation; étant répétée et suspendue aux aîles du papillon, elle marque une disposition d'air propre à donner une forte inondation, sans laquelle l'Égypte n'est point fertile; parce qu'il n'y pleut pas, que le sol qui en est sablonneux, ne pourroit rien nourrir sans une certaine quantité de limon qui ne devient suffisante qu'à proportion de la profondeur du débordement.

— N'avez-vous pas encore d'autres tableaux semblables?

= Dans un autre, la tête d'*Horus* est jointe au corps du Scorpion. *Horus* considère les épis que *Nubis* lui montre. C'est le labourage sous le signe du Scorpion, c'est-à-dire, dans le mois de novembre, qui

voit monter les germes du froment et des différents légumes qu'il a semés. Il considère avec complaisance le succès de ses soins, dont il est redevable à la canicule qui l'a averti de fuir à temps, et de demeurer oisif jusqu'à l'écoulement des eaux, sans prendre d'autre soin que celui d'observer le cours de l'air et de mesurer la profondeur de l'eau, pour décider de ce qu'il faudroit faire ou ne pas faire.

— Ces tableaux sont curieux, en auriez-vous encore quelqu'autre à nous donner?

= Dans une autre sculpture, on voit *Horus* armé d'une flèche perçant un Hippopotame environné de feuillages et de fruits de lotus. Par ce monstre qui fait sa résidence dans le Nil, et qui en sort pour ravager et dévorer ce qu'il rencontre, on ne peut entendre que le débordement. Le lotus qui fructifie au bord de cette rivière, facilite encore cette explication. *Horus* armé d'une flèche et vainqueur de ce monstre, est le labourage à qui l'expérience a appris peu à peu à régler ses opérations si à propos qu'il puisse, même après l'abaissement du Nil, trouver encore le temps d'arpenter et de semer ses terres; en sorte qu'il ne lui reste plus rien à faire ni à craindre, quand son hyver est venu; c'est-à-dire, quand le soleil entre dans le signe du Sagittaire. C'étoit remporter une victoire complète sur ce fleuve auparavant si redoutable.

— Cet arbre qui est à côté d'*Horus* ne peut-il pas donner un autre sens à ce tableau?

= Cet arbre dépouillé de ses feuilles à côté du monstre, bien loin de donner lieu à un autre sens, achève au contraire de fixer celui de l'énigme. Cette circonstance de la chûte des feuilles marque au juste le temps où les Égyptiens ont fini leurs travaux, sont sûrs de leur recolte et triomphent enfin des insultes du Nil.

HARPOCRATE ou la POLICE.

— Ne donnez-vous pas encore à *Horus* le nom d'*Harpocrate*?

= Cet *Horus* variant ses attributs, varie aussi ses noms selon les signes célestes, et selon les particularités des saisons; mais il a toujours un rapport sensible aux travaux de la société. Nous allons expliquer ce qu'il signifie sous la forme et le nom d'*Harpocrate*, et prouver que ces figures sont symboliques et des instructions populaires.

— Quels motifs avoient les Égyptiens dans la diversité des formes d'Horus?

= Les succès inespérés de leur culture singulière, qui sans frais et sans sueur ne mettoit que 4 mois d'intervalle entre le labour le plus aisé et la recolte la plus abondante, remplirent les premiers Égyptiens d'admiration et de reconnoissance. Ils consacrèrent dans les temples les symboles des prospérités de leur labourage. Ils y joignirent les traits les plus propres à étaler aux yeux du peuple les bienfaits d'une Providence

singulière qui les chérissoit comme une mère aime son fils, et à leur recommander sur-tout d'en faire usage en paix, en silence et selon les lois; parce que le bon ordre, la douceur et la concorde étoient l'unique moyen de s'assurer la jouissance et la propriété des biens de la terre.

— Comment faire entendre au peuple tant de choses si différentes?

= Pour inculquer toutes ces leçons au peuple dans les fêtes, d'après toutes les recoltes, et lors de l'entrée du soleil au capricorne, on plaçoit dans l'assemblée la figure d'*Horus* courbée sous le poids des biens recueillis, portant sur sa tête les marques naturelles d'une heureuse recolte; savoir trois cruches de vin, ou de bierre surmontées de trois pains accompagnés de feuillages, de légumes et de plusieurs fruits, et ses genoux paroissant plier sous le fardeau. Souvent on le peignoit assis, pour marquer le repos dont il assuroit aux hommes la jouissance. Il portoit le doigt sur la bouche, et recommandoit aux assistans, non le secret des mystères, mais la modération, la soumission aux lois, en un mot la paix, sans laquelle on perd les biens accordés au travail. Toutes ces circonstances réunies prouvent l'abondance parfaite dont le laboureur jouit à l'entrée de l'hyver, sur-tout en Égypte, où l'hyver est un printemps et le plus beau de l'univers.

— Que signifient ce nom d'*Harpocrate* et ce doigt mis sur la bouche d'*Horus*?

= Le nom d'*Harpocrate* signifie l'*ordre de la société*, la *Police*, et le doigt mis sur la bouche d'*Horus*, ne désigne autre chose que l'abondance du peuple et l'usage paisible qu'il doit en faire pour être heureux.

— Comment appeloit-on la fête où paroissoit cet *Harpocrate*.

= On la nommoit les *Pamylies*, qui signifient l'usage modéré de la langue, et ne laisse aucun doute sur notre explication. De là est venue la coutume qu'avoient les Grecs de faire crier au peuple ces paroles: *Coupez ou réglez votre langue*; ce qui est la vraie traduction du mot *Pamylies*. Et c'est parce que ces *Pamylies* ou *Phamilies* étoient une leçon propre à rendre les hommes sociables et heureux, que toutes les petites troupes de parens, ou autres personnes vivants en société, en ont pris en Occident le nom de familles.

— Les Romains n'avoient-ils pas une déesse de même forme?

= *L'Angénore* que les Romains prirent pour la déesse du silence, parce qu'elle avoit le doigt sur la bouche, n'étoit qu'une imitation de *l'Harpocrate* Égyptien, et une invitation à la paix dans l'oisiveté de l'hyver.

— Quelle raison les Égyptiens avoient-ils de nommer cette figure *Harpocrate*?

= La figure du travail jouissant en silence de ses fruits, placée dans l'assemblée, étoit avec raison nommée *Harpocrate*, c'est-à-dire, le *salut du peuple*, *la règle de la société*, puisqu'elle enseignoit les deux maximes qui en sont le soutien et tout le but de la politique; l'une, que par le travail on obtient tout; l'autre, que sans la paix, on perd tout. Aussi le peuple Égyptien en voyant cette figure, avoit-il coutume de dire : *la langue règle le sort*; et parce qu'il avoit principalement besoin de cette leçon, on avoit extrêmement multiplié la figure d'*Harpocrate*. On la voit communément avec une cruche au lieu de trois, et avec une corne de chêvre au lieu de deux, ou avec le cercle accompagné de feuilles de bananier, ou avec quelqu'autre symbole propre à inspirer au peuple la reconnoissance envers l'auteur de tout bien, et à les civiliser par des leçons de douceur.

— Est-ce ainsi que les Grecs ont orné ces figures?

= Les Sculpteurs Grecs qui goûtoient peu ces énormes coëffures, rangèrent le tout avec plus d'élégance. Ils placèrent la corne de la chêvre dans l'une des mains de la figure. Ils en faisoient sortir quelques fruits, et n'oublioient pas le geste de l'autre main, qui apprend au peuple à être heureux en modérant sa langue.

— Que concluez-vous de cette diversité de formes dans ces figures?

= Que toutes ces figures n'étoient que significatives; qu'*Osiris*, *Isis*, *Anubis*, et *Horus* n'ont été d'abord ni des hommes réels, ni des dieux imaginaires. C'étoient les lettres d'un ancien alphabet, ou les affiches publiques par lesquelles on avertissoit le peuple de l'état du Ciel, de l'ordre des fêtes selon les saisons, et des travaux de l'année.

Cérémonies Symboliques.

Mémoriaux des événemens passés.

— Ces Symboles pouvoient-ils servir à conserver la mémoire des faits historiques?

= Cette écriture symbolique, si utilement employée à enseigner d'une façon courte et populaire les vérités les plus intéressantes, servit aussi dès le commencement à conserver le souvenir de l'histoire, et à exposer publiquement l'objet et les raisons des fêtes établies à l'occasion des grands événemens.

— Pourriez-vous nous citer quelqu'un de ces grands événemens conservés par cette écriture des Égyptiens?

= Il y en a un qui a été connu de toutes les anciennes colonies, et qui a été suivi d'une nouveauté dont le souvenir n'a pu d'abord s'effacer surtout chez les nations policées et sédentaires. Cet événement, c'est le déluge et ses suites dont nous avons parlé, et qui ont attiré l'entier changement du labourage. La comparaison de l'état ancien avec le nouveau ne put manquer d'occuper souvent les enfans de

de Noé. Ils en conservèrent le souvenir parmi leurs descendans qui, à l'exemple de leurs pères, faisoient toujours l'ouverture de leurs fêtes, ou des prières publiques par des lamentations sur ce qu'ils avoient perdu, quoiqu'ils fussent dans l'usage de finir ces fêtes par un repas commun, où le chant, le son des instrumens et la joie succédoient aux pleurs. De-là vient que les cris usités dans ces fêtes, ceux-mêmes qui, avec le temps, sont devenus des cris de joie, rappelés à leur origine, ne signifient que des expressions de douleur adressés à Dieu.

— Quels sont ces cris si singulièrement chantés?

= Ces cris sont ceux de *Io Bacché*, *Hévoé Bacché*, *Io Triomphé*, *Io Pœan*, ce mot *Io*; *Jevo*, *Jevoé*, *Hevoé*, est le nom de *Dieu*, et signifie *l'auteur de la vie, celui qui est.* *Bacché* veut dire *Pleurs*; *Triomphé*, *Sanglots*, *cris entrecoupés*; *Pœan*, *cris aigus*, comme ceux d'une femme dans l'enfantement. Tous ces mots joints au nom de Dieu étoient des expressions courtes par lesquelles les peuples s'entr'exhortoient à recourir à Dieu dans leurs peines, et à lui adresser leurs prières et leurs cris.

— Les Égyptiens avoient-ils à ce sujet quelque chose de plus particulier que les autres peuples?

= L'objet et les motifs de cette pratique lugubre sont plus faciles à démêler chez les Égyptiens qu'ailleurs; non seulement, parce qu'ayant été moins mélangés avec d'autres nations, ils ont moins altéré

leurs anciennes formules, mais parce que leurs pratiques étant étroitement liées à des symboles publics, constans et gravés sur la pierre, ou portés en cérémonie dans les fêtes, se fixèrent mieux, ou se défigurèrent moins que dans les autres parties du monde. On voit aisément que leurs principales fêtes avoient rapport au triste changement introduit dans la nature.

— Comment nous le prouveriez-vous?

= On y pleuroit avec *Isis* la mort du *gouverneur*, qui leur avoit été ôté et tué par un dragon sorti de dessous terre, ou par un monstre aquatique. Ensuite on se réjouissoit de la résurrection d'*Osiris*. Mais il n'étoit plus le même, et il avoit perdu sa force. Cela n'a pas besoin d'explication après ce que nous avons dit.

— Avez-vous quelqu'autre peinture pour preuve de ce que vous avez avancé?

= Il y a une autre preuve de notre assertion parmi les Égyptiens et les peuples Orientaux, qu'on retrouve partout. Elle représentoit le monstre aquatique tué, et *Osiris* ressuscité. Mais il sortoit de la terre des figures hideuses qui entreprenoient de le détrôner. C'étoient des géans monstrueux dont l'un avoit plusieurs bras; l'autre arrachoit les plus grands chênes, un autre tenoit dans ses mains un quartier de montagne qu'il lançoit contre le ciel. On les distinguoit tous par des entreprises singulières et des noms effrayants.

— Quels sont les noms de ces monstres?

= Les plus connus étoient *Briaré*, *Othus*, *Ephialtés*, *Encélade*, *Mimas*, *Porphyrion*, et *Rouach*, ou *Rœchus*. *Osiris* reprenoit le dessus, et *Horus* son fils, après avoir été rudement maltraité par Rœchus, se délivroit heureusement de ses poursuites, en se présentant à sa rencontre avec la gueule et les griffes d'un lion.

— Comment nous ferez-vous comprendre que ce symbole est historique?

= Pour comprendre qu'il est historique et que tous les personnages qui le composent sont autant de symboles qui expriment les désordres qui ont suivi le déluge, les peines des premiers hommes, et en particulier l'état malheureux du labourage en Égypte, il suffit de traduire les noms de ces géans.

— Comment les traduisez-vous?

= *Briaré* signifie la perte de la sérénité; *Othus*, la diversité des saisons; *Ephialtés*, les grands amas de nuées auparavant inconnus; *Encelade*, le ravage des eaux débordées; *Porphyrion*, les tremblemens de terre ou la fracture des terres qui crévasse les plaines et renverse les montagnes; *Mimas*, les grandes pluies; et *Rœchus*, le vent. Comment pourroit-il se faire que tous ces noms conspirassent par hasard à exprimer les météores qui ont suivi le déluge, si ce n'avoit été le premier sens de cette allégorie?

— Que deviennent les fables avec cette explication?

= Elles disparoissent à la vérité; mais on trouve dans ce récit une peinture vive des phénomènes qui ont été autant de nouveautés facheuses aux enfans de Noé.

— Que signifient cette tête et ces griffes de lion données à *Horus?*

= Cette tête et ces griffes de lion données à *Horus*, pour se délivrer du vent qui ruinoit ses espérances, étoient un symbole propre au labourage des Égyptiens, qui ne se garantirent du vent printannier et des suites du vent Boréal, qu'en observant exactement l'entrée du soleil au signe du lion pour se sauver, et en se gardant, avant ce temps, de risquer des moissons qui auroient été emportées.

— Ces symboles ne devoient-ils pas avoir beaucoup d'obscurité pour le peuple?

= Le besoin de personifier les objets qu'on vouloit peindre, introduisit ainsi de très-bonne heure l'usage des tableaux allégoriques et des récits fabuleux. On n'écrivoit alors qu'en traçant les figures des objets dont on parloit. Mais on se croyoit maître d'arranger le tout de la façon qu'on jugeoit la plus propre pour faire une agréable impression, ou pour être bien entendu. La difficulté de faire entendre par les yeux des choses intellectuelles, fit recourir d'abord aux figures symboliques. Mais ce qu'elles

avoient d'obscur, étoit éclairci par la simplicité et la propriété des noms qu'on donnoit à chaque piéce.

— Développez-nous comment ils éclaircissoient l'obscurité de ces Symboles?

= Les anciens ne se contentoient pas d'exprimer certaines vérités par des figures tracées sur la pierre, mais ils le faisoient encore par des cérémonies dramatiques, où les objets et les noms des acteurs étoient significatifs, et servoient à retracer le souvenir des choses passées. La fête de l'ancien état du genre-humain paroît avoir commencé dès avant la dispersion. Mais elle prit en Égypte une forme plus brillante, à l'aide des symboles qui s'y multiplièrent plus qu'ailleurs. Cette fête étant devenue commune à toutes les nations, mérite un éclaircissement qui fera connoître une infinité de monumens qui nous restent de ces temps anciens.

— Faites-nous donc le détail de cette fête.

= On portoit dans cette fête un panier ou un coffret contenant les monumens des progrès du labourage. Ce coffre, sans être mystérieux, servoit à recevoir les signes mémoratifs du passé. On y trouvoit la marque de l'affoiblissement d'*Osiris* et la perte de sa fécondité. Ensuite c'étoient des graines de sésame, des têtes de pavôts, des pommes de grénades, des baies de laurier, des rameaux de figuier, des tiges sèches, des gâteaux de différents blés, du sel, de la laine cardée, des tourtes de miel et de froma-

ge ; enfin un enfant, un serpent, et un van. Le tout étoit accompagné d'une flûte ou de quelqu'autre instrument de musique.

— Cet assemblage paroît bien étrange. Quelle explication nous en donnerez-vous ?

= Cela paroît d'abord fort étrange. Mais dès qu'on connoît l'enfant, tout le reste est fort simple. L'*Horus* ou l'enfant emmaillotté, et accompagné d'un serpent d'or, ou d'autre matière, est le labourage, fils d'*Osiris* et d'*Isis*, encore foible, et qui fit subsister les hommes avec des baies sauvages et des graines recueillies sans culture où l'on en pouvoit trouver ; mais qui apprit peu-à-peu à semer à propos des graines d'un meilleur suc ; à purger le blé à l'aide du van ; à faire du pain ; à joindre même quelque délicatesse au simple nécessaire ; à s'assurer toute sorte de nourritures saines ; à mettre à profit le travail des abeilles ; à mettre en œuvre la laine des brebis, et à faire valoir toute les productions de la nature.

— Pourquoi cet instrument de musique mêlé à tout cet amas de productions de la terre ?

= Cet instrument de musique inséparable de la célébration des fêtes, étoit le symbole de la reconnoissance qui réunissoit les hommes à certains jours pour louer Dieu en commun, de leur avoir donné de quoi se nourrir, se chauffer et se couvrir. Ce coffiet, ce van où l'on a trouvé par la suite tant de mystère, et toute la représentation rapportée ci-de-

vant, passa des Égyptiens aux Phéniciens, et par eux se répandit fort au loin.

— La chasse des bêtes féroces n'étoit-elle pas encore le sujet d'une fête particulière ?

= Pour rendre ces représentations plus complettes, on n'oublia ni en Égypte, ni ailleurs, la triste nécessité, où les premiers hommes s'étoient trouvés, de défendre leurs maisons et les fruits de la terre contre les insultes des bêtes féroces multipliées par-tout, pendant le séjour commun du genre humain dans la Babylonie. C'est une circonstance particulière dont ils conservèrent le souvenir par une espèce de chasse qu'ils renouvelloient dans tout l'Orient de 3 ans en 3 ans. Cette chasse n'étant plus que représentative et peu sérieuse, fit dégénérer la sainteté des fêtes en des courses tumultueuses, qui furent suivies des plus grands désordres, même avant l'introduction de l'idolâtrie.

— Ces fêtes n'étoient-elles pas instituées pour honorer le vrai Dieu ?

= Il est vrai qu'elles commençoient par le sacrifice et l'invocation du vrai Dieu. Mais on peut concevoir qu'elles dûrent être les suites de la liberté avec laquelle les assistans de tout âge et de tout sexe se dispersoient sur les montagnes et dans les bois, après un grand repas pris en commun, ayant en main une massue, ou une torche, ou une pique, s'entr'excitant à la fureur avec des hurlemens pleins d'extra-

vagance ; mettant en pièce les bêtes qu'ils rencontroient, et se barbouillant les habits et le visage du sang des victimes, pour porter les marques d'une chasse dangereuse.

Animaux vivans Symboliques.

— Que concluez-vous de ce goût connu des Egyptiens pour les figures symboliques ?

= Maintenant que le goût des Égyptiens pour les figures symboliques est connu, on peut croire aisément que les pratiques singulières observées parmi eux étoient autant de signes de certaines vérités astronomiques, morales ou autres. On peut donc dire que le *bélier* qu'on honoroit dans la Thébaïde et la Libie ; les *Taureaux* qu'on honoroit à Memphis et à Héliopolis, les *Chevreaux* à Mendés, le *Lion*, les *Poissons* et d'autres animaux qu'on honoroit en différents cantons, étoient dans leur origine des symboles fort simples. Ce n'étoit que les anciens signes du zodiaque et les différentes marques des situations du soleil. On caractérisoit la néoménie d'un certain mois ou d'un autre, en accompagnant *l'Isis* qui annonçoit cette fête, de la vûe de l'animal céleste où le soleil entroit ; et au lieu d'une simple peinture, on faisoit paroître, dans la fête, l'animal même, l'animal vivant qui y avoit rapport.

— Voilà un nouvel ordre de signes, comment s'introduisit-il ?

= Le chien étant le symbole de la canicule qui ouvroit autrefois l'année, on fit paroître un chien vivant à la tête de tout le cérémonial de la première néoménie. Diodore témoin oculaire le rapporte ainsi. On s'accoutuma à appeler ces néoménies, la fête du *Chien*, du *Bélier*, ou *du Taureau*, ou *du Lion*. La néoménie du *Bélier* devint tout naturellement la plus solemnelle dans les lieux où l'on faisoit un grand commerce de brebis. Celle du *Taureau* fut la plus agréable de toutes dans les gras paturages de Memphis et de la basse Égypte. La fête de l'entrée du soleil dans les *Chevreaux* fut brillante à Mendès où l'on nourrissoit plus de chèvres qu'ailleurs. Chaque Ville s'affectionna ainsi à la néoménie d'un signe selon l'intérêt qu'elle y pouvoit prendre. Dans l'usage où l'on étoit de décorer le cérémonial de figures singulières, les peuples couronnoient de fleurs et conduisoient processionnellement l'animal symbole dont la fête portoit le nom. Pouvoient-ils n'y pas voir avec une prédilection singulière l'objet qui faisoit leurs richesses spéciales.

— Cet animal ainsi révéré ne fut-il pas regardé comme une divinité?

= Cela est vrai, mais ce ne fut qu'après l'introduction de l'idolâtrie. Ceux qui avoient conduit si honorablement l'animal dans leurs cérémonies, s'abstinrent de le tuer et d'en manger la chair; mais ils continuèrent toujours à en faire trafic. Ceux de

Mendès honoroient les chèvres et mangeoient des brebis. Ceux de Thèbes honoroient la brebis, et mangeoient des chèvres. L'utilité et l'intérêt du commerce étoient donc le motif qui portoient les Egyptiens à chérir ces animaux, et ce qui leur en rendoit la vûe si flatteuse dans leurs fêtes. La moisson étant d'ailleurs l'objet qui remue plus puissamment les peuples, la néoménie qui terminoit la récolte du blé, ne pouvoit manquer d'être une des plus agréables de toutes les fêtes. De-là vient la grande solemnité de l'entrée du soleil au *Bélier* dans les environs de Thèbes. La grange étoit pleine; c'est tout dire.

— Tout cela étoit facile avec les animaux domestiques, mais que faisoit-on du signe qu'on ne nourrit ni ne trafique point?

= Dans la Haute-Egypte, où la moisson n'est achevée que vers le passage du soleil sous le *Lion*, la figure de ce signe, et non l'animal vivant, étoit plus ordinairement unie avec *l'Isis* qui annonçoit la grande fête où l'on remercioit Dieu de la recolte du blé. Il n'y avoit rien de criminel à caractériser une fête plutôt qu'une autre par la vûe et le transport public de l'animal dont le signe céleste correspondant à la fête portoit le nom. Le cérémonial étoit encore innocent: mais il devenoit grossier. Il se chargeoit de trop de figures sensibles qui conduisirent enfin à l'abus que les poëtes nous ont transmis.

Symboles et cérémonies mortuaires.

— N'y avoit-il pas un lieu consacré près des Villes en Egypte, pour la sépulture commune?

= Oui; et Diodore de Sicile nous apprend comment ces cimetières étoient ordonnés et ce qu'on y pratiquoit, en nous donnant une description exacte de celui de Memphis le plus fréquenté de tous.

Apprenez-nous la description qu'il en fait?

La sépulture commune étoit, dit ce témoin oculaire, au-delà d'un lac nommé *Achérasien* qui signifie *le dernier état de l'homme.* Le corps mort étoit apporté sur les bords de ce lac, devant un tribunal de plusieurs juges, qui informoient de ses vie et mœurs. S'il n'avoit pas payé ses dettes, on livroit son corps à ses créanciers pour obliger sa famille à le retirer de leurs mains, en se cottisant pour faire la somme dûe. S'il n'avoit pas été fidèle aux lois, le corps étoit privé de la sépulture, et apparemment jetté dans une fosse nommée le *Tartare*, qui signifie *regrets éternels.* S'il ne se présentoit point d'accusateur, ou si l'accusateur étoit convaincu de faux, alors on cessoit de pleurer le mort, et on faisoit son éloge sur son éducation, son respect pour la religion, son équité et toutes ses vertus. Jamais on ne lui faisoit un mérite de sa naissance qu'on supposoit être la même pour tous les hommes. Les assistans applaudissoient à ces éloges et félicitoient le mort de ce

qu'il alloit jouir du repos éternel avec les gens de bien.

— Que faisoit-on de ce corps mort, et où le conduisoit-on ?

= Sur le bord du lac étoit un batelier sévère et incorruptible qui recevoit le corps mort dans sa barque par l'ordre des juges, et jamais autrement. Les rois eux-mêmes étoient soumis à cette loi, et les juges les privoient quelquefois de la sépulture. Le batelier conduisoit le corps au-delà du lac dans une plaine embellie de prairies, de ruisseaux, de bosquets et de tous les agrémens champêtres. Ce lieu se nommoit *Elisout* ou les *Champs Elisés*, c'est-à-dire, *Pleine satisfaction*, *Séjour de repos et de joie.* A l'entrée de ce séjour étoit une figure de chien à trois gueules que l'on nommoit *Cerbère.* La cérémonie finissoit par jetter trois fois du sable sur l'ouverture du caveau, où l'on avoit enfermé le cadavre, et à lui dire autant de fois *adieu.*

— Que pensez-vous de ces cérémonies?

= Tous ces termes et ces pratiques qui ont été suivies presque par-tout, étoient autant d'instructions pour le peuple. On lui faisoit entendre par ces symboles, que la mort étoit suivie du compte qu'il falloit rendre de notre vie à un tribunal inéxorable; mais que ce qui étoit à redouter pour les méchans, n'étoit pour le juste qu'un passage à un état plus

doux. C'est pourquoi la mort étoit appelée la *délivrance*. Nous l'appelons de même le *Trépas*, c'est-à-dire, *passage à une autre vie*. La barque de passage se nommoit la *Tranquillité*, parce qu'elle ne transportoit que les justes ; et au contraire le batelier qui refusoit ceux que les juges n'avoient pas absous, se nommoit *Caron*, la *Colère* ou la *Vengeance*.

— Pourquoi jettoit-on de la terre trois fois sur le corps, et que signifie la figure de ce chien à trois têtes ?

= Quant à la terre jettée sur le corps et aux tendres adieux des parens, c'étoit le devoir naturel et l'expression de leurs regrets. Mais ils ne se contentoient pas de rendre en passant cet honneur sur la fosse. Ils plaçoient à l'entrée du cimetière, et au-dessus de la porte du mort le symbole de l'estime et de la tendre affection qu'ils portoient à leur parent mort. Le chien étant l'animal le plus attaché à l'homme, est le symbole naturel de l'amitié et de l'attachement. Pour exprimer les trois cris qu'ils avoient poussé sur la fosse de leur ami, suivant l'usage qui n'accordoit cet honneur qu'aux gens de bien, ils donnoient trois têtes et trois gosiers à la figure du chien. Ainsi cette figure placée auprès du tombeau et sur la porte du mort nouvellement enterré, signifioit qu'il avoit été honoré des regrets de sa famille et des cris que ses amis avoient poussés sur sa fosse. Le sens de ce symbole n'est pas équi-

voque, dès qu'on en traduit le nom. Ils l'appeloient *Cerbère*, c'est-à-dire, tout simplement *les cris de la fosse.*

— Peut-on expliquer ainsi que vous l'avez fait jusqu'ici tous les symboles et toutes les cérémonies de l'antiquité?

= Il ne seroit pas raisonnable d'exiger qu'on éclaircît tous les symboles et toutes les cérémonies de l'antiquité, pour se convaincre que la plupart de ces figures singulières et des usages les plus solennels, n'étoient dans leur origine que des symboles significatifs et des cérémonies instructives. Nous l'avons montré de plusieurs dont l'explication simple est étroitement liée avec les idées communes et avec les besoins des premiers hommes.

— Cette multitude de symboles ne devoit-elle pas les rendre difficiles à en comprendre le sens?

= L'avantage qu'on tira de ces symboles en rendit de jour en jour l'usage plus étendu. Mais on fut bientôt arrêté par un inconvénient qui en étoit inséparable. Quelque soin que l'on prît de borner le nombre des symboles, et de faire servir le même caractère à plusieurs choses, en ajoutant, ôtant ou variant seulement un attribut de la figure symbolique, on vit que cette écriture deviendroit presqu'impraticable par la quantité des figures à multiplier, comme les objets, et même comme les ju-

gemens que l'esprit porte de ces objets. Il se trouva alors en Egypte ou ailleurs, et cela avant *Cadmus*, puisque ce fut avant le siècle de *Job* et de *Moyse*, un génie heureux dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, qui, ayant remarqué que les sons de la voix avec lesquels nous pouvons signifier tout ce qui nous plaît, sont en assez petit nombre, s'avisa de représenter ce petit nombre de sons, par un égal nombre de caractères; d'où il arriva qu'en représentant avec vingt ou vingt-quatre principaux sons et articulations, qui suffisent par leur mêlange, pour former les mots ou les signes des objets, on pouvoit avec très-peu de caractères faire naître la pensée de toutes les choses que nous distinguons par la diversité de ces sons.

— Cette invention eut-elle un heureux succès?

= Cette invention si simple et si féconde fit une fortune rapide chez tous les peuples, excepté chez les Chinois, qui conservent encore leur écriture représentative, malgré ses inconvéniens, précisément pour ne pas paroître avoir reçu quelque chose d'autrui. Cette nouvelle écriture qui délivroit des efforts d'attention et de mémoire pour retenir tant de caractères et leurs rapports, en réveillant tout d'un coup avec l'idée du son, la pensée de l'objet et le jugement qu'on en portoit, devint partout l'écriture courante et populaire, seule employée dans la société comme plus facile et plus expéditive.

— Que devint alors l'écriture symbolique?

= Cette écriture qui, dès son commencement tenoit à la religion, à l'astronomie et aux ordonnances qui régloient la société, continua à être mise en œuvre dans les fêtes, sur les tombeaux et les monumens publics. Devenue l'écriture des savans et des prêtres, elle se conserva dans quelques écoles, et dans le culte extérieur de la religion. Pour faire valoir l'écriture nouvelle, on ne crut pas devoir effacer les figures de l'ancienne sur les Tables sacrées, dans les temples et autres monumens. On les nomma Lettres ou sculptures sacrées, pour les distinguer de l'écriture commune. Celle-ci par son extrême commodité prit tellement le dessus, que l'autre fut négligée dans l'usage. La difficulté déja très-grande de l'entendre, quand on n'en avoit pas d'autre, devint encore plus grande, quand on ne prit plus de soin de l'étudier; et cette difficulté même acheva d'en rendre l'étude tout à fait rare.

— Qu'arriva-t-il après un certain temps à la vue de ces symboles antiques?

= On peut juger de l'impression que dut faire alors sur l'esprit des peuples la vue d'*Osiris*, d'*Isis* et de toutes ces figures d'hommes et d'animaux dont le culte public et les monumens se trouvoient pleins. Parmi ce peuple qui se présentoit dans le lieu de l'assemblée, combien peu pouvoient même lire l'écriture vulgaire! On peut donc bien assurer qu'aucun d'eux

d'eux ne se mit en peine, après un certain temps, d'entendre ce que signifioit l'ancienne. Les assistans se trouvoient environnés de symboles tracés avec appareil. C'étoit des figures d'hommes, de femmes et d'animaux parfaitement connus. Il y en avoit, à la vérité, de bizarres et qui ne pouvoient réveiller en eux aucune idée bien distincte. Mais la vue du soleil qui étoit au haut des tableaux et sur la tête des figures, réveilloit en eux l'idée du soleil. Un homme, un oiseau dans ces peintures, les faisoient songer à un homme, à un oiseau. Ils se bornoient stupidement à la figure qui étoit devant eux, ou au nom du gouverneur, de l'épervier, de la huppe, ou à tel autre son dont leur oreille étoit frappée; et n'allant pas plus loin, ils manquoient le sens qui étoit l'ame de cette écriture. Il n'est personne qui ne pressente aisément les suites étranges de cette méprise.

— Faites-nous connoître vous-même les suites de cette méprise ?

= Voyant donc dans leurs temples au haut de chaque tableau destiné à les instruire, le *Cercle* ou le *Soleil* qui signifioit l'*Être tout puissant* devant lequel ils se prosternoient dans les sacrifices, les Egyptiens continuèrent à lui adresser leurs remercimens et leurs prières. Mais l'œil, l'oreille et l'esprit n'étant plus occupés que du *Soleil*, le peuple rapporta son adoration au *Soleil* même. Dès que Dieu fut confondu avec son ouvrage, une première illusion ou-

vrit la porte à mille extravagances. Après avoir pris le *Soleil* pour un dieu, le peuple prit bientôt l'*Osiris*, le modérateur de l'année pour un homme, *Isis* pour une femme, et *Horus* pour leur fils; et prenant leurs figures au pied de la lettre, les Égyptiens les regardèrent comme des monumens de leur histoire. Comme *Ammon* ou *Osiris* étoit réputé leur fondateur, on publia qu'il avoit été transporté dans le ciel pour y faire sa résidence, et y protéger l'Égypte, en y répandant ses bienfaits. Ainsi, après avoir peu-à-peu attribué la divinité à ce roi représentatif des fonctions du soleil, ils le prirent encore pour leur premier roi. De là, cet assemblage étrange de trois idées incompatibles, savoir de *Dieu*, du *Soleil* et *d'un homme-mort*, qu'il est cependant certain que les Egyptiens confondoient perpétuellement.

— Comment ces peuples ont-ils pu adopter une religion aussi extravagante?

= C'est que flattant la vanité des Egyptiens, elle prit aisément faveur dans l'esprit des peuples. Tous les symboles prirent le même tour. On chercha qui étoit le *Poséidon* ou le *Neptune*, c'est-à-dire, l'*Osiris marin*, symbole du retour annuel des flottes; et l'on en fit un Dieu qui se plaisoit dans la mer, comme *Osiris* au Ciel. *L'Osiris funèbre* qui annonçoit l'anniversaire des funérailles, eut aussi son histoire; et comme toutes les cérémonies mortuaires, au lieu d'être prises comme des leçons sur le repos des justes après la

mort, furent peu à peu regardées comme la peinture des traitemens réels que les morts éprouvoient sous la terre, on fit de *Pluton* ou du symbole *de la délivrance des justes*, un dieu qui présidoit au séjour des morts.

— Les Égyptiens n'étant pas marins, comment adorèrent-ils *Neptune*?

= Les Égyptiens ennemis de la mer, étant dans l'abondance de tout, et ne sortant guères de leur pays, connoissoient peu cette divinité favorite des marins. Mais comme ils étoient fort reguliers dans la pratique extérieure des cérémonies religieuses, les anniversaires qui revenoient souvent, rendirent *Pluton* très-célèbre parmi eux.

— *Isis*, sans doute, ne fut pas oubliée?

= Après le roi symbolique, ou le caractère du *soleil*, les Égyptiens ne voyoient rien plus fréquemment dans leurs tableaux que *l'Isis* symbole de *la Terre*, ou plutôt l'affiche des fêtes caractérisées par les productions de la terre dans chaque saison. Un croissant de lune ou une face pleine posée sur la tête d'*Isis*, ou autrement, annonçoit une fête du milieu du mois de la fenaison, de la moisson &c., selon que l'on joignoit le symbole de la saison. Cette écriture varioit selon les cantons. Les ministres, au lieu d'exprimer la fête par une lune, choisissoient quelquefois pour symbole de cet astre, l'animal qui voit dans les ténèbres, le *chat*. Vû de profil, il marquoit le croissant; vû de face, il signifioit la pleine lune.

Cette figure se mettoit aussi sur la tête d'*Isis*, mais plus communément au haut du *Cistre*, petit cerceau de métal qui servoit à marquer dans les fêtes la justesse de la danse et du chant. Cet instrument de joie placé dans la main d'*Isis* portant les marques d'une telle saison, annonçoit la fête particulière à cette saison.

— Quels noms donnèrent-ils à *Isis*?

= Les Égyptiens voyant ces figures d'*Isis* dans leurs temples, sans en entendre le sens, donnèrent, en cherchant l'origine de cette femme, dans le même égarement qui leur avoit fait prendre le symbole du *soleil* pour *Ammon* leur père commun. *Isis* fut regardée comme sa femme et participa aux titres du mari; et étant devenue, dans leur esprit, une personne réelle et une puissance importante, ils l'invoquèrent avec confiance, la nommèrent *la Dame*, *la Reine*, *la Gouvernante*, *la Mère commune*, *la Reine du ciel et de la terre.*

— Quelle idée leur fournirent les instrumens et les parures d'*Isis*?

= Ces instrumens et ces parures furent pris pour des monumens historiques des secours qu'*Isis* avoit procurés aux hommes. Chaque signe, chaque attribut donna lieu à autant d'histoires et de contes frivoles. Ce qui séduisit le plus les Égyptiens, frappés des atours singuliers de cette femme, ce fut l'union fréquente d'un croissant ou d'une pleine lune avec

les parures de sa tête. Ils en prirent occasion de publier que la femme d'*Osiris* avoit la lune pour demeure ; et ils crurent que les fêtes qu'elle annonçoit, étoient consacrées à cette femme imaginaire. Il n'y avoit pas jusqu'aux taches de la lune, qui par une fausse apparence de visage humain, ne servit à fortifier leur illusion.

— Que devint *Horus* qui leur a fourni tant de symboles ?

= *Horus*, symbole des travaux de l'année, en changeant de figures ou d'attributs et de noms, produisit, à son tour, une multitude d'autres dieux. Mais quel est l'Égyptien connu dans l'histoire qu'on s'imagina être ce fils du roi et de la Reine du ciel ? *Cham* ou *Osiris* et sa femme occupent les premières places ; les Égyptiens n'ayant jamais oublié que *Ménès* fils de *Cham* étoit l'auteur de leur police et de leurs fêtes Il ne porta même le nom de *Menès* qui signifie *partage*, *distribution*, que parce qu'il avoit réglé le partage des terres, le nombre des mois, l'ordre des travaux communs. Cherchant donc à connoître historiquement leur *Horus*, le rapport qu'il avoit au labourage et aux réglemens de l'année, les conduisit à le prendre pour *Ménès*, et le nommèrent *Chemnis*, *Osiris le jeune*, ou simplement *Osiris* ; ou réunissant les noms du père et du fils en un seul, *Menosiris*, ou par allusion au nil, *Menevis* et *Menophis*. Sur tous ces noms on composa autant d'histoires et de personnages. Ainsi

changé en celui de leurs ancêtres qui leur avoient donné des lois, *Horus* ne fut plus un signe, mais l'objet des fêtes mêmes. On y chantoit le fils de *Jehov*, *le fils par excellence*, *l'enfant auteur de tout bien*, *l'inventeur des lois*, *l'instituteur des sacrifices et des fêtes.*

— Que pensoient de ces cérémonies les étrangers qui voyageoient en Égypte?

= L'Égypte, comme le pays du monde le plus fertile, et où les recoltes supérieures à ses besoins, donnoient lieu de faire d'amples amas de blé, étoit la ressource des Arabes, des Cananéens, des Syriens et des Grecs dans les années stériles. Les voyageurs que le besoin ou la curiosité y conduisoit, surtout les Phéniciens qui n'occupoient qu'une petite côte maritime auprès du Liban, et qui n'avoient point de grenier plus sûr que l'Égypte, étoient tous également frappés de la police de ce beau pays, du caractère paisible des habitans, de l'air mystérieux des cérémonies et des fêtes qu'on y célébroit, et de l'abondance qu'ils regardoient comme miraculeuse dans un pays où il ne pleuvoit pas. L'idée qu'ils avoient du Nil dont la source demeuroit inconnue, et dont les débordemens leur paroissoient contraires à l'ordre commun de la nature, leur faisoit dire que Dieu lui-même versoit sur l'Égypte ces eaux bienfaisantes. Les Égyptiens peignoient cette merveille par un soleil de la bouche duquel il sort un fleuve; et les étrangers, comme eux, publioient par-tout que cette félicité étoit la récompense de la piété des habitans.

— Ces étrangers adoptèrent-ils les symboles des Égyptiens ?

= Il est probable que les Syriens et les Cananéens reçurent tout d'abord des Egyptiens leurs symboles et les mirent en usage. L'introduction de l'écriture vulgaire, leur en aura fait perdre l'intelligence, sans en supprimer les figures ; ensorte que ces figures étant toujours de cérémonie et exposées dans les fêtes, chacun y attacha l'histoire qui lui parut la plus vraisemblable. L'Egypte fut ainsi la coupe où étoit le poison de l'idolâtrie, et les Phéniciens sont ceux qui, en voyageant par-tout, ont présenté cette coupe funeste à la plupart des autres nations. C'est même la raison pour laquelle les noms des dieux et les termes usités dans les fêtes payennes, ont un rapport si sensible à la langue Phénicienne.

— Comment prouveriez-vous ce rapport sensible à la langue Phénicienne ?

= C'est qu'en transportant sur toutes les côtes de la Méditerranée les cérémonies Egyptiennes, ils en traduisirent en leur langue la plupart des termes ; et c'est par ce moyen que nous y retrouvons un sens conforme à l'intention des premiers instituteurs. Or ce sens se trouve presque toujours lié étroitement avec les réglemens de la société, sans aucun rapport à des dieux ni à des déesses.

— Les voyageurs et les Phéniciens adoptèrent-ils tous les symboles des Égyptiens ?

Non ; ils ne portèrent pas chez eux cette multitude de symboles et de pratiques, où ils ne comprenoient rien. Mais ils ne manquoient pas de regarder avec vénération les trois symboles que les Egyptiens honoroient comme les auteurs de tout le bien qui leur arrivoit. Le *Gouverneur*, la *femme* et l'*enfant* paroissant toujours, quoiqu'avec variété dans toutes les fêtes, les étrangers s'accoutumèrent surtout à ces trois objets les plus distingués de tout le culte ; et les Phéniciens qu'un besoin perpétuel ramenoit dans le port de Phare, furent les premiers à suivre les mêmes cérémonies. Le cercle ou le Soleil accompagné de serpens, ou de feuillages, ou de grandes aîles pour peindre l'Être suprême, le maître de l'air, le dispensateur des saisons et des recoltes, quoique toujours placé au-dessus des plus beaux symboles, attiroit moins les yeux que la figure brillante de Gouverneur de la terre, ou que les diverses parures de la mère et du fils. Rien ne contribua davantage à faire rapporter les adorations à des êtres semblables à nous.

Le Roi, la Reine du ciel et l'armée des cieux.

— Les étrangers admirent-ils sans examen *Osiris* pour leur divinité?

= Ils ne firent pas de grandes enquêtes sur la vie et les actions *d'Ammon*, que les Égyptiens confondoient avec *Osiris*. L'idée qu'ils en prirent, est qu'il

étoit le roi et le Maître du ciel, le père de tout bien. Devenu dieu dans leur opinion, ils le communiquèrent aux autres peuples, sans aucun rapport à *Osiris* ou à *Ammon*, qui n'appartenoient qu'aux Égyptiens.

— Sans doute *qu'Isis* fut traitée comme son époux et *Horus* comme leur fils ?

= Cette *Isis*, à côté du Roi, avoit l'air d'une femme, et ses couronnes étoient les parures d'une reine. *Horus* leur fils avoit autant de noms que d'habits et de figures. On en forma autant de personnages qui étoient à la suite du roi et de la reine, et leur faisoient cortège. Les voyageurs ne reportèrent rien de plus uniforme chez eux, que les figures et le culte du roi et de la reine du ciel, suivis de leur nombreuse Cour. *Osiris* prit chez ces peuples différents noms ; et en adoptant la figure du Soleil, les Grecs ne se contentèrent pas de lui mettre un fouët à la main ; ce qui signifioit la conduite de l'année dans l'ancienne écriture ; ils lui ajoutèrent un char, des chevaux pleins de feu et un équipage complet. Ils peignirent leur dieu *Soleil* avec une face rayonnante, assis sur un char, et gouvernant, le fouët dans une main, et les rênes dans l'autre, quatre chevaux aîlés. Mais en changeant d'ornemens, il conserve son caractère *de Gouverneur*, et on reconnoît *Osiris*.

— *Osiris* et *Isis* reçurent donc d'autres noms chez les différens peuples ?

= Les Phéniciens appeloient *Osiris*, *Hélion*, le *Très-Haut*; les Grecs *Hélios*, qui est le même nom et le même blasphême. Cette folie devint bientôt universelle, et ce dieu devint le roi de tous les pays où son culte fut reçu, quoiqu'il n'eût vêcu nulle part; puisqu'il n'étoit que le signe de la course du Soleil. *Isis*, par droit de communauté, participa à tous les titres de son mari, et fut appelée la *Reine du ciel*, la *Dame*, et devint la *Junon* des Latins, et même la *Reine des bois*, des *troupeaux*, des *poissons*, des *blés*.

— Que firent les sculpteurs Grecs de l'élégante coëffure *d'Isis* ?

= Ne pouvant souffrir, sur la tête de leurs simulacres, ces épouvantables cornes du taureau et du capricorne de *l'Isis* Égyptienne au printemps et en hyver, et qui servoient de supports tantôt à une, tantôt à trois bottes de légumes, ou à des serpens, ou à des épis, ou autres marques symboliques pour l'instruction du peuple, ne cherchant qu'à plaire, ils firent main basse sur cette étrange coëffure, et en firent la *Reine des moissons*, en la peignant, embrassant de la main gauche une longue corne de chèvre dont ils faisoient sortir des épis, des légumes et des fruits, et de la droite elle tenoit une faucille ou quelqu'autre attribut.

— N'est-ce pas là l'origine de la *corne d'abondance* ?

= Oui, et de la chèvre *Amalthée.* Cette corne toujours pleine, comme elle en avoit visiblement le privilége, ne pouvoit provenir que d'une chèvre qui eût rendu quelque service important. On imagina qu'elle avoit nourri *Jupiter.* Ceci prouve suffisamment que la plupart des récits des poëtes, ne sont que de petits contes fondés sur de pareilles équivoques, et inventés, pour avoir quelque chose à dire sur des figures, qui paroissoient aux fêtes et que l'on n'entendoit plus.

— Que devint *Isis* entre les mains des sculpteurs et dans les récits des poëtes ?

= *Isis* symbole de la terre, la *Terre même*, *la nourrice* et *la mère des vivans*, devint la *Cérès* de Phénicie et de Sicile. En Syrie et dans l'Ionie, on la nommoit encore *Dei* ou *Deio*, ou *Deioné*, *l'abondance* ou *Deimeter*, *Demeter* et *Rhœa*, la *mère de l'abondance*; et elle est celle que les Occidentaux nommoient *Cérès* et *Diane* à Ephèse, où étoit sa célèbre statue. Car cette statue, à en juger par les petites tours dont elle étoit couronnée, par ses mammelles et par les têtes d'animaux dont son corps étoit environné, n'est point différente de l'*Isis* Égyptienne. Ce sont donc les diverses parures et les différens noms de cette *Isis*, qui ont multiplié les histoires de *Rhœa*, de *Dioné* ou *Junon* femme de *Jupiter* et de *Diane* sa fille.

— Mais comment *Diane*, divinité terrestre, est-elle en même-temps la *lune* et la *reine des enfers* ?

= C'est que par sa première institution, *Isis* signifioit la terre dont elle marquoit les productions. Le faux sens qu'on donna au croissant et à la pleine lune qu'elle portoit pour annoncer les fêtes, la fit prendre pour *la lune*; enfin par le temps qu'elle demeure invisible entre le dernier croissant et le retour de la nouvelle phase, elle donnoit lieu de croire qu'elle étoit allée faire un tour dans l'empire des morts.

— Qu'est-ce qui a le plus contribué aux idées étranges de cette triple *Hécate*, en même temps *Terre*, *Lune* et *femme de Pluton?*

= C'est que dès qu'on appercevoit, à l'entrée de la nuit, le premier croissant de la nouvelle lune, on l'annonçoit publiquement, et la fête de la Néoménie se célébroit ce soir même, si à côté de la figure qui l'annonçoit, on avoit placé une chouette, ou le lendemain matin, si on y avoit mis un coq; ce qui étoit fort simple et fort commode. Mais quand *Isis* eut été placée dans la lune, et concourant avec *Osiris* au gouvernement du ciel, l'annonce du retour de la nouvelle lune prit un air important. *Hécate* étoit devenue invisible depuis plusieurs jours. On attendoit en cérémonie son retour. La déesse quittoit enfin l'empire des morts pour revenir au ciel; et puisqu'elle visitoit tour-à-tour ces deux districts, on ne pouvoit douter qu'elle ne régnât dans le ciel et dans le séjour invisible. Ne pouvant d'ailleurs se dissimu-

ler le rapport sensible qu'elle avoit avec la terre, et à ses productions dont elle portoit les marques sur sa tête ou dans ses mains, elle devint la triple *Diane* qui est tout à la fois la *Terre*, la *Lune*, ou la *Dame du ciel* et la *Reine des enfers*.

— L'antiquité payenne se borna-t-elle à ces attributs envers *Diane*?

= Après avoir confondu le Symbole des nouvelles lunes et des fêtes relatives aux saisons avec l'astre qui, par ses phases, règle la société, l'antiquité payenne attribua à la *Lune* un pouvoir universel sur toutes les productions de la terre et les opérations des hommes. On se persuada aussi qu'elle connoissoit l'avenir, et qu'elle annonçoit, par des marques sûres, ce qui devoit arriver aux laboureurs, aux familles et aux Royaumes.

— La lune n'a-t-elle pas en effet beaucoup d'influence sur plusieurs événemens de notre vie?

= Il est vrai, qu'à le bien prendre, la lune n'a été placée dans le ciel, que pour être consultée par les hommes sur ce qu'ils doivent faire; puisque le Créateur ne lui a donné différentes phases, que pour être dans le ciel, la mesure du temps et la règle sensible de tous les travaux. Mais la méprise seroit de croire que l'astre qui sert à nous montrer le commencement et les progrès de ce que nous entreprenons, y influe pour rien, et en ait la moindre connoissance. C'est cette méprise qui a fait donner

à *Isis*, regardée comme la *Lune*, le beau nom d'*Artémise*, qui veut dire, *celle qui connoît l'avenir.*

— Mais comment les Poëtes ont-ils pu imaginer cette Diane, amie de la solitude, lui donner des mœurs si chastes, et mettre sous sa protection les bois et les chasseurs ?

= C'est encore ici un pur jeu des Poëtes ou du peuple. Les têtes d'animaux dont tout le corps d'*Isis* ou de la *Diane* d'Ephèse étoit couronnée en certains temps, annonçoient la chasse qui se faisoit sur la fin de l'automne, ou lorsque les animaux se multiplioient trop dans les forêts. Peut-être signifioient-elles les nourritures de toute espèce qu'elle donne aux hommes et aux animaux. Cette figure s'appelloit *Aseroth* ou *Lucine*, la *déesse des forêts* ; ce qui donna lieu aux Poëtes de la peindre comme une déesse récluse, n'aimant qu'à percer un chevreuil, ou à dévancer un cerf à la course. Cette déesse sauvage ne déplut point. Il falloit bien avoir quelqu'exemple de sagesse à opposer à la conduite ordinaire des dieux et des déesses dont les histoires étoient peu édifiantes.

— Cette *Isis* n'est-elle pas encore devenue la *mère de tous les dieux ?*

= Cette *Isis*, si sévère, en passant en Phrygie, y prit, au gré du peuple, un caractère tout différent. Elle y fut honorée comme *la mère commune de tous les dieux.* On la portoit en triomphe dans toutes les villes comme le modèle d'une admirable fécondité, la

félicitant d'avoir tous les dieux du premier ordre pour ses enfans, et de pouvoir embrasser cent petits fils.

— Comment prouveriez-vous que l'*Isis* Égyptienne est devenue la *Cybèle* des Poëtes?

= Les tours dont elle est couronnée, la font reconnoître pour l'*Isis Égyptienne*, l'ancien symbole de la reconnoissance que les peuples doivent témoigner dans les fêtes, à celui qui leur donne de quoi se nourrir, se couvrir et se loger. Les instrumens qui accompagnent *Cybèle*, étoient le caractère d'une fête; et comme celle qui intéressoit le plus les Égyptiens, étoit celle de la moisson, on la désignoit par un lion, signe sous lequel étoit alors le soleil. Telle est l'origine des ornemens de *Cybèle*.

— Que direz-vous de cet *Atys* qui accompagne la *Cybèle de Phrygie*?

= Cet *Atys* est *Osiris*, qui n'en diffère que par le son, ces deux noms signifiant *Seigneur*. Ce qui prouve que cet *Atys* est *Osiris* ou le *soleil*, c'est que cet *Atys* éprouve le même traitement qu'*Osiris*. Le reste de l'histoire est un tissu d'infamies dont la grossièreté des Phrygiens pouvoit s'accommoder.

— Cette *Isis* n'a-t-elle pas encore été changée en *Vénus*?

= Après tant d'états différents, cette *Isis* est encore devenue la célèbre *Vénus*, qui tantôt est la *Vénus populaire*, la déesse des sens et des plaisirs, et tantôt

la Vénus céleste qui n'inspire que la sagesse, et élève l'esprit aux plus sublimes spéculations et aux beautés intellectuelles. C'est néanmoins encore l'*Isis Égyptienne* qui a donné lieu à ce contraste si bizarre. *Isis* porte souvent sur sa tête des attributs célestes, un croissant de lune, l'étoile de la Canicule, quelqu'un des signes du Zodiaque. Voilà *la Vénus Uranie*, ou *céleste* occupée de l'étude des astres et des plus hautes sciences. Une autre *Isis* portoit des attributs terrestres, des têtes d'animaux, un grand nombre de mammelles, un enfant sur ses genoux. Ne comprenant plus rien à ces symboles, le peuple prit cette femme pour une mère féconde; et tout ce qui l'accompagnoit, ayant rapport à la génération, et à la nourriture des hommes et des animaux, il prit cette déesse pour la patronne de la fécondité, et toute occupée du soin de porter tous les animaux aux plaisirs. Il accumula ensuite toute sorte de fausses spiritualités et de désordres honteux dans l'interprétation d'une figure, qui dans son origine n'annonçoit que les saisons et les fêtes de chaque saison.

— On reconnoît aisément l'origine des divers emplois de cette *Vénus* dans les parures d'*Isis*, qui tantôt avoient rapport au ciel et tantôt à la terre; mais d'où est sorti ce nom de *Vénus* que les Latins ont donné à cette déesse?

= Les jeunes filles qui en certains pays portoient processionnellement les corbeilles couronnées de fleurs

et

et de fruits, dans lesquelles on renfermoit les symboles du premier état du genre humain, étoient spécialement dévouées à la mère des moissons, à la nourrice des hommes et des animaux. Elles résidoient dans une tente ou dans un bois qui lui étoit consacré. On leur donnoit aussi, comme nous l'avons dit, des noms symboliques pour instruire le peuple. Mais dans la suite tout se convertit en cérémonies superstitieuses, et même en pratiques criminelles.

— Comment cela arriva-t-il ?

= Les *Cistophores*, ou les filles des temples de la *Vénus céleste* faisoient profession d'une chasteté parfaite. Mais celles de *Vénus la populaire* prirent des inclinations conformes à celles qu'on prêtoit à la déesse. Les temples et les bois de *Vénus* se remplirent de filles qui y faisoient leur résidence. Ces lieux, par cette raison, furent nommés les *pavillons des filles*. Les Européens ne pouvant prononcer le mot Phénicien *Vénoth*, les *filles*, qu'en disant *Venos*, ou *Venus*; et entendant souvent parler de ces *tentes de Vénus*, prirent le dernier mot pour le nom de la déesse même, ou pour celui de la génération.

— Ne dit-on pas que son nom signifie *écume de la mer ?*

= Comme on lui avoit donné en Phénicie le nom de déesse des blés, *Apphérudoth*, que les Grecs adoucirent en celui d'*Aphrodité* qui n'avoit plus de sens,

ils s'imaginèrent ensuite que ce mot venoit d'un mot de leur langue, qui signifie *écume de la mer*. Ils fabriquèrent là-dessus la merveilleuse histoire de la déesse engendrée de l'écume de la mer, et sortant tout-à-coup du sein de l'onde, au grand étonnement des dieux et des hommes. On chercha le moyen d'expliquer ce qui n'étoit qu'un jeu de mots. Il n'y avoit pas loin d'*Apphérudoth* à *Aphrodité*; mais entre le blé et l'écume de la mer, la distance étoit grande. Le blé étoit la vraie origine d'*Isis* convertie en *Vénus*; et les poëtes la cherchèrent dans l'écume de l'Océan. Etoit-ce le moyen de rencontrer juste?

— *Isis* n'est-elle pas aussi la *Pallas d'Athènes* et la *Palès* des Sabins?

= Oui, ces deux déesses sont l'*Isis Egyptienne*. On en peut juger par la ressemblance des fonctions et des noms. *Palès donne des lois aux laboureurs d'Italie; Pallas enseigne la culture convenable aux Athéniens*. L'un et l'autre nom signifie *l'ordre public*. Or, l'emploi d'*Isis* n'étoit que de régler l'ordre public et le détail de l'année par la diversité de ses attributs. D'ailleurs la religion et le peuple d'Athènes proviennent d'une colonie de Saïs, ville de la basse Egypte, et la *Pallas* des Athéniens étoit armée de pied en cap; parce que l'*Isis de Saïs* étoit ainsi honorée toute armée pour annoncer la levée ou la marche des soldats qui ne se prenoient que dans l'ordre des laboureurs, classe la plus distinguée à Saïs, uniquement occupée à la culture de l'olivier.

— Comment; cette *Pallas* n'étoit qu'une affiche Egyptienne ?

= Une autre preuve que cette prétendue guerrière n'étoit qu'une affiche, c'est que les habitans de Saïs unissoient à la cuirasse ou au bouclier de leur *Isis*, un autre attribut qui étoit l'annonce de leur grande fête, dans laquelle ils louoient Dieu de leur procurer l'abondance par le fruit de l'olivier. Comme elle se célébroit au soir, ils marquoient l'entrée de ce sacrifice nocturne par une chouette qui a coutume de sortir de son nid à l'entrée de la nuit. Ils exprimoient la pleine lune, en mettant sur la tête ou sur le sein d'*Isis* une lune pleine. Pour faire entendre que ce sacrifice étoit pour louer Dieu de leur avoir donné leur subsistance par l'excellente huile qu'ils recueilloient, ils environnoient cette lune de plusieurs serpens, symboles communs de la vie. Et il y avoit si peu de mystère à cela, que pour mieux faire entendre le tout, ils donnoient à cette affiche le nom de *Méduse* qui signifie le pressurage des olives.

Il ne faudroit plus que la *Gorgone* pour une preuve complette.

Elle s'y trouve encore. Car on donnoit à cette figure, le nom des deux roues qui servent à écraser les olives, que l'on appeloit *Golgal* ou *Gorga*, d'où est venu le nom de *Gorgone*. Et comme la recolte des olives se faisoit à diverses reprises, l'an-

nonce étoit double, et se nommoit les *Gorgones*. Les Grecs ne comprenant rien à la signification des serpens qui environnoient la *Méduse*, ne crurent pas devoir donner des traits fort gracieux à une tête qui portoit une pareille coëffure. La laideur des traits, jointe à l'aspect des serpens, donna beau jeu à l'imagination des poëtes. On disoit du pressurage, qu'il changeoit les fruits en pierre. Les noyaux des olives sont en effet une espèce de pierre et en portent le nom en plusieurs langues; riche matière à équivoquer. De-là les contes de la *Méduse* et des *Gorgones* dont l'aspect hideux glaçoit d'effroi et convertissoit en pierre ceux qui les regardoient.

— *Minerve* sera donc encore une *Isis Égyptienne ?*

= Vous en allez convenir. Les Athéniens faisoient grand usage des habits de lin, comme les Égyptiens leurs pères : c'est ce qui leur fit conserver, avec respect, une autre *Isis* qui portoit en main l'ensuble des tisserans. La vue de cet instrument, du métier le plus nécessaire aux Athéniens, dans la main de cette déesse imaginaire, fit dire qu'elle leur avoit montré l'usage du lin, la fabrique des étoffes et l'invention des arts; et le nom de *Minerve*, qu'on lui donna dans cette attitude, ne signifie autre chose dans le langage Oriental qu'une *Ensuble*. C'est l'*Isis* qui annonçoit le temps de l'année où les Égyptiens, débarrassés de tout autre travail, devoient se mettre à la fabrique de leurs toiles de lin, dont ils faisoient grand commerce. Ce qui

achève de confirmer ceci, c'est que le nom d'*Athéné* qu'Homère donne toujours à cette déesse, et qu'on donna à la ville dont elle fut patrone, signifie précisément le *fil du lin* qu'on roule sur le métier autour de l'ensuble pour faire la toile.

— Avec les divers changemens que vous avez attribués à *Horus*, que n'en ferez-vous pas?

= Dans le temps de l'écriture symbolique, la figure d'*Horus* changeoit de noms et d'attributs selon les circonstances. Le premier usage qu'on en faisoit dans certaines fêtes, étoit la représentation du passé; le second concernoit l'instruction et les réglemens convenables au peuple. Dans le premier cas, l'enfant symbolique qu'on y mettoit avec un serpent, se nommoit l'*enfant de la représentation* (*ben semèlé*). Cette imitation de l'enfance, ou de la foiblesse du labourage, passa avec les fêtes et les mêmes noms, chez les Grecs, qui, n'entendant point ce terme *semelé*, prirent cet enfant pour un enfant réel, et traduisirent *ben Semelé* par *le fils de Sémélée*. Ainsi celui qui chez les Égyptiens, étoit déjà devenu *le fils d'Osiris* et d'*Isis*, quoique ses prétendus père et mère ne fussent que deux lettres, devint encore, par la méprise des Grecs, *le fils de Sémélée*.

— Comment le nommoit-on dans les hymnes en son honneur?

= Dans le langage Oriental, on le nommoit le

fils de Jehov ou de *Jupiter*. Les Grecs prenant encore ces mots au pied de la lettre, imaginèrent que *Sémélée*, grosse de cet enfant, avoit souhaité de voir *Jupiter* dans sa gloire, et qu'elle avoit été consumée par le tonnère qui accompagne ce dieu, qui par compassion, avoit sauvé l'enfant, et l'avoit cousu dans sa cuisse, d'où il étoit sorti après le terme d'une grossesse régulière.

— Sur quoi sont donc fondées la plupart des fables ?

= C'est au sujet de cet *Enfant* que l'on voit encore mieux que la plupart des fables n'ont d'autre origine que l'ignorance des Grecs, du vrai sens des mots phéniciens, ou le plaisir des Phéniciens, à équivoquer sur les termes qui avoient un double sens, en prenant toujours celui qui avoit un air merveilleux ou ridicule.

— Quels sont les principaux noms donnés à cet enfant ?

= La représentation de l'ancien état étoit accompagné de cérémonies et de formules de prières qui y avoient rapport. On y invoquoit le nom de Dieu avec de grandes lamentations. On l'appeloit le fort, la vie, le père de la vie; on crioit en pleurant : *O Dieu, voyez nos pleurs*; *Io Bacche*, *Io Bacchoth. Vous êtes la vie, vous êtes Dieu et le fort*, *Jehova*, *Hevan*, *Hevoe* et *Eload*. Ces mots et d'autres, qui exprimoient

la douleur et l'adoration, se tournèrent en autant de titres qu'on donna, sans les entendre, à ce Dieu imaginaire, après avoir oublié que cet enfant n'étoit qu'un signe représentatif. On l'appela donc *Bacchos*, *Hevan*, &c. En allant en course contre les bêtes qui traversoient les efforts des laboureurs, on s'écrioit : *Seigneur*, *vous êtes pour moi une armée*, *Io Saboï. Seigneur*, *soyez mon guide*, *Dio Dissi.* De ces cris de guerre répétés, sans être entendus, on fit les noms de *Sabasius* et de *Dionysius*, et donnèrent lieu à autant d'histoires. Celui de tous, qui fut le plus en usage en Italie, fut *Bacchoth* on *Bacchus.* Les Grecs ennemis des sons durs, lui donnèrent le nom de *Dionysius*, comme fils de *Jo* ou *Jupiter*, et né à Nysa ville d'Arabie. On le nommoit aussi *Evius*, parce qu'étant aux prises avec un des géans, *Jupiter* l'avoit encouragé en langue grecque à le secourir.

— Que nous direz-vous du cortège de ce Dieu?

= Si nous examinons le cortège de *Bacchus*, nous verrons qu'il n'a jamais été qu'une figure et non un homme qui ait existé. Pour rendre la représentation des anciennes chasses et du premier état des hommes plus ressemblante, on y paroissoit avec les habits que les hommes portoient, lorsque tout manquoit après la dispersion, et que l'alternative des saisons, jointe au bouleversement universel arrivé au déluge dans les dehors de la terre, forçoit les hommes, par de nouveaux besoins, à chercher des four-

rures, à se faire des habits et à inventer les arts. On avoit retenu, de l'ancien monde, l'usage de se couvrir légèrement d'une simple peau de bête, et de se garantir des ardeurs du soleil sous des tentes faites de peaux cousues. Ces secours, depuis le déluge, furent trop foibles contre la pluie pénétrante et la rigueur du froid et des grands vents. On se couvrit en entier de la peau des animaux dont on se nourrissoit ordinairement, sur-tout des boucs et des chêvres, comme plus souples que toute autre. La chasse fournissoit quelquefois des habits moins communs, et même des parures honorables. Celui qui paroissoit sous la peau d'un lion, ou d'un ours, attiroit tous les yeux, et annonçoit une victoire utile. Le temps et l'expérience apprirent aux hommes à filer la laine des brebis et le poil des chêvres, à se donner des habits plus doux et plus faciles à laver.

— Comment paroissoit-on dans ces chasses ?

= Un des points essentiels étoit d'y paroître couvert de la peau de boucs, de daims, de tigres ou autres animaux domestiques ou sauvages. On s'y barbouilloit le visage de sang pour porter les marques du danger qu'on avoit couru, et de la victoire qu'on avoit remportée. Au lieu de sang, on avoit recours à une couche de lie ou au jus de mûre qui, étendu sur le visage, dégoûtoit un peu moins l'acteur que le sang des bêtes, et l'embellissoit autant. Tel est le

fard des personnages qui formoient le cortège de *Bacchus*, qui étoit l'imitation des baccanales, fêtes dont l'institution étoit de représenter le passé.

— Qu'ajouta-t-on encore à ces cérémonies ?

= Tout y dégénéra de la sorte en mascarades ; en courses insensées, en hurlement et en fureur. Au lieu de porter une peau de bouc ou de chêvre, on crut mieux faire de s'habiller en chêvre ou en tigre, de s'affubler la tête des cornes d'un chevreuil ou d'un jeune cerf, de se couvrir le visage d'écorces d'arbre, de façon à imiter le nez camard et les oreilles pointues du chevreau et du bouc, sans négliger les autres ornemens de la figure.

De semblables personnages devoient faire un beau cortège, et rendre méconnoissable l'ancienne institution si religieuse.

Peu-à-peu, au lieu d'un enfant de métal porté mystérieusement dans un coffre, on choisit un gros garçon pour représenter le Dieu imaginaire. Avec le temps on lui donna un char, et pour rendre le tout plus merveilleux, les prétendus tigres s'offrirent à le traîner, tandis que les boucs et les chêvres gambadoient à l'entour. Les assistans, déguisés de la sorte, portoient des noms conformes à l'action qu'ils faisoient.

— Quels noms portoient ces honorables assistans ?

= On les nommoit *Satyres*, mot qui signifie des hommes déguisés, ou *Faunes*, c'est-à-dire, des mas-

ques. On donnoit à ceux qui accompagnoient le char de *Bacchus* les noms de *Bacchants* ou de *Bacchantes* c'est-à-dire, de *Pleureurs* et de *Pleureuses*, parce que la fête commençoit par des lamentations, et invocations de Dieu. Les femmes qui portoient le coffret ou la tyrse, c'est-à-dire, une pique en mémoire des premières chasses, ou une torche de bois résineux, en mémoire de la nouveauté de l'hyver, se nommoient *Menades*, c'est-à-dire, celles qui assistent à la fête, parce que les règlemens et les figures qui y avoient rapport, se nommoient *Manes*, ce qui veut dire *réglement*. Les attitudes de ces femmes qui enchérissoient à l'envi sur les lamentations et les gestes représentatifs, en prirent le nom de *Manie*.

— Ces femmes n'avoient-elles pas des noms particuliers?

= On les nommoit *Thyades*, c'est-à-dire, *vagabondes*, quand elles se dispersoient sur les montagnes comme des chasseuses, et *Bassarides*, ou *vendangeuses*, parce que ces fêtes se célébroient quand on commençoit à pouvoir faire usage du vin nouveau.

— Le vieillard Silène ne paroissoit-il pas dans ces belles fêtes?

= Après ces courses, paroissoit en effet ce vieillard monté sur un âne, s'avançant d'un air tranquille, en offrant du vin à la jeunesse fatiguée, et invitant chacun à prendre du repos. En jugeant du personnage par sa paisible monture, par la tasse qui pend à

son côté, par l'exhortation qu'il faisoit aux chasseurs et par son nom de *Silen* ou *Silvan*, qui signifie *salut*, *repos*, on devine sans peine que la part qu'il prend à la représentation, est de peindre l'état des vieillards que leur âge dispensoit de cette course, et la sécurité qui devenoit la récompense des soins du labourage et de la chasse donnée aux bêtes de la contrée. Toutes les parties de ce tableau ont une exacte correspondance à la représentation. Mais ce personnage est devenu historique comme tout le reste. Et comme il invitoit tout le monde à la jubilation, on fit de ce docteur commode le précepteur de *Bacchus*. Tel disciple, tel maître.

— Ne voit-on pas quelquefois les figures d'*Anubis* et d'*Isis* avec une tortue, ou un canard ou un lézard? Pourquoi cela?

= Ce sont des animaux amphibies qui se mettent à portée de la terre et de l'eau qui leur sont également nécessaires, et se logent sur un terrain élevé à mesure que l'eau monte. Un lézard placé dans la main d'*Isis*, ou une figure moitié femme et moitié lézard, avertissoit de gagner promptement les terrains élevés, et de faire provision de nourritures de garde pendant le débordement. Aussi trouve-t-on cette *Isis* avec la tête et les épaules d'une femme, et les pattes, le corps et la queue d'un lézard.

— Que signifie cet *Horus* armé de flèches?

= Quand l'eau du Nil se retiroit assez tôt de dessus

les plaines, pour les laisser libres un mois avant l'entrée du soleil au sagittaire, le laboureur étoit sûr de pouvoir à loisir reconnoître, par l'arpentage, son champ, et semer avant l'hyver sans inquiétude jusqu'à la moisson. C'étoit maîtriser le Nil, et avoir remporté sur cet ennemi une victoire complette. On exprimait cette particularité si flatteuse par un *Horus* armé de flêches, remportant la victoire sur le monstre *Pithon*.

— Quel nom donnoit-on alors à *Horus* pour cette victoire?

= On lui donnoit indifféremment le nom de *laboureur*, de *conquérant*, de *destructeur*. *Isis* prenoit de son côté le nom de *Diane*, *l'Abondance;* et l'on mettoit en sa main la figure d'une caille, dont le nom signifie *salut*, *sécurité*. On ne pouvoit peindre la sécurité; mais on montroit un objet dont le nom en réveilloit la pensée.

— Quel effet produisit la vue de ces figures chez les Étrangers?

= Ces figures portées par les voyageurs dans l'île de Délos, donnèrent naissance à la fable de *Latone*. On imagina qu'un ennemi cruel la poursuivoit et l'environnoit des eaux de l'Océan; qu'heureusement ayant apperçu l'île de Délos plus élevée que l'eau, elle s'y étoit sauvée, et y avoit mis au monde *Horus* ou *Deio;* qu'*Horus* s'étoit armé de flêches, et avoit

tué *Ob* ou *Pithon;* que par cette raison il avoit été nommé *Apollon* le *conquérant;* qu'enfin *Latone* avoit été changée en *Ortyx*, c'est-à-dire, en *caille*, et avoit donné le nom d'*Ortygie* à l'île qui lui avoit servi de retraite.

— Ce sont donc les figures d'*Isis* et d'*Horus* qui ont donné lieu à toutes ces fables?

= Oui, ce sont elles qui ont donné naissance à *Apollon* et à *Diane* à Délos et à Ephèse. La victoire d'*Horus* sur l'ennemi du labourage causoit une grande joie en Égypte. On en continua la fête à Délos, comme si cette victoire eût été particulière au pays. On solemnisa par-tout la fête d'*Apollon Pythien*, et je ne sais même si on ne montrait pas quelque part la peau de l'horrible serpent qu'il avoit détruit. Il ne falloit pas tant de preuves pour mettre le peuple en mouvement. On chantoit, on dansoit, on donnoit des spectacles dans les fêtes Pythiennes. Ç'en étoit assez pour les faire observer religieusement.

— Les Grecs ont donc bien changé ces institutions Égyptiennes?

= Le monstre aquatique, le dragon à longs plis exterminé par *Horus* avoit maltraité et fait disparoître quelque temps *Osiris*, qui enfin avoit repris le dessus. On confondit en Grèce *Osiris* et *Horus*, et on n'y connut que la défaite de *Python*. Le démêlé d'*Osiris* et de *Python* avoit rapport au déluge. Celui d'*Osiris le jeune* étoit particulier à l'Égypte. Mais toutes ces

idées se confondirent même en Égypte. On n'oublia pas à la vérité qu'*Osiris* étoit le *soleil;* mais il en arriva qu'*Apollon* confondu avec *Osiris* le premier vainqueur de *Python*, devint aussi le *soleil*, sans cesser d'être *le fils de Jupiter*. Celui-ci, par une suite nécessaire, eut aussi un autre département. On lui laissa le sceptre et l'empire du ciel et de la terre. On assigna le char, le fouët et les rênes à *Apollon*. De là vient qu'on retrouve si communément dans un Dieu le caractère d'un autre.

— Donnez-nous en des exemples?

= *L'Horus-Apollon* qui n'avoit rapport qu'à l'année rustique, fut aisément pris pour le *soleil* qui gouverne tout. Ce conducteur du char qui éclaire le monde, est le *fils de Jupiter*. Mais ce *fils par excellence*, n'est autre chose qu'*Horus*, ou *Bacchus*, ou *Dionysus*. Voilà donc *Osiris*, *Horus*, *Apollon*, *Bacchus* et le *soleil* confondus. Les Égyptiens sont de toutes les nations qui, en croyant le mieux connoître l'antiquité, la connurent le moins; et en prenant des signes pour des hommes réels, ils ont oublié jusqu'au déluge dont ils avoient en main la représentation dans la fête d'*Osiris*, disparu puis retrouvé. Ils ne savoient pas même que la défaite de *Python* par *Horus* fût la victoire du labourage contre le débordement du Nil. En historiant ces symboles, ils ont couvert l'antiquité de ténèbres, et changé le sens de leurs cérémonies, en rapportant le tout à leurs folles histoires.

— Les Grecs n'ont-ils pas conservé le souvenir du déluge?

= Oui, et quoiqu'ils tinssent leur mythologie des Égyptiens, ils conservèrent mieux qu'eux le souvenir de ce terrible événement. L'histoire d'*Apollon* en fournit la preuve. Les anciens Mythologues Grecs et Latins regardoient la victoire d'*Apollon* sur *Python* comme un emblême de la victoire du *soleil* sur la fange que l'eau du déluge laissa par toute la terre; et après avoir conté l'histoire du déluge, ils ne manquent pas de mettre de suite celle de *Python.*

— Le Dieu *Mars* vient-il encore des symboles Égyptiens?

= Pour s'en convaincre, il faut se rappeler qu'*Isis* habillée en guerrière, annonçoit les sacrifices qui précédoient une expédition, et qu'*Horus* prenoit le casque et le bouclier pour annonçer une levée de soldats ou des recrues. On le nommoit alors le *Redoutable*, dont le nom est devenu le *Warts* des Sabins et le *Mars* des Latins. Cet *Horus* guerrier est devenu le *Dieu des combats.* Les peuples les plus belliqueux en ont fait leur divinité favorite, et pris de la meilleure foi du monde ce prétendu guerrier pour un ancien preux de leur contrée, qui depuis son apothéose, ne pouvoit manquer d'en user honnêtement avec ses compatriotes, et de mettre en pièces tous leurs ennemis.

— Que nous direz-vous d'*Hercules?*

= Nous dirons la même chose d'*Hercules*. Quand les animaux malfaisans se multiplioient trop, qu'il y avoit quelque bête furieuse, ou quelqu'insigne voleur qui troubloit la contrée, on mandoit alors, non une armée entière, mais seulement les plus expérimentés dans le métier de la guerre. Alors un *Horus* armé d'une massue et placé dans l'assemblée publique, réunissoit promptement à un certain jour les plus distingués d'entre les jeunes guerriers. Pour cela on le nommoit *Héracli* ou *Hercules* ; c'est-à-dire, les *illustres dans la guerre*, ou les *gens d'armes*. Ce que chacun disoit en voyant l'*Horus* armé en course, devint le nom de ce symbole. Mais cet *Hercules* qui n'étoit qu'une enseigne, devint comme les autres, un dieu tout occupé de la destruction des monstres et des voleurs qui troubloient les habitans.

— Qu'arriva-t-il à son sujet ?

= Les peuples qui avoient adopté ce signe dans leurs cérémonies, oublièrent comme les Égyptiens, que cet *Horus* n'étoit qu'un signe, et chacun le prit pour un dieu de sa patrie, et lui fit son histoire. Les Phéniciens le nommoient *Ben Alcmen*, le *fils invincible*, ce qui l'a fait dire *fils* d'*Alcmen*. Son histoire est pleine de traits qui se réduisent à l'interprétation de quelques mots Phéniciens dont les Grecs ont fait leurs contes sans aucun fondement dans l'histoire.

— Que direz-vous de ce marmouset, qui avec sa jambe

jambe tournée en dedans et plus courte que l'autre, tient en mains un marteau et des tenailles, ou autre instrument de forgeron ?

= Les poëtes le font fils de *Jupiter*, mari de *Vénus* et le nomment *Vulcain*, *Ephaiston* ou *Mulciber*. Dans la vérité on a nommé cette figure grotesque le *Surintendant des forgerons*, d'après un *Horus* Egyptien, qui en changeant d'attributs, annonçoit le commencement et la durée de certains ouvrages, la vente de certains outils dans un temps, et d'une autre sorte de provisions de ménage dans un autre. Cette figure placée à côté d'*Isis* dans les assemblées, en étoit ôtée lorsque la guerre empêchoit certains ouvrages. *Mars* ou l'annonce de la marche des troupes, paroissoit à côté d'*Isis* et déplaçoit *Vulcain* ; ce qui donnoit lieu à des plaisanteries qui se convertirent en histoires, et le *dieu enfumé* devint ainsi le *mari de la déesse de la beauté*, et eut à se plaindre de la conduite de *Mars*.

— Comment appeloit-on cet *Horus habillé en forgeron*?

= Il portoit trois noms qui tous ont rapport à la classe des artisans ; *Mulciber*, le *gouvernement des forges*, *Héphaistos*, *le père du feu*, et pour rendre les artisans moins méprisables aux laboureurs, on donnoit à *Horus* le *labourage*, une jambe écourtée avec le nom de *Vulcain* ; ce qui signifioit que le labourage est boiteux sans l'aide des artisans ; mais que par leur secours, l'ouvrage est fort diligenté.

— Pourquoi les poëtes ont-ils converti *Horus* en *Atlas* ?

= Cet *Horus* avoit encore un caractère propre à l'instruction des prêtres, dont la principale fonction étoit l'étude des astres, des mouvemens de l'air, du retour des vents et des crues du Nil, faisant une étude continuelle de la terre, de la mer, du ciel et de toute la nature. Tout cela étoit exprimé par l'*Horus-Atlas*, qui signifie les *peines*, les *grands travaux*, et par son attitude ingénieuse portant le ciel sur ses épaules. Ce ciel étoit une sphère, ou un disque dont on changeoit les points et les lignes, selon les leçons à donner. Le nom d'*Atlas* signifie *suspension*, *support*. Les Phéniciens le prirent dans ce dernier sens qui étoit aidé par l'attitude ; et en le nommant le *soutien du ciel*, *celui qui porte le ciel*, ils donnèrent lieu d'imaginer la métamorphose d'*Atlas* en une colonne ou montagne élevée, qui appuie la voûte du ciel et l'empêche de tomber sur la terre.

— Qui sont ceux qui ont donné cours à cette fable ?

= Les Phéniciens. Comme dans leurs voyages en Espagne, après avoir fait le commerce de toute la côte d'Affrique, ils voyoient les hautes montagnes de Mauritanie toujours couvertes de nuées, dont la cime paroît unie au ciel, ils donnèrent à cette montagne le nom d'*Atlas* ou de *Colonne*, et inventèrent la fable d'*Atlas* qu'ils faisoient roi de Mauritanie, grand géographe, et changé en une montagne qui s'élève jusqu'au ciel.

— Qu'ont-ils dit des filles d'*Atlas*, les *Hyades* et les *Pléïades* ?

= Les *Hyades*, qui ont reçu leur nom de la figure V, qu'elles forment dans le front du taureau céleste, et les *Pléïades*, qui sont ce petit peloton d'étoiles, fort remarquables, à côté des précédentes, sont, de toutes les constellations du Zodiaque, les plus connues et les plus faciles à démêler. Elles servoient à régler les leçons qu'on donnoit aux disciples des prêtres, par le moyen d'un *Atlas*, c'est-à-dire, d'un *Horus*, portant une sphère céleste. *Atlas*, humanisé, devint le père des *Hyades* et des *Pléïades*. *Orion*, qui se lève immédiatement après elles, passa aisément pour un libertin qui ne cesse de les poursuivre.

— La fable du jardin des *Hespérides* est, sans doute, encore de l'invention des Phéniciens?

= Oui; et parmi toutes les fables qu'ils imaginèrent dans leurs courses, les deux plus belles sont, certainement, celle du jardin des *Hespérides*, et celle d'*Atlas* soulagé par *Hercules* du fardeau du globe céleste.

— Quelle peinture les poëtes font-ils de ce célèbre jardin ?

= Ils placent trois nymphes autour d'un arbre qui produit des pommes d'or, et maîtresses de disposer de ce merveilleux fruit; un dogue qui veille pour en défendre l'accès à tout autre; une chêvre sauvage

broutant au pied de l'arbre, ou en sa place une corne d'abondance dans la main d'une des trois nymphes. Voilà la représentation de ce jardin.

— Sur quel fondement est établie cette peinture fabuleuse ?

= Elle n'en a d'autre que l'ancien symbole des richesses de Tarsis. Les trois nymphes sont trois *Isis* ou annonces des trois mois, où il faisoit bon s'embarquer pour le commerce de l'Espagne. Les pommes d'or sont les oranges et citrons, ou les riches métaux et les commodités de toute espèce que les Phéniciens tiroient de ces contrées. Le serpent est le symbole de la vie et des secours qui leur revenoient de ces voyages. La chêvre, ou la corne d'abondance marquoit le temps du départ pour la fin de l'automne. En plaçant ainsi ce voyage dans le temps que les pluies sont affreuses, vers le tropique méridional, où est alors le soleil, ils y arrivoient dans la belle saison, et adoucissoient, par cette prudence, les incommodités de la route ?

— Dites-nous ce que vous pensez de la fable d'*Hercules* ?

= Dès qu'on connoît *Atlas* et *Horus*, il ne reste plus de difficulté. *Atlas* signifie *l'étude pénible de l'astronomie* dont les prêtres donnoient des leçons. *Hercules* veut dire *la jeunesse armée en course.* Ce nom fut pris, par la suite, pour celui d'un héros, fondateur

de la colonie de Sidon, établie à Cadix. Les jeunes Phéniciens qui firent cet établissement, si loin de leur pays, furent contraints d'étudier, eux-mêmes, l'ordre du ciel pour régler leur route ; et souvent, faute de prêtres et de leçons, *Hercules* se chargea des fonctions d'*Atlas*, et prenoit le fardeau sur ses propres épaules.

— Les symboles Egyptiens ont-ils donné lieu aux fables de l'*Hyméné* et de l'*Amour*.

= Vous allez vous en convaincre par l'usage universel, dans l'antiquité, d'aller au-devant des époux avec des lampes et des flambeaux. Les amis de l'époux portoient une torche de bois résineux, et les jeunes filles, amies de l'épouse, portoient des lampes. Dès que l'époux paroissoit, les deux chœurs des jeunes gens s'écrioient : *Voilà la fête, voilà l'époux.* Comme on annonçoit une pompe funèbre en mettant, sur la porte de la maison du mort, une parure lugubre, on annonçoit le jour des nôces, en ornant de fleurs et de feuillages, la porte des époux, et en y mettant la figure d'un jeune homme, portant une torche, à côté de laquelle étoit une *Isis*, marquant le jour de la cérémonie. Ce jeune homme se nommoit *Hyméné*, qui signifie *Voilà la fête, voici l'époux qui vient.* L'*Isis* étant devenue une déesse et la mère des plaisirs, l'enfant qui l'accompagnoit, partagea ses honneurs, et donna lieu aux plus belles histoires, en lui prêtant des fonctions conformes aux

inclinations de sa mère. On le nomma, en conséquence, *Eros* ou *l'amour*. Il est croyable que pour ne pas multiplier inutilement les figures, on se contentoit de mettre dans les affiches, un flambeau nuptial à côté d'*Horus*, propre à chaque saison. *Horus* prenoit alors le nom d'*Eros* ou d'*Hyméné*. De cette sorte l'*Amour* paroissoit tantôt avec les aîles du vent Etésien, tantôt avec la massue d'*Hercules*, quelquefois armé de l'arc et des flêches d'*Apollon*, ou assis sur un lion, ou conduisant un taureau, un bélier &c.

— Voilà donc le fondement de toutes les histoires attribuées à l'Amour ?

= Effectivement, ce sont ces symboles qui ont donné lieu à autant d'histoires ; et l'empire d'*Éros* ou de l'*Amour* embrassa le ciel et la terre, la mer et les enfers. Les marques des travaux de chaque saison, jointes au flambeau nuptial, passèrent pour les monumens de ses victoires. Il avoit désarmé tous les dieux, et leurs attributs, dans ses mains, devinrent la matière du badinage des poëtes.

— Que signifioit *Protée* dans les symboles Egyptiens ?

= *Protée* étoit l'annonce de l'échange des fruits de l'Égypte, contre des esclaves, des troupeaux, des métaux, du vin et autres marchandises que les vaisseaux Phéniciens apportoient dans l'île du Phare, l'unique port d'Égypte, alors accessible. Ces vaisseaux

prenoient là leur provision de blé, de lin, et autres productions de l'Égypte. On annonçoit le retour de ces vaisseaux par un *Osiris* nommé *Neptune* qui signifie *l'arrivée de la flotte.* Si on a feint que *Protée* faisoit le dénombrement des Phoques et prenoit diverses figures, c'est parce qu'on venoit à bord de toutes les barques, apporter les provisions nécessaires à l'équipage et troquer, par les échanges, toutes les marchandises.

— Comment prouverez-vous que *Mercure* est le symbole de la Canicule?

= Comme l'observation de la Canicule, désignée par *Anubis*, avoit procuré aux Égyptiens une surabondance de blé capable d'aider les étrangers, et de les enrichir par la vente de leurs provisions, la figure d'*Anubis* étoit souvent ornée d'une bourse pleine qui réjouissoit les peuples qui l'appeloient *Mercure*, qui veut dire le *négociant*, *l'intrigant.* Et pour preuve que ce *Mercure* est le symbole de la Canicule, ou l'avertissement de la retraite, c'est qu'on lui mettoit en main la marque de la crûe du Nil, et aux pieds les aîles qui avertissoient de prévenir le débordement par une prompte fuite.

— Comment ce *Mercure* est-il devenu orateur, ambassadeur, intendant des routes et porteur de bonnes nouvelles?

= La marque de la crûe étoit une perche croisée,

et le serpent qu'on y entortilloit, signifioit la vie, la subsistance. Etant double, il annonçoit une subsistance très-abondante, suffisante aux Égyptiens et aux étrangers. On terminoit ce bâton par deux petites aîles, symboles des vents, qui régloient la crûe des eaux. Ce sens étant oublié, et le *Moniteur* étant devenu dieu, comme les autres figures, on changea son nom d'*Aboyeur* en celui d'*Orateur*. Son bâton facilita cette métamorphose. On le prit pour la marque d'un conducteur, d'un interprête, d'un ambassadeur. De-là les qualités de guide, d'intendant des routes, de porteur de bonnes nouvelles et autres données à *Mercure*. De-là l'usage de mettre les chemins sous sa protection, et de placer sa statue à l'entrée des grandes routes.

— Quelle est l'origine du nom de *Caducée ?*

= L'origine de ce mot vient de ce qu'en Orient toute personne constituée en dignité, portoit un bâton d'honneur, ou une lame d'or, sur le front, appelée *Cadosh* ou *Caducée*, et qui signifioit un *homme inviolable*. Telle est l'origine du nom qu'on donne à la baguette de Mercure. C'est ainsi qu'on a fait d'une figure, destinée à avertir de se mettre en chemin, le guide des voyageurs, l'interprête et l'envoyé des dieux.

— Pourquoi met-on quelquefois une clef en la main de Mercure, et lui donne-t-on deux visages ?

= Souvent, au lieu de la mesure du nil, on mettoit une clef en sa main, et on lui donnoit deux visages, l'un d'un jeune homme, l'autre d'un vieillard, en environnant le tout d'un serpent qui se mordoit la queue. Le serpent, symbole de la vie ou du temps, marquoit ici l'année qui forme un cercle perpétuel, et la révolution des astres qui reviennent au point du ciel d'où ils étoient partis un an auparavant. Ce portier qui fait ici la clôture du vieil an, et l'ouverture du nouveau, n'est que la canicule dont le lever marquoit la nouvelle année solaire. *Anubis*, comme signe, étant donc la *règle des fêtes* qui se nommoient les *Manes*, demeura aux assemblées funèbres qui étoient fréquentes, et les noms de *Manes*, d'*Images*, de *Simulacres* et de *Morts* se confondirent. *Mercure* qui faisoit l'ouverture et la clôture des *Manes*, devint ainsi le conducteur des morts. Il conduisoit les ames, la baguette haute. Roi ou berger, il falloit suivre la troupe. Il leur ouvroit le triste séjour, le fermoit sans miséricorde, et tiroit la clef sans permettre à personne de sortir. La persuasion où l'on étoit qu'il avoit inventé la musique, la lyre et tous les exercices qui forment le corps, est fondée sur ce que toutes ces choses étant inséparablement unies aux anciennes fêtes, on l'en a cru l'ordonnateur et l'inventeur, comme des fêtes mêmes. En ouvrant les fêtes, il en introduisoit toutes les suites.

= Pourquoi plaçoit-on, à côté de *Mercure*, un

coq et un bouc sauvage, sur-tout quand il tenoit la bourse pleine ?

= C'est parce que la Canicule se levant, tantôt à l'entrée ou au cœur de la nuit, ou tantôt avant le lever de l'aurore, cette dernière étant la plus importante observation pour l'Égypte, avoit pour caractère distinctif, un coq à côté d'*Anubis*. La bourse, symbole des richesses, accompagnée d'une tête de capricorne, annonçoit l'échéance des payemens après les récoltes, à l'entrée du soleil, sous le capricorne. *Anubis* étant devenu dieu, tous ces symboles se changèrent en autant d'histoires et d'allégories pitoyables.

— Les divers cantons de l'Égypte n'avoient-ils pas leurs divinités particulières ?

= Lorsqu'on eut converti en divinités, les symboles qu'on n'entendoit plus, chaque canton eut la sienne par prédilection. Tel dieu guérissoit de telle maladie, telle déesse, un peu plus loin, étoit de ressource pour tel autre besoin. Enfin toute l'Égypte se trouva pleine de *Cérès*, de *Latones*, de *Minerves*, de *Cybèles* et de *Dianes*, qui toutes n'étoient que l'*Isis*; la clef des différentes fêtes. Toutes ces extravagances se répandirent avec les Phéniciens sur toutes les côtes de la Méditerranée, où elles passèrent pour autant de traits de l'histoire nationale, et prirent encore des formes nouvelles selon le génie des peuples.

— Que nous direz-vous de *Dédale* et *d'Icare* son fils ?

= C'étoit la coutume de dire en Égypte, soit par figures, soit dans le langage familier, que quand *Anubis* se montroit avec de grandes aîles d'épervier, ou avec un vent bien soutenu, l'eau seroit suffisamment haute, et qu'*Erigone se réjouiroit*, ou que la moisson seroit abondante. Alors on donnoit à *Anubis* le nom de *Dédale*, qui signifie *hauteur suffisante*. Mais si *Anubis* laissoit tomber ses plumes, c'est-à-dire, si le vent étésien venoit à tomber ou à manquer au lever de la canicule, on lui donnoit alors le nom de *Métar-Icar*, le désespoir du laboureur. On ajoutoit qu'*Erigone en étoit inconsolable, qu'elle mouroit de faim et perdoit toute espérance.* Ces idées et ces images portées en Crète et en Attique, y devinrent la matière de deux histoires.

— Dites-nous quelque chose de ces deux histoires.

= En Crète, le *Dédale* ou *l'Anubis*, dont le vol se soutient, et le *Métar-Icar* ou *l'Anubis* dont les plumes tombent, devinrent le sujet de la merveilleuse histoire, selon laquelle *Dédale* se fit et à son fils *Icare* des aîles qui sauvèrent l'un et ne purent servir à l'autre. Dans l'Attique, on y connoissoit *Icare*, mais sous l'idée d'un laboureur qui avoit montré aux bergers du pays la manière de semer, de planter la vigne et de faire du vin. Ceux qui n'avoient pas encore bû de cette liqueur, voyant les autres faire des extravagances dans l'ivresse, tuèrent *Icare*, persuadés qu'il avoit empoisonné leurs amis. Son chien *Méra*

vint, en hurlant, apprendre cette mort à *Erigone*, fille d'*Icare*, qui réduite à une extrême pauvreté, en mourut de désespoir. *Méra* mourut à son tour auprès du corps de sa maîtresse.

— Les Dieux ne firent-ils rien en faveur de la fille et du chien ?

= Ils ne pouvoient ne pas récompenser le grand attachement de l'une et de l'autre. Aussi *Jupiter* touché de leur sort, plaça le chien au ciel, où il est connu sous le nom de la *canicule*. Il y logea aussi la maîtresse sous le nom de la *Vierge*, qui porte des épis, et *Icare*, son père, sous le nom de l'*Arcture*.

— Les Mythologues se persuaderont-ils que *Dédale* ne soit qu'un emblême Égyptien ?

= Plusieurs se refuseront à cette croyance, appuyés sur un faux principe. Tous les anciens conviennent que *Dédale* étoit un architecte industrieux qui inventa le compas et l'équerre. C'est à lui qu'on est redevable de la statuaire ; et même on caractérise la nature des progrès que ce bel art commença à faire sous lui, par des circonstances qui rendent la chose extrêmement croyable. Jusqu'à *Dédale*, selon *Diodore de Sicile*, les statues avoient les yeux fermés et les mains collées sur les côtés. *Dédale* apprit à leur donner des yeux ouverts, à en tenir les jambes séparées et à détacher les mains du corps ; ce qui le fit admirer partout.

— Ne vous rendez-vous pas à des preuves aussi concluantes ?

= Malheureusement l'histoire et les statues qui ont les pieds collés, sont la preuve de l'origine que nous donnons à *Dédale*. Le compas et l'équerre dont on le fait l'inventeur, ne sont que le compas et la fausse équerre qu'on mettoit à la main d'*Anubis* ou d'*Horus*, pour avertir de l'arpentage des terres. Les statues dont les pieds et les mains sont emmaillottées, ne sont que les statues d'*Osiris*, d'*Isis* et d'*Horus* dans le temps du débordement. Alors il n'y avoit rien à faire, et cette cessation de travail rustique, ne pouvoit être mieux marquée que par un *Horus* emmaillotté, n'employant ses bras qu'à montrer la mesure de l'eau, un instrument pour prendre le vent, un cornet pour annoncer l'arpentage. Cette inaction devoit être la même toute l'année, si la crue des eaux n'étoit pas venue à une hauteur suffisante. Mais après le vol de *Dédale*, c'est-à-dire, après qu'*Anubis* par le souffle des vents Étésiens, pendant un bon nombre de jours, avoit procuré une profondeur d'eau convenable, on présentoit les statues d'*Isis* et d'*Horus* sous une forme plus dégagée. Le laboureur retrouvoit ses yeux, ses pieds et ses bras. Voilà la vraie origine de *Dédale*.

— Quelle peut avoir été l'origine des *neuf Muses ?*

= Depuis la conversion des symboles en divinités, chaque canton honora d'un culte spécial, l'un

ou l'autre de ces signes. Cerraines villes affectèrent même de les réunir presque tous. Ici, par exemple, on honoroit l'*Horus-Apollon* qui, ayant mis bas ses flêches et prenant sa lyre, se délasse de ses travaux, se félicitant de n'avoir plus d'ennemi. Ce symbole si simple, du repos des fêtes, dont le travail jouit en Égypte pendant trois mois, ayant été pris pour un dieu qui préside à l'harmonie, les autres figures qui l'accompagnoient selon les diverses saisons, furent prises dans un sens conforme à l'idée qu'on s'étoit faite d'*Apollon*. Les neuf *Isis* qui annonçient les premiers jours de chacun des neuf mois où l'Égypte est délivrée du débordement, portoient des symboles convenables à chacun de ces mois; par exemple, un compas, une flûte, une trompette, un masque &c. pour annoncer la fête qui précédoit l'arpentage des terres inondées; celle ou l'on sonnoit de la trompette ou du cor pour une expédition de guerre ou de chasse; celle ou l'on prenoit le masque, pour représenter l'ancien état du genre humain &c., ces figures enseignoient ce qu'il falloit faire. Mais devenues déesses, on imagina qu'elles présidoient à la musique, à la géométrie, à l'astronomie, à toutes les sciences. On les réunit en grand chœur au musicien *Apollon*; et au lieu de voir, dans les instrumens qu'elles portoient, les caractères particuliers des fêtes ou des travaux de chaque mois, on crut y voir les marques spécifiques de tous les beaux arts. On les appeloit en Égypte, les *neuf Muses*, c'est-à-dire, *les neuf mois*

sauvés des eaux, et tel est le nom commun qu'on leur conserva. Les Grecs leur donnèrent à chacune un nom propre. A côté de ces neuf *Isis* paroissoient aussi les trois autres qui annonçoient les trois mois où l'on ne pouvoit communiquer d'une ville à l'autre.

— Comment peignoit-on ces *trois-Muses*?

= On les peignoit tantôt comme emmaillottées; tantôt moitié femmes, moitié lézards ou poissons; parce qu'il falloit alors demeurer sur la terre au bord de l'eau. Enfin, et cette dernière forme fut plus du goût des Grecs; on les représentoit comme trois sœurs oisives, sans aucun attribut, et se tenant par la main, désignant l'inaction des trois mois de débordement qui se suivent sans interruption. Et comme ces trois mois rompoient la communication d'une ville à l'autre, avant l'établissement des chaussées, ces trois *Isis* qui annonçoient les fêtes de ces trois mois, se nommoient *Chéritout*, c'est-à-dire, *le divorce*, *le temps de la séparation.* Ce mot avoit un rapport avec le mot *Charites*, qui, en grec, signifie des *manières gracieuses*; ce qui donna lieu aux poëtes de faire, de ces trois déesses, les *présidentes de la reconnoissance*, et *des agrémens extérieurs*; en un mot les *trois Graces*.

— Le *Cheval Pégase* a-t-il encore son origine dans les figures égyptiennes?

= Quelque soin que les villes eussent pris, au mois de Juin, pour se pourvoir des provisions né-

cessaires, elles ne pouvoient souvent se passer du secours les unes des autres, et l'on avoit recours à la commodité des barques et de la voile. La barque avec sa voile étoit désignée en Égypte et en Phénicie, par la figure d'un coursier qui a des aîles. C'est pour cela que les peuples de Cadix, originaires de Phénicie donnoient anciennement le nom de cheval à un *vaisseau* grand ou petit, et qu'en parlant de leurs barques, ils les appeloient leurs chevaux. Que peut donc signifier la figure de *Pégase* ou d'un *cheval aîlé*, qu'on mettoit à côté des *trois Graces* et des *neuf Muses?* Si ces Muses président à la reconnoissance et aux sciences, ce cheval aîlé devient inintelligible. Mais si ces *Charites* sont les trois mois de séparation de toute communication d'une ville à l'autre, *Pégase* vient ici au secours; et si les neuf Muses sont les neuf figures qui annonçoient ce qu'il faut faire pendant les neuf mois où les Egyptiens sont délivrés de l'eau, la figure du *cheval aîlé* est alors le symbole de la navigation; et elle avertissoit de se pourvoir de barques pour le temps de l'inondation. C'est pourquoi on donnoit à cette figure le nom de *Pégase*, qui signifie la *commodité d'un coursier*, ou selon le stile des Phéniciens, la *commodité de la navigation.*

— Après avoir parlé du *cheval Pégase*, dites-nous quelque chose du *Parnasse.*

= Une colonie Egyptienne ou Phénicienne qui avoit ces figures dans le cérémonial de sa religion, les

les transporta avec elle aux environs du Parnasse et de Delphes. Elles n'y formoient plus de sens, n'ayant aucun rapport au pays. Mais on honoroit ces Muses comme des divinités bienfaisantes ; et c'en étoit assez pour perpétuer l'usage de ces figures et des contes imaginés sur *Pégase* et le *Parnasse*. Les termes d'*Hippocrène*, *Castalie* et *Hélicon* n'ont rapport qu'aux particularités et aux agrémens de la Phocide, et n'entrent pour rien dans notre explication.

— Pourquoi trouve-t-on souvent les *trois Graces* sous la conduite de *Mercure* ?

= C'est que le lever de la canicule est suivi, en Égypte, des trois mois d'inondation. On met aussi les neuf *Muses* sous la conduite d'*Horus-Apollon*, parce qu'*Horus* ou le *travail* met à profit les neuf mois suivans.

— Pourquoi a-t-on fait rendre des oracles à *Apollon* ?

= C'est que c'étoit la destination d'*Horus* d'apprendre, par ses attributs, ce qu'il falloit faire ou attendre selon les vents et les années, et qu'on se souvint toujours que ces figures servoient d'annonce et de règle pour guider les travaux.

— Qu'étoient-ce que les *Furies* ou les *Euménides* ?

= Ces déesses qui, avec leurs têtes environnées de serpens et la torche au poing, n'ont paru propres aux poëtes qu'à tourmenter les impies dans le tartare, n'ont d'autre fondement, non plus que les *trois*

Parques et les *Harpies* que sur leurs figures. Les *Furies* ne signifioient autre chose que les trois lunes d'automne qui sont comme les nourices de l'Égypte, tant par la bierre que l'on brassoit alors, que par le pressurage des raisins, des olives et des pommes. On connoît la signification des serpens. Les torches marquoient les provisions qu'on avertissoit de faire, de bois résineux et autres, pour prévenir le retour du froid et pour éclairer le travail des veilles. Les noms de ces trois lunes avoient rapport aux boissons qu'elles donnent à l'Égypte. Le nom de *Furies* signifioit *les Pressoirs*, et celui d'*Euménides*, les *nourices*.

— Les *Parques* sont-elles encore des lunes Égyptiennes ?

= Oui ; et ce sont celles de Janvier, Février et Mars. Ce sont trois filandières en Égypte comme dans la Grèce. On leur mettoit en main l'ensuble, la quenouille, le fuseau, ou autre instrument relatif à la fabrique du fil ou de la toile, qui n'étoit jamais plus animée que dans ces mois ; d'où vient qu'on leur donnoit le nom de *Park* qui signifie *la toile*, *un rideau*, ou *la voile d'un vaisseau*. Les Grecs ne comprenant rien au travail de ces déesses, leur attribuèrent la fonction de filer la vie des hommes, et de couper le fil de celui d'entre nous, dont le billet est tiré de l'urne fatale, où nos noms sont jettés et sans cesse agités. Il étoit difficile de rien imaginer de plus spirituel sur ce qu'on n'entendoit pas.

— Les *Harpies* ont donc encore la même origine?

= Les trois lunes d'Avril, Mai et Juin sujettes à des vents orageux, qui amènent des sauterelles et autres insectes qui ravagent et salissent tout, étoient représentées par trois *Isis* qui avoient un visage de femme, un corps et des serres d'oiseaux carnassiers. Les oiseaux signifioient des vents, et le nom de *Harpies* signifioit des sauterelles ou insectes rongeurs que ces vents faisoient éclore.

— Que concluez-vous de la singularité de l'emploi qu'on a fait de ces figures Égyptiennes?

= Elle prouve combien l'idolâtrie est absurde, et que ces figures, une fois tirées de leur première signification, ont conduit les hommes d'extravagance en extravagance.

— Les fables de *Bellérophon* et de *Persée* ne sont-elles pas une suite du cheval *Pégase* qui a servi de monture au premier pour attaquer la Chimère, et au second pour secourir Andromède?

= Cela est vrai. Ces fables ne sont point fondées sur des signes convertis en divinités, mais sur certains tours du langage populaire et sur les particularités des contrées. Pour expliquer la *Chimère* qui ravageoit la Lycie, et qui étoit composée d'une tête de lion, d'un corps de chèvre sauvage, et d'une queue de serpent, on dit que trois princes des Solymes, *Arsale*, *Arius* et *Trosibis* désoloient les pays voisins

du mont Taurus. *Arsale*, signifiant une chêvre sauvage, *Arius*, un *lion*, et *Trosibis* la *tête d'un serpent*, et aussi la *mauvaise qualité des vivres*, ou le *défaut des vivres*, il est aisé de voir ce qui a donné lieu à cette fable. La colonie établie en Lycie avoit pour ennemis, des *chaleurs excessives*, ensuite un *froid rude* causé par le voisinage du Taurus, enfin *de mauvaises nourritures* et un besoin universel. Ils appeloient les *chaleurs*, le *lion*, signe qui les caractérise; l'*hyver*, la *chimère* ou le *capricorne*, signe propre à la saison; leur troisième ennemi, *Trosibis*, la *mauvaise nourriture*, signifiant aussi la *queue du serpent*. On fit de toutes ces pièces, un monstre composé d'une tête de lion, d'un corps de chêvre, et d'une queue de serpent. Mais que ferons-nous de *Bellérophon* et de *son cheval aîlé* qui ne sont qu'une barque, ou le secours de la navigation qui apportoit, en Lycie, des rafraîchissemens et des nourritures saines? *Bellérophon* signifie à la lettre *Provisions pour rétablir la santé.*

— Pourrez-vous expliquer de même la fable de *Persée?*

= Vous en jugerez. C'étoit un tour ordinaire de la langue hébraïque et phénicienne, de dire qu'une ville ou une contrée étoit fille des rochers, des déserts, des fleuves ou des montagnes qui l'environnoient ou qu'elle renfermoit. La Palestine propre n'étoit qu'une longue côte maritime composée de rochers et d'une plage sabloneuse. De-là vient qu'on

disoit que depuis l'Arabie Pétrée jusqu'au mont Cassius, cette longue côte étoit fille de *Céphée* et de *Cassiobée*. *Cepha* veut dire *une pierre*. Or la côte entière nommée *Cassiobée* qui s'étendoit depuis le mont Cassius jusqu'au dessus de Joppé, n'étoit qu'une *grande lisière sans largeur*, que l'on appeloit, en langue Phénicienne, *Andromède*. Les Philistins ne pouvoient donc tirer leur subsistance des rochers de cette côte de Joppé, et ils étoient exposés au plus cruel ennemi, la famine. La Palestine étoit donc perdue sans le secours des barques et des pilotes qui alloient chercher, au Phare et à Saïs, les provisions de toute espèce. Nous avons dit qu'une *barque*, en langue vulgaire, se nommoit un *cheval*; on peut ajouter qu'un pilote se nommoit *Persée*, c'est-à-dire, un *coureur*, un *cavalier*. Avec le *cheval aîlé*, marque naturelle de la navigation, paroissoit un cavalier qui portoit, pour symbole particulier et comme les armes de la ville de Saïs, la *Méduse* dont nous avons donné l'explication. Avec cela on doit entendre ce que signifie *Andromède* fille de *Céphée* et de *Cassiobée* exposée sur les roches de Joppé, à un monstre cruel, et délivrée par un cavalier volant, à qui la déesse de Saïs avoit prêté la tête de *Méduse*, pour pétrifier de peur ses ennemis.

— Que disent les poëtes de Nyobée?

= Ils disent qu'elle insulta *Latone*; mais qu'*Apollon* l'en punit, en perçant, de ses flêches, les qua-

torze enfans de cette femme, trop glorieuse de sa fécondité. Elle en devint inconsolable, et les dieux par compassion, la changèrent en rocher.

— Quelle explication nous donnerez-vous de cette fable ?

= Vous connoissez *Latone*. *Nyobée* n'est pas plus difficile à reconnoître. Ce nom signifie le séjour de l'ennemi, c'est-à-dire, du nil débordé sur la plaine. L'insulte que *Nyobée* fait à *Latone*, est la contrainte où elle met les Égyptiens, de se sauver comme des animaux amphibies, sur des terrasses environnées d'eaux. Les quatorze enfans de *Niobée*, sont les quatorze coudées des crues du nil, qui se voient encore représentées par quatorze enfans disposés par étage sur les pieds et les bras de la figure du nil qui est aux Thuilleries. *Horus-Apollon* qui les tue à coup de flèches, est le travail devenu victorieux du nil, et n'ayant plus rien à faire sous le signe du sagittaire, n'ayant à craindre ni pluie ni orage jusqu'à la moisson. Voici l'équivoque: le séjour de l'ennemi devient le *Salut de l'Égypte*, *Selav*. Mais le même mot déguisé en celui de Sclaw, signifie une pierre. Ne comprenant plus ce que c'étoit que ce *salut de l'Égypte*, on a fait, de *Nyobée*, un *rocher*, et de ses yeux, deux fontaines qui continuent à répandre des larmes.

Les Argonautes.

— Quel est le fondement de la fable des *Argonautes* ?

= Les habitans de la Colchide étoient une ancienne colonie d'Égypte, qui en suivoient les usages, parlant la même langue et travaillant également le lin, dont on transportoit les toiles de tous côtés; et le Phasis qui traversoit leur pays, entrainoit des paillettes d'or qu'ils alloient recueillir sur ses bords avec des peaux de brebis, comme il se pratique encore; parce que les paillettes s'embarrassant dans la laine, y demeurent. Ce fleuve n'engraissoit pas leurs terres comme le nil en Égypte. Mais en certaines saisons, il amenoit ces paillettes d'or qui contribuoient à la subsistance de ses habitans. Au temps propre, il falloit se disperser à propos sur les bords de ce fleuve et y étendre les peaux de brebis. On en annonçoit le moment par un étendard qui étoit une toison accompagnée d'un serpent. On la nommoit la *Toison d'or*, et on en voit la raison. Le serpent étoit le symbole ordinaire de tout ce qui contribuoit à la subsistance ou au bien des habitans.

— D'où est venu ce nom d'*Argonautes*?

= Après la recherche des paillettes, pour rappeler le peuple à filer le lin et à fabriquer les toiles, l'*Isis* qui annonçoit une des dernières fêtes d'automne, avoit, à côté d'elle, l'insecte qui fabrique une toile, ou elle tenoit dans ses mains une quenouille, un fuseau ou une navette, pour marquer tout ensemble la fête du nouveau mois et le temps de veiller. Cette *Isis* se nommoit *Argonetour*, ou *Aragna-*

théné, *la fabrique du fil*, et *Argonioth*, le *travail des navettes*. Le nom d'*Aragnathéné* et la vue de l'araignée auprès de la prétendue déesse, donnèrent lieu à la fable du démêlé de *Pallas* avec *Arachnée* changée en cet insecte, pour avoir préféré sa toile aux ouvrages de *Minerve*. Les Grecs qui venoient acheter des toiles, en prononçant son nom, disoient en leur langue, *Argonaus*, qui signifie le *navire Argo*. S'ils demandoient aux Colques ce que signifioit cette navette des tisserans en forme de barque dans la main d'*Isis*, on leur répondoit qu'elle régloit le peuple qui la consultoit et en apprenoit ce qu'il falloit faire.

— Voilà bien le fondement des réponses que rendoit le vaisseau *Argo* à ceux qui le consultoient; mais qui montera ce vaisseau, et à quoi l'emploiera-t-on ?

= Le reste de la fable se trouve dans le style des habitans. Ils disoient que la *Toison d'or* et le serpent son gardien, avoient été emportés par l'arrivée des veilles et du sommeil mis en règle; c'est-à-dire, qu'on abandonnoit alors la recherche des paillettes, pour travailler au fil et à la toile; et il falloit pour cela régler le *sommeil* et en prescrire la mesure. Tout le monde ne parlant que de cette mesure du sommeil, et répétant souvent les mots de *Jason* qui signifie le *sommeil* et *Mad* ou *Mideh*, la *règle*, les Grecs imaginèrent le voyage du vaisseau *Argo* des côtes de Grèce aux bouches du Phasis, et la conquête de

la *Toison d'or* avec la défaite du terrible dragon qui la gardoit, par *Jason* qui avoit su plaire à *Médée* pour parvenir à ses fins.

Argus.

— Quelle est l'origine de la fable d'*Argus ?*

= *Junon*, piquée de la conduite de *Jupiter* lui enleva la belle *Isis*, et l'ayant changée en genisse, la confia à la diligence d'*Argus* qui avoit cent yeux, dont les uns veilloient, tandis que les autres dormoient. Mais *Mercure*, pour tirer la genisse des mains d'*Argus*, endormit, en chantant, tous les yeux du gardien, et emmena *Isis*. Voilà le fond de la fable.

— Voilà ce que les poëtes ont imaginé; mais où en ont-ils pris le fondement?

= Le voici. *Isis*, symbole des fêtes, en annonçant celles de l'hyver et du printemps, étoit accompagnée d'un *Horus* propre à caractériser l'espèce de travail qui duroit pour la tissanderie dans la Colchide six mois. Cet *Horus* étoit couvert d'yeux bien ouverts, pour marquer l'ouvrage qui se fait particulièrement à la veille; et parce qu'il marquoit le besoin de veiller pour filer et diligenter les toiles, on lui donnoit le nom d'*Argus* qui veut dire la *Tissanderie*. L'*Isis* avoit quitté les cornes de la chêvre sauvage, par lesquelles elle marquoit l'hyver, et prenoit au printemps celle d'une genisse, parce que c'est proprement le passage du soleil sous le taureau,

qui fait, dans la Zone tempérée, la beauté de cette saison. L'*Isis* printanière, la belle genisse demeuroit ainsi plusieurs mois sous les yeux d'*Argus* ou à côté de l'*Horus* aux yeux ouverts, jusqu'à ce que celui-ci fût supprimé, et la genisse emmenée par *Mercure*; c'est-à-dire, jusqu'à ce que les veilles fussent finies par le lever de la canicule ou d'*Anubis*. Le peuple, en badinant sur ces figures, composa la fable d'*Isis changée en vache*, de son gardien *Argus* et du bel exploit de *Mercure* qui fut surnommé le meurtrier d'*Argus*.

— Les poëtes n'ont-ils pas placé les yeux d'*Argus* sur la queue du paon?

= Comme les Égyptiens donnoient le nom d'*Argus* au paon placé à côté d'*Isis* ou *Junon*, les mythologues ont feint que cette déesse, après la mort d'*Argus*, prit ses yeux, et en embellit la queue de l'oiseau qui lui étoit consacré. Ce paon placé auprès d'*Isis*, n'étoit qu'un attribut propre à désigner l'ouverture des veilles, par une agréable imitation du ciel étoilé, ou plutôt de la multitude des yeux ouverts dans ces veillées. Le nom d'*Argus*, la *tissanderie* qu'il portoit alors, en est la preuve.

Circée.

— Qu'ont dit les poëtes de *Circée*?

= Ils ont fait de la même *Isis*, portée en Italie avec ses attributs, la fable de l'enchanteresse *Circée*,

qui avec sa baguette changeoit les hommes en lions, en serpens, en oiseaux, en pourceaux &c. Cette Circée est l'*Isis* même qui, tantôt avec la mesure du nil, tantôt avec une ensuble, ou une quenouille, paroissoit toujours d'une façon distinguée dans les annonces publiques, mais avec les figures d'*Horus* ou d'*Osiris à la tête de loup* et autres qui varioient de mois en mois et souvent d'un jour à un autre.

— Comment cette *Isis* a-t-elle pu fournir l'idée si singulière de *Circée ?*

= C'est que cette *Isis* avoit, sous sa baguette, tantôt un homme à tête de chien, tantôt un lion, puis un serpent ou une tortue, quelquefois un enfant entier, une autre fois une tête d'enfant sur un corps de serpent, et successivement tous les animaux du Zodiaque, convertissant tout en différents animaux.

— D'où vient le nom de *Circée ?*

= Ce nom ne signifie autre chose que l'*enveloppe*, l'*énigme*; et l'*Isis*, avec ses accompagnemens, étoit véritablement une énigme à deviner. On ne lui a néanmoins donné le nom de *Circée* qu'à cause du *Circ* ou *cercle solaire*, marque de l'Être suprême, qu'elle portoit sur sa tête, pour annoncer les fêtes.

Les Sirènes.

— Que nous apprendrez-vous des *Sirènes ?*

= Toute la Grèce et l'Italie se remplissant peu à peu de colonies et de pratiques provenues d'Égypte et de Phénicie, les symboles dont le sens n'étoit plus connu, furent encore plus défigurés parmi ces peuples. Les trois *Isis* qui annonçoient les fêtes des trois mois d'inondation, présentées à des habitans qui sembloient devenir amphibies par leur long séjour au bord de l'eau, étoient quelquefois moitié femmes et moitié lézards ou poissons. Une d'elles avoit en main le *sistre*, symbole des hymnes et de la joie qui éclatoit par-tout, quand le nil avoit la crue désirée. On chantoit alors et on dansoit, comme on fait encore aujourd'hui au Caire et dans toute l'Égypte en pareil cas. Celle qui portoit le *sistre* se nommoit la *chanteuse d'hymnes*, parce qu'elle annonçoit la bonne nouvelle, et les hymnes de la grande fête. Telle est l'origine des *Syrènes* dont les figures sont celles des *Isis* Égyptiennes des trois mois de l'inondation ; et le *sistre* que porte l'une d'elles, n'a été converti en un *miroir*, que par ignorance. Si on a dit qu'elles dévoroient les étrangers, c'est que ces trois *Isis* d'été étoient funestes aux étrangers, que l'air grossier et marécageux d'Égypte, avoit coutume d'emporter, quand ils s'y exposoient trop. En été, l'air en Égypte, est si étouffant dans les maisons, qu'on n'y peut tenir. On se sauve sur les bateaux pour jouir de quelque fraîcheur.

Généalogie des Dieux.

— Que pensez-vous des Égyptiens après ce que vous venez de nous en dire ?

= Quoique les Égyptiens, en cherchant de grands mystères où il n'y en avoit point, aient défiguré l'histoire et la religion à un point qui les rend la nation la plus ridicule et la plus sotte de toutes, on ne peut leur refuser la gloire des bons réglemens pour la police et tout l'ordre public. Tout ce qui devoit se faire en commun, n'étoit point laissé à la liberté des particuliers, mais fixé à un certain temps de l'année, et annoncé par des signes publics, à la vue desquels les mêmes ouvrages, les mêmes ventes, les purifications des meubles, des maisons ou des canaux, se commençoient ou se finissoient partout en même temps.

— En quelle saison se faisoient le trafic et le payement des grains ?

= C'étoit en hyver. On y annonçoit aussi la foire des ouvrages de serrurerie et de chaudronnerie par l'affiche d'un *Vulcain*, qui signifioit les outils à expédier l'ouvrage, qu'on nommoit aussi *Alemon* ou le *Chaudronnier*.

— Que faisoit-on au retour des premières chaleurs ?

= Au retour de ces chaleurs qui se font sentir

en Égypte, en Février, on purifioit les meubles, les maisons, les étables. On mettoit en tas tous les fumiers inutiles pour les terres que le Nil engraisse suffisamment. On y joignoit tout ce qui pouvoit être pourri, tout ce qui sentoit la moisissure, les blés gâtés, et on les brûloit. Cette purification générale étoit annoncée par une *Isis* et un *Horus* qui avoient deux noms conformes à cet ouvrage. L'*Horus* s'appeloit *Our* ou *Ourim*, le *feu*, les *brandons*; et l'*Isis*, *Obs* ou *Ops* la moisissure. Mais comme en Égypte les fêtes rétrogradoient d'un jour de quatre ans en quatre ans, elles se trouvèrent dans des saisons auxquelles elles n'avoient plus de rapport, et on oublia le motif de la fête des brandons, quoiqu'on y fût toujours fidèle. L'année bissextile obvie à ce défaut.

— Que faisoit-on au printemps?

= L'opération qui faisoit le grand ornement du printemps, étoit la décision des procès ou l'assemblée des juges. Les prêtres, pendant l'année, paroissoient peu en public, hors le temps des fonctions de religion. Mais en Février, ils sortoient pour juger les affaires des particuliers, afin qu'ils pussent vaquer à leur travail. Les juges, nourris aux dépens du public dans leur labyrinthe, n'avoient ni ambition, ni intérêt, ni liaison, et jugeoient avec intégrité.

— Comment s'annonçoit cette assemblée des juges?

= Elle étoit annoncée par un *Horus barbu* por-

tant en main une faulx, lequel étoit nommé *Sudec*, *Keren*, *Chéunna*, ou *Sœterin*, ou *Setrun*, qui signifie les *juges*, et par une *Isis mammelue et environnée de têtes d'animaux*. Cette *Isis* portoit alors le nom de *Rhœa*. L'*Horus barbu* marquoit l'assemblée des vieillards. Sa faulx annonçoit la fenaison et la moisson qui se suivoient immédiatement. Le nom de *Rhœa* qui exprime la *crême* et le *lait* qu'elle donne aux hommes, comme aussi la pâture aux animaux, et signifie la *nourice*, méritoit bien ce nom. Pendant que le peuple étoit occupé des travaux, les prêtres pourvoyoient aux réglemens de l'État; et parce qu'ils demeuroient assemblés jusqu'au lever de la canicule en Juin ou Juillet, le vieillard avec sa faulx demeuroit en place jusqu'à ce qu'un nouvel *Osiris* vint le déplacer pour le nouvel an.

— Tous ces symboles étant devenus des divinités, que fit-on pour régler leur culte?

= Il fallut leur faire une généalogie conforme à l'ordre de leurs fêtes. *Osiris* et *Isis* qui commençoient l'année, furent les deux grandes divinités qui tinrent le premier rang, et de qui l'on fit descendre les dieux et les déesses du second ordre.

— Mais de qui descendront *Osiris* et *Isis* dont on a fait *Jupiter* et *Junon* sa femme?

= Ils sont comme leurs frères *Neptune* et *Pluton*, les enfans du vénérable vieillard qui avoit paru le

plus long-temps sur la fin de l'année, et dont *Jupiter* venoit de prendre la place. Selon l'ordre primitif, en Juin ou Juillet reparoissoit un nouvel *Osisiris* et une nouvelle *Isis*, ou les affiches du nouvel an. Selon l'ordre des temps postérieurs, toutes ces figures se succédoient, à la vérité, de la même façon; mais dans des saisons et des mois auxquels elles n'avoient plus de juste rapport. Ainsi *Sudec* ou *Cronos*, ou *Saturne* devint père de *Jupiter* et d'*Isis* ou *Junon*. *Saturne*, *Rhœa*, *Tetis* et *Titan* furent leurs ayeux. Les Titans furent regardés comme les enfans d'*Ur* ou *Urane* et d'*Ops*. Quelques-uns font *Urane* et *Ops* enfans d'*Acmon*. Les Égyptiens remontent jusqu'à *Vulcain*. Or *Acmon* le chaudronnier et *Vulcain* sont la même chose.

— Que concluez-vous de cette belle généalogie?

= Que tous ces grands personnages qui ont peuplé le ciel, et que chaque pays s'est flatté d'avoir eu pour habitans, auxquels les poëtes ont donné ou fait des histoires, se trouvent comme l'*écrévisse* et le *capricorne*, comme la *balance* et le *Sphynx*, des enseignes et des écriteaux qui dirigoient le peuple et régloient ses fêtes et ses travaux.

— Comment représentoit-on Saturne pour l'assemblée des juges?

= Quelquefois, au lieu de le peindre seulement avec sa faulx, on le représentoit avec des yeux par-

devant

devant et par derrière, dont les uns veillent et les autres sont fermés, avec quatre aîles, dont deux sont étendues et deux abaissées, pour marquer la pénétration et la continuité du travail des juges qui se succédoient nuit et jour pour expédier promptement les affaires du peuple.

— Que signifient ces liens attachés à la figure de *Saturne* ?

= Comme les prêtres ne sortoient qu'au printemps de leur retraite, le *Saturne* qui les représentoit, étoit attaché le reste de l'année, et on ne rompoit ses liens qu'aux approches de sa fête, qui à Rome se célébroit en Décembre ; parce que le commencement de l'année, que cette fête devoit précéder, étoit fixé au premier de Janvier. Mais dès qu'on eut fait des personnages vivans d'*Osiris* et de *Saturne*, et que l'un eut été regardé comme le fils et le successeur de l'autre, parce qu'il le suivoit immédiatement dans les affiches des cérémonies, tout devint matière à histoire. Les liens qui étoient la marque de la vie retirée des juges, furent pris pour un effet de la violence de *Jupiter* qui avoit emprisonné son père, et s'étoit rendu maître de l'empire universel ; et on interpréta l'usage de la faulx conformément aux vues jalouses de l'usurpateur.

— N'y a-t-il pas bien d'autres bizarreries dans les attributs de ce *Saturne* ?

= Assurément. Par exemple, pour faire entendre

que l'assemblée des juges et la moisson finissoient l'année, et qu'il n'y avoit plus de fêtes et d'annonces jusqu'au commencement de l'année suivante, tantôt on mettoit au bras du *Saturne* un serpent qui se mord la queue; tantôt ils peignoient un vieillard qui sembloit mordre la tête de son fils; quelquefois ils disoient que *Saturne*, de vieillard, devenoit enfant. Ce dernier trait ramène tout à une vérité fort sensible. C'est le dénouement des figures. L'année vieillissoit, puis se renouvelloit. Il n'y avoit point là de mystère. Mais ceux qui vouloient du singulier, disoient, en les voyant, que *Saturne* se plaisoit à dévorer des enfans, et même ses propres fils. Le mot *habben* qui signifie un *enfant*, un *fils*, différant peu d'*Hœben*, une *pierre*, ils allèrent de folie en folie jusqu'à dire que *Saturne* grugeoit des *pierres*, et que *Rhœa*, obligée à lui donner ce qu'elle mettoit au monde, avoit sauvé *Jupiter* en emmaillottant une *pierre* que ce père avoit dévorée au lieu de son fils.

— Quelle idée les Grecs se firent-ils de ce *Saturne* ?

= L'idée toute nouvelle qu'ils se firent de ce Saturne apporté chez eux, prouve à merveille combien ils ignoroient le sens des figures Égyptiennes. Le nom de *Crone*, sous lequel il leur étoit connu, signifioit fort simplement *le cercle des juges*. Ne sachant ce que c'étoit que cette figure, ni sa destination, et trouvant un rapport de son entre le nom

de *Crone* et celui de *Chrone*, qui parmi eux signifioit le *Temps*, ils interprétèrent tout le symbole en ce sens. La vieillesse y cadroit le mieux du monde. Que faire de sa faulx ? Il s'en servira pour tout abattre. Les pierres sur-tout qu'on lui faisoit dévorer en Syrie, sembloient le caractériser parfaitement. Le temps mine tout et ronge les pierres-mêmes. Ainsi, une figure fort ingénieuse pour annoncer la justice, quoique toujours présentée à certaines fêtes, fut prise d'une façon par les uns, d'une autre, par d'autres ; et toutes ces interprétations étant ensuite rapprochées, il s'en est formé un horrible mélange d'idées sans sens ni liaison.

Origine de la Métempsycose.

— Ne faut-il chercher l'origine de l'idolâtrie que dans l'abus de l'écriture Égyptienne ?

= Ce qui prouve qu'on ne doit la chercher que dans cet abus, ce n'est pas seulement la facilité avec laquelle le peuple grossier a pu prendre un homme, une femme, un enfant, un vieillard pour ce que ces figures présentoient à l'œil, et les appeler le roi *Osiris* ou le dieu *Ammon*, la *Reine* et la *Dame*, *le fils bien aimé*, ou le *Législateur de l'Égypte* ; mais on sera particulièrement frappé de la liaison sensible qui se trouve entre cette première méprise et toutes les autres singularités du peuple Égyptien. Ses opinions monstrueuses et ses pratiques bizarres ne sont qu'une

suite toute simple du faux sens qu'il donna à son ancienne écriture.

— Quelle preuve nous en donnerez-vous pour *Osiris* ?

= On disoit tous les jours que le gouverneur de la terre, *Osiris* ou le *soleil*, avoit quitté le bélier pour entrer dans le taureau, qu'il passeroit ensuite dans les chevreaux, l'écrévisse et ainsi dans les autres signes du Zodiaque. Prenant historiquement ce qu'on disoit de lui comme de leur père, ils s'imaginèrent qu'on avoit donné ces différents noms aux étoiles sous lesquelles le soleil passoit, pour conserver la mémoire d'autant d'événemens arrivés à leur gouverneur, avant qu'il fût admis dans le soleil. Au sortir de son corps mortel, disoient-ils, son ame entra d'abord dans un bélier, ensuite dans un taureau, puis dans un bouc; et d'un animal dans un autre, jusqu'à ce qu'il eût pris possession du soleil, où il règne et regarde favorablement l'Égypte.

— Pensoient-ils de même d'*Isis* ?

= Oui. Comme on mettoit souvent, sur ses épaules, la tête de la canicule ou d'un épervier, qu'on ornoit sa tête des cornes d'une génisse ou avec un sistre surmonté d'une chatte, et qu'on y mettoit ordinairement un croissant de lune, signe de la néoménie, on prit de-là occasion de dire qu'après sa demeure dans le corps d'une chienne, d'une chatte,

d'une genisse &c. *Isis* avoit enfin pris sa place dans la lune. Le peuple en fit aussi la *reine du ciel*, la *dispensatrice des mois*, *des saisons* et *des fêtes*.

— Cette opinion put-elle être véritablement adoptée par le peuple ?

= Cette opinion, toute absurde qu'elle étoit, devint aussi commune que le langage et ces figures qui en avoient été l'occasion. Ce passage des ames d'*Osiris* et d'*Isis* dans tels et tels animaux avant leur arrivée dans les astres, fut regardé, par le peuple, comme une histoire très-sérieuse. Elle devint le modèle de la croyance commune sur l'état des ames après la mort. Personne ne douta plus, en Égypte, que l'ame de l'homme ne passât, au sortir de son corps, dans celui d'un autre homme ou d'une bête, de celle-ci dans une autre, puis dans une troisième ; et en continuant de la sorte par une longue circulation de pénitence à expier le mal qu'elle a pu commettre, étant enfin purifiée, elle passoit dans l'étoile ou dans la planète où elle devoit demeurer.

— Comment ces signes si ingénieux ont-ils pu causer de telles rêveries.

= Rien en effet n'étoit plus commode ni plus ingénieux que ces signes pour caractériser les saisons et les ouvrages relatifs, en faisant entrer le soleil dans les douze maisons du Zodiaque, dont les noms avoient un rapport juste à ce qui se passoit sur la

terre pendant l'année. Rien de si grossier ni de plus misérable que le sens historique que le peuple attacha par la suite à ce langage qui a été l'origine du dogme ridicule de la *transmigration des ames* et de la *Métempsicose*.

— Que produisit cette opinion ?

= Elle fit épargner le sang des animaux que Dieu n'a placés près de nous que pour nous servir et nous nourrir. Cependant pour ne pas priver le peuple de la chair du bœuf, nourriture abondante et parfaite, par une convention tacite entre les provinces de faire usage, l'une de la chair de brebis, l'autre de celle du chevreau, on ne fut pas privé d'un commerce utile et de trop de secours à la fois. En général tous les animaux dont les étoiles portent le nom, furent regardés, par les Égyptiens, avec vénération, comme ayant été la première retraite de leurs dieux, et pouvant être celle des ames de leurs parens morts. On ne vit plus qu'avec une crainte religieuse ceux dans lesquels on croyoit qu'*Osiris* et *Isis* avoient fait leur demeure, comme le bélier, le taureau &c. L'ancien usage où l'on étoit de porter dans les fêtes l'animal qui donnoit son nom à la maison où le soleil entroit, disposa les peuples de certains cantons à honorer particulièrement l'animal porté dans la fête qui concouroit avec la fin de leur moisson.

— Quels sont les lieux principaux où ces animaux étoient plus en honneur ?

= Le bélier étoit l'animal chéri à Thèbes, le bœuf et la vache à Memphis, les chevreaux à Mendès. L'extravagance alla enfin jusqu'à adorer le bélier, le taureau, le bouc. Le chien même devint l'objet particulier du culte d'une province de l'Égypte, et cet animal étoit respecté d'un bout de l'Égypte à l'autre.

— Pourquoi la figure du bœuf et de la vache plût-elle davantage aux Egyptiens ?

= C'est parce que c'étoit l'animal qui paroissoit à la suite de la moisson, dans le canton le plus distingué de l'Egypte, à Memphis. L'idée de fertilité devint inséparable de la vue du bœuf. On donna au Nil une tête de bœuf, pour faire entendre qu'il étoit le père des moissons de l'Egypte, et c'est la raison qui fit peindre, sous la même forme, les autres fleuves qui, sans se déborder comme le Nil, fertilisent les campagnes qu'ils traversent.

— Pourquoi les Egyptiens n'admettent-ils pour leur dieu *Apis* qu'un bœuf avec une tache blanche au front ?

= Le hazard ayant fait trouver à Memphis un veau qui avoit quelques taches d'une figure approchante d'un cercle ou d'un croissant, symboles si respectés en Égypte, cette singularité qui ne méritoit pas plus d'attention que ces taches blanches qu'on voit au front de certains chevaux et ailleurs, ils la prirent pour le caractère d'*Osiris* et d'*Isis* empreint sur l'animal

que leurs dieux chérissoient. Une cervelle hippocondre s'avisa de croire et de persuader à d'autres que c'étoit une apparition et une visite du protecteur de l'Egypte. Personne n'ignore le culte que les Egyptiens rendoient à ce dieu *Apis* dont le nom signifie *le fort*, le *dieu puissant*, et les cérémonies qu'on faisoit à ses funérailles, et pour lui chercher un successeur.

— Les Egyptiens s'en tinrent-ils à l'adoration des animaux.

= Tout le monde sait également que ce peuple superstitieux à l'excès, poussa l'extravagance jusqu'à adorer non-seulement les animaux qui leur avoient servi de signes instructifs, mais encore à encenser les plantes dont on ajoutoit les feuillages aux figures de ces animaux. Mais cette idolâtrie n'a point de rapport à l'explication des figures symboliques à laquelle nous nous sommes bornés dans cette seconde partie de la Fable.

FIN.

TABLE

DE RENVOI

aux Figures de la I.re Partie de la Mythologie, qui depuis la page 108, *n'ont point été énoncées.*

Pages.		*Figures.*
108,	NAISSANCE de Baccus,	59.e
119,	Les Minéïdes,	60.e
121,	Baccus,	61.e
127,	Mercure,	62.e
138,	Iris et l'Arc-en-ciel,	63.e
144,	Vénus,	67 et 68.e
146,	Cupidon et l'Amour,	66.e
153,	Priape,	65.e
154,	L'Hymen ou l'Hymenée,	64.e
155,	Les Graces,	69.e
163,	L'Océan,	70.e
165,	Les Néréïdes et Protée,	71 et 72.e
167,	Neptune et Amphitrite,	73 et 74.e
172,	Les Grées et Saron,	75 et 77.e
174,	Glaucus,	78.e
176,	Nayades, Amadryades,	79.e
179,	Éole et les Vents,	80.e
180,	Les Syrènes,	81.e

Pages.		*Figures.*
183,	Démogorgon,	82.e
188,	Cérès,	90.e
189,	Le Dieu Terme et Flore,	82 et 83.e
191,	Vertomne et Pomone,	84.e
194,	Les Satyres, les Faunes et les Sylènes,	85.e
199,	Les Dieux Lares,	86.e
202,	Le Tartare, les Champs Élisés,	87.e
207,	Les Furies,	91.e
211,	Cerbère,	87.e
214,	Cérès cherchant sa fille,	90.e
221,	Pluton,	88 et 89.e
225,	Les Parques et le Destin,	92 et 107.e
227,	Némésis,	93.e
228,	La Nuit,	94.e
230,	Le Sommeil,	95.e
232,	La Félicité,	96.e
233,	L'Éternité,	97.e
235,	La Paix,	99.e
236,	La Foi, la Pudeur,	98 et 100.e
238,	La Providence,	102.e
238,	Thémis ou la Justice,	103.e
240,	La Fortune,	104.e
244,	La Fraude,	101.e
245,	Le Dieu des Festins,	105.e
246,	Momus et Esculape,	106 et 108.e

TABLE

DE RENVOI

aux Figures de la II.e Partie; des Demi-Dieux ou des Héros.

Pages.		*Figures.*
250,	PERSÉE et Danaé dans une barque,	1.er
251,	Les Gorgones,	2.e
256,	Atlas,	3.e
258,	Andromède délivrée,	4.e
259,	Phiné pétrifié,	5.e
261,	La Chimère,	6.e
264,	Hercules au berceau,	15.e
265,	1.er et 2.e Travaux d'Hercules,	16 et 17.e
268,	3.e et 4.e Travaux d'Hercules,	18 et 19.e
269,	5.e et 6.e Travaux d'Hercules,	20 et 21.e
270,	7.e et 8.e Travaux d'Hercules,	22 et 23.e
271,	9.e et 10.e Travaux d'Hercules,	24 et 25.e
272,	11.e des Travaux d'Hercules,	26.e
273,	12.e des Travaux d'Hercules,	27.e
276,	Les Colonnes d'Hercules,	28.e
279,	Nessus enlevant Déjanire,	29.e
280,	Mort d'Hercules,	30.e
283,	Représentation d'Hercules,	31.e
288,	Le Labyrinthe et le Minotaure,	7.e

Pages. *Figures.*
290, Égée père de Thésée se précipite dans la mer, 8.e
293, Descente de Thésée aux Enfers, 9.e
294, Mort d'Hyppolite, 10.e
296, Dédale et Icare, 67.e
299, Castor et Pollux, 32 et 33.e
307, Jason enlève la Toison d'or, 11.e
309, Fuite de Médée, et Éson rajeuni, 12 et 13.e
310, Médée égorge ses enfans, 14.e
312, Orphée aux Enfers, sa mort, 34 et 35.e
321, Compagnons de Cadmus, 38.e
323, Cadmus et Hermione changés en serpens, 39.e
324, Œdipe et le Sphinx, 36 et 37.e
332, Pélops ressuscité, 40.e
332, Tantale aux Enfers, 41.e
334, Pélops roi d'Élide, 42.e
335, Prognée et Philomèle, 43.e
337, Narcisse, 44.e
338, Éco, Pyrame et Thisbée, 45 et 46.e
339, Les Pygmées et Hercules, 47 et 48.e
341, Les Myrmidons, 50.e
342, Lycaon, 49.e
349, Pâris et la Pomme d'or, 51 et 52.e
351, Ulysse, 53.e
352, Achille déguisé reconnu, 54 et 55.e
353, Iphigénie, 56.e
355, Philoctète, 58.e
359, Mort d'Achille, 57.e

Pages.		Figures.
362,	Cheval de Troye et prise de cette Ville,	59 et 60.e
366,	Énée portant son père et ses dieux pènates,	65.e
367,	Mort de Didon,	66.e
372,	Oreste et Iphigénie,	61.e
373,	Polyphème, Éole, les Syrènes,	62, 63 et 64.e
384,	La Course,	68.e
385,	La Lutte, le Pugilat, le Javelot,	69, 70 et 71.e
386,	Combat des Gladiateurs.	72.e

TABLE

DE RENVOI

des 36 Tableaux des deux Planches des Hyéroglyphes des Égyptiens.

Pages.	Tableaux.
413 et 415,	1.er, *a*, l'Épervier; *b*, la Hupe; *c*, l'Ibis; *d*, Poule de Numidie.
416, ———	2.e l'Aboyeur, le Moniteur.
417, ———	3.e *a*, le Sphynx; *b*, Canob ou Canope.
419, ———	4.e *a*, *b* et *c*, la crue du Nil.
421, ———	14.e *b*, les Canopes.
422 et 423,	5.e *a*, *b*, attributs de la Divinité; *c*, Bananier; *d*, Papillon.
425, ———	6.e *a*, *b*, *c*, *d*, le Soleil ou Osiris.

Pages. *Tableaux.*

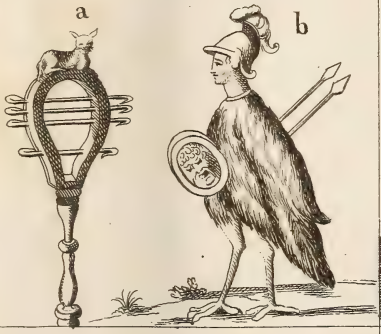
426 et 427, 7.e *a* Osiris Poseidon; *b* avec le Boisseau.
429 et 430, 8.e Isis avec la faucille *a*, avec les bandelettes *b*; avec le Croissant *c*; 9.e *a*, à plusieurs mamelles; *b*, avec le cancre; *c*, avec la tête de genisse.
430, ——— 12.e Isis portant le trône d'Osiris *a*.
431, ——— 13.e Isis avec le bec d'épervier.
432 et 433, 10.e Osiris, Isis et Horus.
434, ——— 11.e *a*, *b*, *c*, Horus.
435, ——— 9.e *b*, Horus sur les genoux d'Isis.
438, ——— 11.e *c*, Horus emmaillotté avec l'équerre et le compas.
439, ——— 3.e *b*, Horus sur le canope.
431, ——— 13.e *b*, Horus avec la tête d'Épervier.
440, ——— 14.e *a* et *b*, Horus et les canopes.
441, ——— 15.e Anubis et Horus.
441, ——— 16.e Description d'un tableau Égyptien.
442, ——— 17.e Autres tableaux Égyptiens.
445, ——— 18.e *a*, Horus chargé de fruits.
447, ——— 19.e *a* et *b*, Harpocrate des Grecs.
460, ——— 7.e *c*, Cerbère.
467, ——— 25.e *a*, le Cistre avec le chat.
468, ——— 8.e *a*, *b*, *c*, Isis avec le Croissant et autres parures.
470, ——— 18.e *c*, le Soleil d'où sort un fleuve.
473, ——— 20.e Cour du Roi et de la Reine.
475, ——— 19.e *a* et *b*, Corne d'Amalthée.

Pages. *Tableaux.*
479, — 21.e Isis Égyptienne, et la Cybèle des Grecs.
482, — 22.e *a*, Isis Egyptienne et la Pallas des Grecs.
484, — 22.e *b*, Isis avec l'ensuble.
489, — 23.e Cérémonies religieuses dégénérées.
490, — 24.e *a*, Silène; *b*, Isis en lézard.
503, — 26.e *a* et *b*, Mercure.
504, — 27.e Le Caducée.
505, — 28.e Mercure à deux visages.
509, — 29.e Les Muses.
512, — 30.e Le cheval Pégase.
513, — 31.e Les Furies ou Euménides.
514, — 32.e Une des Parques et des Harpies.
515, — 33.e La Chimère.
522, — 34.e Circée.
524, — 35.e Les Syrènes.
523, — 36.e Horus ou Osiris à la tête de loup.

19.e Pl.

20.e Pl.

25.e Pl.



26.e Pl.

31.e Pl.

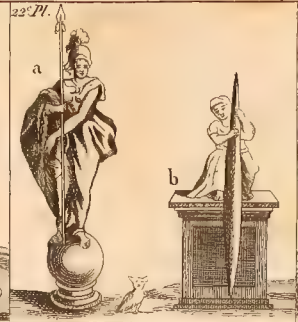
32.e Pl.

19e Pl.

20e Pl.

21. Pl.

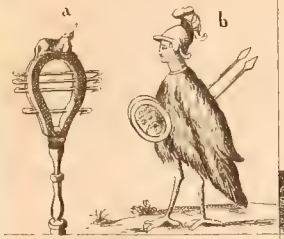
22e Pl.



23. Pl.

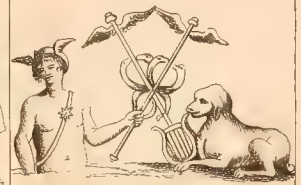
24 Pl

25e Pl



26e Pl

27e Pl.



28e Pl

29e Pl

30e Pl.

31e Pl

32e Pl

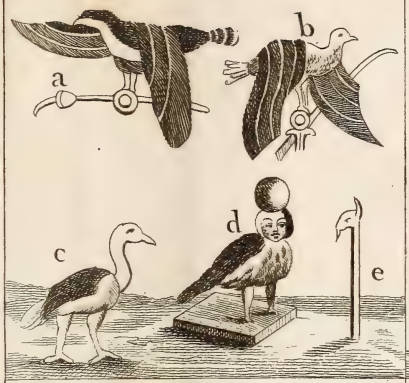
33e Pl.

34e Pl.

35e Pl.

36e Pl.

1re Pl.



2e Pl.

7e Pl.

8e Pl.

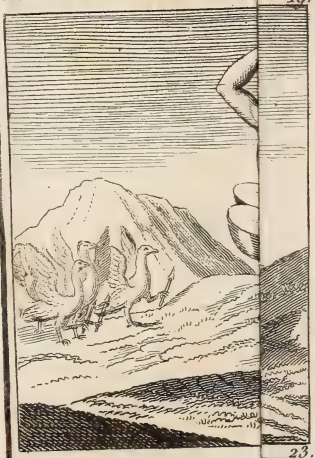
13e Pl.

14 Pl.

1re Pl.
2e Pl.
3e Pl
4e Pl.
5e Pl.
6e Pl.
7e Pl.
8e Pl.
9e Pl
10e Pl
11e Pl.
12e Pl.
13e Pl
14 Pl.
15e Pl.
16e Pl
17 Pl.
18e Pl.

15.

16.


19.

20.

23.

24.

27
28
31
32
33
34
35
36

39
40
43
44
48

37
38
39

49.
51.
52.
53.
56.
59.
60.

63.

64.

67.

68.

72.

61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72

4.

8.

12.

16

20

21

33

32

36

40.

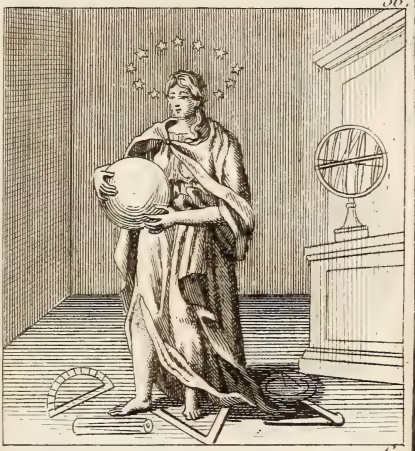
41.

42.

51.

52.

53.


56.

0.

60.

63

64

67

68

71

72

75
76
79
80
83
84

73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84

87

88

91

92

93

90

97
98
99
100

Item
57

24994
5391-C

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Dec. 2004

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 013 654 438 A